E. M. DE S^T HILAIRE

HISTOIRE MILITAIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE

SOUVENIRS INTIMES

Librairie A. MOUVEAU

108, Rue de Vaugirard

Paris

HISTOIRE MILITAIRE

DU CONSULAT

ET

DE L'EMPIRE


IMPRIE Vve P. LAROUSSE & Cie
PARIS
RUE
MONTPARNASSE
19
PARIS



Le général Cambronne à Waterloo.

(t. II, p. 180.)

DU CONSULAT

DE L'EMPIRE

HISTOIRE MILITAIRE
DU CONSULAT
ET
DE L'EMPIRE

— **SOUVENIRS INTIMES** —

PAR

E. M. DE SAINT-HILAIRE

ÉDITION ILLUSTRÉE

DE

Gravures hors texte par les meilleurs Artistes

TOME QUATRIÈME

PARIS

A. MOUVEAU ET G. CAROLL, LIBRAIRES

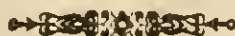
103, RUE DE VAUGIRARD, 103




LIBRARY
MAY 06 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

CAMPAGNE DE SAXE DE 1813.

LUTZEN.



I



l'ouverture du Corps législatif, que Napoléon fit en personne, à Paris, le 14 février 1813, il rappela à grands traits, aux représentants de la nation, les motifs et les malheurs de la guerre de Russie, la valeur de l'armée française, les services que ses alliés lui avaient rendus, les intrigues et les complots qu'avait fomentés l'Angleterre pendant son absence, et enfin ses sentiments particuliers relativement à la paix.

« Je la désire, avait-il ajouté, elle est nécessaire au monde. Quatre « fois depuis la rupture du traité d'Amiens j'ai fait des démarches « personnelles et officielles pour l'obtenir; on l'a refusée... Je ne ferai « jamais qu'une paix honorable et conforme aux intérêts et à la « grandeur de mon empire. Ma politique, à moi, n'est pas mysté- « rieuse. J'ai fait connaître les sacrifices que je pouvais faire; tant « que cette guerre *maritime* durera, mes peuples doivent se tenir « prêts à toute espèce de sacrifices. »

Ainsi, Napoléon avouait que c'était à l'Angleterre qu'il faisait la guerre, à cette Angleterre pour la ruine de laquelle il avait imaginé le système continental, à cette Angleterre qu'il était allé combattre en Prusse, en Autriche, en Espagne, en Portugal et en Russie; à cette Angleterre toujours présente ou cachée, avec ses ruses ou son or.

Toutefois, avant de rien entreprendre de décisif, l'Empereur assembla aux Tuileries un conseil privé auquel assistèrent les ministres, l'archichancelier, Talleyrand, le président du Sénat et quelques grands dignitaires de l'Empire. Après leur avoir exposé lui-même ce qu'il appelait *son état de situation*, il termina en disant :

« Je pose la question suivante : « Dans les circonstances où nous « nous trouvons, me conseillez-vous de négocier pour la paix ou de « faire de nouveaux efforts pour continuer la guerre? »

Comme personne ne se hâtait de répondre, il demanda avec vivacité à l'archichancelier, assis près de lui :

« Voyons, Cambacérès, quelle est votre opinion?

— La paix, Sire, la paix, parce que je crois...

— La paix! la paix!... » interrompit l'Empereur, accoutumé à plaisanter avec l'archichancelier toutes les fois qu'il n'était question ni de législation ni de jurisprudence; et, sans lui donner le temps d'achever sa phrase, il reprit avec un sourire ironique : « A vous entendre, il semblerait que vous avez peur que je vous donne à commander le seul escadron de cuirassiers qui me reste encore. N'ayez pas cette crainte, monsieur l'archichancelier, je sais que vous n'êtes pas fort sur vos étriers. » Puis s'adressant à Talleyrand, placé à l'extrémité de la table, il lui demanda son opinion. Mais, soit que le prudent diplomate ne voulût pas la faire connaître à tout le monde, soit qu'il eût un autre motif, il fit une réponse évasive.

« Je ne comprends pas, dit l'Empereur.

— Eh bien! Sire, répliqua Talleyrand, il faut négocier.

— Voilà bien comme vous êtes! reprit Napoléon. Vous allez dire partout qu'il faut faire la paix!... Certes, je ne demande pas mieux; mais comment, et par quels moyens?

— Sire, c'est la chose du monde la plus simple, dit Talleyrand; Votre Majesté a encore dans les mains des effets négociables; si elle attend davantage, elle ne pourra plus négocier. »

L'Empereur répliqua, en s'impatientant un peu :

« Toujours des amphibologies! expliquez-vous? »

Talleyrand semblait hésiter, Napoléon fit un geste d'impatience bien manifeste :

« Vous n'avez pas changé, lui dit-il; vous serez toujours le même.»

Et, passant au duc de Feltre, il lui demanda son opinion. Le ministre de la guerre parut réfléchir un moment, puis répondit d'une voix ferme :

« Sire, je regarderais Votre Majesté comme déshonorée si elle consentait à l'abandon d'un seul village réuni à l'Empire français par un sénatus-consulte.

— Voilà qui est clair! » dit l'Empereur en lançant un coup d'œil sardonique à Talleyrand.

Le diplomate se pinça les lèvres et dit à demi-voix :

« C'est précisément ce qui n'est pas clair du tout. »

Soit que Napoléon n'eût pas entendu ces paroles, soit qu'il ne voulût pas avoir l'air d'en comprendre le véritable sens, il reprit aussitôt, en s'adressant toujours à Clarck :

« Alors que faut-il faire?

— Sire, armer toute la France.

— A la bonne heure, s'écria encore l'Empereur en faisant un bond sur sa chaise, voilà ce qui s'appelle parler! »

Cependant un membre du Conseil se hasarda à prononcer le mot de *traité*...

« Point de traité! reprit Napoléon d'une voix tonnante; de la mitraille! »

Après de telles paroles, on pense bien qu'aucun des assistants ne s'avisa d'être d'un sentiment opposé à celui qui paraissait le plus flatter le maître.

La volonté forte d'effacer les revers de Russie par de nouvelles victoires fit employer à l'Empereur ce qu'il appelait *les grands moyens*, en donnant à l'opinion publique une impression et un élan aussi rapides qu'incroyables. Tout marcha de front : il fit rentrer sous les drapeaux 180,000 hommes, créa une artillerie et un matériel immenses, forma les gardes d'honneur, termina toutes les

grandes affaires qu'il avait commencées, entre autres celles du concordat, qui lui tenait le plus au cœur. Il avait appelé à Paris quelques-uns de ses maréchaux pour leur procurer un peu de distraction, et, comme il le disait en plaisantant, pour *leur faire changer d'air*. En les envoyant prendre le commandement de leur corps d'armée, il fut envers eux généreux jusqu'à la munificence. Il donna à Ney cent mille écus et au maréchal Oudinot cinq cent mille francs, parce que sa maison de Bar-sur-Ornain avait été brûlée.

Avant de quitter la capitale, Napoléon, effrayé par le souvenir de la tentative de Mallet, voulut s'assurer que de pareilles entreprises n'auraient plus lieu. Il nomma l'Impératrice régente ; et afin de la faciliter dans les grands travaux que sa nouvelle dignité lui imposait, il plaça près d'elle l'homme dans la probité duquel il avait le plus de confiance, son secrétaire intime, M. de Menneval, auquel il recommanda de lui écrire directement *tous les jours*. Enfin l'avant-veille de son départ pour l'armée, il organisa définitivement la nouvelle garde soldée, sous la qualification de *Garde de Paris*, et il la mit sous les ordres immédiats du ministre de la police. Après avoir soumis son plan au conseil des ministres, qui l'approuva, il dit au duc de Feltre au sortir de la séance :

« Eh bien ! monsieur le ministre de la guerre, que dites-vous de mon organisation ? »

Celui-ci avait déjà proposé à l'Empereur un projet de *garde urbaine*, qui n'avait pas été accueilli, et il était l'ennemi déclaré du ministre de la police depuis l'échauffourée de Mallet ; aussi répondit-il avec un dépit qu'il ne chercha même pas à dissimuler :

« Sire, Votre Majesté est la maîtresse de faire ce qu'elle veut ; mais, avec une semblable organisation, il ne me reste plus aucun moyen d'empêcher M. le duc de Rovigo de se faire maire du palais, de vous détrôner, Sire, et de se mettre à la place de Votre Majesté.

— Oh ! oh ! fit l'Empereur en riant de la colère de Clarck, ceci me paraît un peu fort. Il me semble, monsieur le ministre de la guerre, que vous dites là une... *sottise*... Ce n'est pas lui qui son-

gerait jamais à faire pareille chose. N'est-ce pas, Savary, demanda-t-il au ministre de la police, que vous n'avez pas envie de prendre ma place? La vôtre vous occupe déjà assez ; s'il vous fallait encore y joindre la mienne, ce serait aussi par trop de besogne à la fois.

— Sire, répondit Savary avec un calme apparent, mais en lançant un regard terrible à son collègue, si jamais un de nous deux, ou de M. le duc de Feltre ou de moi, vient à abandonner Votre Majesté, certes ce ne sera pas moi le premier.

— Mais, ni moi, monsieur! du moins je l'espère», répliqua Clarck avec emportement.

Savary allait répondre, mais l'Empereur, qui n'aimait pas ces sortes de luttes, lui imposa silence en disant à ses deux ministres d'un ton moitié plaisant moitié sérieux :

« Allons, du calme; ce n'est ni vous ni lui qui me quitterez : ce sera moi qui vous *planterai là* tous les deux si vous ne marchez pas droit ou si je viens à être mécontent de vos gestions. » Puis changeant tout à coup de discours et s'adressant au duc de Rovigo : « A propos, lui dit-il, vous qui connaissez l'affaire, croiriez-vous que le pape m'a écrit avant-hier pour me dire qu'il était bien fâché d'avoir signé le concordat, que sa conscience lui en faisait un reproche, et qu'il me priait avec instance de le regarder comme non avenu?

— Eh bien! Sire, dit tranquillement Savary, qu'est-ce que Votre Majesté répondra au Saint-Père?

— Je lui ai répondu ce matin qu'il avait signé le concordat librement et de son plein gré, et que, puisqu'il m'avait dit qu'il était infaillible et que je l'avais cru sur parole, il n'avait pu se tromper. »

Les deux ministres ne purent s'empêcher de sourire. Après un moment de silence le duc de Rovigo ajouta :

« Ma foi, Sire, quand il n'y aurait pas de pape, je ne vois pas où serait le mal.

— Ni moi», continua Napoléon sans trop songer à l'effet que devaient produire de telles paroles et paraissant céder à une con-

viction intime. « Un pape n'arrive au souverain pouvoir qu'avec un esprit rétréci par un long usage de l'intrigue et avec la crainte de se faire des ennemis puissants qui pourraient dans la suite se venger sur sa famille. Son successeur est toujours inconnu, ce qui est un vice dans la hiérarchie... Mais, interrompit Napoléon, ceci nous mènerait trop loin. »

Alors le ministre de la guerre, qui s'était tout à fait calmé, dit qu'il serait à désirer que le plus vieux des cardinaux fût de droit installé sur le trône pontifical; il voulait, en un mot, qu'un cardinal fût élu pape par droit d'ancienneté.

« Comme on passe capitaine dans l'armée, reprit Napoléon en souriant; vous raisonnez toujours par analogie. »

Puis il congédia ses deux ministres en leur disant d'un ton un peu goguenard :

« Allons, que la paix soit avec vous! L'union fait la force, et plus que jamais nous avons besoin d'être forts. Adieu, messieurs, je ne vous reverrai plus, car je compte partir cette nuit ou demain. »

Maintenant, un mot sur la situation de l'armée qui avait fait la campagne de Russie.

Après la désastreuse retraite de Moscou le prince Eugène avait pris, à Posen, des mains de Murat qui l'avait abandonné, le commandement en chef des débris de la grande armée. Par une constance, une activité, une valeur sans exemple, il était parvenu à arrêter l'ennemi, à lui disputer le terrain pas à pas. Forcé de quitter les rives de l'Oder, il avait manœuvré pendant le reste de l'hiver aux environs de Magdebourg sur la Saale. Mais au printemps, lorsque le plus redoutable allié des Russes, l'hiver eut disparu, et que Napoléon, après avoir créé comme par enchantement une nouvelle armée, l'eut dirigée sur la Saxe, Eugène, de son côté, avait conduit à l'Empereur celle qu'il lui avait conservée. Le moment décisif approchait : le sort de l'Europe pouvait se décider dans une seule bataille. L'Empereur allait avoir affaire à deux armées formidables : l'une russe, l'autre prussienne, qui toutes deux se croyaient sûres

de la victoire parce qu'elles avaient chacune leur souverain à leur tête. Cet ennemi, qui venait au-devant de nous, était de moitié plus fort en nombre ; il avait beaucoup d'anciens soldats et plus de six cents escadrons de cavalerie. Napoléon ne pouvait lui opposer que des bataillons de conscrits, tous fiers à la vérité de remplacer de vieux braves, et bien décidés à se faire tuer pour sa cause et celle de la patrie. Notre cavalerie ne comptait pas dix escadrons; mais en revanche nous avions une artillerie formidable.

L'Empereur partit de Saint-Cloud le 15 avril 1813, à deux heures du matin ; le 16, à minuit, il était à Mayence, et le 24 à Erfurth, qu'il quitta le 25 pour aller à Weymar saluer la duchesse régnante : c'était la seconde fois que, suivi de la grande armée, il allait visiter cette princesse. La première, en 1806, il descendait du champ de bataille d'Iéna, et cette fois il y remontait. Après dix minutes d'entretien, il s'élança à cheval et fit sa première marche militaire à la tête de l'escadron de service de la garde. Quoiqu'il s'avançât au pas, il avait peine à se faire jour au milieu des colonnes qui encombraient la route. De toutes les directions les conscrits accouraient sur son passage et le contemplaient avec admiration, car la plupart de ces jeunes gens ne l'avaient jamais vu. L'Empereur avait à ses côtés le prince de Neufchâtel, major-général ; le duc de Frioul, grand-maréchal du palais ; le duc de Vicence, grand-écuyer, et le comte Daru, intendant-général de l'armée ; venaient ensuite ses aides de camp, tous généraux, les douze officiers d'ordonnance, dont le nouvel uniforme bleu d'azur, relevé de broderie d'argent, était des plus élégants ; puis enfin les quatre pages de service et quelques officiers de santé. Le cortége était fermé par une foule de piqueurs et de gens de livrée qui conduisaient de nombreux chevaux de main. Cette première journée fut employée à se reconnaître ; chacun avait pris sa place et son rang, l'ordre le plus parfait s'était établi, personne ne doutait du succès de la campagne ; on savait la victoire fidèle à nos aigles.

Le 29 avril, on arriva, le soir, à Eckarlsberg ; l'Empereur se

logea militairement dans une des maisons situées sur la grande place de ce bourg. Cette habitation n'avait qu'une chambre à chaque étage ; après les avoir parcourues, il dit en souriant au prince de Neufchâtel :

« Major-général, voilà notre bâton de perroquet pour cette nuit.»

La suite de l'Empereur occupa les degrés de l'escalier, le rez-de-chaussée et les paliers. Le bataillon de la garde établit ses bivouacs et alluma ses feux sur la place même. Le lendemain 30, Napoléon s'avançait sur la route de Weissenfeld, à la tête de ses colonnes, lorsqu'un aide de camp d'Eugène, le comte Cornaro, arriva à toute bride, mit pied à terre, et lui dit :

« Sire, l'armée du vice-roi passe en ce moment la Saale, sur le pont de Mersebourg ; Son Altesse Impériale m'envoie auprès de Votre Majesté pour l'en prévenir et recevoir ses ordres.

— Où avez-vous laissé Eugène?

— A Schraplan.

— C'est bien ; dites-lui que je vais me diriger sur Leipzick; qu'il pousse droit aux Russes... S'il exécute ce mouvement avec vivacité, demain nous les tenons. »

Arrivé devant Weissenfeld, à deux heures de l'après-midi, la division Souham, qui formait l'avant-garde de l'armée, se trouva tout à coup en présence de deux divisions de cavalerie russe. Souham n'avait pas un cavalier ; mais, sans attendre les ordres de l'Empereur, il marcha à l'ennemi. Aussitôt les Russes démasquèrent douze pièces de canon ; les Français en mirent un nombre égal en batterie; de part et d'autre la canonnade s'engagea et devint très-vive. Les Russes, voulant en finir, essayèrent plusieurs charges sur nos jeunes soldats; mais ils furent vivement repoussés par les feux de file de leurs carrés. Forcés bientôt de battre en retraite, ils abandonnèrent deux de leurs canons, et cette division de conscrits entra dans Weissenfeld en poussant des cris de victoire et en traînant à sa suite les deux pièces de canon qu'elle avait prises aux Russes. Napoléon, qui s'était arrêté pour les voir défiler, leur dit :



... Souham n'avait pas un cavalier; mais sans attendre les ordres de l'Empereur, il marcha à l'ennemi. (t. II, p. 344.)

« Jeunes gens, vous avez bien débuté. Vous venez de prouver que je pouvais compter sur vous.

— Vive l'Empereur!... » Et sur toute la ligne les shakos s'agitèrent au bout des fusils.

Le quartier-général passa la nuit à Weissenfeld. Le lendemain 1er mai, à la pointe du jour, les avant-postes signalèrent une forte arrière-garde ennemie qui s'était établie sur les hauteurs de Pozerna. Napoléon monte à cheval et va lui-même reconnaître la position : c'est le défilé de Rippach qu'il faut traverser pour déboucher dans les plaines de Lutzen. Ces hauteurs sont occupées par Wintzingerode, avec du canon et de la cavalerie. Aussitôt l'Empereur ordonne aux troupes d'enlever la position ; c'est encore la division Souham qui est d'avant-garde. Cette belliqueuse jeunesse s'avance, et l'attention des vétérans se porte aussitôt sur ses manœuvres. L'action s'engage; de chaque côté on se bat avec un acharnement égal; mais, dès le début, l'armée fait une perte cruelle.

En ouvrant la campagne, Napoléon avait voulu donner au maréchal Bessières une preuve éclatante de la confiance qu'il avait en lui en le nommant commandant-général de toute la cavalerie de l'armée, comme l'était ordinairement Murat. Mais nous avions bien peu de cavalerie; les quelques escadrons de la garde que nous possédions étaient encore en arrière de plusieurs marches. En voyant ce défilé si terriblement défendu, et comprenant de quelle importance il était pour l'armée qu'elle s'en rendît maîtresse, Bessières n'avait pu borner son rôle à celui de simple spectateur : il avait mis pied à terre avec ses aides de camp et quelques grenadiers de son escorte, et, l'épée à la main, il avait entraîné les tirailleurs en les encourageant de la voix et de l'exemple. Ces jeunes soldats, qui n'avaient encore pour souvenir que l'escarmouche de la veille, mais dont les pères avaient souvent prononcé le nom de Bessières dans leurs chaumières, suivirent le héros dont ils connaissaient l'histoire. L'ennemi pointe sur ce groupe : un premier boulet coupe en deux le brigadier de l'escorte, et, tandis que le maréchal ordonne de préparer la sé-

pulture de ce brave dans un champ voisin, un second boulet vient le frapper au milieu de la poitrine et le renverse mort, sans même qu'il ait eu le temps de souffrir. Ses aides de camp couvrirent aussitôt le corps d'un manteau et cachèrent cette mort à l'armée; Napoléon seul apprit ce malheur : il en fut accablé comme souverain et comme ami; baissant la tête et passant la main sur ses yeux, il dit en étouffant un soupir :

« Mais enfin il est mort de la mort de Turenne; c'est une mort que j'envie. »

Cependant de puissants renforts arrivaient à l'ennemi, toute sa cavalerie se déployait dans la plaine, son artillerie s'était augmentée de plus de vingt pièces de canon. Napoléon, qui voit tout, dit alors à demi-voix : « Il est temps d'en finir. » Et s'adressant aussitôt à l'un de ses aides de camp : « Drouot, faites mettre en ligne douze pièces; vous dirigerez vous-même les coups. » Dix minutes après, l'ennemi commençait à reculer sous la mitraille de l'artillerie de la garde. Bientôt les jeunes soldats de la division Souham s'emparent des hauteurs; la division Girard, qui vient par derrière, franchit le défilé au pas de charge et aux cris de Vive l'Empereur ! La division Marchand poursuit l'ennemi sur la route de Lutzen, tandis que Brenier et Ricard passent le défilé à la tête de ces valeureuses recrues qui se déploient et entrent en ligne de l'autre côté. Mais déjà l'ennemi était en pleine déroute et l'affaire décidée. Le gros de l'armée française suivit la route de Lutzen.

Au bruit du canon de Pozerna le prince Eugène s'était vivement porté sur la droite. La division que le général Roguet ramenait à l'Empereur se composait de troupes de la vieille garde qui avaient fait la campagne d'hiver : c'était l'élite de la grande armée. La jonction s'opéra, et les vétérans de Moscou tendirent la main aux conscrits de Paris. Dès le même soir les grognards prirent les postes d'honneur autour d'une maison déserte où Napoléon établit son quartier-général. La jeune garde dressa ses bivouacs en avant de la pyramide de Gustave-Adolphe, près de laquelle Napoléon fit pla-

cer des sentinelles pour préserver de la hache des sapeurs les peupliers qui ombrageaient le monument funèbre, et à peine fut-il établi dans cette maison qu'il fit appeler le baron Fain, et lui dicta la lettre suivante à la maréchale Bessières :

« Ma cousine, votre mari est mort au champ d'honneur. La « perte que vous faites est grande sans doute, mais la mienne l'est « davantage encore. Le duc d'Istrie est mort sans souffrir, et de la « plus belle mort qu'un soldat puisse envier. Il laisse une réputa- « tion sans tache; c'est le plus bel héritage qu'on puisse léguer à « ses enfants. Ma protection leur est acquise; ils hériteront de l'af- « fection que je portais à leur père. Ne doutez jamais de mes senti- « ments pour vous. Cette lettre n'étant à d'autre fin, je prie Dieu, « ma cousine, qu'il vous ait toujours en sa sainte et digne garde.

« De mon quartier-général de Lutzen, 2 mai, une heure du « matin. NAPOLÉON. »

Après avoir signé, l'Empereur dit à son secrétaire :

« Vous connaissiez Bessières depuis longtemps?

— Oui, Sire; sa perte sera un deuil pour l'armée, qui le chérissait.

— Il me faut une victoire pour compenser un tel malheur, reprit Napoléon comme à part lui.

— C'était pour Votre Majesté un ami fidèle, un sujet dévoué, ajouta Fain.

— Dites aussi, monsieur le baron, que c'était un honnête homme, reprit l'Empereur, car ce mot comprend tous les éloges. »

Puis il donna des ordres pour que le corps du maréchal fût embaumé sur-le-champ et envoyé à Paris pour être exposé aux Invalides. La France paya les funérailles de Bessières. Plus tard, le roi de Saxe lui fit élever un monument à l'endroit même où il avait été frappé, et, par un glorieux rapprochement, il voulut qu'il fût semblable à celui de Gustave-Adolphe, non loin duquel il se trouve placé.

Sur les deux heures de la nuit, l'aide de camp de service prévint l'Empereur qu'un aide de camp du vice-roi venait d'arriver au quartier-général.

« Il ne pouvait venir plus à propos, dit Napoléon, je l'attendais : amenez-le-moi. »

C'était le comte Cornaro, ce même aide de camp que le vice-roi avait déjà envoyé la veille à l'Empereur. Il le trouva cette fois occupé à signer le travail que chacun des ministres lui avait expédié de Paris. Le baron Fain avait devant lui plusieurs portefeuilles ouverts dans lesquels il remettait chaque pièce aussitôt que Napoléon en avait pris rapidement connaissance, car il ne signait jamais aucun papier avant de l'avoir lu. Le comte Cornaro resta debout et attendit. Lorsque Napoléon eut congédié son secrétaire, il dit à l'aide de camp du prince :

« A nous deux, maintenant, et faites bien attention à ce que je vais vous dire, afin de le rapporter fidèlement à Eugène... Approchez-vous donc... »

L'aide de camp, qui par respect s'était tenu à distance, fit quelques pas, et Napoléon lui exposa le plan de la grande bataille qui devait avoir lieu quelques jours après.

Il fit répéter au comte Cornaro tout ce qu'il venait de lui dire, en lui montrant, sur une carte qu'il déplia devant lui, les localités qu'il avait indiquées, et quand il fut assuré que l'aide de camp l'avait bien compris, il lui dit de repartir sur-le-champ, et envoya chercher le prince de la Moscowa.

« Mon cher maréchal, lui dit-il en allant au-devant de lui, si toutes mes prévisions se réalisent, après-demain il y aura une bataille. Il nous faudra donner un terrible coup de collier. Je compte sur vous.

— Sire, répondit l'intrépide Ney, que Votre Majesté me donne de ses jeunes soldats, je les mènerai où elle voudra. Nos vieilles moustaches en savent autant que nous; elles jugent les difficultés et le terrain, tandis que ces conscrits ne regardent ni à droite ni à

gauche, mais toujours devant eux ; c'est de la gloire qu'ils veulent.

— Eh bien! mon cher, personne mieux que vous n'est à même de les satisfaire. Vous les aurez tous. Je vous donne le commandement du troisième corps, avec les divisions Souham, Girard, Brenier, Ricard et Marchand. Moi, je ne les quitterai pas, nous combattrons ensemble ; vos dernières instructions vous seront expédiées demain ; allez prendre un peu de repos. »

Le maréchal s'éloigna. Il était trois heures. L'Empereur, vêtu de sa petite redingote grise, accompagné seulement de son aide de camp Drouot, sortit du quartier-général et se dirigea, à pied, vers le monument de Gustave-Adolphe.

Il était profondément triste ; la mort de Bessières, qu'il voulait encore cacher, le forçait, pour ainsi dire, à refouler en lui-même des sentiments et des regrets qu'il eût sans doute voulu épancher dans le sein d'un ami ; mais pendant ce trajet il garda le silence. Arrivé près des peupliers qui entouraient la tombe du héros mort jadis à Lutzen, il dit à Drouot :

« Général, laissez-moi, j'ai besoin d'être seul. »

Et se faisant reconnaître des factionnaires qui déjà avaient crié Qui vive! il pénétra sous les arbres. Le calme de la nuit, le monument funèbre dont la lune éclairait la croix de pierre qui le surmontait, l'ombre des sentinelles qui se projetait autour de lui comme de gigantesques fantômes, la gravité de sa position à la veille d'une bataille peut-être décisive, tout dans ce lieu donnait à ses pensées déjà si grandes une teinte majestueuse et solennelle. Napoléon ne se laissait pas facilement dominer par les choses extérieures ; mais ici l'effet moral eut sa réaction, et il avoua plus tard que, durant cette espèce de pèlerinage, il avait éprouvé d'étranges impressions et comme une sorte de révélation de l'avenir. Le jour commençait à poindre ; il rejoignit Drouot, auquel il dit seulement :

« Il est bon quelquefois de chercher à entr'ouvrir les tombes pour s'entretenir un peu avec les morts. »

Puis ils regagnèrent silencieusement le quartier-général. En tra-

versant le bivouac des grenadiers de la vieille garde, qui l'avaient suivi des yeux dans son excursion, un d'eux voulut s'approcher pour lui remettre une pétition; mais un caporal l'en empêcha, en lui disant d'un ton de reproche :

« Laisse-le donc tranquille, tu vois bien qu'il revient de faire sa prière.

— Sa prière ! s'écria le grognard avec une sorte d'incrédulité dérisoire : *plus souvent!* il vient de voir les postes avancés. »

A ces mots, le caporal reprit d'un ton qui n'admettait ni doute ni réflexions :

« Je te dis, moi, que le petit Caporal vient d'exécuter sa prière à l'intention du maréchal Bessières, qui est mort.

— Pas possible, caporal ! » s'écria le grognard. Et se redressant d'un air d'importance : « C'est que je le connais, moi, et que je l'ai vu hier, ajouta-t-il.

— Possible le matin; mais le soir, impossible, parce qu'un boulet de trente-six mille l'a entortillé et ficelé dans son manteau pour l'emporter avec lui; je l'ai vu, moi qui te parle, mais toi, ni vu ni connu, tu n'étais pas présent.

— Suffit, reprit le grognard avec résignation, je garderai ma pétition indéfiniment.

— Et tu auras raison, ajouta le caporal. Et lui montrant l'Empereur qui traversait le rang des soldats, de l'air le plus abattu, les mains croisées sur le dos et la tête penchée sur la poitrine, il dit d'un ton attendri : « Regarde comme il a l'air triste... Pauvre petit Caporal, va, il a perdu un ancien camarade de chambrée... Je suis sûr qu'il vient d'aller demander pour lui, à ce bon Dieu de pierre qui est là-bas sous les arbres, son admission définitive dans le paradis des braves.

— Il en a le droit », reprit le grognard en faisant un geste d'assentiment.

En arrivant à son quartier-général, Napoléon se jeta tout ha-

billé sur son lit et dormit trois heures. A huit heures du matin il était sur pied et prêt à monter à cheval.

II

Le 2 mai, dès que le jour parut, les troupes qui avaient passé la nuit à Lutzen se mirent en route pour Leipsick; la garde marchait après elles. Le général Lauriston, qui avait pris les devants, se trouvait à neuf heures du matin vis-à-vis de Lindenau, faubourg de Leipsick, et préludait par des coups de canon aux passages de l'Elster et de la Pleisse qu'on semblait vouloir lui disputer. En entendant cette canonnade, Napoléon monta à cheval en recommandant à ses secrétaires et à ses interprètes de se trouver en même temps que lui à Leipsick, point signalé d'avance comme un des plus importants et des plus difficiles à tenir, à cause de la bataille qu'il s'attendait à livrer le lendemain. L'Empereur avait à ses côtés le prince Eugène qui l'avait rejoint le matin, et le maréchal Ney qui était venu prendre ses instructions de la bouche même de Napoléon. Déjà on apercevait les feux de l'avant-garde de Lauriston autour des premières maisons de Leipsick, et Napoléon avançait toujours. Mais impatient de savoir si cet engagement était sérieux, il mit pied à terre sur une petite hauteur, et, pointant sa lunette sur la ville, il vit à sa grande surprise que les toits des maisons étaient chargés d'habitants qui s'étaient postés là pour être spectateurs du combat.

« Où diable la curiosité va-t-elle se nicher ! » dit-il à Eugène en haussant les épaules; et lui donnant sa lunette : «Tiens, ajouta-t-il, regarde devant toi : je parie qu'avant que nous soyons arrivés, la plupart de ces bonnes gens vont dégringoler les uns sur les autres, et se tuer en tombant, pour éviter de se faire blesser en restant où ils sont.» Et reprenant sa lunette des mains du vice-roi pour regarder en deçà de la ville, il dit encore : «Cependant je ne vois pas qu'aucune masse ennemie se présente.»

A peine avait-il achevé de parler qu'une épouvantable canonnade se fit entendre sur la droite, un peu en arrière, dans la direction du point où les troupes du prince de la Moskowa avaient passé la nuit, c'est-à-dire autour des villages de Gross-Gorschen, de Kaya et de Klein-Gorschen. Napoléon s'adressant aussitôt au maréchal :

« Est-ce qu'ils auraient eu l'envie de nous surprendre! lui demanda-t-il. Cela serait possible : écoutons donc. »

Le prince de la Moskowa prêta l'oreille avec attention.

« Sire, l'attaque est vive.

— Eh bien! allez voir : vous m'enverrez quelqu'un pour me dire ce que c'est. »

A l'instant même le maréchal partit pour rejoindre son corps d'armée. Dès ce moment, toute l'attention de l'Empereur se porta sur ce point :

« Oh! oh! dit-il à Eugène, en braquant de nouveau sa lunette; je ne me suis pas trompé; j'aperçois là-bas plusieurs colonnes bien profondes et bien noires... Je parie que ce sont les Russes... »

Il ordonne de faire arrêter les bataillons de la garde qui marchent en avant, ainsi que ceux qui suivent; le bruit de la canonnade redouble, des tourbillons de fumée s'élèvent des villages qui sont dans la plaine.

Un aide de camp du prince de la Moskowa arrive à bride abattue.

« Eh bien! monsieur, lui demande Napoléon avec impatience, que se passe-t-il de votre côté?

« Sire, l'armée ennemie débouche tout entière de Pégau et tombe sur le corps de M. le maréchal. »

L'Empereur fit un mouvement involontaire et se mordit les lèvres.

« A qui a-t-il affaire en ce moment? demanda-t-il encore. Est-aux Prussiens ou aux Russes?

— Sire, ce sont les Prussiens qui ont commencé l'attaque; mais les Russes sont arrivés, c'est-à-dire les landwers noirs...

— C'est-à-dire, interrompit l'Empereur, toute l'armée ennemie;

je ne m'étais pas trompé tout à l'heure. C'est bien, monsieur; retournez dire au prince de la Moskowa que je vais hâter mes dispositions en conséquence, et qu'avant une demi-heure nous nous reverrons. »

Quoique Napoléon ne s'attendît à être attaqué ni ce jour-là, ni dans cette position, il prit aussitôt son parti, et s'adressant aux officiers généraux qui l'entouraient :

« Nous n'avons pas de cavalerie, leur dit-il, n'importe!... ce sera une bataille d'Égypte. Partout, l'infanterie française doit suffire ; je ne crains pas de m'en fier à la valeur de mes jeunes conscrits.»

Des officiers d'ordonnance sont aussitôt dépêchés au duc de Raguse et au général Bertrand pour leur donner l'ordre de presser le pas et de se diriger à travers champs, sur l'ennemi. Le vice-roi quitte l'Empereur et va se mettre à la tête des troupes du duc de Tarente. Quant aux colonnes qui sont échelonnées sur la route de Leipsick, Napoléon leur ordonne de serrer les rangs, de faire demi-tour à droite et de développer leurs lignes dans la plaine, en s'avançant au pas de course au secours du maréchal Ney. Cette manœuvre s'exécute sous ses yeux. En voyant cette fière jeunesse défiler devant lui aux cris de *Vive l'Empereur!* Napoléon les salue, et dit plusieurs fois en se frottant les mains :

« Si mes petits Parisiens ne se démentent pas, à trois heures la bataille sera gagnée. Ney a eu raison de mes les demander : il me faut aller les voir. »

Et il part au grand galop pour rejoindre le corps d'armée du maréchal, en se portant du côté où la canonnade lui semble la plus vive.

Napoléon, de son propre aveu, *avait été pris en flagrant délit.* Attaqué sur son flanc pendant qu'on exécutait un mouvement qui devait tourner l'ennemi, éloigné de ses réserves, il s'était trompé aussi bien que les armées alliées elles-mêmes. Celles-ci avaient marché, depuis Dresde, sous une inspiration prussienne, pour reprendre, à Iéna même, la revanche d'Auerstadt; mais quand elles entendirent le

canon de Lauriston à Lindenau, elles crurent qu'elles allaient prendre à revers une partie de l'armée française, engagée sous Leipsick, et que le reste ne pourrait lui échapper.

Ce fut alors que Blücher, qui était en première ligne, soutenu par une division russe, aidée elle-même du corps d'York et d'une réserve commandée par Wittgenstein, engagea la bataille sur les villages occupés par le corps du maréchal Ney; mais les conscrits du prince de la Moskowa débutèrent par mériter que cent mille hommes s'ébranlassent contre eux, et ils opposèrent à cette masse énorme la plus belle résistance qu'on eût jamais vue. Cependant le grand effort de l'artillerie et de l'infanterie ennemie portait sur le centre. Des cinq divisions de Ney, quatre étaient déjà fortement entamées : le combat était devenu terrible. Kaya surtout était le théâtre de la mêlée la plus sanglante.

Le carnage durait depuis trois quarts d'heure; l'ennemi était parvenu à enlever les quatre villages et se disposait à déboucher sur Lutzen, lorsque tout à coup, au milieu d'un nuage de poussière et de fumée, parut l'Empereur... La garde était derrière lui. Sa présence pouvait seule arrêter l'élan des Prussiens!... Elle produisit sur nos troupes l'effet accoutumé.

« Conscrits, s'écria Napoléon d'une voix retentissante, votre Empereur est avec vous; il attend tout de votre courage! »

A ces mots, l'enthousiasme reparaît sur les figures ensanglantées de ces braves jeunes gens; ils ne veulent pas faiblir sous les coups meurtriers qui les dispersent; ils retournent dans les champs de Kaya, se rallient en se pelotonnant, et, sans cesser de crier Vive l'Empereur! ils reforment leurs rangs, épaississent leurs colonnes d'attaque et recommencent le combat avec plus de fureur que jamais.

Au milieu du désordre, Napoléon rallia lui-même un bataillon de conscrits, et tandis que cette petite troupe s'avance l'arme au bras, il reconnaît dans les rangs un chef de bataillon qu'il avait suspendu de son emploi quelques jours auparavant pour une faute

de discipline. Il fait arrêter le bataillon, court à cet officier et lui rend son commandement.

Des vivats et des cris de joie éclatent aussitôt dans le bataillon. qui forme au même instant la tête d'une colonne d'attaque aux acclamations des vieux grognards, témoins de cette scène. En passant devant eux au pas de charge, ces soldats, électrisés par leur présence, crièrent :

« Vive la vieille garde!

— Vive l'Empereur! conscrits...» reprirent en masse les vieilles moustaches. Et quand ces jeunes gens furent près d'eux, quelques grenadiers leur dirent en faisant de gros yeux :

« Allons, les Parisiens! allez chauffer les Prussiens un peu ferme, nous sommes là, nous autres; après vous, s'il en reste. »

Les premières dispositions de Napoléon eurent pour objet de reprendre le village de Kaya. Il chargea un de ses aides de camp de diriger l'attaque avec les conscrits de la division Ricard. Ceux-ci s'élancèrent; le bruit le plus épouvantable de mousqueterie se fit entendre : bientôt, aux cris des combattants succéda un moment de silence...

Sur ces entrefaites, le corps du duc de Raguse étant entré en ligne sur la droite, la cavalerie, que l'ennemi croyait pouvoir jeter dans la plaine de Lutzen, fut tout à coup arrêtée, au village de Starsiedel, par la division de marine de Compas, *général de bataille de premier mérite*, selon la belle expression de Napoléon. Elle forma ses carrés qui devinrent autant de redoutes, et ce fut contre ces murs d'hommes que vinrent successivement se briser *sept* charges de vingt-cinq mille cavaliers qui ne purent jamais les entamer. Pendant ce temps, toutes les forces dont les alliés pouvaient disposer ne cessaient de s'accumuler au centre. C'était principalement sur Kaya que ces grands efforts étaient dirigés. Ce village allait devenir incessamment le théâtre d'un gigantesque combat. Toutefois, le maréchal Ney continuait de faire face à tout : son chef d'état-major, le général Gouré, est tué près de lui; l'un de ses plus braves

lieutenants, le général Girard, déjà blessé de deux coups de feu, tombe atteint par une troisième balle; on veut le porter à l'ambulance :

« Non! dit-il en cherchant à se relever, je veux rester sur le champ de bataille, puisque le moment est arrivé, pour tout Français qui a du cœur, de vaincre ou de mourir; laissez-moi! »

Les généraux Cheminau et Guillot sont amputés; le général Gruner tombe mort; les officiers d'ordonnance Prétet et Béranger sont blessés en portant des ordres; mais Soulham, Ricard et Marchand restent debout au milieu du feu. Pendant quatre heures on se battit avec une animosité toujours croissante. Gross-Gorschen, Klein-Gorschen et Rahna furent pris et repris sans qu'aucun des deux partis voulût céder du terrain. Les conscrits de France et les jeunes gens de Prusse, la fleur des universités du Nord, les enfants des meilleures familles de Paris, étaient là, pêle-mêle, luttant corps à corps dans les décombres fumants de ces malheureux villages. Des deux côtés on faisait ses premières armes, des deux côtés une brillante jeunesse avait répondu à l'appel de son souverain.

Quant à Napoléon, il était toujours resté devant Kaya, à demi-portée du canon de l'ennemi, soutenant le combat malgré l'infériorité du nombre, allant et venant pour veiller à ce que l'on relevât les troupes fatiguées par des troupes plus fraîches, revenant ensuite se placer en avant du groupe de son état-major afin d'avoir constamment sous la main des officiers auxquels il pût confier un ordre à porter ou un commandement à prendre.

Dans cette terrible position, les batteries prussiennes établies près de Gorschen et de Rahna tiraient à chaque instant sur la garde, rangée en bataille à peu de distance derrière l'Empereur; les boulets ronflaient au-dessus de sa tête, les balles et la mitraille sifflaient à ses oreilles. Nous ne craignons pas de dire que dans aucune bataille Napoléon ne parut plus visiblement protégé par sa destinée, car tout le temps qu'il demeura près de Kaya en avant de Lutzen, il s'exposa au feu de l'ennemi plus peut-être que dans aucun

des nombreux combats auxquels il avait assisté jusqu'alors. Cependant une balle ayant emporté en passant quelques-unes des torsades d'or qui ornaient le dessus des fontes de sa selle de velours cramoisi, il fit un mouvement involontaire; mais son cheval qui, peut-être, avait mieux que lui l'instinct du danger, baissa les oreilles, agita convulsivement ses naseaux et indiqua assez par le tremblement continuel de ses membres qu'il ne voulait plus rester à cette place. L'Empereur, tenant la bride courte, se pencha sur l'arçon de la selle et allongeant la main jusque sur le cou de l'animal, le flatta doucement comme pour le rassurer; puis reprenant son aplomb, il redevint impassible et continua de braquer sa lunette sur les mouvement qui s'exécutaient devant lui.

Les guides de l'escorte se tenaient en arrière de l'état-major et un peu à l'écart. Ils avaient remarqué l'effet de la balle et le geste de l'Empereur ne leur avait point échappé. L'un d'eux, vieux grognard, qui datait de la création des guides et dont la bravoure allait jusqu'à la témérité, dit alors à demi-voix, à un de ses camarades nouvellement admis dans les chasseurs de la garde :

« Moustachon, as-tu vu le petit Caporal? ce n'est pas lui qui a eu peur; c'est le poulet d'Inde.

— C'est ma foi vrai! répondit avec admiration le jeune chasseur. Il est toujours solide au poste et tranquille comme Baptiste : les lanciers du deuxième me l'avaient bien dit.

— Cette bêtise! dit une autre vieille moustache en se mêlant à voix basse à la conversation; je le crois bien qu'il peut être solide et tranquille, puisque les balles viennent tout exprès s'aplatir sur son habit; et c'est si vrai, que le soir de la Moskowa, M. Constant a trouvé dans la poche de sa veste deux chevrotines qui étaient comme des poires tapées.

— Chasseur de la garde, mon collègue, reprit le vieux guide en se donnant un air d'importance, vous répétez là une incohérence. Encore si vous disiez que c'est sur son grand cordon de la Légion-d'Honneur, qui est sous son habit, qu'elles se *raplatissent,*

à la bonne heure ; ça arrive, parce que je l'ai vu ; et si on n'avait point envoyé ce brave lieutenant Krettly garder les lapins dans les eaux et forêts de Montélimart, pays de l'adjudant-major, où il n'y a que des loups, il vous le dirait comme moi ; mais ce n'est pas là le motif. Tiens, Moustachon, regarde là-haut ; vois-tu?... » Et d'un mouvement de tête le vieux guide indiquait le ciel. « Eh bien ! continua-t-il, c'est à cause de son étoile, qui a une queue que nous ne pouvons pas voir parce qu'il y a trop de fumée ; mais quand cette étoile n'aura plus de queue, alors, rrrrouf ! ! ! le premier boulet d'enfant qui viendra sera pour le petit Caporal. C'est un appelé le grand Gustave-Adolphe, monarque des environs, qui est mort et enterré dans une pierre, et avec lequel il a été causer un instant cette nuit pour lui tirer les vers du nez, qui lui a rapporté cela ; au surplus, le cardinal *Flech* avait déjà dit la même chose au petit Caporal le jour de sa naissance. »

Le jeune chasseur était comme tous les enfants de Paris, incrédule, moqueur et taquin. Il n'avait pas pour les croyances et la personne du vieux guide beaucoup de respect. Aussi lui répondit-il d'un ton goguenard, tout en regardant en l'air :

« C'est possible, mon ancien ; mais en attendant, ce ne sera ni le roi de Prusse ni le papa beau-père qui feront la queue à cette étoile-là : ils n'ont pas les bras assez longs. Je crois même qu'ils ne nous la feront pas à nous, aujourd'hui, quoique nous ne logions pas aussi haut que la comète dont vous nous parlez et dont j'ai bu du vin l'année dernière chez mon oncle qui est curé.

— Ce n'est pas une raison, petit Moustachon, reprit le vieux soldat en fronçant le sourcil de ce qu'on osait mettre ses paroles en doute, parce que tu ne sais pas encore que les rois en général, et les empereurs en particulier, ont le bras très-long, quand ils le veulent. C'est ce que disait hier encore le lieutenant Piquemal, pendant le pansement ; mais assez causé, Moustachon, les chapeaux brodés ont l'œil sur nous. »

Et le vieux hussard se tut en lançant un regard de mépris au

jeune guide, qui n'y fit pas attention, tant il était occupé de ce qui se passait autour de lui.

Des obus et des grenades venaient rouler, bondir et éclater aux pieds de l'Empereur; la mitraille continuait à passer au-dessus de sa tête avec son affreux sifflement, sans qu'il en fût atteint. Malheureusement, il n'en était pas de même pour son état-major. Déjà quelques hussards de l'escorte avaient grommelé entre leurs dents:

« Voilà que ça recommence à chauffer un peu dur. »

Le vieux guide, de son côté, avait l'habitude, depuis vingt ans, de parler aux obus, et de dire des sottises aux boulets qu'il voyait passer près de lui.

« Au moins, dit-il au jeune hussard, en parlant des obus, *celles-là* s'annoncent quand *elles* viennent vous donner une tape, au lieu que ces scélérats de boulets passent sans dire gare! et ne vous avertissent que quand on est mort, ce qui est très-malsain, Moustachon. »

Au même instant, un boulet de neuf vint friser les jambes de son cheval en labourant la terre.

« Oh! le brigand, dit le vieux guide en serrant les dents et en suivant des yeux le projectile pour juger de son effet; passe donc ton chemin, brutal, je ne te connais pas. »

Un instant après, un obus vint s'enterrer à quelques pas de lui: « Gare dessous! » dit-il encore en détournant un peu son cheval.

L'obus éclata, blessa un officier d'état-major et deux guides. Bientôt un autre boulet arriva en plein fouet et tua raide l'officier de santé Goulet et un pharmacien appelé Desrosoires. Deux autres individus furent blessés grièvement du même coup.

« Ceci devient trop long, dit une voix dans le groupe de l'état-major.

— La position n'est pas tenable, reprit une autre.

— Nous y passerons tous », ajouta d'une voix sourde un troisième. »

L'Empereur feignait de ne pas entendre ces conversations particu-

lières; mais il était facile de lire sur son visage tout le mécontentement et toute l'impatience que lui faisaient éprouver ces chuchoteries continuelles. Enfin, un officier général, ayant dit de manière à être distinctement entendu de ses voisins, qu'un régiment de ligne venait de périr tout entier devant Gorschen, Napoléon, poussé à bout, se retourna vivement sur sa selle en disant d'un ton d'humeur:

«Messieurs, un régiment ne périt pas devant l'ennemi, il s'immortalise.»

Tout à coup, on aperçut dans le lointain, un peu sur la gauche, derrière un bouquet de peupliers qui bordait le ruisseau de Floss-Graben, une grande poussière. Bientôt des feux signalèrent l'arrivée d'un nouveau corps d'armée...

«C'est Eugène!» s'écrie l'Empereur d'un ton de satisfaction; puis s'adressant de nouveau à son état-major: «Ah! ah, messieurs les trembleurs, reprit-il avec un sourire sardonique, le moment est arrivé où nous serons obligés de payer de nos personnes!... Suivez-moi!»

En même temps, il se dirige précipitamment vers le centre de son armée dont il fait prolonger les deux ailes comme les cornes d'un vaste croissant pour mieux envelopper les forces que les alliés n'ont cessé d'accumuler sur le même point. Le général en chef ennemi voit le danger qui le menace, mais il s'obstine à frapper un coup décisif sur Kaya, que l'Empereur paraît abandonner. Les dernières lignes russes et prussiennes s'ébranlent; Blücher et York se jettent à corps perdu dans le village: le général prussien Scharnost et le prince de Mecklembourg-Strelitz sont blessés mortellement; le prince Léopold de Hesse-Hombourg est tué sur les ruines; notre centre fléchit; quelques-uns de nos bataillons sont repoussés et se débandent.

Napoléon, qui n'a pas perdu Kaya de vue un seul moment, quitte son état-major, accourt au galop de son cheval, et, presque seul, se jetant à la traverse:

«Conscrits, s'écrie-t-il, quelle honte!... C'était sur vous que

j'avais fondé toutes mes espérances, et vous fuyez!... Ne me voyez-vous donc pas? N'avez-vous donc plus de confiance en votre Empereur? »

A ces paroles prestigieuses, ces braves jeunes soldats se rallient aux cris de *Vive l'Empereur!* et, le cœur plein d'enthousiasme, ils retournent au combat.

III

« Le moment de crise qui décide du gain ou de la perte d'une bataille est arrivé, dit Napoléon aux officiers de son état-major, qui s'étaient hâtés de le rejoindre. Messieurs, ajouta-t-il, il n'y a pas un moment à perdre si nous voulons en finir. »

Sur un signe de l'Empereur, les seize bataillons de la jeune garde, commandés par Dumoustier, arrivent en bon ordre. Le duc de Trévise est chargé de les conduire au feu, de marcher sur Kaya tête baissée et de faire main-basse sur tout ce qui s'y trouvera. Cette attaque est soutenue par les six bataillons de la vieille garde, « *vieux* « *guerriers endurcis aux périls, et qui ne craignent ni le feu ni* « *la glace* », dit plus tard Napoléon dans son bulletin. Le général Roguet les commande; et, pour rendre ces forces irrésistibles :

« Drouot! s'écrie l'Empereur, réunissez une batterie de quatre-vingts pièces; placez-la en écharpe pour déborder le village par la droite, et balayez tout ce que vous verrez devant vous. »

Un mouvement de cette importance n'est que l'affaire d'une parole. Drouot, secondé des généraux Dulauloy et Devaux, l'exécute rapidement. L'Empereur vient lui-même se placer au milieu des pièces que l'ennemi couvre de mitraille. En même temps la jeune garde se précipite sur Kaya comme un torrent. Le duc de Trévise, qui est à la tête, disparaît dans la mêlée : son cheval est tué sous lui; le général Dumoustier tombe aussi : tous les deux se relèvent et se dégagent. Cette fois, nos jeunes soldats luttent contre les vétérans de

l'armée russe et prussienne ; ils combattent corps à corps et à l'arme blanche. Ils emportent une dernière fois le village, et l'effet terrible de la grande batterie achève d'écraser l'ennemi. Enfin, cette masse de feux, de poussière et de fumée, restée si longtemps immobile sur le même point de la plaine, prend son cours et repasse à travers le malheureux village qui n'est qu'un amas de décombres embrasés et fumants. Napoléon juge que tout est fini.

« Rien n'est impossible avec cette jeunesse », dit-il ; puis, il demanda à un de ses aides de camp : Quelle heure est-il?

— Trois heures, Sire.

— J'avais donc raison ce matin; la bataille est gagnée. »

Napoléon défendit qu'on poursuivît l'ennemi. Il connaissait la nombreuse cavalerie dont les alliés pouvaient disposer ; et d'ailleurs il avait remarqué que la plus grande partie n'avait pas donné. Des courriers s'élancèrent alors du champ de bataille même pour aller porter à Paris, dans toute l'Europe et jusqu'à Constantinople, la nouvelle que Napoléon avait ressaisi la victoire.

Il faisait presque nuit lorsque le vice-roi expédia à Napoléon le comte Cornaro, pour lui mander de vive voix, en attendant le rapport qui devait lui être envoyé plus tard, le détail circonstancié de ce qui s'était passé de son côté, et enfin pour recevoir ses ordres. En présence de l'Empereur entouré de son état-major, l'aide de camp s'acquitta de sa mission. Lorqu'il eut fini de parler, Napoléon lui dit d'un air satisfait :

« Eh bien ! avez-vous entendu ma canonnade de Kaya?

— Sire, aussi bien que Votre Majesté a dû entendre la nôtre de Gross-Gorschen, lui répondit Cornaro.

— Il a fait chaud chez vous aussi, n'est-ce pas?

— Sire, le village de Gross-Gorschen a été pris et repris par trois fois, et toujours à la baïonnette, et la quatrième fois nous l'avons bien tenu. »

Alors Napoléon, s'adressant aux officiers généraux qui l'entouraient, leur dit avec exaltation :

« Messieurs, depuis vingt ans que j'ai l'honneur de commander des armées françaises, je n'avais pas encore vu autant de bravoure et de dévouement. » Puis, se retournant vers l'aide de camp du prince : « Commandant, allez vous reposer; vous direz à Eugène qu'il en fasse autant. En fait de valeur, rien ne peut désormais m'étonner de lui. Messieurs, reprit-il en élevant la voix, je suis content de tout le monde ; mais il nous reste encore beaucoup à faire... N'importe, avec une armée comme celle de Lutzen, je suis sûr du succès. »

L'Empereur voulut que l'armée restât en colonnes serrées, tant il craignait que la cavalerie des alliés ne vînt à profiter de l'obscurité pour renouveler ses attaques. La nuit était si noire, qu'on ne distinguait rien à dix pas devant soi ; et nous avions si peu de cavalerie, que l'Empereur prescrivit à l'infanterie de faire feu sur toute celle qui paraîtrait, tant il était persuadé que ce ne pourrait être que des ennemis.

Ce qu'il avait prévu arriva : vers les neuf heures du soir, comme il revenait à Lutzen à travers le champ de bataille, au moment où il côtoyait avec son escorte une haie basse, il fut tout à coup salué par un feu de mousqueterie. Au même instant l'alerte devint générale.

« Ah! ah! dit l'Empereur d'un ton presque gai, il y a des gens qui ne sont jamais contents; ceux-ci, à ce qu'il me paraît, n'en ont pas encore assez. »

L'ennemi avait voulu profiter du premier désordre d'un campement de nuit pour essayer de jeter sa cavalerie au milieu des bivouacs; mais les premiers sur lesquels elle tomba étaient de la jeune garde, commandée par Dumoustier. On la reçut avec une fusillade à bout portant, de telle sorte que les assaillants furent culbutés les uns sur les autres, et que la plupart périrent étouffés sous leurs chevaux.

Quelques heures après, rien n'était magnifique et horrible à la fois comme l'illumination du champ de bataille couvert de morts et de mourants. Les blessés faisaient entendre des plaintes et des gé-

missements, et on les voyait s'agiter de tous côtés à la lueur sinistre de l'incendie des trois villages où les divers combats avaient été livrés et où le feu de l'artillerie avait fait de si épouvantables ravages. Il y avait eu quarante mille coups de canon tirés par l'armée française.

Napoléon arriva à Lutzen à dix heures. Il travailla toute la nuit, dicta le bulletin de la bataille, et cet ordre du jour, si remarquable par son laconisme, qui devait être lu le lendemain à chacun des corps de la grande armée.

« Soldats! je suis content de vous! vous avez rempli mon attente.
« Vous avez suppléé à tout par votre dévouement et votre bravoure.
« Vous avez, dans la célèbre journée d'hier, vaincu et mis en dé-
« route les armées russes et prussiennes, commandées par l'Empe-
« reur Alexandre et le roi de Prusse en personne. Vous avez ajouté
« un nouveau lustre à la gloire de mes aigles. Vous avez prouvé
« tout ce dont vous étiez capables. La bataille de Lutzen sera mise
« au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna et de la Moskowa. Sol-
« dats! vous avez bien mérité de l'Europe civilisée : l'Allemagne
« vous rend des actions de grâce, la France s'enorgueillit d'avoir
« des enfants tels que vous; votre Empereur vous contemple! »

Nos jeunes soldats accueillirent cette proclamation par des trépignements de joie et des cris frénétiques de *Vive l'Empereur!*

Le lendemain 3 mai, à la pointe du jour, les troupes ayant déja pris les armes, Napoléon remonta à cheval et commença l'inspection du champ de bataille, qui s'étendait sur une surface de deux lieues carrées. Plus des trois quarts de la perte de la journée avaient été supportés par l'armée prussienne. Jamais l'acharnement de la guerre n'avait été si loin; jamais aussi grande lutte n'avait soulevé d'aussi grands peuples. La Russie, la Prusse, et la France avaient été là plutôt comme nations que comme armées, et jamais les haines nationales n'avaient débordé avec tant de fureur. Ecrasés et tombant en masse, les Prussiens étaient morts dans leurs lignes, sans céder leur position ; et quand, sur la fin de la journée, le feu de la

terrible batterie commandée par Drouot eut mis leurs bataillons en lambeaux, et quand ils ne purent plus que mourir sans résultat, ils se retirèrent, ainsi que les Russes, en poussant un immense *hourra!* dernier soupir du colosse expirant.

En s'approchant de Kaya, l'Empereur remarqua que beaucoup de nòs conscrits morts avaient encore leurs baïonnettes engagées dans le corps d'un ennemi. Il détourna la tête en disant :

« Je m'explique maintenant pourquoi il s'est fait si peu de prisonniers. »

Il ne passa devant aucun de ses soldats blessés sans en être salué du cri de Vive l'Empereur! Ceux mêmes qui avaient perdu un membre ou qui allaient mourir quelques moments après lui rendaient ce dernier hommage, et il répondait à leurs acclamations en se découvrant devant eux. Ayant aperçu un officier de la garde impériale russe qui respirait encore :

« Yvan; dit-il à son premier chirurgien, descendez de cheval et voyez si vous pouvez sauver cet homme : ce sera toujours une victime de moins. »

Plus loin il vit le cadavre d'un jeune Prussien, de la division des volontaires de Berlin, qui semblait encore tenir quelque chose serré contre son sein. Il s'approcha : c'était un lambeau de drapeau de sa nation. Ce jeune homme, en mourant, n'avait pas voulu l'abandonner. A cette vue, l'Empereur ne chercha pas à dissimuler ce qu'il éprouvait. On l'entendit murmurer : « Brave enfant! tu étais digne de naître Français. » Puis, s'adressant à ses officiers, il leur dit d'une voix pleine d'émotion :

« Vous le voyez, un soldat a pour son drapeau un sentiment qui tient de la tendresse : il est l'objet de son culte, comme un présent reçu des mains d'une maîtresse... Qu'un de vous, messieurs, fasse rendre sur-le-champ les honneurs funèbres à ce brave jeune homme; je regrette de ne pas connaître son nom, j'écrirais à sa famille. Ne le séparez pas de son drapeau. Ce morceau de soie sera pour lui le plus glorieux linceul. »

A peine achevait-il ces mots, qu'une détonation se fit entendre à vingt pas en arrière. On se précipite à l'endroit indiqué par un petit tourbillon de fumée qui se dissipe en l'air... C'était un conscrit qu'on venait d'amputer et qui avait voulu se faire sauter la cervelle. Le malheureux ne s'était pas tué sur le coup, mais il était horriblement défiguré. Napoléon s'approcha et lui dit doucement :

« Que signifie cet acte de désespoir? On allait t'emporter d'ici, te secourir; pourquoi as-tu voulu te tuer?

— Mon Empereur, répondit le jeune soldat d'une voix mourante, vous avez passé tout à l'heure près de moi sans me regarder; vous êtes allé parler là-bas à des Prussiens qui ne pouvaient vous comprendre. Je n'ai pas pu vous voir hier, parce que nous n'avons pas même eu le temps de nous retourner; aujourd'hui je ne voulais pas mourir sans que vous prissiez garde à moi. J'ai réussi, je suis content. Pardon, mon Empereur, de vous avoir dérangé.

Et le conscrit retomba.

Napoléon se jeta à bas de son cheval, se précipita sur le corps ruisselant de sang de cet infortuné, et chercha à le ranimer; mais cette fois il était mort tout à fait. Alors il entr'ouvrit ses vêtements, chercha dans ses poches avec l'espoir de découvrir un livret, un papier qui pût lui faire connaître son nom; il ne trouva rien. Seulement, le numéro des boutons de son habit lui apprit qu'il appartenait au 18e d'infanterie légère. C'était un régiment presque entièrement composé d'enfants des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, et qui s'était couvert de gloire la veille. L'Empereur remonta à cheval en essuyant ses yeux, donna des ordres pour faire achever l'enlèvement des blessés, et se dirigea vers les bivouacs du prince Eugène.

Tout en avançant, la tristesse que lui avait causée cette visite au champ de bataille se dissipa peu à peu, et lorsqu'il aperçut le vice-roi qui venait au-devant de lui, elle disparut entièrement. Il mit pied à terre, l'embrassa avec effusion, et, passant son bras sous le sien, ils se promenèrent tous deux devant les feux éteints qu'on

voyait encore jalonnés çà et là. Un brouillard si épais s'était abaissé sur la plaine qu'on ne distinguait rien à vingt pas de soi. Napoléon attendait que le temps se fût un peu éclairci pour examiner ce qui se passait autour de lui avant d'ordonner de nouvelles dispositions.

Dans cet intervalle, le général Charpentier se présente : l'Empereur l'accueille avec gracieuseté, fait l'éloge de la division qu'il commande, et le complimente en termes expressifs sur sa belle conduite de la veille.

« Sire, lui répond modestement le brave général, je n'ai fait que mon devoir.

— Oui, oui, je sais, général, reprend Napoléon en reculant d'un pas et en portant la main à son chapeau comme pour saluer; vous l'avez toujours fait ainsi. »

Charpentier, voyant les bonnes dispositions de l'Empereur à son égard, profita du moment pour lui demander le grade de général de brigade pour l'adjudant-commandant Bourmont, son chef d'état-major, qui s'était particulièrement distingué à la dernière attaque de Gorschein.

« Sire, ajouta Eugène, M. de Bourmont a fait partie de mon état-major pendant toute la campagne de Russie. J'ose vous affirmer qu'il s'est constamment bien conduit... Il n'a encore reçu aucune faveur de Votre Majesté. »

A ces mots, le front de l'Empereur se rembrunit; il y eut un moment de silence, après lequel il dit :

« Bourmont! votre Bourmont! Je ne sais..., mais on verra. » Puis il sembla réfléchir, et il reprit bientôt après : « Au fait, s'il s'est bien comporté, il doit être récompensé. Général Charpentier, faites-lui dire de venir me parler. »

On alla chercher M. de Bourmont, qui ne se fit pas attendre. Dès que Napoléon l'aperçut, il fit quelques pas au-devant de lui :

« Monsieur de Bourmont, lui dit-il, je vous fais général de brigade; désormais ne serez-vous pas de mes amis?

— Sire, depuis que j'ai l'honneur de servir Votre Majesté, je me

flatte qu'elle n'a rien eu à me reprocher : elle peut compter sur mon dévouement absolu.

— Maintenant, général, je ne saurais en douter : touchez là. » Et l'Empereur lui tendit la main. M. de Bourmont se précipita dessus et y posa ses lèvres. Alors Napoléon se retournant du côté de Labédoyère, premier aide de camp d'Eugène, qui était survenu pendant cet entretien : « Charles, lui dit-il en souriant, je te nomme colonel du 113ᵉ de ligne, est-tu content? » Comme Labédoyère faisait éclater sa joie : « C'est bon, c'est bon, lui dit Napoléon avec un geste amical, ce sera plus tard que tu me remercieras. »

Pour prouver sa reconnaissance à l'Empereur, Labédoyère se fit blesser trois jours après en emportant Kolditz à la tête de son nouveau régiment, et scella de son sang, deux ans après, la foi qu'il avait promise à Napoléon. Quant à M. de Bourmont... Mais nous allions oublier que nous ne devons parler que des événements du lendemain de Lutzen, et non de la veille de Waterloo.

Une semblable victoire, au début d'une campagne, devait avoir un effet moral prodigieux. Elle arrêta pour un temps la défection de nos alliés, et exalta le courage de nos jeunes bataillons, qui gagnèrent dès lors la fermeté et l'aplomb des plus vieilles troupes. En France, on chanta le *Te Deum* partout. Marie-Louise en fit chanter un à Notre-Dame, où elle se rendit en grand cortége, accompagnée de toute la cour impériale et des troupes de la garde que Napoléon avait laissées auprès d'elle.

Dans la matinée du 3 mai, l'armée française passa l'Elster sur tous les ponts qu'elle avait devant Leipsick, et le général Lauriston prit possession de cette ville. Le soir, l'Empereur établit son quartier-général à Pegau. Il se hâta d'envoyer deux habitants de ce bourg porter, par différentes routes, à la garnison de Torgau, la nouvelle de la bataille, et donna de sa cassette mille francs en or à chacun de ces messagers. Le 4, il marcha en avant avec les corps de Macdonald, de Marmont et sa garde. Le vice-roi ouvrait la marche.

Pendant ce temps, l'Empereur de Russie et le roi de Prusse

étaient à Dresde; mais, par une marche et des dispositions aussi promptes que savantes, Eugène, ayant battu trois jours de suite le général Miloradowitch à Seffersdorff, à Ertzdorff et à Limbach, ouvrit les portes de Dresde à Napoléon, qui marchait derrière lui, et le 8 mai au matin, à l'approche de notre avant-garde, les souverains alliés se décidèrent à abandonner cette capitale de la Saxe. A midi, le général Grundler, chef d'état-major du 11e corps, prit possession de la ville au nom de l'Empereur.

A cette nouvelle, Napoléon descendit dans la vallée de l'Elbe. Les riches coteaux de Dresde s'offrirent à ses regards, le printemps y avait déjà développé toute sa magnificence; mais sur le vaste amphithéâtre qui s'offrait devant lui, les baïonnettes Russes brillaient encore de toutes parts. De noires colonnes de fumée signalaient, à droite et à gauche, l'incendie des ponts de l'Elbe, et dans le lointain on entendait encore le canon qui grondait, tandis que dans la ville toutes les cloches des églises célébraient l'arrivée du nouveau vainqueur.

A quelque distance des barrières, Napoléon trouva une députation composée des notables de la ville; il ne voulut ni les voir ni les écouter, et passa outre. Il avait appris que quatre jours auparavant les habitants étaient allés en foule à la rencontre des souverains alliés, que des jeunes filles formant une double haie et portant des corbeilles remplies de fleurs les avaient semées sur le passage des monarques étrangers, enfin que le soir la ville avait été illuminée, et que sur de nombreux transparents cette devise : *Délivrez-nous de lui*, avait été tracée en caractères allégoriques. D'ailleurs, le départ du roi de Saxe pour la Bohême avait à ses yeux une gravité toute particulière; on lui avait persuadé qu'il existait entre ce prince et les souverains alliés des arrangements secrets. Accoutumé qu'il était depuis quelque temps à trouver partout la trahison, Napoléon crut trop facilement qu'il avait à venger des injures personnelles, à punir des griefs et à prévenir de nouveaux périls. Aussi, lorsque arrivé près du pont de l'Elbe, qui sépare la

ville vieille de la ville neuve, et quand il eut aperçu les membres du corps municipal de Dresde qui l'attendaient avec la harangue d'usage sur les lèvres et dans les mains le plat d'argent sur lequel étaient les clefs d'or de la ville, ses regards s'allumèrent, il poussa son cheval droit à eux, et il épargna à ces magistrats la honte de lui exprimer des vœux qu'ils avaient encore, depuis la journée de Lutzen, offerts à ses ennemis. Il leur dit d'une voix retentissante :

« Je ne vous connais plus!... Il n'y a plus de municipalité!... Votre souverain s'est vendu à mes ennemis!... Je le déclare félon et hors de ma protection. Il a cessé de régner. »

Et, s'emparant avec vivacité des clefs qu'on lui avait présentées à genoux, il les lança avec force dans l'Elbe, en s'écriant dans l'excès de son exaspération :

« Vous n'avez plus qu'un maître... Et c'est moi... »

C'en était trop pour le cœur d'un peuple accoutumé à l'adversité, mais non pas au mépris. Un murmure s'échappa de toute cette foule pressée qui l'entourait. Sans s'inquiéter de cette courageuse protestation, l'Empereur reprit d'une voix plus élevée :

« Vous mériteriez que je vous traitasse en pays conquis. Je sais ce que vous avez fait pendant que des rois coalisés contre la France occupaient votre ville. Je sais quelles insultes vous m'avez prodiguées. Vos maisons portent encore les débris de vos guirlandes. Je vois sur le pavé le reste des fleurs que vos jeunes filles ont semées sous les pas de mes ennemis. »

Ici Napoléon se tut, comme pour juger de l'effet de ses paroles foudroyantes. Voyant qu'elles avaient plongé ceux à qui elles s'adressaient dans la stupeur et l'abattement, il se calma; et, promenant ses regards plus doux sur la foule attentive et muette, il reprit avec une sorte de sensibilité et une inflexion de voix rassurante :

« Je devrais vous punir tous, et cependant je veux tout pardonner. Bénissez votre roi, car c'est lui qui sera votre sauveur; malgré ses torts envers la France et envers moi, je ne puis oublier l'ancienne amitié qui me lie à lui. Je veux croire qu'on l'a abusé, qu'on a sur-

pris sa religion et qu'il s'en justifiera. En attendant, je permets que vous nommiez une députation pour qu'elle aille le prier de vous rendre sa présence, et j'oublierai tout. Aussi bien, vous avez été assez punis, puisque vous venez d'être administrés par un Prussien obéissant à un Russe, et vous devez savoir à quoi vous en tenir sur les beaux sentiments des alliés. Je veillerai moi-même à ce que la guerre vous cause le moins de maux possible, et, pour vous donner un gage de ma clémence, c'est le général Durosnel, mon aide de camp, qui sera votre gouverneur. Votre roi lui-même le choisirait pour vous... Allez. »

A peine l'Empereur eut-il fini de parler, que la multitude fit éclater sa joie par des vivats et des bénédictions ; et si quelque chose avait pu encore exalter la reconnaissance de ce peuple, c'était la certitude que son roi allait lui être rendu. On sait que ce vénérable prince était adoré de ses sujets; aussi, lorsque Napoléon eut été entièrement désabusé sur son compte, employa-t-il tous les moyens pour prouver à son fidèle allié toute l'estime et toute l'amitié qu'il avait pour lui. Le retour du roi de Saxe à Dresde (le 12 mai suivant) fut un triomphe. L'Empereur envoya au-devant de lui son aide de camp, M. de Flahaut, et lui-même alla à sa rencontre. Toute la garde impériale, en haie, lui présenta les armes, depuis Pirna jusqu'à son palais. En l'abordant, l'Empereur se jeta dans ses bras et l'embrassa presque les larmes aux yeux, en lui disant avec effusion :

« Sire, mon frère, c'est aujourd'hui que je cueille le laurier de Lutzen. »

Tout le temps qu'il séjourna à Dresde, Napoléon s'étudia à témoigner au roi les attentions les plus délicates. Or, on sait que lorsqu'il le voulait, il avait les manières les plus séduisantes, jointes à l'adresse et à l'esprit qu'il savait mettre à ce *qu'il fallait bien faire*, pour nous servir d'une de ses locutions; mais revenons au jour de son entrée à Dresde.

Ce ne fut pas sans peine que l'Empereur put se dérober aux actions

de grâce et aux démonstrations d'une foule ivre de joie. Il se disposait à entrer dans la ville neuve, lorsqu'il apprit que l'arrière-garde de Miloradowitch paraissait vouloir se maintenir à Neustadt, faubourg de la ville en deçà de l'Elbe. Il voulut reconnaître lui-même le fleuve, sortit par la porte de Preitznitz, mit pied à terre, et seul, avec le grand-écuyer et un page, se dirigea du côté où les Russes avaient établi leur pont de bateaux. Eugène vint rejoindre son beau-père, et ils descendirent ensemble sur le bord de la rivière, d'où l'on apercevait les postes ennemis sur la rive opposée. Une batterie lança quelques boulets, mais elle cessa bientôt après. C'eût été en effet une folie que de continuer de tirer sur deux hommes isolés; si cependant les Russes avaient pu deviner qu'un de ces deux hommes était Napoléon et l'autre le prince Eugène!...

Il était sept heures du soir quand Napoléon revint à Dresde. En traversant la ville, des milliers de têtes se montrèrent partout, depuis les soupiraux des caves jusqu'aux mansardes les plus élevées, et des milliers de bouches firent retentir les airs du cri sans fin de Vive Napoléon! Quant à lui, accablé de gloire et de fatigue, il arriva au logement qui lui avait été préparé dans le palais du roi. Là, tout en marchant à grands pas, ses yeux s'arrêtèrent machinalement sur un double cadre appendu au-dessus d'un meuble, et qui renfermait les portraits de l'empereur de Russie et du roi de Prusse mis en regard. Aucun doute que ces peintures n'eussent été oubliées à cette place par suite de la précipitation avec laquelle l'appartement avait changé de maîtres. Quoi qu'il en soit, Napoléon les regarda un moment d'un œil de feu; puis, reprenant sa promenade, il se croisa les bras sur la poitrine en disant avec une étrange inflexion de voix :

« Qu'ils viennent me proposer des traités!... Ce n'est plus avec la plume que je les ratifierai maintenant, c'est avec l'épée!... »

UNE TRAVERSÉE.





e fut pendant son séjour à Passezino, au mois de septembre 1797, où fut convenu le traité signé plus tard à Campo-Formio, que le vainqueur de l'Italie, voyant approcher le terme de ses travaux en Europe, porta pour la première fois ses regards vers l'Orient. Pendant ses longues promenades du soir dans le parc magnifique de ce château, il se plaisait à parler des empires fameux qui ont couvert ce vieux sol de leurs débris, et dont le souvenir, après tant de siècles, vit encore dans la mémoire des hommes.

« Bah ! s'écria-t-il un jour, l'Europe n'est qu'une taupinière ! Il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient, où vivent six cents millions d'hommes. C'est là seulement qu'on peut faire de grandes choses ! »

Nommé général en chef de l'expédition d'Orient le 12 avril 1798, Bonaparte mit une activité sans exemple à préparer ce qui devait assurer le succès de sa périlleuse entreprise. Plus il demandait, plus on lui accordait, tant les directeurs désiraient l'éloignement d'un rival si dangereux pour eux. En peu de temps, la flotte qui devait concourir à cette grande expédition réunit 72 bâtiments de guerre, 400 bâtiments de transport, montés par 10,000 gens de mer, et ayant à bord 36,000 hommes de troupes réglées. Cette escadre était commandée par l'amiral Brueys. Tout étant prêt, Bonaparte, accompagné de sa femme et de son secrétaire particulier, Bourrienne, partit de Paris le 4 mai 1798 pour Toulon, où il arriva le 9. Dix jours après, à la pointe du jour, l'*Orient* mettait à la voile.

Ce ne fut pas sans difficulté que l'escadre sortit de la rade. Plusieurs vaisseaux labourèrent le fond sans pourtant s'arrêter; mais l'*Orient*, qui portait cent vingt canons et tirait plus d'eau, pencha assez sensiblement pour donner de l'inquiétude aux nombreux spectateurs qui couvraient le rivage, et surtout à Mme Bonaparte, qui, du balcon de l'Intendance, suivait les mouvements du vaisseau amiral. Elle fut bientôt rassurée en voyant ce bâtiment entrer majestueusement en pleine mer aux acclamations de la foule, au bruit des fanfares et de l'artillerie des forts.

L'escadre longea les côtes de Provence jusque vers Gênes et rallia le convoi parti de cette ville; elle tourna ensuite vers le cap Corse et y fut rejointe par le convoi d'Ajaccio. Là, elle attendit inutilement plusieurs jours celui de Civita-Vecchia. Bonaparte attachait d'autant plus d'importance à l'arrivée de ce convoi, qu'il devait amener Desaix. L'amiral Brueys expédia à sa recherche la frégate l'*Artémise*, commandée par le capitaine Stangnelet, auquel il donna pour instructions précises de se borner à reconnaître ce convoi et de revenir en rendre compte immédiatement. Enfin, lassé d'attendre le retour de cette frégate, et craignant de rencontrer la flotte de Nelson, l'amiral se dirigea sur l'île de Malte.

L'ennui fut le plus grand mal dont la majeure partie des passagers eut à se défendre. Pendant les premiers jours on eut recours au jeu; mais comme ce jeu n'était rien moins que modéré, et que les ressources des joueurs n'étaient pas inépuisables, l'argent de tous se trouva bientôt réuni dans quelques poches pour n'en plus sortir; alors on se rejeta sur la lecture, et la bibliothèque que Bonaparte avait lui-même choisie fut d'une grande ressource. Arnault, qui en avait la clef, devint un homme fort important. En la lui confiant, Bonaparte lui avait donné pour instructions qu'il ne devait prêter des livres qu'aux personnes auxquelles il était permis d'entrer dans la chambre du Conseil, qui tenait lieu de salon de réunion aux individus qui faisaient partie du *gros état-major*, encore ne devaient-ils les lire que là, sans autrement se déplacer.

« Arnault, avait ajouté le général en chef, ne prêtez que des romans; gardons pour nous les livres d'histoire. »

Les premiers jours, le bibliothécaire eut peu de demandes à satisfaire; mais elles se multiplièrent dès que les joueurs malheureux, à l'exemple de celui de Regnard, s'avisèrent de chercher des consolations dans la philosophie. La collection des romans suffit à peine. Le temps du déjeuner au dîner était celui que ces messieurs consacraient à la lecture, couchés sur le divan qui régnait autour de la pièce. De temps à autre Bonaparte sortait de sa chambre et faisait le tour du salon, tirant gaiement l'oreille à l'un, ébouriffant les cheveux de l'autre, ce qu'il pouvait se permettre sans inconvénient, chacun ayant supprimé les crêpes et les toupets pour adopter la coiffure à la Titus ou les Caracalla.

Dans une de ces tournées, la fantaisie prit à Bonaparte de savoir ce que chacun lisait :

« Que tenez-vous là, Bessières?

— Un roman, général.

— Et toi, Eugène?

— Un roman, général.

— Et vous, Lavalette?

— Un roman, général.

— Un roman! un roman! répétait Bonaparte en levant les épaules. Et toi, Lannes, qu'est-ce que tu lis?

— Ma foi, général, quelque chose de fort ennuyeux, un petit bouquin intitulé *Émile,* par Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, auquel par parenthèse je ne comprends rien du tout; mais c'est pour tâcher de m'endormir. »

Duroc lisait aussi un roman, ainsi que Berthier, qui avait demandé à Arnault quelque chose de bien sentimental, et s'était endormi sur les *Passions du jeune Werther.*

« Lectures de portières et de femmes de chambre que tout cela, reprit Bonaparte avec un ton d'humeur; Arnault, ne donnez plus

que des livres d'histoire à ces messieurs; des hommes ne doivent pas lire autre chose.

— Alors, général, dit en souriant le bibliothécaire, pour qui garderai-je les romans? car il n'y a ici ni portières, ni femmes de chambre. »

Tant que Napoléon fut en mer, il se leva rarement avant dix heures du matin. L'*Orient* présentait presque l'image d'une colonie de deux mille habitants. C'était un admirable spectacle que cette innombrable réunion de bâtiments de toute grandeur, ville flottante au-dessus de laquelle les vaisseaux de haut-bord s'élevaient comme les églises de la capitale au-dessus de ses plus hautes maisons, et que l'*Orient*, comme une cathédrale, dominait de toute sa hauteur.

Chaque jour, Bonaparte invitait quelques personnes à dîner avec lui, sans compter l'amiral, l'état-major, les colonels et ceux qui formaient sa maison et qui mangeaient habituellement à sa table. Après le dîner, lorsque le temps le permettait, il montait sur la galerie, qui par son étendue formait une véritable promenade.

Une après-midi, le général en chef, qui s'était jeté tout habillé sur son lit, dit à Berthier :

« Faites-moi l'amitié d'aller chercher Arnault. » Celui-ci arriva. En le voyant entrer : « N'avez-vous rien à faire, monsieur le bibliothécaire? lui demanda-t-il.

— Non, général.

— Eh bien! ni moi non plus, ajouta Napoléon en cherchant à retenir un long bâillement. Si nous lisions quelque chose? cela nous occuperait.

— Que voulez-vous lire, général? de l'histoire, de la philosophie, de la littérature, de la politique, des voyages, de la poésie?

— Lisons de la poésie, aujourd'hui.

— Quel poëte, général? Homère vous conviendrait-il? c'est le père à tous.

— Je connais peu l'Odyssée : lisons l'Odyssée. »

Arnault va chercher l'Odyssée; et, comme il rentrait, Duroc, qui,

averti par la sonnette, était venu prendre les ordres de son général, reçut injonction de ne laisser entrer qui que ce fût et de ne revenir lui-même que quand il serait appelé.

« Par où commencerons-nous, général? dit Arnault lorsqu'ils furent seuls.

— Parbleu, par le commencement. Allez, je vous écoute. »

Voilà donc le bibliothécaire de l'armée d'Egypte lisant tout haut comme quoi les *poursuivants* de Pénélope mangeaient, en lui faisant leur cour, l'héritage du prudent Ulysse, le patrimoine du jeune Télémaque et son douaire à elle, égorgeant leurs bœufs, les écorchant, les dépeçant, les faisant rôtir ou bouillir, et s'en régalant, ainsi que de leur vin. Il serait difficile de dire jusqu'à quel point cette naïve peinture des mœurs antiques égaya Bonaparte; mais tout à coup, interrompant son lecteur en se levant brusquement de son lit :

« Et vous me donnez cela pour du beau! lui dit-il. Eh bien! mon cher, sachez que ces héros-là ne sont que des maraudeurs, des polissons, des *fricoteurs!*... Si nos cuisiniers se conduisaient comme eux, en campagne, je les ferais fusiller tous, les uns après les autres! Voilà de singuliers rois, ma foi!... »

Arnault eut beau répéter qu'il ne fallait pas juger cette naïve peinture de mœurs d'après nos goûts modernes. Bonaparte l'interrompait toujours en répétant d'un ton goguenard :

« Et vous appelez cela du sublime, vous autres poëtes!... Quelle distance de votre Homère à mon Ossian! Tenez, ajouta-t-il après avoir donné un peu de calme à sa gaieté, moi, je vais vous lire un peu d'Ossian : vous jugerez de la différence. »

Et, prenant un petit exemplaire de ce poëte, coquettement relié en maroquin rouge et doré sur tranche, lequel était toujours sur une petite table près de son lit, de même qu'Homère sous le chevet d'Alexandre, le général en chef se mit à déclamer *Témora*, son poëme favori.

Il faut le dire : quoique Napoléon racontât très-bien de mémoire,

lorsqu'il lisait, il était loin de faire valoir son sujet. Par suite de son peu d'habitude à lire haut, la langue lui tournait souvent; quelquefois même, remplaçant un *t* par un *s*, et quelquefois aussi un *s* par un *t*, il faisait ce qu'on est convenu d'appeler des *liaisons dangereuses*. Estropiant ainsi les mots, ou mettant un mot à la place d'un autre, par l'effet naturel de sa précipitation et de l'emphase avec laquelle il débitait son texte, il prêtait un caractère moins épique que burlesque à son enthousiasme; et cependant il s'arrêtait après avoir lu deux ou trois strophes, en s'écriant :

« Hein! quelles pensées!... quels sentiments! voilà qui est bien autrement noble que les rabâchages de votre Odyssée! Voilà du véritable sublime, du grand et du sentimental tout à la fois. Mon Ossian est un poëte, tandis que votre Homère n'est qu'un radoteur.

— Homère, il est vrai, général, répondait froidement Arnault, radote quelquefois; Horace le lui reproche : cependant, si Horace ressuscitait, et jugeait Ossian, je doute fort qu'il partageât votre opinion sur ce barde.

— Horace, votre Horace n'était qu'un pamphlétaire, un abbé Geoffroy de son temps, jaloux, caustique, envieux, qui faisait de la critique à tel prix que ce fût!... Ne pas aimer Ossian!...

— Général, j'admire ses beautés; mais cela n'empêche pas qu'Homère soit le plus sublime de tous. »

Bonaparte, qui ne se tenait jamais pour battu, allait répliquer quand on ouvrit le porte : c'était Duroc.

« Qu'est-ce? dit Bonaparte en fronçant le sourcil; que voulez-vous? Je n'ai point appelé, je n'ai pas sonné.

— Général, comme l'escadre a mis en panne, le général Kléber a profité de la circonstance pour venir vous voir : il est là, dans la chambre du Conseil.

— Ne vous ai-je pas dit d'attendre, pour entrer, que je sonnasse? Ai-je sonné? Pourquoi vous permettre de déroger à mes ordres?

— J'ai cru, général...

— Vous avez mal cru, monsieur, rien ne vous autorisait à désobéir. Retirez-vous et ne revenez pas que je vous appelle. »

Duroc se retira tout déconcerté. Arnault ne l'était guère moins que lui. Quelques secondes de silence succédèrent à cette explosion. Enfin tout signe d'humeur ayant disparu :

« Général, se hasarda de dire doucement Arnault, il me semble que vous avez été bien sévère pour ce pauvre Duroc, il vous est si attaché!...

— N'est-il pas militaire? Ne sait-il pas ce que c'est qu'un ordre?

— La circonstance, comme il l'a dit, pouvait faire passer là-dessus ; le général Kléber peut avoir des choses importantes à vous apprendre, plus importantes sans doute que celles que j'avais l'honneur de vous dire il n'y a qu'un moment. Il ne peut pas revenir à volonté...

— Il n'appartient à personne de juger de l'importance des objets dont nous nous occupons. Eût-elle porté sur des matières très-graves, notre conversation n'en eût pas moins été interrompue.

— Mais, général, ne va-t-on pas, d'après votre sévérité, lui prêter une tout autre importance que celle qu'elle a? Le général Kléber peut s'imaginer que nous décidons ici du sort du monde, tandis que nous ne nous occupons que de questions assez innocentes, puisque je plaide pour Homère et vous pour Ossian. »

Cette réflexion ayant fait sourire Bonaparte, il se jeta à bas du lit et reçut Kléber.

Cependant, on approchait de Malte. La frégate qui éclairait la marche signala tout à coup des voiles au sud.

« Ce sont les Anglais! s'écria-t-on de toutes parts; ils se sont placés entre nous et Malte : il y aura bataille! »

Il y eut branle-bas. Toutes les cloisons qui partageaient le vaisseau furent enlevées, tous les bagages portés à fond de cale, et les postes distribués. Personne ne devait être inutile. Les militaires devaient se battre, les savants porter les gargousses.

Une bataille navale dirigée par Bonaparte eût dû avoir un carac-

tère tout particulier. Autant qu'on en pouvait juger par les propos qui volaient de bouche en bouche, abrégeant la canonnade, qui ne pouvait être que désavantageuse, on devait serrer l'ennemi le plus promptement et le plus près possible, et l'aborder. Les préparatifs étaient faits dans ce but.

Tout était prêt quand les signaux de l'escadre légère annoncèrent que la flotte en vue était celle que l'on attendait depuis si longtemps, ce convoi de Civita-Vecchia à la recherche duquel l'*Arthémise* avait été envoyée et par laquelle il était escorté. Cette nouvelle fut bientôt confirmée par le capitaine Stangnelet lui-même.

Ce capitaine, quelques jours après avoir quitté la flotte, ayant rencontré le convoi à peu de distance des bouches du Tibre, avait fait route avec lui; et, présumant avec raison que l'escadre s'était ennuyée de l'attendre, au lieu de se rendre à Maretimo il était allé droit à Malte, où, après avoir attendu l'*Orient*, il revenait à sa rencontre. Tel fut le résumé du rapport qu'il fit à l'amiral en présence du général en chef.

« Capitaine, cette marche n'est pas celle que je vous avais tracée, dit l'amiral: vous deviez nous rejoindre à la station de Maretimo, ou nous y attendre. Si vous l'aviez fait, la jonction serait opérée depuis quatre jours.

— Il est dur, monsieur l'amiral, quand on a fait pour le mieux, de s'entendre blâmer. Il me semble que le résultat de ma mission me donne droit à autre chose qu'à des reproches, et qu'il y a peu de justice dans la manière dont vous me traitez. J'en appelle au général en chef, au général Bonaparte lui-même. »

Confidents des inquiétudes que l'absence prolongée de l'*Arthémise* avait causées à Bonaparte, ceux qui étaient présents n'entendirent pas sans crainte le capitaine lui adresser cette interpellation. La figure de Bonaparte, jusqu'alors impassible, prit une expression formidable : de bleus qu'ils étaient dans le calme, ses yeux, devenus noirs, semblèrent lancer des étincelles :

« N'en appelez pas à moi, jeune homme, répondit-il à Stangneïet

avec un accent terrible : ne me demandez pas mon avis, je ne veux pas le donner! Quand je songe à la responsabilité que vous avez assumée en manquant à vos instructions; quand je songe à toutes les conséquences que pouvait entraîner le retard que vous avez apporté à la marche de la flotte, je ne puis que m'étonner de l'indulgence de M. l'amiral à votre égard. N'en appelez pas à l'avis du général en chef, vous dis-je, il ne pourrait s'empêcher de vous faire traîner devant un conseil de guerre pour cause de désobéissance! oui, jeune homme, de désobéissance formelle! et vous savez qu'il y va de la tête... Encore une fois, n'en appelez pas à moi! »

Foudroyé par ces mots, Stangnelet ne répliqua rien. L'amiral Brueys, un des meilleurs hommes qui fussent au monde, était atterré lui-même. Il fit sortir le capitaine, et, se réunissant à Berthier, à Junot, à Lavalette et à d'autres pour apaiser le général en chef, il parvint à assoupir l'affaire.

« Je ne voulais pas me mêler de cela, répétait Bonaparte; pourquoi m'a-t-il forcé à sortir de ma neutralité? »

Le même soir, et longtemps après son dîner, comme il prenait le frais sur la galerie en s'entrenant de la panique du matin, on entendit tout à coup un bruit sourd.

« Un homme à la mer! » s'écria-t-on.

Aussitôt on jette à l'eau les cages à poulet, les bouées de sauvetage, les chaloupes. Le temps était calme, mais la nuit était tellement obscure, qu'il était impossible de rien distinguer. Au bruit de la chute, un matelot provençal s'était élancé dans la mer. L'intérêt excité par le péril du premier s'accrut naturellement de tout celui qu'excita le péril du second. Penché, comme tous les assistants, sur le balcon de la galerie, le général en chef attendait avec anxiété le dénoûment de cette scène, lorsqu'une voix s'écria :

« Les voilà! ils sont sauvés! »

Et aussitôt on entrevit dans l'ombre le nageur qui poussait devant lui un corps d'une grosseur énorme; on applaudit en masse au courage, au dévouement et à l'adresse du Provençal. Or, qu'avait-

il sauvé?... La carcasse d'une vache que le cuisinier du vaisseau n'avait pas cru devoir faire manger à l'équipage, parce qu'elle était décédée le matin même de mort naturelle. Un rire général et inextinguible accueillit la découverte de cette méprise. Quand sa propre hilarité fut un peu calmée :

« Hé bien ! messieurs, dit Bonaparte, le trait n'en est pas moins digne de récompense; c'est pour sauver la vie à un homme que ce brave matelot a exposé la sienne ; il ne faut juger que de l'intention.» Et il lui remit quelques louis qui s'augmentèrent aussitôt des libéralités de tous les assistants. « Tu es bien heureux, lui dit le général en chef, que la flotte n'ait pas marché; s'il avait venté bon frais, comment te serais-tu tiré d'affaire?

— Bagasse ! j'aurais nagé jusqu'à Malte.

— Soit; mais la flotte marchant toujours, aurais-tu pu la rejoindre ?

— Hé donc ! j'aurais nagé jusqu'en Egypte. »

Le lendemain 10 juin, à la pointe du jour, l'île de Malte fut signalée. Le général en chef fit demander au grand-maître de l'ordre la faculté de s'approvisionner d'eau dans les différents mouillages de son île : celui-ci refusa. Le soir même, la ville était cernée de toutes parts et le reste de l'île occupé. Le 13, à minuit, des chargés de pouvoirs du grand-maître vinrent à bord du vaisseau amiral demander une capitulation définitive, et le 15, l'armée française entrait dans une place la mieux fortifiée de l'Europe et qui avait résisté pendant deux ans à toutes les forces de l'Orient, commandées par l'invincible Dragut. Cinq jours avaient suffi à Bonaparte pour détruire la puissance des chevaliers de Malte.

Treize jours après, le soleil, qu'on appela depuis tant de fois le *Soleil de Bonaparte*, éclairait les minarets d'Alexandrie. La *Tour des Arabes*, sur laquelle fut arboré le premier drapeau tricolore, montra à l'armée le but de son voyage, l'Égypte, cette vieille terre des merveilles, où de si grandes choses allaient s'accomplir !

PÉRINETTE.



I



La bataille de Leipsick était perdue : une défection sans exemple dans l'histoire des nations avait, après trois jours d'un combat de géants, enlevé la victoire à l'armée française. Le général Poret de Morvan, qui avait vu tomber autour de lui ses meilleurs et ses plus braves officiers, soutenait la retraite à la tête des troisième et quatrième régiments de tirailleurs-grenadiers de la garde impériale. Placé à l'arrière-garde, il défendait pied à pied le terrain, afin de protéger les convois des blesssés, dont la marche était lente, et que menaçait l'ennemi. Cependant la situation devenait à chaque instant plus difficile et plus périlleuse; une fusillade, engagée presque à bout portant, faisait d'affreux ravages dans les rangs des deux régiments de la garde, déjà si éclaircis par les combats précédents, et l'ennemi, sans qu'on pût l'empêcher, faisait filer des troupes sur les flancs de notre arrière-garde, qui bientôt se trouva enveloppée de tous côtés. Le général fit alors une charge désespérée; armé d'un fusil arraché des mains d'un grenadier blessé mortellement, il s'élança à la tête de ses braves. La fusillade cessa alors sur ce point; les baïonnettes se croisèrent, on se battit corps à corps, et, après des efforts inouïs, l'ennemi fut culbuté.

Au bout de quelques instants, l'ordre se rétablit, les carrés se reformèrent, et les convois furent en sûreté.

Les deux régiments allaient se remettre en marche, lorsque tout à coup un grenadier sortant des rangs s'approcha du général Poret de Morvan :

« Mon général, lui dit-il, tous les convois ne sont pas sauvés ; regardez, je vous en supplie, regardez à droite, sur la lisière du bois, à deux portées de fusil de nous environ. »

Les regards du général se dirigèrent vers le point indiqué par le grenadier.

« Je vois, dit-il, une petite charrette dont le cheval abattu a probablement été tué pendant l'action; mais il n'y a pas de blessés sur cette voiture.

— Non sans doute, répondit le grenadier ; mais à côté il y a une femme, et cette femme c'est Périnette, la vivandière du 3e. Elle compte sur nous, bien sûr, général, et si vous vouliez permettre seulement à quatre hommes de bonne volonté d'aller la débarrasser d'une escouade de Saxons qui l'empêche de rejoindre le régiment... »

Le général hésita, car le moindre retard pouvait compromettre le salut du corps qu'il commandait; mais, d'un autre côté, l'abandon de la vivandière pouvait produire un mauvais effet sur le moral du soldat. M. de Morvan prit un terme moyen.

« Eh bien ! soit, dit-il, au lieu de quatre hommes de bonne volonté, partez douze; mais ne perdez pas plus de dix minutes pour consommer votre expédition, dix minutes, pas davantage! »

Le grenadier et onze de ses camarades s'élancèrent aussitôt au pas de course ; dédaignant de répondre aux coups de fusil envoyés à leur adresse par les tirailleurs ennemis, ils arrivèrent en un clin d'œil auprès de la vivandière en culbutant à la baïonnette tout ce qui s'opposait à leur passage. Les limons de la voiture furent promptement débarrassés du cheval mort ; Périnette fut placée au milieu de ses provisions ; deux des grenadiers s'attelèrent aux brancards, deux autres poussèrent par derrière, et, le feu bien nourri des autres

aidant, l'équipage ainsi manœuvré arriva, à travers une grêle de balles, sur le front de l'arrière-garde.

Le grenadier alors qui avait provoqué cette petite expédition s'approchant de M. Poret de Morvan, la main au bonnet :

« Mon général, dit-il, quand on vient de contracter une dette que la reconnaissance de toute une vie ne peut acquitter, il faut au moins dire à son créancier qui l'on est. Je me nomme Louis Boudier, simple grenadier, 1re compagnie, 2e bataillon, 3e régiment; Périnette est ma femme, ou à peu près, et à moins qu'un boulet ne nous coupe la respiration à l'un ou à l'autre, ou à tous les deux, nous tâcherons de vous prouver que nous sommes bons à autre chose qu'à ébrécher les coupe-choux de ces gredins de Saxons, qui font plus de bruit que de besogne. »

Cela dit, le grenadier alla reprendre son rang.

Périnette obtint aisément un cheval des convois pour suivre la retraite qui continuait. Bientôt l'armée rentra en France, et commença cette immortelle campagne dont les prodiges ne purent préserver Paris de l'invasion ; puis, après une année de deuil, arriva le 20 mars 1815, qui calma tant d'amers regrets, fit naître tant d'éphémères espérances.

II

Le général Poret de Morvan avait, un des premiers, repris son commandement dans l'armée impériale, et, le 18 juin, à la bataille de Waterloo, il était à la tête d'une brigade de vieux grenadiers.

Vers dix heures et demie, les chasseurs arrivèrent sur le plateau de Waterloo. Le général Friant est à leur tête; le général de division Michel et le général de brigade Henrion le suivent. Le premier régiment est commandé par Cambronne; le deuxième, aux ordres du général Poret de Morvan, reste en position sous le feu de l'ennemi. Cambronne se trouve assailli par le feu le plus meurtrier;

le maréchal Ney, commandant cette vaillante colonne, est partout, mais bientôt les généraux Michel et Friant sont grièvement blessés; Cambronne tombe presque en même temps et est fait prisonnier; le désordre commence à se mettre dans les rangs, lorsque les grenadiers commandés par le général Poret de Morvan arrivent au pas de charge sous des feux croisés de boulets, de mitraille et de mousqueterie.

Le calme de ce général, l'attitude impassible de ses grenadiers, inspirent l'espoir et la confiance; l'ordre se rétablit; on se déploie.

Le combat devient plus terrible; la ligne anglaise est enfoncée, et le plateau auquel paraissait attaché le sort de la journée va rester aux braves commandés par le général Morvan, lorsqu'une seconde colonne anglaise et une masse formidable de cavalerie fondent sur eux et leur arrachent la victoire.

Cependant le général Poret de Morvan combat toujours; couvert de blessures, harassé, cerné de toutes parts, il parvient à faire une trouée avec les grenadiers qui lui restent; mais ses forces sont épuisées avec son sang; il ne peut aller plus loin, et tombe sur un monceau de cadavres.

« Retirez-vous, mes amis, dit-il à ses soldats d'une voix défaillante; pour moi j'ai rempli ma tâche.

— Halte à la tête! s'écrie en ce moment avec énergie un des grenadiers; comment, mille noms d'un nom, nous abandonnerions le général, qui n'a jamais abandonné personne, lui? »

Cette voix était celle de Louis Boudier, qui, le bras cassé par une balle et ne pouvant plus manœuvrer son fusil, s'en servait, depuis un quart d'heure, tour à tour comme d'une lance ou d'une massue.

Les paroles du grenadier furent néanmoins impuissantes à faire cesser le mouvement rétrograde; la retraite continuait, rapide et sans ordre.

Alors Boudier, mettant entre ses lèvres deux doigts de sa main droite, fit entendre un coup de sifflet tellement aigu et prolongé,



... Il aperçut une femme qui, un drapeau d'une main, un pistolet de l'autre... (t. II, p. 387.)

qu'il résonna au loin, traversant en quelque sorte le bruit du canon et de la fusillade.

A ce coup de sifflet il en fit succéder un second, puis un troisième, et il se disposait à redoubler, lorsqu'à la faveur d'une éclaircie qui se fit au milieu de l'épais nuage de fumée dont le champ de bataille était couvert, il aperçut une femme qui, un drapeau d'une main, un pistolet de l'autre, un léger petit baril en sautoir, s'avançait leste et fringante, sans s'occuper des balles qui sifflaient à ses oreilles.

« Ici! ici, Périnette! cria le grenadier.

— C'est un peu tard, le baril est vide, répondit la vivandière.

— Il s'agit bien de ton baril et de ta cantine! où est la carriole? réponds vivement!

— Ne te fâche pas, vieux, la carriole est ici près, aux Quatre-Bras; mais on la mettrait sens dessus dessous qu'on ne trouverait pas de quoi rafraîchir une poule... Et j'aurais eu dix fois davantage, qu'il n'en resterait plus. Jour de Dieu, quelle frottée! j'ai cru qu'il neigeait des boulets.

— Silence, Périnette! Ne vois-tu donc pas là notre brave général? Aide-moi à le charger sur ma bonne épaule, et marche toi-même en éclaireur. »

En un instant il fut fait ainsi qu'avait dit Boudier. Le lieu où ils se trouvaient était tellement encombré de cadavres d'hommes et de chevaux, de canons démontés, de caissons brisés, qu'ils purent marcher d'abord à couvert derrière cette espèce de rempart. Ils parvinrent ainsi à gagner le lieu où se trouvait la carriole de la vivandière, dans laquelle le général fut placé le plus commodément possible. Le grenadier s'assit sur le brancard, et Périnette enfourcha le cheval qui, stimulé par les coups de plat de sabre que la vivandière ne lui épargnait pas, arriva vers minuit à six lieues du champ de bataille.

« Quel désastre! disait le général; j'ai bien peur, mon pauvre

Boudier, de ne pouvoir jamais reconnaître le service que je viens de recevoir de toi.

— Ne vous inquiétez pas de ça, général; la chose est faite, et je me suis donné ma récompense *à soi-même*.

— Comment cela, mon brave?

— Suffit; je m'entends! Vous êtes faible, la conversation n'est pas dans la consigne du moment, au contraire; ainsi donc, je ne vous répondrai plus un seul mot. »

Il fallut bien que M. Poret de Morvan se contentât de ces excellentes raisons, car il ne put en obtenir d'autres.

Cependant l'armée commençait à se rallier; les ambulances s'organisaient; le général put être pansé, et Boudier parvint à se procurer un fourgon avec lequel il put être transporté jusqu'à Paris.

III

Plusieurs mois s'étaient écoulés; la capitale de la France avait une seconde fois ouvert ses portes à l'étranger. Triste, mais résigné, le général Poret de Morvan vivait paisiblement à Paris, au milieu de sa famille, lorsqu'un matin il vit entrer chez lui l'ex-grenadier Boudier, qui, licencié avec l'armée de l'autre côté de la Loire, avait repris le costume civil.

« Eh bien! mon brave, lui dit M. de Morvan, n'avais-je pas raison de dire que je ne pourrais malheureusement pas te récompenser comme ton dévouement le méritait?

— Pardon, excuse, général, mais vous aviez tort ce jour-là, et aujourd'hui vous avez encore un tort plus grand.

— Très-bien! fit le général en souriant, et tu viens sans doute ici pour me mettre à la raison?

— Bien touché! Cette fois vous avez deviné d'emblée... C'est bon; je sais bien que vous pouvez avoir votre idée; mais ça ne peut pas m'empêcher d'avoir la mienne, et avec un corps de rechange encore.

— Que diable viens-tu donc me conter, mon brave garçon?

— Oh! une bagatelle; tenez, général, voici la chose en deux temps. Voyant que vous restiez tranquillement à Paris, je me suis dit : Faut croire que le général est contrarié de n'avoir pas passé l'arme à gauche, et qu'il veut se rattraper avec les messieurs qui ont déjà fait passer le goût du pain à Ney, à Brune, à Ramel, à Labédoyère. »

Le général fit un mouvement de douleur et d'impatience.

« Ah dame! c'est comme ça, continua Boudier : ils feraient fusiller le Père éternel, s'ils pouvaient le pincer avec une cocarde tricolore à son serre-tête. Voilà l'idée qui me vint et que je communiquai à des camarades qui en parlèrent probablement à d'autres, si bien qu'hier je fus demandé chez le gouverneur de Paris, le comte Despinois, qui m'a fait sur votre compte des questions à n'en plus finir, et qui m'a renvoyé en me prévenant qu'on avait les yeux sur moi, et que je n'avais qu'à bien me tenir, si je ne voulais pas qu'on me mît quelques onces de plomb dans la tête : merci! Pour lors, je me retirai en grognant dans mes moustaches, ça soulage toujours; mais voilà qu'en ce moment j'entendis qu'il disait à une sorte de secrétaire qui venait de prononcer votre nom :

— C'est bon! nous l'enverrons à Strasbourg, cela fera moins d'éclat!

— En conséquence, général, je viens vous prévenir que si vous n'êtes pas las de respirer le grand air sous la calotte des cieux, vous ferez bien de gagner au large immédiatement et vivement.»

Le général Poret de Morvan remercia le vieux soldat, mais fit peu de cas de l'avis qu'il venait d'en recevoir.

« Je ne suis porté sur aucune des listes de proscription, se disait-il, et il n'est pas probable que l'on s'occupe beaucoup de moi, qui ne m'occupe de personne.»

Son illusion fut de courte durée ; vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées depuis la visite de Boudier, lorsqu'un colonel de l'état-major se présenta chez le général de la vieille garde, accompagné d'un maréchal-des-logis de gendarmerie et d'un commissaire

de police, et lui déclara qu'il était chargé de l'arrêter et de le conduire à l'Abbaye.

La famille du général, vivement alarmée, fit de nombreuses et inutiles démarches pour obtenir sa liberté : sa femme, avec des peines infinies, parvint enfin jusqu'au duc de Feltre, alors ministre du département de la guerre.

« Madame, lui dit cet homme, qui avait été le compagnon d'armes du général Poret de Morvan, et sans laisser à la malheureuse femme le temps d'articuler un seul mot, je ne sais ce qui vous amène, et je vous engage à mieux employer votre temps désormais. Votre mari est un conspirateur ; il faut que justice se fasse. Le général Poret de Morvan sera conduit à Strasbourg, et il aura le sort de Ney et de Labédoyère. »

L'infortunée, en proie au désespoir, retourna à son hôtel ; à peine y était-elle de retour, qu'un homme se présentant demanda à lui parler.

« Ne vous chagrinez pas, madame, lui dit-il ; puisque ces brigands-là, comme disait l'adjudant-général Augros, veulent nous avaler tout crus, c'est le cas de nous mettre en travers.

— Que voulez-vous dire ?

— Ah ! c'est juste, vous ne me connaissez pas ; c'est égal. Je me nomme Boudier, un grognard, un grenadier de la vieille : oh ! le général me connaît, lui... Laissez bouillir le mouton, ma bonne chère dame, et faites en sorte que l'on vous permette d'accompagner votre mari. Vous passerez nécessairement, en allant à Strasbourg, à Sainte-Marie-aux-Mines ; tâchez d'obtenir que le général et son escorte y restent la nuit. Il n'y a qu'une auberge un peu sortable, le Lion-d'Or ; j'y serai, car je pars aujourd'hui même avec Périnette, pour vous préparer des logements ; Périnette c'est ma femme, dévouée comme moi, corps et âme, au général. Je connais le pays ; le général est bon nageur, et il y a longtemps que nous avons fait connaissance tous les deux avec le Rhin.

— Et vous le sauveriez...

— C'est bien comme cela que je l'entends, nom de nom d'un nom!

— Mais jamais il ne consentira à fuir.

— Eh bien! s'il est assez obstiné pour ne pas vouloir marcher, je l'emporterai... Ah! c'est comme si le notaire y avait passé. Surtout, madame, n'oubliez pas Sainte-Marie-aux-Mines, l'auberge du Lion-d'Or, et l'ex-grenadier Louis Boudier. »

Et, sans s'expliquer davantage, le vieux soldat disparut.

Mme de Morvan n'était que bien médiocrement rassurée. A force de sollicitations, cependant, elle obtint la permission d'accompagner son mari dans son funeste voyage. Bientôt le général se mit en route sous la garde de quatre gendarmes commandés par un brigadier, ayant l'ordre de requérir au besoin la force armée et même la garde nationale sur leur passage.

Dès ce moment, Mme Poret de Morvan fit plusieurs tentatives près de son mari pour l'engager à profiter des moyens d'évasion que pourraient faire naître les incidents du voyage; mais, ainsi qu'elle l'avait prévu, le général, repoussant avec indignation ces ouvertures, ne voulut pas entendre parler de fuite.

Enfin on arriva à Sainte-Marie-aux-Mines. Mme de Morvan, en proie à la plus vive anxiété, obtint, sans beaucoup de peine, que l'on descendît à l'auberge du Lion-d'Or.

C'était un premier, mais bien faible succès, car le brigadier poussait d'ordinaire la précaution jusqu'à faire dresser son lit dans la chambre même du prisonnier.

Deux heures s'écoulent; les gendarmes, et le brigadier surtout, sont accablés de prévenances par une servante vive, accorte, enjouée. Stimulé par quelques verres d'un vieux vin du Rhin, le brigadier risque des compliments d'abord, puis des propos lestes, égrillards; la servante sourit et permet même quelques libertés. La nuit vient; l'intrigue marche au gré des désirs du brigadier : un rendez-vous est demandé; on le refuse de manière à laisser deviner que l'on consent. Le brigadier se dit à lui-même que cette aventure

ne peut avoir aucun résultat fâcheux, car la chambre de la gentille servante est porte à porte avec celle du général : une simple cloison les sépare l'une de l'autre.

A onze heures, le général dormait profondément; à minuit, le brigadier entrait dans la chambre voisine.

Mais le gendarme est gendarme partout et dans toutes les situations de la vie. Au moment où le brigadier venait de saisir la main que lui tendait la gentille chambrière pour le guider dans l'obscurité, il lui sembla entendre un bruit singulier dans la pièce qu'il venait de quitter.

La consigne avant tout, même avant l'amour, pensa le gendarme; et il se mit en devoir de retourner sur ses pas.

Mais il n'était plus temps : l'intrépide Périnette, car c'était elle, venait de fermer la porte à double tour, et elle en avait jeté la clef par la fenêtre.

« Ouvrez, je vous l'ordonne! dit le brigadier effrayé, je veux sortir à l'instant.

— Impossible, mon ancien, répondit Périnette; vous êtes ici chez moi, et j'ouvre la porte quand il me plaît...

— Ouvrez, vous dis-je, ou je brise la porte.

— Tu ne briseras rien, pékin, reprit avec fermeté la vivandière; si tu fais du bruit, tout le monde sera bientôt sur pied; on te trouvera ici, et nous verrons à qui tu feras accroire que je t'y ai fait venir de force. »

Le brigadier voulut s'élancer contre la porte : alors une lutte s'engagea; lutte terrible : forte, leste, hardie, Périnette, qui avait de plus l'avantage de connaître les êtres et de pouvoir profiter de l'obscurité, parvint à renverser son adversaire sur le lit où, à l'aide d'un oreiller, elle étouffa ses cris.

Pendant ce temps, une autre scène se passait dans la chambre voisine, où le général, réveillé en sursaut, s'était trouvé tête à tête avec Boudier.

« Hâtez-vous, général, disait ce dernier ; allons, vivement, il faut partir.

— Impossible, mon ami ; ma conscience ne me reproche rien ; je ne veux pas fuir mes juges.

— Mais ils vous assassineront !

— Tant pis pour eux.

— Mais nom de mille noms de nom ! je ne veux pas qu'ils vous assassinent, moi ! »

En disant ces mots, Boudier étend ses bras nerveux sur le lit, saisit draps et couvertures, roule le général dans le tout, le charge ainsi, en quelque sorte emmaillotté, sur ses épaules, et descend rapidement les escaliers en lui disant :

« Maintenant, si vous vous débattez, si vous criez et qu'on vous arrête, du moins vous ne serez pas fusillé tout seul. »

Ces paroles arrêtèrent un cri près d'échapper au général Poret de Morvan ; il comprit qu'en effet ce n'était plus de sa vie seulement qu'il s'agissait, mais aussi de celle de ce vieux brave qui se dévouait encore une fois pour le sauver.

En moins d'un quart d'heure, Boudier arriva au milieu de la campagne. Alors seulement il s'arrêta, déposa le général sur le gazon, et le pressa de se couvrir des habits dont il avait eu soin de se munir. M. de Morvan ne se sentit plus la force de résister : il s'habilla, et le lendemain, lui et son guide intrépide arrivèrent sur les bords du Rhin, qu'ils passèrent à la nage un peu au-dessus de Rhente.

IV

Deux ans après, le général Poret de Morvan rentra en France. Les premières ardeurs réactionnaires n'avaient pas tardé à se calmer, et il n'avait plus désormais rien à redouter : il voulut donc, en revenant d'Allemagne, passer à Sainte-Marie-aux-Mines, et visiter cette auberge du Lion-d'Or, où il avait été sauvé d'une ma-

nière si bizarre et si audacieuse. Quelle fut sa surprise, en y arrivant, d'y être reçu par Boudier et Périnette, qui en étaient devenus propriétaires!

« Général, lui dit l'ancien grenadier, permettez que je vous présente ma femme : nous sommes ici chez nous, et c'est à vous que nous devons tout cela; car si vous n'aviez pas eu pitié de la vivandière à Leipsick, il y a longtemps qu'elle, sa carriole et le petit magot qu'elle contenait seraient bien loin.

— Mes bons amis, répondit le général attendri, n'est-ce pas moi qui vous dois la vie, le bonheur et le repos de ma famille? Pourrai-je jamais reconnaître tant d'abnégation, tant de dévouement?... Pauvre Périnette! quand je pense que ce brigadier pouvait vous tuer!

— Ah bah! général, j'en avais vu bien d'autres! » répondit en souriant l'ex-vivandière du 3e régiment de grenadiers.



UNE CHARGE DE DRAGONS.

I



douard de Bremont avait été un des plus brillants élèves de l'école de cavalerie de Saint-Germain. Fils unique du riche banquier Bremont et Ce de Paris, il avait obtenu son brevet de sous-lieutenant au mois de décembre 1813; mais avec ses lettres de service, le ministre de la guerre lui avait expédié l'ordre de rejoindre, dans les vingt-quatre heures, le 10e de dragons dans lequel il avait été incorporé. Ce fut à peine si

notre jeune homme, tout fier de son épaulette, eut le temps de venir embrasser son père et de se faire habiller au Palais-Royal, chez le fameux Walther, ce tailleur breveté des dragons de l'Impératrice, qui avait la rare qualité de confectionner les plus élégants uniformes en une journée ; mais ce qui avait été le plus pénible pour Bremont, c'était de s'être vu forcé de prendre des bottes toutes faites chez Sakoski, ce bottier fashion de tous les beaux officiers de l'état-major. Enfin, quarante-huit heures après sa sortie de l'Ecole militaire, il avait quitté la capitale pour aller rejoindre son régiment, cantonné dans les environs de Langres. Or, il n'avait pas attendu longtemps l'occasion de prouver à ses dragons qu'il était digne de les commander. Quelques jours après son arrivée, il s'était trouvé en face de l'ennemi, et le duc de Trévise, qui l'avait vu à la tête de son peloton charger un escadron de hulans autrichiens, lui avait promis de demander pour lui la croix dans le premier rapport qu'il adresserait à l'Empereur.

Toutefois, Bremont n'était pas encore quitte envers son régiment; il avait payé sa bienvenue à l'ennemi, en lui sabrant quelques hommes avec vigueur; mais il n'avait pas payé sa bienvenue aux officiers ses camarades; les circonstances ne lui avaient pas permis de s'acquitter de ce tribut établi par l'usage. Toujours à cheval et le sabre à la main, Bremont ne pouvait que promettre, et se justifiait par la nécessité impérieuse d'un ajournement. Cependant ses jeunes camarades, qui comptaient peu sur l'avenir dans une lutte contre tant d'ennemis, commençaient à désespérer de voir se réaliser la promesse de Bremont, car il avait été question d'un déjeuner fabuleux, où le vin de Champagne devait être à discrétion; enfin d'un déjeuner digne de l'opulence proverbiale du père de l'amphitryon.

De son côté, Bremont ne se faisait pas faute de magnifiques assurances, pour calmer un peu l'impatience de MM. les officiers; il avait réglé d'avance la carte du repas qui, d'après le programme, devait être historique. Mais Napoléon, mais Blücher, mais Schwart-

zenberg, mais Platow et ses Cosaques ne laissaient pas un moment de trêve à nos troupes; le moyen de formuler le menu d'un tel déjeuner au milieu d'un bivouac ou d'un village incendié! On digère mal au bruit du canon ou de la fusillade.

Bremont crut un instant que le congrès de Châtillon lui permettrait enfin de tenir sa parole et d'offrir cette bienvenue dont l'ajournement forcé l'exposait incessamment aux plaisanteries de quelques lieutenants, et surtout aux sermons de son capitaine, vieux troupier qui tenait rigoureusement aux anciennes traditions, et qui ne plaisantait jamais sur le chapitre des bienséances de rigueur. Le capitaine adressait à Bremont de graves remontrances touchant l'observation des usages reçus dans le régiment, et se montrait même assez disposé à accepter un déjeuner sans façon, rien que pour ne pas déroger au principe. Mais Edouard avait promis beaucoup mieux que cela; son amour-propre de jeune homme repoussait la transaction offerte par son capitaine, il ne voulait point entendre parler d'un accommodement qui semblait laisser à ses camarades l'honneur d'un généreux sacrifice, et à lui le rôle d'un antard.

Mon régiment faisait partie, comme vous savez, de la division de cavalerie du général Vernier, et combattit vaillamment à Champ-Aubert, puis à Montmirail. A cette dernière affaire, la cavalerie se couvrit de gloire. Bremont et ses dragons en eurent leur bonne part; mais les chevaux fatigués avaient besoin de repos, et on fut obligé de bivouaquer près du champ de bataille, malgré l'impatience de l'Empereur, qui brûlait d'atteindre Blücher en personne, dont il avait battu successivement l'arrière-garde et l'avant-garde. La correspondance de Paris pour le quartier-général le trouva donc à Montmirail, et là furent distribuées les lettres. Il y en avait une pour Bremont : elle était de son père, qui se plaignait d'abord du silence de son fils, comme si le jeune homme avait eu le temps de lui écrire, et qui ensuite le priait de l'informer de l'état dans lequel il trouverait sa propriété de Bremont située à un quart de

lieue de Montmirail, si par hasard le mouvement de l'armée le conduisait près de cette magnifique propriété. En outre, le banquier manifestait à son fils les plus vives inquiétudes pour son cher château, dont les embellissements et l'ameublement lui avaient coûté « les yeux de la tête », lui disait-il textuellement. Il plaignait surtout le sort de ses caves, où il y avait un assortiment complet des meilleurs vignobles de la Bourgogne et de la Champagne. « J'ai manqué de prévoyance, ajoutait le banquier, ou plutôt j'ai eu trop de confiance dans le génie de l'Empereur; il est maintenant trop tard pour essayer de faire transporter à Paris tous ces vins. Hélas! ces 4,000 bouteilles, que vont-elles devenir! »

Edouard (c'était le nom de baptême du jeune homme) sourit en lisant la lettre de son père :

« Je le reconnais bien là, dit-il en mettant la lettre dans sa poche : il tremble depuis les pieds jusqu'à la tête pour son vin et pour son château, qui pourrait bien trembler, lui, depuis la cave jusqu'au grenier. »

Déjà il avait oublié la missive paternelle, lorsqu'il fut abordé par son capitaine, qui, cette fois, ne lui parla plus du déjeuner futur, mais du détestable bivouac actuel où ils avaient à peine un peu de bois pour réchauffer leurs membres engourdis et sécher leurs manteaux mouillés par une pluie glaciale. Le capitaine était de fort mauvaise humeur, et sa philosophie semblait l'avoir abandonné, quand Édouard, qui avait semblé réfléchir un moment, l'interrompit tout à coup par cette brusque question :

« Mon capitaine, aimez-vous le vin de Champagne? »

Celui-ci regarda Edouard d'un air étonné.

« Belle demande! répondit-il; allons, mon cher Bremont, pas de mauvaises plaisanteries. Ne parlons pas de vin de Champagne quand nous n'avons seulement pas d'eau à boire.

— Mais je ne plaisante pas du tout, mon capitaine. Tenez, voyez-vous là-bas, à droite de la route, ce grand bâtiment dont les blanches murailles se dessinent même à travers le brouillard?

— Certainement, je les vois! c'est un château qui semble de fort belle apparence...; et après?

— Eh bien! c'est le château de mon père! »

Le capitaine porta le revers de la main droite à son casque, comme pour faire le salut militaire, en disant :

« Mes sincères compliments à vous, mon cher, ainsi qu'à votre respectable père; mais j'ai bien peur qu'il n'ait été déjà visité par les Cosaques de Sacken ou les hussards prussiens de Blücher. Ce serait fâcheux pour lui.

— Pour qui, mon capitaine, pour Blücker, ou pour le château?

— Pour le château et plus encore pour vous, répliqua le capitaine.

— Alors consolez-vous, mon capitaine, il ne l'a pas été..., et ce qui me le prouve, c'est que j'aperçois encore les volets et les persiennes des fenêtres; tandis que si les Cosaques ou les Prussiens avaient passé par là...

— C'est juste, mon cher; votre observation est celle d'un militaire expérimenté... Mais enfin, où voulez-vous en venir?

— Vous ne devinez pas qu'il faut que nous visitions nous-mêmes le château paternel de préférence aux autres?

— Admirable idée! s'écria le capitaine; d'ailleurs, il n'est qu'à deux portées de fusil d'ici; la visite sera bientôt faite.

— Mon père lui-même vient de m'écrire pour me demander des renseignements sur l'état de sa propriété et... de ses caves.

— Nous lui en donnerons, mon cher Bremont, nous lui en donnerons; allons! à cheval!...

— Un moment, mon capitaine! fit Edouard en se frappant le front comme inspiré d'une idée sublime, si nous demandions au colonel la permission d'y mener le régiment, il y serait un peu mieux qu'ici; il y a des écuries fort vastes, des greniers remplis de fourrages, et des caves... Oh! ce sont les caves!... Quand même, ce serait un déplacement sans importance, surtout si nous ne devons pas suivre l'Empereur.

— Diable! mon cher, vous avez là une idée véritablement ornée de pierres précieuses; mais je redoute les objections du colonel, et puis le général Vernier a quelquefois des scrupules.

— Le général! des scrupules! mais c'est le château de mon père; et s'il avait été compris dans nos cantonnements, mon père aurait-il le droit de se plaindre? Écoutez, capitaine, ce que je vous propose est tout à fait dans l'intérêt du château : placé sur une route militaire, où il est exposé à toutes les alternatives de la guerre, heureux si la première visite qu'il reçoit est celle des Français! Et combien mon père ne devra-t-il pas se féliciter, quand il saura que c'est moi, que c'est son fils adoré, car il m'adore, mon père, depuis la mort de ma pauvre mère surtout, qui ai fait les honneurs de Bremont à nos soldats, à mon régiment!... Grâce à moi et aux circonstances particulières de cette visite, toute de convenance, le château ne souffrira tout juste que ce qu'il aurait souffert pour éloigner d'autres visiteurs qui seraient peut-être moins scrupuleux, car enfin je serai là, moi! nous serons là, mon capitaine, pour régulariser les distributions à nos dragons, et pour que tout se passe dans l'ordre. Comprenez-vous maintenant? »

Le capitaine, enchanté des ouvertures qui lui étaient faites, et rassuré, d'ailleurs, par le langage et les raisonnements du lieutenant, serra la main à Édouard, en s'écriant :

« Oui, certes, je comprends!... c'est une manière économique de payer votre bienvenue...

— C'est mon père qui payera pour moi. Mon père ou moi, n'est-ce pas absolument la même chose? la politesse ne sortira pas de la famille.

— C'est ma foi vrai! » fit encore le capitaine.

Et voilà celui-ci qui court au bivouac du colonel, et le colonel qui court chez le général pour obtenir le changement de cantonnement de ses dragons, tandis qu'Édouard attend avec impatience la réponse de ces chefs, souvent trop capricieux.

Elle arrive enfin, cette réponse si désirée.

« La victoire est à nous, mon cher Bremont! s'écria le capitaine; voici la permission du général par écrit; nous allons aller au château de votre respectable père, pour y préparer les logements. »

Une heure après, le 10ᵉ de dragons, hommes et chevaux, s'installait dans le château de M. Bremont, et, chose extraordinaire! pas un ennemi ne s'y était encore présenté; quelques éclaireurs prussiens avaient bien rôdé autour de ses murailles, attirés par les chants du coq, qui dénonçait une basse-cour complète; mais la rapidité des mouvements de l'Empereur l'avait pour ainsi dire assuré contre les Cosaques. Le château était resté intact pour les Français, qui y furent bien reçus, car ils y étaient conduits par le fils du propriétaire.

II

Édouard fit les honneurs de la propriété paternelle ainsi qu'il l avait annoncé, avec une grâce et une générosité qui lui valurent d'unanimes éloges. Il ouvrit lui-même les caves, donna le premier, dans la basse-cour, le signal du massacre, et mit à la disposition des dragons toutes les cheminées du rez-de-chaussée et tout le bois nécessaire pour entretenir les broches. Seulement, il eut soin de faire mettre à l'ordre du jour ces mots essentiels, que le colonel approuva :

« Respect aux meubles, aux portes et aux fenêtres. »

Les dragons observèrent rigoureusement cette consigne, et pendant les deux jours que le régiment passa dans le château, il n'y eut pas une seule infraction à punir, pas un reproche à adresser. Ce fut chose vraiment miraculeuse que cet ordre dans le pillage, que cette retenue des dragons dans un château qu'on avait obligeamment livré à leur merci. Et, chose plus incroyable, quand le moment du départ fut venu, il restait encore beaucoup de bouteilles qui n'avaient point été vidées; ce qui parut chagriner Edouard, qui se plaignit gaiement à ses camarades que les choses n'avaient point

été aussi bien faites qu'elles auraient pu l'être. Aussi, un instant avant de monter à cheval, dit-il aux dragons :

« Mes amis, il ne faut rien laisser aux Cosaques, car ils peuvent revenir par ici malgré nous. Or, il est du devoir d'un bon Français d'anéantir tout ce qui pourrait leur être utile, à commencer par les vivres et les liquides. »

Et, en disant ces mots, il donna lui-même le signal de la destruction, en brisant une bouteille de vin de Champagne sur le pavé de la cour du château. Alors, dès qu'on eut fait sortir tous les chevaux, douze cents bouteilles, qui restaient encore, furent brisées de cette façon, et en un instant le pavé de la cour fut inondé de flots de vin et jonché de tessons de bouteilles cassées. Edouard sortit le dernier du château de son père, après avoir donné dix napoléons au concierge pour calmer un peu sa mauvaise humeur, et s'en alla rejoindre son escadron.

Edouard était heureux; il avait enfin payé sa bienvenue d'une façon tout à la fois princière et originale. Cela, joint à sa réputation de bravoure, le mit en grand crédit auprès des officiers supérieurs de son régiment; et même, pendant huit jours, il ne fut question, à l'état-major général du prince Berthier, que du savoir-vivre du sous-lieutenant du 10e de dragons.

Mais les événements se pressaient, les plaines de la Bourgogne et de la Champagne étaient sillonnées par les hordes étrangères et par les troupes françaises. Le château de M. Bremont père ne pouvait manquer d'attirer l'attention des Cosaques qui, tour à tour, accouraient frapper à ses portes, dans l'espoir d'y trouver une abondante curée; car rien, quant à l'apparence, n'annonçait la dévastation. Chaque détachement croyait avoir découvert une propriété vierge de pillage; mais quand le concierge ouvrait la grande porte de la cour, les débris de bouteilles dont elle était jonchée, débris au milieu desquels il n'eût point été prudent de s'aventurer, faisaient reculer les maraudeurs, qui allaient chercher ailleurs quelque habitation où ils n'eussent pas été prévenus. Le génie d'Edouard avait

donc assuré une inviolable sauvegarde à la propriété paternelle qui se trouva, par le fait, mieux défendue contre la rapine des Cosaques, que si elle eût été neutralisée par des protocoles diplomatiques.

III

Cependant l'entrée des alliés à Paris avait mis fin à cette guerre d'invasion. Napoléon avait abdiqué, et les officiers français échappés aux hasards des combats purent venir embrasser leurs familles. Edouard accourut comme les autres ; et, la poitrine décorée de l'insigne de la bravoure, il comptait sur le succès de l'agréable surprise qu'il allait causer à son père, qui n'était pas prévenu de son retour ; mais celui-ci, loin de lui ouvrir les bras comme il s'y attendait, le repoussa avec ces mots cruels qui furent prononcés d'un ton terrible :

« Que me voulez-vous, monsieur? que venez-vous faire ici? n'êtes-vous pas satisfait de m'avoir ruiné? Allez! je ne vous connais plus! »

Edouard demeura interdit ; il ne savait à quoi attribuer un semblable accueil :

« Mon père, dit-il au banquier, ne suis-je donc plus votre fils? comment ai-je pu mériter une pareille réception?

— Rappelez-vous votre conduite à Montmirail, monsieur!

— Ma conduite à Montmirail! mon père? mais c'est elle qui m'a valu la décoration, et je croyais au contraire...

— Monsieur! interrompit le père exaspéré, je ne vous parle que de vos exploits dans ma propriété ; vous les avez oubliés sans doute? mais, moi, j'ai bonne mémoire... Allez! monsieur, les Cosaques se sont mieux conduits que vous et les dragons que vous y avez conduits complaisamment. Ceux-là au moins ne m'ont point ruiné. Allons! monsieur, faites-moi le plaisir de retourner à votre régiment, et de ne jamais remettre les pieds chez moi. »

Edouard ouvrait de grands yeux en entendant ces paroles :

« Quoi! n'est-ce que cela, mon père! s'écria-t-il presque joyeusement.

— Qu'est-ce à dire, n'est-ce que cela? s'écria à son tour le père arrivé à l'apogée de la colère ; prétendriez-vous vous moquer de votre père, et venir impudemment l'insulter dans sa maison?

— De grâce, mon père, calmez-vous et daignez m'entendre. Vous croyez donc que votre château n'existe plus, qu'il a été saccagé, démoli?

— En vaut-il guère mieux, monsieur, d'après le récit de Lebœuf, de mon honnête concierge, que vous avez essayé de séduire à prix d'argent ; car il m'a tout avoué :,il a repoussé avec indignation votre or, et il s'est empressé de me donner des détails de votre expédition de Vandales.

— Eh bien! mon père, votre honnête M. Lebœuf n'est qu'un misérable et un menteur. Il vous a trompé doublement, en ce qu'il a parfaitement empoché les dix louis que je lui ai donnés, et que votre château est resté intact. Il n'y manque pas une porte, pas un volet, pas un meuble, pas une glace, pas même un rideau. En venant à Paris, pour vous voir, je l'ai visité du haut en bas. Il est toujours magnifique. Il n'y a plus de poules dans la basse-cour, c'est vrai ; il n'y a plus une seule bouteille de vin dans les caves, c'est encore exact; mais voilà les seuls dommages : sont-ils donc irréparables? Franchement, mon cher père, au lieu de reproches, ce seraient des remerciements que vous me devriez. J'ai sauvé votre propriété, en la livrant au pillage patriotique de nos dragons. Les Cosaques n'y auraient pas laissé pierre sur pierre ; tandis que, grâce à moi, vous en serez quitte pour quelques vieilles poules, quelques canards coriaces, et quelques bouteilles de vin, que les malheurs de la patrie eussent fait tourner à l'aigre, n'en doutez pas, mon père : et si votre vin a été consommé, du moins ne l'a-t-il pas été par des Cosaques, mais bien par de braves soldats français qui ont bu à votre santé ; n'est-ce pas une compensation flatteuse? »

Le banquier ne trouva pas ces raisons assez concluantes; il avait été prévenu contre son fils par des rapports mensongers et n'admettait pas de circonstances atténuantes dans sa conduite. Edouard chercha encore à fléchir le courroux paternel; mais n'y pouvant parvenir, il prit alors une détermination dont le résultat devait être une complète justification.

« Adieu, mon père, lui dit-il; je vais chercher une pièce qui, je l'espère, me fera rentrer en grâce près de vous. »

Le banquier voulut le retenir, car, malgré sa colère, il était disposé à pardonner à un fils qu'il aimait tendrement et qui faisait son orgueil. Mais Edouard avait à cœur de prouver son innocence; et, ayant fait seller un de ses chevaux, il partit à franc étrier pour Montmirail.

Arrivé dans cette ville, occupée par une brigade de cavalerie légère russe, il entre dans le principal café, et rencontre trois ou quatre officiers qui, bien qu'étrangers, parlaient le français plus correctement que les naturels du pays. Il les aborde poliment et leur fait part de l'objet de sa mission, en les priant de vouloir bien l'accompagner au château de son père et de venir constater l'état des lieux, pour rédiger le certificat qu'il sollicite de leur complaisance. Ces officiers, gens d'esprit et d'humeur joyeuse, se prêtèrent volontiers à ce que Bremont exigeait d'eux. Ils partirent avec lui et arrivèrent bientôt au château, où ils jugèrent que le délit reproché à Edouard par son père n'était même pas une contravention filiale.

« Eh bien! messieurs, leur dit ce dernier, si je n'avais pas eu la précaution de conduire ici mon régiment et de faire main-basse sur les bouteilles et la volaille, qu'auraient fait vos cavaliers en arrivant les premiers?

— Ils eussent certainement fait pis, répondit celui des officiers qui paraissait le plus raisonnable. »

La réponse des autres ayant été unanime pour approuver la conduite d'Edouard, ils déclarèrent que l'ivresse de leurs soldats aurait produit le même résultat que dans les autres propriétés où ils

avaient trouvé du vin à boire, et que leurs efforts mêmes n'auraient pu empêcher le pillage général et la dévastation complète du château.

Édouard s'empressa de rédiger en forme cette attestation qu'il fit signer et parapher par chacun des officiers russes; puis, après leur avoir offert un dîner que ceux-ci acceptèrent, il reprit le chemin de la capitale où il arriva le lendemain.

M. Bremont allait se mettre à table pour déjeuner avec quelques amis, quand son fils entra dans la salle à manger. Il était haletant et couvert de poussière :

« Tenez, mon père! s'écria-t-il en jetant sur son assiette un papier plié ; lisez, et voyez si je suis si coupable que vous le pensez! »

Le banquier, un peu surpris de cette apparition soudaine, prit le papier, le lut, puis se levant et sautant au cou de son fils :

« Allons! mon ami, lui dit-il, après l'avoir embrassé tendrement, assieds-toi là, déjeune, et qu'il ne soit plus question de cela entre nous.»

Édouard mangea comme un comédien de province, but comme un chantre d'église, et, au dessert, le banquier, pour égayer les convives, lut à haute voix le certificat des quatre officiers russes. Cette pièce singulière eut un succès d'enthousiasme. Chacun voulut en avoir une copie, et le récit de l'aventure, répété à la bourse du jour, où le banquier était fort connu, parvint aux oreilles de l'empereur Alexandre, qui, lui aussi, voulut voir le fameux certificat délivré à l'officier de dragons par de sofficiers de son armée. Le czar en rit beaucoup; cependant il ordonna que les quatre officiers certificateurs garderaient les arrêts forcés chacun pendant quatre jours, pour mieux consacrer ce principe émis par Paul Ier, son illustre père : « qu'un Russe, quel qu'il soit, ne peut ni prendre d'engagement, ni signer de déclaration, sans préalablement en avoir obtenu l'agrément de son souverain. » Sans s'en douter Alexandre validait le certificat donné à Édouard, puisqu'il légalisait en quelque sorte la signature des quatre officiers de son armée.

LE 30 MARS 1814.



I



e 30 mars 1814, à cinq heures du matin, beaucoup d'habitants de Paris étaient à leur fenêtre, à demi vêtus et coiffés pour la plupart de pacifiques bonnets de coton. On eût été tenté de rire de quelques figures grotesques qui se faisaient remarquer au milieu des autres, si le grondement du canon, qui retentissait au loin dans la direction du canal de l'Ourcq, et la terreur répandue depuis la veille dans l'intérieur de quelques familles, n'avaient fait songer au grand événement qui se préparait et qui allait infailliblement décider du sort de l'Empire. Mais le bruit des tambours de la garde nationale, qui parcouraient la capitale en battant le rappel, mêlé à celui de la canonnade, qui devenait de plus en plus distinct, firent bientôt fermer toutes les fenêtres, d'autant plus que l'atmosphère était nébuleuse et très-froide.

Pendant ce temps, des groupes nombreux allaient et venaient dans les rues, dont les boutiques étaient fermées. On eût dit que cette foule empressée n'éprouvait encore d'autre sentiment qu'une vague curiosité. Aucune crainte ne se faisait remarquer sur le visage des gens du peuple : les grisettes circulaient çà et là comme à leur ordinaire, parlant haut et souriant à ceux qui les agaçaient. De petits pelotons de milice citoyenne se rendaient avec précipitation aux

lieux de leurs rassemblements habituels. La plupart des gardes nationaux avaient des pains ou de grosses brioches fixés au bout de leurs baïonnettes, et affectaient, devant les grisettes surtout, d'imiter les manières de nos vieux soldats, aux brioches près.

Depuis huit jours la capitale était sans nouvelles officielles de Napoléon ; on savait cependant qu'il était dans les environs de Saint-Dizier ; mais son absence et l'éloignement de l'armée avaient fait perdre à beaucoup de Parisiens l'espérance d'être secourus à temps. Le départ de l'Impératrice et du Roi de Rome avait mis le comble au découragement; enfin la fuite des ministres et des principaux chefs du gouvernement avait causé partout le désaccord et la confusion. Aussitôt que les riches eurent la certitude que les alliés marchaient sur Paris, ils ne songèrent qu'à capituler ; mais les pauvres voulaient combattre, car ils avaient à conserver une gloire acquise au prix du sang de leurs enfants, et les ouvriers des faubourgs avaient demandé des armes, qu'on s'était bien gardé de leur donner.

Pendant ce temps, Napoléon livrait encore un combat aux environs de Saint-Dizier. Ce dernier triomphe devait hâter sa chute. Croyant avoir suffisamment imposé aux coalisés pour les rendre immobiles pendant quelque temps, il forme le projet de laisser à ses lieutenants le soin de couvrir Paris, et d'aller lui-même manœuvrer sur les derrières de l'armée de Schwartzemberg. Une dépêche interceptée dévoile aux généraux ennemis cette tentative audacieuse, et ils se hâtent de marcher sur la capitale, où les appellent les agents qu'ils y entretiennent. Déjà Napoléon n'est plus qu'à quelques marches, lorsqu'il apprend à Doulevant, le 29 mars, le danger dont Paris est menacé. Il ordonne aussitôt au général Dejean, son aide de camp, de partir à franc étrier pour aller annoncer son arrivée à Joseph Bonaparte. Cet officier est en outre porteur d'une lettre pour le frère de l'Empereur et du bulletin des derniers événements. En donnant ses instructions, Napoléon ajoute :

« Et surtout recommandez bien à mon frère qu'il fasse tout pour

empêcher que ma femme et mon enfant ne soient pris par les Cosaques! »

Puis il choisit parmi les chevaux de son écurie le meilleur coureur et se dirigea sur Troyes, où il arriva le 30, à cinq heures du matin, après avoir fait quinze lieues sans débrider. Ce jour-là, à la même heure, la bataille s'était engagée sous les murs de Paris.

Les jeunes soldats du duc de Trévise et du maréchal Marmont, avant d'abandonner la capitale aux étrangers, qui la cernaient déjà, avaient voulu tenter un dernier effort. Quelques milliers d'hommes, formant le noyau des dépôts restés à Paris, les élèves de l'École Polytechnique, formés en compagnies d'artillerie, le corps des sapeurs-pompiers, et cinq ou six mille braves Parisiens, fournis par la garde nationale, étaient sortis des barrières le matin avant le jour, pour prendre part au combat. Ils n'étaient pas en tout vingt mille, mais ils n'avaient pas désespéré de faire tête à l'ennemi. L'attaque avait commencé sur le bois de Romainville, par l'avant-garde du corps d'armée du prince Schwartzemberg. Le village de Pantin, pris et repris plusieurs fois, était resté au pouvoir des Français, et les alliés avaient été forcés de faire avancer leurs réserves. La résistance opiniâtre de nos troupes multipliait à tel point les obstacles qu'il était douteux que les ennemis pussent s'emparer dans cette journée des hauteurs qui dominent Paris.

Dès lors tout devenait problématique, car l'approche de Napoléon, et sa présence subite au milieu de ses troupes, toutes faibles qu'elles étaient, pouvaient en un moment changer la face des affaires ; mais à midi le plan d'attaque des coalisés se développa entièrement. Blücher, arrivé sur la droite, s'avança avec ses Prussiens à travers la plaine Saint-Denis et marcha sur Montmartre; à gauche les colonnes du prince de Wurtemberg se portèrent sur Charonne et Vincennes. Dès ce moment nos braves, enveloppés de toutes parts et resserrés davantage d'heure en heure, perdirent tout espoir et ne combattirent plus que pour mourir. Ce fut alors que le seul bataillon de la vieille garde, qui défendait Pantin, fut

forcé, après d'incroyables prodiges de valeur, d'abandonner cette position aux Russes, qui s'y établirent solidement une dernière fois. Cette poignée d'hommes battait en retraite, lorsqu'un de ces soldats, déjà atteint de deux mortelles blessures, tomba sur la chaussée et répondit à son capitaine, qui essayait de relever son courage, ces paroles sublimes :

« Ah ! cette fois, ils sont trop ! »

Alors le duc de Raguse fit connaître sa situation à Joseph, auquel l'Empereur avait confié le commandement en chef de l'armée parisienne. Celui-ci expédia sur-le-champ le billet suivant :

« Si M. le maréchal duc de Raguse et M. le maréchal duc de « Trévise ne peuvent plus tenir, ils sont autorisés à entrer en pour- « parlers avec le prince de Schwartzemberg et l'empereur de Rus- « sie, qui sont devant eux.

« Joseph Bonaparte.

« Montmartre, le 30 mars 1814, à midi et demi.

« Ils se retireront sur la Loire avec leurs troupes. »

Le frère de l'Empereur ayant vu les flots de l'ennemi s'avancer jusqu'au pied de Montmartre, avait reconnu qu'on ne pouvait différer davantage de capituler. A midi et demi donc, c'est-à-dire immédiatement après avoir adressé à Marmont cette autorisation, il s'était dirigé sur le bois de Boulogne, en suivant l'avenue appelée *Chemin de la Révolte*, pour gagner la route de Versailles et rejoindre l'Impératrice à Rambouillet. A peine ce prince était-il parvenu à l'extrémité du bois de Boulogne que le général Dejean arrivait à Paris. Il se dirige sur Montmartre, que Joseph vient d'abandonner, court sur ses traces, le rejoint bientôt et lui remet la lettre de l'Empereur en même temps qu'il lui rend compte de sa mission. La lettre était ainsi conçue :

« Au roi Joseph.

« Conformément aux instructions verbales que je vous ai données

« avant mon départ, et à l'esprit de toutes mes lettres, dans les-
« quelles je vous ai dit que, quoi qu'il arrive, vous ne deviez pas
« permettre que l'Impératrice et le Roi de Rome tombassent entre
« les mains des coalisés, je vous préviens que j'ai manœuvré de façon
« à ce que demain je sois à Paris avec ma garde. D'ici là, *tenez*
« *ferme*. Mettez à l'abri le trésor et les munitions. *Ne quittez pas*
« *mon fils*. Rappelez-vous que *je préférerais le savoir dans la Seine*,
« plutôt qu'au pouvoir des ennemis de la France : le sort d'As-
« tyanax prisonnier des Grecs m'a toujours paru le sort le plus
« malheureux de l'histoire.

« Votre affectionné frère,

« NAPOLÉON. »

Joseph lut cette lettre sans que son visage trahît la moindre émotion. Puis il dit froidement au général Dejean, en continuant sa marche :

« Il est trop tard ! J'ai donné des ordres à Marmont pour traiter avec l'ennemi...

— Cependant, Sire..., essaya d'objecter le général.

— Il pourrait me vouloir en otage, se hâta d'ajouter Joseph, en pressant le pas de son cheval. Je ne veux pas m'exposer à cela. »

L'aide de camp de l'Empereur engage l'ex-roi d'Espagne à retourner sur ses pas, il le presse, le supplie...; le frère de Napoléon n'y veut pas consentir.

« Général, lui dit-il, après l'avoir laissé parler, vous avez accompli votre mission auprès de moi, allez au-devant de l'Empereur, et rapportez-lui ce que j'ai dit et ce que vous avez vu. »

Mais le général Dejean est un de ces militaires pour qui l'honneur est plus que la vie. Il ne peut comprendre la fuite de Joseph; son âme généreuse s'indigne de tant de faiblesse.

« Oui, Sire, répond-il avec une respectueuse dignité, je rapporterai fidèlement à l'Empereur les paroles de Votre Majesté; mais il ne voudra pas ajouter foi a ce que j ai vu. »

Et saluant le prince, il pique des deux, traverse Paris, arrive au camp du duc de Trévise vers les trois heures et demie, et raconte au maréchal ce qui se passe.

Celui-ci écrit aussitôt à M. de Schwartzemberg :

« Prince, des négociations viennent d'être entamées. Épargnons « l'effusion du sang. Je me crois suffisamment autorisé à vous pro-« poser une suspension d'armes de vingt-quatre heures, pendant la-« quelle nous pourrons traiter, afin d'épargner à la ville de Paris, « *où nous sommes résolus de nous défendre jusqu'à la dernière ex-« trémité,* les horreurs d'un siége. »

Le capitaine Lacourt, aide de camp du maréchal, est chargé de porter sur-le-champ cette dépêche au quartier-général autrichien.

Sur ces entrefaites, Marmont s'était mis en communication avec l'ennemi. Ses parlementaires, d'abord accueillis à coups de fusil sur la route de Belleville, avaient été mieux reçus du côté de La Villette. Admis enfin en présence des chefs de l'armée coalisée, ils avaient annoncé que les deux maréchaux commandant les forces françaises étaient autorisés à traiter ; ils avaient demandé une suspension d'armes, et elle leur avait été accordée. Mais aussi, pendant le temps qui s'était écoulé en pourparlers, l'ennemi s'était emparé des hauteurs du Père-Lachaise ; au centre, il avait pénétré dans Belleville et Ménilmontant. Il s'était établi ensuite sur la butte Saint-Chaumont qui domine tout Paris ; Blücher était maître de la barrière Saint-Denis ; enfin, Montmartre venait d'être occupé. Toutefois, le maréchal Moncey essayait encore d'arrêter l'ennemi aux Batignolles. Il voulait que les gardes nationaux se jetassent dans les maisons et fissent feu par les fenêtres. Quelques-uns d'eux, vieux soldats de la République, s'étaient opposés à cette mesure et voulaient rester en plaine :

« Pourquoi nous cacher ? dirent-ils, ces voleurs de Cosaques croiraient que nous avons peur. »

Et ils avaient continué de se battre à découvert. Le vieux maréchal souriait à leur imprudence et les laissait faire.

On se retire sur la barrière Clichy; bientôt des détachements isolés sont refoulés de ce côté dans le plus grand désordre. L'encombrement sur ce point commence à donner de l'inquiétude, et une grande agitation se fait remarquer dans la foule. Mais le vieux maréchal multiplie les moyens de résistance; jeune d'esprit et de courage, il adresse ces paroles aux gardes nationaux qui l'entourent et le pressent :

« Puisque nous avons si bien commencé, pourquoi ne finirions-nous pas de même? C'est ici notre dernier retranchement. Faisons encore un effort, l'honneur et la patrie nous le commandent. »

Le maréchal savait bien que de telles paroles iraient droit au cœur des braves citoyens auxquels il s'adressait. Mais les coalisés avaient amené de l'artillerie, et les barricades de la barrière furent emportées par les boulets. Déjà les obus roulaient dans la rue de Clichy, lorsqu'un parlementaire arriva annoncer l'armistice. Il était cinq heures du soir; le feu avait cessé partout.

Tandis que le sang coulait sous les murs de Paris, et principalement à la barrière de Clichy, le boulevard des Italiens n'avait pas cessé d'être couvert d'une foule de promeneurs qui paraissaient ignorer ce qui se passait si près d'eux, lorsque tout à coup, sur les quatre heures, un cri général de *sauve qui peut!* se fait entendre depuis la porte Saint-Martin jusqu'à la rue de la Paix. On s'enfuit, on se jette les uns sur les autres, comme au temps plus récent de nos émeutes populaires : les flots des fuyards épouvantés s'étendent jusque par delà le Palais-Royal.

On a cherché longtemps la cause de cette panique, sans qu'on ait jamais pu la découvrir. Suivant les uns, deux Cosaques qui s'étaient précipités dans Paris par la barrière Saint-Martin, et qui avaient galopé jusqu'au boulevard, où ils avaient été tués, avaient occasionné ce désordre. Suivant les autres, il était dû à un lancier polonais qui, ayant bu de façon à justifier complétement le proverbe, avait descendu le faubourg Montmartre à triple galop, en criant à tue-tête :

« Vive l'Empereur! voici les Cosaques! »

Le soir, les ducs de Trévise et de Raguse se réunirent à la barrière de La Villette. Ils entrèrent dans un mauvais cabaret tenu par un nommé Touron, où ils avaient été devancés par MM. de Nesselrode et le comte Orlorff. Là, furent rédigés les principaux articles de la capitulation de Paris, qui fut signée par ces deux représentants des empereurs d'Autriche et de Russie, et par les colonels Fabvier et Saint-Denys, le premier appartenant au corps de l'état-major général; le second, premier aide de camp de Marmont; et, quelques jours après, tout le monde put voir sur la devanture du cabaret où le sort de la France avait été décidé, cette inscription écrite en grosses lettres blanches sur un fond rouge :

AU BOEUF A LA MODE.

Ici, le 30 mars 1814, d'auguste mémoire,

Par le secours de nos amis les alliés,

La divine Providence rendit à la France un père.

TOURON, MARCHAND DE VINS TRAITEUR.

Elle ne fut effacée qu'un an après, lors du retour de Napoléon, au 20 mars 1815; mais la maison existe encore, seulement elle a changé de maître et de destination : c'est aujourd'hui un hôpital pour les animaux malades.

II

Napoléon, arrivé à Troyes, ne prit que deux heures de repos et se mit en route aussitôt. Selon son habitude, il n'avait mis aucun de ceux qui voyageaient si rapidement dans la confidence du lieu sur lequel il se dirigeait. A Sens, il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour avaler un bouillon. A chaque relais, il demandait avec empressement des nouvelles de l'Impératrice et du Roi de Rome, et

apprenait successivement en changeant de chevaux, que sa femme et son fils avaient quitté Paris, que l'ennemi était aux portes de la capitale et qu'on se battait. Alors il pressait lui-même les postillons, leur distribuait de l'or; les roues brûlaient le pavé. Jamais Napoléon n'avait calculé plus impatiemment les distances. Enfin, vers minuit, il n'est plus qu'à quelques lieues de Paris. En relayant à Fromenteau, non loin des fontaines de Juvisy, l'anxiété qu'il éprouve est arrivée au dernier degré.

« Avant une heure, dit-il en frappant sur le genou de Berthier, qui n'a cessé de ronger ses ongles pendant la route, nous serons à la tête des défenseurs de la capitale. »

Au même instant arrive une estafette, qui demande à grands cris si on sait où est l'Empereur? Sur un signe, cet homme s'approche de sa voiture.

« Qui êtes-vous, et qui vous envoie vers moi? lui demande Napoléon avec vivacité.

— Sire, je suis un des courriers particuliers de M. le comte de Lavalette, qui m'a chargé de remettre cette lettre à Votre Majesté, n'importe le lieu et l'heure où je la rencontrerais.

— Donnez donc.

Le courrier cherche dans ses poches et ne retrouve pas sa lettre; il se tâte, se trouble, balbutie quelques mots. Cependant l'Empereur tient toujours le bras tendu vers lui. Ne pouvant maîtriser un mouvement de colère et d'impatience, il laisse échapper ces mots :

« Le misérable l'a perdue! »

Et ses lèvres crispées devinrent blanches.

Enfin, le pauvre courrier retrouve sa missive dans l'une de ses bottes; elle avait glissé de sa ceinture où il l'avait placée en partant. Napoléon la lui arrache des mains, l'ouvre avec précipitation... M. de Lavallette lui annonce que la capitulation de Paris a été signée ce même jour à onze heures du soir, que les alliés doi-



... Enfin, le pauvre courrier retrouve sa missive... Napoléon la lui arrache des mains... (t. II, p. 414.)

vent faire leur entrée dans la capitale le lendemain à midi, et termine en disant que *tout était consommé.*

« Faute d'une heure! s'écrie l'Empereur avec un accent indéfinissable. Allons, messieurs, il nous faut mettre pied à terre ici. Oh! oh! tout n'est pas encore consommé, comme on veut bien le dire! » répète-t-il en descendant de voiture.

Il entre, suivi de ses officiers, dans la maison de poste, se fait apporter la carte sur laquelle il a coutume de marquer les différentes positions de ses troupes et celles occupées par les ennemis, au moyen de petites épingles dont les têtes sont enduites de cire de diverses couleurs; mais bientôt il est forcé de renoncer à cette froide occupation de stratégie, dévoré qu'il est par l'inquiétude et l'impatience de savoir ce qui se passe en ce moment à Paris. Il sort de la maison de poste pour prendre l'air, car il répète à chaque instant que *sa tête est brûlante*, et il se promène à pas lents sur le bas côté de la grande route qui mène à Paris; les bras croisés sur sa poitrine et la tête baissée, il semble se livrer aux plus sombres réflexions. Ses officiers le suivent silencieusement. A peine y a-t-il dix minutes qu'il marche ainsi, que le général Belliard paraît à la tête d'une des colonnes d'artillerie qui viennent de quitter la capitale. Napoléon le reconnaît et l'appelle par son nom. A sa vue, le général saute à bas de son cheval, et bientôt la conversation la plus animée s'engage entre eux. Belliard raconte à l'Empereur les détails de la bataille. Dès que Bertrand, Caulincourt et Berthier avaient vu Napoléon s'entretenir avec le général, ils s'étaient tenus à l'écart; l'Empereur les rappelle bientôt.

« Eh bien! messieurs, leur dit-il, d'après ce que j'apprends, il nous faut aller à Paris tout de suite : partons. »

Et prenant le bras de Belliard, il hâte le pas pour rejoindre les voitures qui sont restées attelées devant la maison de poste.

« Sire, lui disait ce général chemin faisant, je puis certifier à Votre Majesté qu'à l'heure qu'il est il ne doit plus y avoir de troupes dans la capitale.

— N'importe! j'y trouverai la garde nationale; ma garde m'y rejoindra demain, et avec elle j'aurai bientôt rétabli les affaires; vous allez me suivre avec votre artillerie.

— Mais, Sire, il y a autour de Paris plus de cent trente mille hommes.

— Monsieur le général, reprit Napoléon avec un geste sublime et un regard superbe, ma garde saura bien se faire jour à travers ces gens-là. Ne la connaissez-vous pas comme moi?

— Sire, Votre Majesté s'expose à se faire prendre... »

A ces mots l'Empereur s'arrête, et saisissant le bras de Belliard qu'il presse avec énergie :

« Moi?... prisonnier d'un Russe ou d'un Prussien? Moi! s'écria-t-il d'un ton de dédain, jamais! entendez-vous, Belliard! Puis il ajouta avec douceur : Vous ne songez pas à ce que vous dites. Je sais le moyen d'échapper à une telle infamie, croyez-le bien. Vous allez venir avec moi, n'est-ce pas?

— Sire, je ne le puis; je suis sorti de Paris avec mes troupes; il y a une convention signée; je n'y puis rentrer, ni moi ni mes troupes. »

Après de nouvelles instances de Napoléon pour marcher en avant et de nouvelles représentations de Belliard, auquel s'étaient joints Berthier et Caulincourt pour le dissuader de son projet, l'Empereur dit d'un ton de résolution et de mépris tout à la fois :

« Allons, je vois bien que tout le monde a perdu la tête. Joseph est... un *imbécile* et Clarck un traître; car je commence à croire ce que me disait Savary l'année dernière, à pareille époque, en me parlant de M. le ministre de la guerre. »

En ce moment, l'avant-garde de la colonne d'infanterie du maréchal Mortier parut sur la route; Napoléon demanda impérieusement au duc de Vicence de faire avancer sa voiture, et il continua de marcher la tête appuyée dans ses deux mains, en laissant échapper de temps en temps quelques exclamations sur ce qu'il appelait la bêtise de son frère et la trahison de son ministre de la guerre.

Le prince de Neufchâtel voyant que l'Empereur ne prenait aucun parti et que le temps s'écoulait, car le jour commençait à poindre, le pressa d'envoyer à Paris M. de Caulincourt pour traiter avec les coalisés.

« Sire, lui dit-il, rien n'est désespéré. Il n'y a encore de signé qu'une convention ; M. le duc de Vicence... »

Ici le major-général fut interrompu par le duc de Vicence lui-même, qui se hâta de s'adresser à l'Empereur en lui disant :

« Sire, je pense que l'envoi de M. le prince de Neufchâtel serait préférable ; lié comme il l'est avec M. de Schwartzemberg, il sera plus à même de servir Votre Majesté auprès des souverains alliés, et imposera plus que moi aux habitants de la capitale, qui savent la haute position qu'il occupe auprès de votre auguste personne. »

Napoléon resta quelque temps sans répondre ; puis enfin, paraissant faire un effort sur lui-même, il dit à M. de Caulincourt :

« Monsieur le duc, Berthier a raison. Partez à l'instant, et voyez l'empereur Alexandre ; peut-être m'est-il encore possible d'intervenir. Je vous donne carte blanche. Allez, Caulincourt, et songez cette fois que l'honneur et la dignité de la France sont entre vos mains. »

Napoléon remonta dans sa voiture, et tous ceux qui l'avaient rejoint prirent la route de Fontainebleau. A six heures du matin il entrait dans la cour du Cheval-Blanc. Il ne voulut pas qu'on lui ouvrît les grands appartements du château, et campa plutôt qu'il ne logea dans un petit appartement qu'il affectionnait particulièrement ; c'est celui qui est situé au premier étage et qui longe la galerie dite de François I[er], le même où la reine Christine de Suède avait fait assassiner Monaldeschi. Il traversa cette galerie à pas précipités en disant à la cantonade d'un ton de brusquerie qu'on n'avait jamais remarqué en lui :

« Je n'ai besoin de personne. Qu'on me laisse. »

Comme l'huissier qui l'avait précédé éprouvait quelques difficultés à ouvrir la porte du cabinet :

« Dépêchez-vous donc, monsieur », dit-il encore avec un geste d'humeur et en frappant du pied.

Puis, appuyant ses deux poings fermés sur son front, il ajouta plus bas et d'une voix concentrée :

« Après tant de sang répandu, après tant de grandes actions, tant de triomphes, de travaux et de persévérance, voilà donc où viennent aboutir les choses humaines ! »

III

C'était au commencement du mois d'avril 1814.

Dans une des rues sombres et étroites du faubourg de Fontainebleau, au premier étage d'une petite maison dont la façade était peinte en rouge et conservait encore quelques lettres mal effacées de sa vieille enseigne : *A la Bonne-Foi*, qui devait être celle d'un cabaret, un homme de quarante à quarante-cinq ans environ, au visage basané, et sur lequel une blessure avait tracé un profond sillon, était debout devant une table, occupé à nettoyer un fusil de munition. De temps en temps cet homme interrompait son travail pour entr'ouvrir la fenêtre, qui ne laissait parvenir qu'une clarté douteuse dans l'intérieur de la chambre dont les murs étaient nus, et regarder ce qui se passait au dehors ; puis il se mettait à l'ouvrage en murmurant des paroles qui semblaient témoigner d'une vive impatience et d'une extrême anxiété. Mais quand le bruit lointain du tambour venait à retentir à ses oreilles, quand le vent lui apportait les sons affaiblis d'une fanfare de cavalerie, alors il s'élançait hors de la chambre, se précipitant dans la rue, et courait aux grilles du château examiner les scènes dont il était chaque jour le théâtre ; ou bien il interrogeait les soldats qu'il rencontrait, pour tâcher d'apprendre ce qu'il lui importait de connaître ; puis, enfin, quand sa curiosité était satisfaite, il s'éloignait en disant à part lui, avec un

gros soupir : «Il est encore là !» et reprenait lentement le chemin de sa demeure.

Quel était cet homme? Personne ne le connaissait. Il habitait Fontainebleau depuis quelques jours seulement; arrivé dans cette résidence impériale presque en même temps que l'Empereur y était venu lui-même, il avait pris un logement dans un des endroits les plus retirés de la ville, et ne sortait guère que le soir, à moins que quelque mouvement extraordinaire ne se manifestât du côté du château : habitant seul cette maison presque isolée, il savait échapper ainsi aux investigations d'une curiosité qu'il semblait craindre.

Et cependant le logis de cet homme mystérieux recevait de nombreux visiteurs, qui, eux aussi, n'y pénétraient que de façon à ne pas éveiller l'attention sur leurs démarches. C'était à la nuit close que ces visites avaient lieu : à un signal convenu, la porte s'ouvrait et se refermait aussitôt sur le nouveau venu, qui, quelques instants après, s'en allait de même pour faire place à un autre. Toute la nuit, la lueur douteuse d'une lampe qui brûlait se faisait remarquer à travers les vitres du logis, et annonçait suffisamment aux passants que là on veillait toujours.

IV

Cependant, vers le 15 avril, une nouvelle extraordinaire avait ému toute la population guerrière de Fontainebleau, qui chaque jour se pressait autour de son Empereur, et semblait implorer le bonheur de mourir pour le défendre. De vieux grenadiers erraient dans les rues avec tous les signes du découragement, et s'ils venaient à rompre le silence, ce n'était que pour échanger entre eux quelques paroles, expression de leurs sympathies et de leurs regrets. Il était facile de présumer que le dénoûment d'un drame solennel approchait, et que le sacrifice annoncé à l'Europe par la sublime résignation de Napoléon allait s'accomplir.

Les commissaires des puissances coalisées choisis pour escorter l'Empereur jusqu'à l'île d'Elbe étaient arrivés à Fontainebleau; ils venaient le sommer d'exécuter le traité du 11 avril, et de quitter la France où son nom régnait encore. Les souverains vainqueurs, quoique commandant à un million de soldats, tremblaient en pensant que Napoléon n'était séparé d'eux que par un espace qu'il pouvait franchir en quelques heures, et cependant Napoléon n'avait plus d'armée !

Le 18 avril, les commissaires ayant sollicité l'honneur d'être présentés à l'Empereur, ceux-ci se montrèrent pour la première fois dans la cour du château. En reconnaissant les uniformes étrangers, les sentinelles détournèrent les yeux.

« Voilà les gendarmes! » s'écrièrent-elles.

Et un frémissement accompagna cette exclamation de mépris.

Napoléon parcourait les pages du *Moniteur*, lorsque le grand-maréchal Bertrand vint le prévenir de la demande des commissaires :

« Que me veulent ces messieurs? demanda-t-il à son tour, en rejetant loin de lui la feuille officielle ; qu'ont-ils à me dire? »

Bertrand s'attendait à ce premier mouvement de l'Empereur; aussi n'en parut-il pas étonné.

« Sire, répondit-il, Votre Majesté ne saurait voir dans leur démarche qu'un acte de simple étiquette; en manquant à ce devoir...

— Ils ne me doivent rien, général; je les remercie de leur intention ; je ne veux pas les recevoir.

— Mais, Sire, Votre Majesté me permettra-t-elle de lui faire observer...

— N'insistez plus, je vous prie, interrompit Napoléon ; n'est-ce pas assez d'avoir ces messieurs pour compagnons de route à travers la France? »

Le grand-maréchal se préparait à aller transmettre la réponse de l'Empereur aux commissaires, lorsque ce dernier le rappela.

« Un moment, lui dit-il, est-ce qu'il y a parmi eux un Prussien?

— Oui, Sire.

— Un Prussien! Je ne pourrai jamais supporter la vue d'un uniforme de cette nation. Et c'est peut-être un Yorck [1] ou quelque autre de cette espèce qu'ils ont envoyé ici.

— Sire, le général Yorck est cantonné avec ses troupes dans les environs de Paris : le commissaire prussien est M. de Waldbourg-Truchsen. Je crois que cet officier appartient à l'état-major de Blücher.

— Un de ses aides de camp? »

Pour toute réponse le grand-maréchal fit un geste de doute.

« Au surplus, que m'importe? reprit Napoléon, qui semblait réfléchir sur la demande des commissaires; puis, se levant avec vivacité :

« Eh bien ! soit, général, ajouta-t-il, je recevrai ces messieurs, puisque cette démarche n'est de leur part, ainsi que vous me l'assurez, qu'un acte de convenance. »

En effet, quelques moments après, les commissaires étrangers furent admis en audience particulière; mais Napoléon ne leur adressa que des paroles insignifiantes. Le commissaire anglais seul n'eut point à se plaindre de l'accueil de l'Empereur qui, lorsqu'il sut qu'il était Écossais, lui parla d'Ossian et de ses poésies. Napoléon avait conservé la prédilection de son jeune âge pour les beautés sauvages de ces chants belliqueux qui ne respirent que l'enthousiasme de la gloire de la patrie. Quant au comte de Waldbourg, le Prussien, à peine daigna-t-il répondre à son salut; et comme s'il ne se fût souvenu ni de son nom, ni de l'énonciation de sa qualité, faite par le grand-maréchal au fur et à mesure qu'il lui avait présenté les visiteurs, il lui demanda brusquement :

« Qui êtes-vous, monsieur? »

[1] Le même qui vendit son corps d'armée à la Russie et provoqua la défection de la Prusse en 1812.

Le commissaire, troublé par cette brusque question, hésita à répondre.

« Comment vous appelez-vous? répéta l'Empereur.

— Je suis le représentant de la Prusse, Sire, l'une des puissances qui...

— Qui n'existe encore que par moi, interrompit Napoléon, car je ne pense pas que son roi, Frédéric-Guillaume, puisse jamais oublier ce que j'ai fait pour lui et son peuple.

— Sire, les Prussiens ont été malheureux... mais...

— Monsieur le commissaire, interrompit encore une fois Napoléon, y a-t-il des troupes prussiennes échelonnées sur la route que je dois parcourir?

— Non, Sire.

— Alors, pourquoi venez-vous ici? je n'ai que faire de vous.

— Mais, Sire, Votre Majesté me permettra de lui faire respectueusement observer que d'après les traités, la Prusse doit avoir, elle aussi, un commissaire pour accompagner votre auguste personne.

— Alors, pourquoi Bade, Darmstadt, la Bavière, le Wurtemberg et les autres puissances de la confédération germanique, qui ont fourni leurs contingents contre moi, ne m'ont-elles pas envoyé des commissaires? Répondez, monsieur? »

Le comte de Truchsen garda le silence : il était immobile, et comme fasciné par le regard et la parole brève de l'Empereur. Napoléon lui tourna le dos et rentra dans son cabinet.

Le commissaire prussien s'empressa d'expédier à son maître un courrier, pour l'instruire de la réception faite à son représentant. Mais Frédéric-Guillaume fit répondre au comte de Truchseu, qu'il aurait dû prévoir un pareil accueil.

C'était, en effet, une leçon de résignation et de philosophie que Napoléon lui donnait. Il dut se soumettre aux éventualités de la mission délicate dont il était chargé; mais plus tard, les dédommagements et les récompenses l'attendaient à Berlin, car son nom, qui

serait demeuré inconnu, devint historique, grâce à cette circonstance.

V

Il est neuf heures du soir, le plus profond silence règne dans le château de Fontainebleau; au dehors seulement, le calme est interrompu par les pas des patrouilles qui circulent en échangeant le mot d'ordre : c'est la dernière nuit que Napoléon doit passer dans cette résidence témoin de toutes les grandeurs de l'Empire. Il est seul et semble impatient d'être au lendemain; tantôt il parcourt à grands pas la longueur de son cabinet, tantôt il s'assied pour se livrer aux réflexions qui l'absorbent; enfin, voulant faire diversion aux pensées qui l'assiégent, et jetant machinalement les yeux sur un amas de journaux épars devant lui, il en prend un au hasard : c'est encore le *Moniteur*, cette feuille naguère la confidente de ses projets, l'interprète de ses volontés; le *Moniteur*, où quelques mots dictés par lui exerçaient sur le monde la puissance d'un arrêt suprême! Aussi ne le rejette-t-il pas, parce qu'il va lui apprendre sans doute de nouvelles défections; mais à peine y a-t-il jeté les yeux, qu'il voit une proclamation qui commence ainsi : « La France « tout entière s'est prononcée contre le despote Bonaparte : il n'a « pas trouvé un seul homme pour le défendre, Paris l'a repoussé « avec horreur... » Napoléon s'arrête après avoir lu ces mots, la feuille lui échappe des mains.

« Les misérables! s'écrie-t-il; ils osent parler ainsi de la France, attester son opinion qu'elle n'a pas fait connaître! Mais a-t-elle été consultée, cette France! Et Paris?... Est-il vrai que Paris me repousse? Non : c'est un mensonge odieux! Ma bonne ville de Paris recèle une population généreuse; il s'y trouve encore de mes vétérans d'Italie et d'Egypte, et il n'est pas un d'eux qui ne soit prêt à se ranger sous le drapeau de son ancien général. Cette proclamation est une insulte faite à l'honneur national..., et les gens qui écrivent

de pareilles infamies espèrent imposer à la France! Ce ne sont pas les Parisiens qui ont ouvert leurs portes aux étrangers, je le sais...»

Et Napoléon, la tête appuyée sur ses deux mains, cherche à résoudre le problème qui lui cause une anxiéte si douloureuse, lorsque tout à coup un léger bruit se fait entendre à la porte de son cabinet; il écoute, il croit s'être trompé; mais plus de doute, un colloque s'est engagé, il y a quelqu'un qui demande avec instance à le voir; il se lève et court vers la porte :

« Qui est là? demanda-t-il à haute voix; que me veut-on?»

Tout se tait. Napoléon renouvelle sa question avec impatience.

« Mon Empereur, répond enfin une voix émue, c'est un enfant de Paris, c'est un de vos anciens soldats. »

A ces mots, Napoléon hésite; non pas qu'il craigne un piége ou une surprise; il sait que sa personne est bien gardée, mais parce qu'il entend une voix qui lui est inconnue. Cependant, posant la main sur le bouton de la porte, il répète une troisième fois :

« Qui est là?

— Un enfant de Paris, mon Empereur, répond de nouveau la même voix; un de vos anciens. »

Napoléon entr'ouvre doucement la porte : un soldat, vêtu de la capote des grenadiers de la garde, s'offre à sa vue.

« Que me veux-tu? lui demande aussitôt l'Empereur, sans lui permettre d'avancer. Comment as-tu pu pénétrer jusqu'ici, malgré la consigne? »

Et ces paroles sont dites avec l'accent de la mauvaise humeur.

« Mon Empereur, il n'y a pas de consigne qui tienne... quand il s'agit de vous.

— Qu'y a-t-il donc? Voudrait-on attenter à ma vie?

— Il n'est pas question de cela.

— Alors de quoi s'agit-il? Parle...

— Vous allez le savoir, mon Empereur..., et quand vous m'aurez entendu, vous me pardonnerez d'être venu vous déranger. »

Cette assurance singulière, ce ton de franchise décidèrent Napoléon à laisser pénétrer le soldat dans son cabinet.

« Voyons, lui dit-il, explique-toi maintenant.

— Mon Empereur, vous ne partirez pas! »

Napoléon regarda le grenadier avec surprise.

« Comment! je ne partirai pas! Et qui m'en empêchera? Serait-ce toi, par hasard? reprit-il en souriant avec amertume.

— Mon Empereur, ce ne sera pas moi; mais vous ne partirez pas..., vous resterez au milieu de nous.

— Parbleu! fit Napoléon en joignant à cette exclamation un geste qui lui était familier, je le voudrais bien; mais je m'y suis engagé, j'ai signé..., tu le sais bien, ou du moins tu dois le savoir, ainsi que tes camarades.

— Je sais tout, mon Empereur, et les camarades aussi; si vous avez signé, c'est parce que vous vous êtes cru abandonné, trahi par tout le monde..., excepté par nous autres, cependant; mais la France n'a pas signé, elle!... et sa signature était indispensable à la chose...; aussi est-ce pour ça qu'on vous attend à Paris.

— A Paris! on m'y attend? cria l'Empereur avec un geste d'étonnement; mais, dis-moi, mon brave, d'où sais-tu cela? Comment, toi qui ne m'as pas quitté, peux-tu connaître ce qui se passe à Paris? »

Jusqu'alors Napoléon avait cru, d'après le costume et le langage de cet homme, qu'il faisait partie des grenadiers de sa garde qui, depuis le commencement de cette funeste campagne de 1814, ne l'avaient quitté que le 28 mars, à Saint-Dizier, et étaient venus le rejoindre, à marches forcées, à Fontainebleau, où ils n'étaient arrivés qu'après l'entrée des alliés à Paris, c'est-à-dire dans les premiers jours d'avril; mais Napoléon se trompait, car le grognard lui répondit en hochant la tête :

« Pas quitté, pas quitté!... c'est-à-dire, mon Empereur, que...; mais n'importe : pardon, excuse, ce n'est pas de cela qu'il s'agit

pour le quart d'heure. Seulement il faut que vous sachiez que vingt mille ouvriers, la plupart vieux troubadours comme moi et habitués aux coups de fusil, sont prêts à se lever en masse. Ils ont des armes et des cartouches; dites un mot, et nous tombons sur les Cosaques, sur les Prussiens, sur les Russes, sur les Anglais, voire même sur les Autrichiens, qui sont de votre famille, et sur tous ceux qui se sont imaginé qu'ils pouvaient se promener tranquillement dans votre capitale la canne à la main. Nous les chasserons de Paris; les bourgeois, en nous voyant manœuvrer, se rappelleront, faut croire, que ce n'est plus du jus de navet qui coule dans leurs veines, et le tremblement sera complet. Voilà, mon Empereur; tout sera arrangé, disposé, et l'organisation est emmanchée soigneusement. Nous avons des chefs; il ne nous manque que votre permission pour commencer le bousculement général. Maintenant, mon Empereur, voulez-vous encore partir, oui ou non? »

Napoléon avait écouté le vieux soldat sans l'interrompre; quand celui-ci eut fini de parler :

« Dis-tu vrai? lui demanda-t-il d'un ton affectueux; ne t'aurait-on pas trompé toi-même? car, je te le répète, tu n'as pu voir par tes yeux...

— J'ai tout vu de mes propres yeux.

— Mais cela me paraît bien difficile à croire, pour ne pas dire impossible; ton service ici, à Fontainebleau...

— Eh bien! mon Empereur, puisqu'il faut tout vous dire, je n'ai plus celui d'appartenir à votre garde. »

A ces mots, Napoléon fit un geste d'étonnement et recula de deux pas. Alors le soldat ouvrit sa capote et fit voir à l'Empereur la veste d'ouvrier qu'elle recouvrait, et sur laquelle brillait l'étoile de la Légion-d'Honneur.

« Mon Empereur, reprit-il, j'ai été forcé d'emprunter la casaque d'un de mes anciens camarades pour m'infiltrer jusque chez vous, car j'ai reçu mon congé définitif en revenant de Moscou; mais pendant cinq ans j'ai fait partie de la 4e du 2e du 1er des tirailleurs à

votre vieille, le même régiment qui, à Smolensk, résista aux charges successives des dragons russes..., et cependant nous n'étions pas beaucoup...

— Oh! oui, une centaine de braves au plus... Je vous croyais perdus!

— Et nous nous sommes retrouvés... une vingtaine, un peu endommagés, c'est vrai : aussi est-ce pour cela que vous nous avez fait donner notre congé; mais aujourd'hui nous vous le rendons en vous demandant la permission de reprendre notre ancien métier, et, comme j'ai de l'expérience, moi, et que vous m'avez décoré dans les temps, je me suis laissé nommer capitaine dans le bataillon en question, sauf votre approbation, mon Empereur. Mais, minute, je ne suis pas seul ici... Il y a près du château une douzaine de camarades qui n'attendent que mon retour et votre réponse pour aller la porter à Paris et commencer la manœuvre. Cependant, mon Empereur, comme il se pourrait que vous n'eussiez pas grande confiance dans mes discours, je vais vous fournir un certificat soigné et irrévocable. Tenez, lisez! »

Et en disant ces mots, l'ex-grognard présenta à Napoléon une lettre que celui-ci lut aussitôt. Elle était écrite par le caissier d'une des principales manufactures de papiers peints du faubourg Saint-Antoine, qu'en tout temps l'Empereur avait protégée. Ce caissier, homme d'énergie et de résolution, donnait à Napoléon tous les détails sur l'organisation militaire des ouvriers parisiens, sur les ressources et les moyens que leurs chefs avaient à leur disposition. L'Empereur lut ce rapport avec beaucoup d'attention.

« Il est trop tard! dit-il d'une voix concentrée, en remettant le papier aux mains du vieux soldat.

— Mille bombes! il n'est pas trop tard..., s'écria celui-ci; non, mon Empereur, c'est au contraire le moment, c'est l'instant de commencer, comme disent à la porte des petits spectacles de Paris les donneurs de représentations. »

Napoléon ne remarqua pas l'espèce de démenti énergique échappé

à la franchise militaire du vieux soldat, et il commença de se promener à grands pas en répétant : « Trop tard !... »

Pendant quelques instants, le messager regarda Napoléon se promener ainsi. Enfin, profitant du moment où il repassait devant lui :

« Mon Empereur, lui dit-il un peu brusquement, est-ce votre dernier mot ?

— Mais alors, pourquoi le 30 mars n'étiez-vous pas là ?... lui demanda tout à coup Napoléon.

— Parce que nous attendions les armes et les munitions qu'on nous avait promises... Mais nous avions été trahis d'avance. Aujourd'hui c'est différent ; nous ne nous adressons ni aux généraux ni aux gros bonnets : nous saurons bien nous battre sans eux, et peut-être malgré eux. »

Napoléon s'approcha de l'ouvrier, et, lui serrant la main :

« Mon brave, reprit-il, dis à tes camarades, à tes amis, aux enfants de Paris, en un mot, que leur Empereur les remercie... Dis-leur de me conserver leur affection et leur courage pour un autre temps, pour une meilleure occasion... ; elle se présentera peut-être.

— Donc, mon Empereur, c'est adjugé, vous voulez partir ?

— Il le faut, mon ami.

— Et... c'est demain ? demanda le vieux soldat avec hésitation.

— Oui, demain..., reprit Napoléon tristement. Cependant, se hâta-t-il d'ajouter, je pourrais différer mon départ... Tu dois connaître le général Lefebvre-Desnouettes ?

— Un peu, mon Empereur. Mais, chut !... fit le soldat en posant l'index sur ses lèvres et en jetant autour de lui des regards inquiets.

— Je comprends, dit encore Napoléon, c'est lui qui t'a mis à même d'arriver jusqu'à moi.

— Tout juste, mon Empereur... Et c'est avec lui que je chuchotais quand vous m'avez ouvert la porte. »

Napoléon se doutait déjà que l'intrépide général devait être pour quelque chose dans le mouvement que les ouvriers des faubourgs de

Paris projetaient, et qu'une tentative de ce genre, dirigée par un tel chef, offrait quelques chances de succès. Aussi se hâta-t-il d'ajouter :

« Eh bien! reviens ici demain : Lefebvre-Desnouettes te fera connaître ma détermination.

— Mais demain, mon Empereur, il sera trop tard. »

A ces mots, Napoléon frappa familièrement sur l'épaule du vieux soldat, en lui disant avec un demi-sourire :

« A demain, te dis-je; nous nous reverrons; mais pas d'imprudence, surtout! Allons, va-t'en maintenant. »

Le soldat hocha la tête sans répliquer, puis il sortit du cabinet impérial en murmurant tout bas :

« Demain! demain, ce sera trop tard! »

VI

Le 20 avril 1814, vers les onze heures du matin, plusieurs voitures de voyage stationnaient dans la cour d'honneur du château de Fontainebleau ; elles n'attendaient plus pour partir que l'ordre de Napoléon, quand tout à coup il parut avoir changé de résolution. Les commissaires des puissances alliées tremblèrent; aucun d'eux n'osait interroger le grand-maréchal ou ceux même des serviteurs de la maison impériale qui étaient demeurés fidèles à leur maître proscrit et malheureux. Une agitation extraordinaire régnait dans les rangs de la garde impériale rassemblée et sous les armes, pour assister à la triste scène des adieux devenue désormais historique. Un rayon d'espérance avait passé sur le front de tous ces braves, qui croyaient leur Empereur échappé à l'humiliation de l'étape étrangère et de l'escorte anglo-russe.

Napoléon avait veillé toute la nuit; il avait médité sur l'offre de l'héroïque population parisienne qui lui promettait une armée. On

avait observé que le général Lefebvre-Desnouettes, qu'il avait fait appeler de grand matin, était resté dans son cabinet plus de deux heures. Quel avait été le sujet de cette longue conférence? Personne ne pouvait le dire, excepté un homme qui portait sur sa veste d'ouvrier la décoration de la Légion-d'Honneur. Il était là, lui, causant avec quelques soldats dont il était connu, et plusieurs fois on l'avait entendu crier d'un ton décidé :

« Il ne partira pas! »

Bientôt on vit le général Koller, l'un des commissaires, traverser la cour du château et monter à l'appartement de l'Empereur, qui l'avait fait appeler, lui aussi; puis les tambours battirent aux champs, et Napoléon parut : sa physionomie, quoique calme, trahissait les fatigues d'une nuit passée sans sommeil. Comme Napoléon allait monter en voiture, un homme traversa le groupe des officiers-généraux qui se pressaient autour de l'Empereur, et se présenta tout à coup devant lui. Napoléon le vit et lui tendit la main, que l'inconnu saisit et couvrit à la fois de baisers et de larmes.

« Oui, tu as eu raison hier, lui dit-il; à présent il est trop tard; mais rappelle-toi ce que je t'ai dit : toi et tes camarades, vous n'aurez pas longtemps à attendre. »

Et il se précipita plutôt qu'il ne monta dans une voiture dont le grand-maréchal tenait la portière ouverte. Aussitôt l'ouvrier disparut dans les rangs des soldats qui pleuraient, comme lui, leur général. Il avait rempli sa tâche; il avait justifié les ouvriers de Paris aux yeux de Napoléon.



LES LENDEMAINS.



AUSTERLITZ. — EYLAU.



'une des facultés les plus précieuses et les plus extraordinaires de Napoléon, c'était de pouvoir concentrer toute son attention sur un point donné. A Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Wagram, etc., il n'avait qu'une seule idée : la victoire. Cette victoire obtenue, sa pensée ressaisissait immédiatement tous les intérêts dont elle s'était séparée pour un seul; son caractère reprenait le dessus, et à la gravité silencieuse succédaient chez lui l'entrain de propos et l'originalité qui lui étaient ordinaires. Il en était de même dans les affaires d'administration et de gouvernement.

Habituellement, la veille d'une bataille, avant de prendre un moment de repos, il passait dans la petite tente qui lui servait de cabinet, et faisait appeler le major-général :

« Allons, Berthier, lui disait-il d'un air affairé, c'est demain le and jour; nous avons beau jeu; expédions les ordres : il faut mettre le feu au pétard en attendant l'explosion de la bombe : écrivez. »

Et le prince de Neufchâtel, assis à l'un des coins de la grande table des cartes, éclairée par vingt bougies transparentes, écrivait sous sa dictée les ordres nombreux à transmettre à chacun des chefs de corps de la grande armée. Le lendemain, pendant l'action, l'Empereur, constamment à cheval, se montrait partout, prévoyait tout, continuait d'ordonner tout, et ne quittait le champ de bataille que

lorsque tous les résultats de la journée étaient connus. Le soir, un grand nombre de dépêches se trouvaient entassées dans sa tente, parce qu'il n'avait pu, ce jour-là, donner une attention suivie à l'immense correspondance qu'il entretenait lorsqu'il était en campagne. Il chargeait ses secrétaires de la lire, d'y répondre et de lui faire le rapport de tout ce qu'elle contenait; puis il dictait ces sublimes bulletins qui apprenaient à la France qu'elle pouvait enregistrer dans ses annales un triomphe de plus. Aidé du duc de Bassano, il expédiait le travail journalier de chacun de ses ministres, sans perdre de vue, avec ses premiers lieutenants, la poursuite de l'ennemi et les avantages de la victoire. Enfin, le lendemain matin, il visitait le champ de bataille, accordait les éloges et les récompenses sur le terrain même, et ne regagnait son quartier-général qu'après avoir encouragé et consolé les soldats blessés. Ceux qu'il n'était pas possible de sauver, au moins les aidait-il à mourir, comme à Austerlitz, comme à Wagram.

Cette bataille d'Austerlitz est l'un des plus beaux monuments de gloire de Napoléon. Là, comme en Italie, il battit l'ennemi avec l'infériorité du nombre et par la seule force de son génie. Le matin même, lorsqu'il vit la direction que prenaient les colonnes russes :

« Bon! dit-il à Lannes en se frottant les mains, je les tiens : ils font justement ce que je voulais. »

Ce fut à Austerlitz qui l'on vit pour la première fois des cuirassiers français charger sur des batteries ennemies. Le soir de la bataille, Napoléon vint passer la nuit dans une chaumière abandonnée, située sur la route de Brunn, au point d'embranchement avec la route d'Austerlitz. Malgré son extrême fatigue, il était en même temps si satisfait de la manière dont tout le monde avait fait son devoir, qu'il fut d'une humeur singulièrement enjouée. Il ne refusait rien de ce qu'on lui demandait. Il invita à souper tous ceux qui se trouvaient là. Quand je dis souper, je veux dire qu'on s'assit à sa table où l'on ne servit, pour tout menu, que des pommes de terre bouillies, des fruits secs et des noix. En revanche, on vit figurer sur cette

table, recouverte du plus beau linge damassé, pour plus de cent mille francs d'argenterie, de vermeil et de cristaux. L'assiette de porcelaine de Sèvres que chaque convive avait devant lui ne valait pas moins de soixante francs. La réussite de ses plans avait inspiré tant de joie à Napoléon, qu'il débitait mille folies. Comme il avait demandé du pain et du vin de Chambertin, on lui fit observer que le pain du pays, le seul qu'on eût, était de mauvaise farine de seigle remplie de longs morceaux de paille.

« Et les soldats, que mangent-ils donc! » s'écria-t-il.

Je vous laisse à penser, lorsque les soldats apprirent que *leur Empereur* avait mangé de leur pain, si aucun d'entre eux eût osé se plaindre. Ce frugal repas achevé, Napoléon fit partir son aide de camp Lebrun pour porter à Paris la nouvelle du succès de la bataille; puis, après avoir congédié tout son monde de la manière la plus aimable, et avoir donné de nouveaux ordres à ses maréchaux, il s'enveloppa de son manteau bleu, s'étendit sur un banc, la tête appuyée sur son chapeau en guise d'oreiller, s'endormit et ne se réveilla que le lendemain à cinq heures du matin avec une légère courbature. Il appela lui-même l'aide de camp de service qui dormait sur une botte de paille placée en travers de la porte, et après lui avoir secoué légèrement l'épaule, il lui dit :

« Allons, Savary, tout le monde debout! nous allons faire notre tournée. »

Et tandis que celui-ci allait éveiller les officiers d'état-major qui devaient accompagner l'Empereur, Napoléon sortit de la chaumière pour consulter l'état du temps. Il faisait encore plus froid que la veille, le clair de lune était magnifique. Il aperçut à quelques pas un grenadier en faction, vieux soldat qui, sachant que les honneurs militaires ne sont dus à personne entre la retraite battue et la diane, s'était mis à l'aise, le fusil entre les jambes, et continuait en présence de l'Empereur de charger tranquillement une pipe qui n'avait jamais eu de tuyau.

« Dis donc! lui cria l'Empereur, ne croirait-on pas qu'il fait froid ce matin?

— Il est sûr et certain qu'il faisait un peu plus chaud hier, reprit le grenadier en soufflant dans ses doigts et en voulant par ces paroles faire allusion à la bataille de la veille.

— Bah! bah! c'est une idée que tu as!

— C'est plutôt vous qui en avez eu une fameuse hier, quand vous les avez attirés dans le trou pour leur chauffer un bain à grands coups de canon.

— Tu crois donc que cela a bien fait?

— Je crois que ç'a été pour eux un dégel qui leur apprendra à être polis une autre fois.

— Sire, dit Savary, qui avait rejoint l'Empereur pendant ce court dialogue, quoiqu'en plaisantant, ce soldat dit la vérité : jamais Votre Majesté n'a été si bien inspirée; jamais sa brave armée n'a montré plus de valeur.

— Ils ont voulu la guerre, reprit Napoléon en continuant sa promenade devant la chaumière, je la leur ai donnée bonne! Mais jusqu'au bout il nous faut la faire en braves gens. Il doit y avoir encore bien du monde sur le terrain?

— Sire, l'armée russe a éprouvé des pertes énormes.

— Nous allons en juger... Mais c'est qu'à les en croire, ajouta Napoléon en se retournant brusquement vers le factionnaire, ces gens-là n'avaient plus qu'à nous avaler!

— Oui! oui!... mais minute! Nous nous sommes mis en travers », dit le vieux grenadier en portant les armes.

Ce bon mot fit beaucoup rire Napoléon, qui déjà avait mis le pied dans l'étrier pour monter à cheval et commencer une longue revue mortuaire. Il visita tout le champ de bataille. Il avait recommandé le silence à tous ceux qui l'accompagnaient, afin d'entendre les plaintes des blessés qu'il ne pouvait apercevoir. Alors il mettait pied à terre et faisait boire lui-même au blessé un verre d'eau-de-vie de la cantine qui le suivait toujours. L'escadron d'escorte n'était

occupé qu'à ramasser les capotes des Russes morts pour en couvrir ceux qui n'étaient que blessés. Avant de remonter à cheval, Napoléon faisait allumer du feu près de chacun d'eux, envoyait chercher un commissaire des guerres et ne se retirait pas que celui-ci ne fût arrivé. Il laissait avec le blessé deux hommes de son escorte, et leur enjoignait de ne pas le quitter qu'il ne fût transporté à l'ambulance.

Or, le jour commençait à poindre, et l'Empereur, regardant attentivement à droite et à gauche, crut distinguer à quelques pas un soldat mutilé qui faisait de vains efforts pour essayer de se lever. Napoléon s'approche de lui :

« Ton nom? lui demanda-t-il avec douceur, en se penchant sur l'arçon de sa selle.

— Jabalot, dit le *Parisien*, sergent de voltigeurs, prévôt breveté, au 4e de ligne.

— Oui, je te reconnais; seulement je ne me rappelais plus ton nom. Monsieur! s'écrie ensuite Napoléon en se retournant vers un officier de son état-major, je vous charge de veiller à ce que cet homme soit pansé sur-le-champ : vous me répondrez de lui.

— Laissez donc, major, reprend Jabalot soutenu dans les bras de l'officier qui avait mis pied à terre aussitôt, ce n'était pas la peine de vous déranger, je suis *frit*.

— J'espère bien que non, dit l'Empereur; un Parisien ne se laisse pas abattre pour une botte qu'il n'a pas su parer à temps.

— Excusez! s'écrie Jabalot en faisant un effort, touché en plein par un boulet... Il faudrait être un fameux maître d'armes pour parer un coup de ce calibre-là.

— A toi la croix et l'épaulette à la première revue, te dis-je.

— Je manquerai à l'appel, mon Empereur, dit encore Jabalot d'une voix presque éteinte; mais il n'y aura pas de déshonneur : un sergent de moins à l'effectif de la compagnie, qu'est-ce que cela fait?... De l'avancement pour les collègues, et voilà tout!... Ça n'empêchera pas le 4e de ligne de continuer à marcher *crânement*,

la baïonnette au bout du fusil, et d'être toujours dans les invincibles!... »

Napoléon n'ajouta pas un mot et continua tristement son chemin en pressant le pas de son cheval.

Quant aux Russes, au lieu de la mort qu'ils attendaient, d'après l'absurde crainte qu'on leur avait inspirée, ils trouvèrent dans leurs ennemis des vainqueurs généreux; leur étonnement était tel, qu'ils se prosternaient devant l'Empereur en lui tendant leurs bras défaillants en signe de reconnaissance.

De retour à la chaumière où il avait passé la nuit, un des premiers soins de Napoléon avait été de charger un officier d'ordonnance d'aller à l'ambulance savoir des nouvelles de Jabalot. Celui-ci était revenu bientôt après.

« Eh bien, monsieur, comment va-t-il?

— Sire, il ne souffre plus.

— Ah! ah! » fit l'Empereur en frappant plusieurs fois de sa cravache sur le pied de sa botte. Puis, après un moment de silence, il ajouta : « Monsieur, vous irez cette après-midi vous informer auprès des chefs de corps de ce sous-officier s'il était marié, s'il avait des enfants, de la famille; vous me ferez un rapport écrit sur ses services. Le 4e de ligne sera dans deux heures cantonné à Brunn; ne l'oubliez pas. »

Pendant que toute l'armée se mettait en mouvement, l'Empereur remonta à cheval, et, se faisant suivre par toute la cavalerie de la garde, il prit le chemin d'Austerlitz. Il allait, comme à son ordinaire, de hauteur en hauteur, et envoyait des officiers en reconnaissance partout où il ne pouvait pas aller lui-même. Arrivé dans ce bourg, il demanda à qui appartenait le château qu'il apercevait sur le coteau.

« Sire, au prince de Kaunitz.

— C'est bien, j'y coucherai cette nuit. Qu'on aille prévenir le concierge; car, messieurs, ajouta-t-il gaiement en s'adressant à son

état-major, je veux vous y traiter ce soir aux frais de l'Autriche, et un peu mieux qu'hier vous ne l'avez été aux miens. »

Après s'être arrêté un moment devant le château de cet ancien ambassadeur d'Autriche et en avoir fait le tour, il poussa jusqu'à Brunn, où plusieurs divisions de l'armée se trouvaient déjà réunies; il les passa en revue immédiatement et témoigna à chacune d'elles sa satisfaction de leur brillante conduite. Arrivé devant le front d'un bataillon qui avait fléchi un moment sous l'effort d'une division de cavalerie de la garde impériale russe, son visage se rembrunit, et, faisant reculer son cheval de quelques pas, tout en parcourant la ligne d'un regard irrité, il s'écria brusquement :

« Soldats! qu'est devenue l'aigle que je vous avais donnée?... Vous m'aviez fait le serment de la défendre jusqu'à la mort! »

Un léger murmure, suivi bientôt du plus profond silence, répondit seul à cette vive interpellation; le commandant de ce bataillon sortit des rangs et s'avança la pointe de l'épé basse :

« Sire, dit-il avec une sorte d'hésitation, le porte-drapeau a été tué au moment de la première charge, et ce n'est qu'après la seconde que, le régiment ayant pu se former en carré, nous nous sommes aperçus de la disparition de notre aigle.

— Et qu'avez-vous fait sans drapeau? reprend Napoléon d'un ton sévère.

— Sire, nous sommes allés chercher ceux-ci au milieu des cuirassiers russes, pour supplier Votre Majesté de nous rendre une aigle en échange. »

Et deux sous-officiers sortirent des rangs, portant chacun un étendard russe sur lequel brillait l'aigle noire à deux têtes. L'Empereur considéra un instant ces deux trophées encore sanglants; il sembla hésiter, puis il reprit :

« Soldats, me jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle?

— Nous le jurons! répond le régiment tout d'une voix.

— Me jurez-vous que vous seriez tous morts pour la reprendre si vous l'aviez su?

— Oui! oui!

— Et vous garderez bien à l'avenir celle que je vous donnerai car, vous le savez, un soldat qui a perdu son drapeau a tout perdu! »

Des acclamations frénétiques répondirent cette fois.

« Eh bien donc, dit l'Empereur en étendant la main, je consens à recevoir ces drapeaux et à vous rendre votre aigle. Quant à vous, commandant, ajouta-t-il d'un ton moins sévère que la première fois, vous viendrez me trouver après la revue : j'ai à vous parler. »

A peine cette longue inspection était-elle terminée, que ce chef de bataillon était en présence de l'Empereur.

« Ah! ah! monsieur, je suis bien aise de vous voir, lui dit-il en lui rendant un salut et en l'attirant un peu à l'écart : c'est votre bataillon qui a faibli hier?

— Sire, les Russes nous serraient de si près, qu'il nous a été impossible d'exécuter nos feux avec ensemble.

— Toujours des prétextes..., des excuses...

— Sire, ce n'est pas de ma faute si je ne suis pas tué! reprit l'officier avec une sorte d'humeur.

— Ah! commandant, que me dites-vous là! vous me comprenez mal. A Dieu ne plaise que je vous fasse le reproche d'être aujourd'hui sain et sauf : au contraire, j'en suis enchanté; seulement je voulais vous rappeler que c'est à vous autres, messieurs les chefs de bataillon, à donner l'exemple, à soutenir le moral de vos soldats. Les vôtres ont eu peur.

— Sire! s'écrie le brave officier en reculant de deux pas, les lèvres pâles et agitées; Sire!... je crois avoir fait mes preuves hier, et lorsque Votre Majesté me...

— Vos soldats ont eu peur! vous dis-je, répète encore l'Empereur en élevant la voix et en fixant sur le commandant des yeux étincelants. Je m'y connais, ce me semble, et il n'y a que des lâches

ou des menteurs qui puissent se vanter de n'avoir pas eu peur au moins une fois en leur vie. Comprenez-vous, maintenant? »

Puis, se rapprochant doucement de l'officier, il avise au collet de son habit une déchirure qui a noirci la couleur tranchante du drap.

« Qu'est-ce que c'est que cela? lui demande l'Empereur avec un sourire plein d'intérêt, en même temps qu'il fourre un de ses doigts dans cette déchirure; voilà une boutonnière qui n'est plus d'ordonnance aujourd'hui.

— Je ne sais..., répond le commandant d'un ton d'indifférence : c'est peut-être un trou...

— Et cette épaulette? continue Napoléon toujours du même ton; voyez dans quel état elle est!... Il vous en faut une autre, monsieur... »

En effet, la moitié de l'épaulette avait été enlevée par un biscaïen; il n'en restait que la torsade, à laquelle pendaient encore quelques graines d'épinard écrasées.

« Sire, peut-être est-ce une balle, répond l'officier sans avoir l'air d'attacher aucune importance à ces preuves irrécusables de son courage.

— Oui, une balle qui a fait un trou : c'est cela... Un moment, monsieur! vous êtes bien pressé, dit l'Empereur avec impatience en frappant la terre du talon de sa botte; j'ai encore quelque chose à vous dire. » Et fourrant de nouveau son doigt dans la déchirure du collet qu'il élargit encore davantage, il continue : « Ce soir, monsieur le *major*, après avoir assisté à l'appel et avoir fait l'inspection de vos hommes, vous irez trouver Berthier de ma part et vous lui direz de vous donner une rosette pour boucher ce trou-là. » Et Napoléon, voyant que celui-ci s'attendrissait, se hâta d'ajouter : « Allons, soyons calme!... Allez, et faites en sorte de ne pas vous faire tuer comme vous aviez l'air tout à l'heure de m'en faire la menace, à moi votre Empereur, à moi qui vous aime et vous apprécie mieux que personne. Est-ce là de la générosité?... Allez, mauvaise tête!... »

Après lui avoir légèrement tiré la moustache, il lui tourna brusquement le dos, sans doute pour éviter une *scène de sensiblerie*, comme il le disait, et rejoignit le groupe de ses maréchaux.

La bataille d'Austerlitz avait été *un coup de foudre,* selon Napoléon, car, non-seulement elle avait terminé la campagne de 1805, mais encore elle avait anéanti la troisième coalition formée contre la France. A Austerlitz, la victoire ne fut pas douteuse; les bulletin russes avouèrent même leur défaite; mais il n'en fut pas de même pour la bataille d'Eylau, que Napoléon compara à un *tremblement de terre,* et que les Russes prétendirent avoir gagnée, bien que nous ne l'ayons jamais perdue. Cette bataille fut en effet l'une des plus terribles que la grande armée eût encore livrées. La matinée entière se passa en *pourparlers de mort*, pour nous servir de l'expression de Junot, qui, là comme ailleurs et selon son habitude, fit des prodiges de valeur. Vers les trois heures de l'après-midi, l'engagement était devenu si sanglant, que les plus déterminés en eurent horreur. Deux batteries de la garde, composées de quatre pièces de douze, sous les ordres du général Lariboissière et placées en avant de nos colonnes, tirèrent à mitraille sur les Russes pendant plus de deux heures sans intervalle et les broyèrent. La nuit seule mit fin au carnage, et notre armée bivouaqua sur le champ de bataille, dans les positions où elle avait combattu toute la journée.

Le lendemain, dès le point du jour, Napoléon était à cheval, parcourant les lignes. Les soldats dormaient encore; il défendit qu'on les éveillât pour lui rendre les honneurs d'usage, et passa ensuite sur le champ de bataille des Russes. La terre était couverte d'une couche épaisse de neige que perçaient çà et là les morts, les blessés et les débris de toute espèce. Partout de larges traces de sang sillonnaient la blancheur du sol. Les endroits où avaient eu lieu les charges de cavalerie se faisaient remarquer par une énorme quantité de chevaux tués. Des lignes de cadavres à moitié dépouillés dessinaient le plan de chaque bataillon. Les morts étaient entassés pêle-mêle avec les mourants au milieu des caissons brisés et des

canons démontés. Napoléon s'arrêtait à chaque pas, faisait questionner les blessés lorsqu'il ne les questionnait pas lui-même, et donnait des consolations et des secours à tous. Le plus horrible à voir, c'était l'intérieur d'un ravin où presque tous les blessés, par un instinct naturel, s'étaient traînés pour s'éviter de nouveaux coups.

Le zèle et les efforts de Larrey, chirurgien en chef de l'armée, et ceux des employés au service d'ambulance qu'il avait organisé avaient suffi à peine aux premiers pansements. Les moyens de transport étaient devenus nuls, car il n'existait plus ni chevaux ni voitures, tous les villages des alentours ayant été brûlés ou saccagés. Napoléon fit appel à cette population errante et sans asile que le malheur avait aigrie contre nous, et promit 20 francs à quiconque emporterait un blessé du champ de bataille. La vue de Napoléon et l'exemple qu'il donnait lui-même, plus encore que la promesse des 20 francs, produisirent l'effet qu'il attendait. Les habitants accoururent de tous les côtés : hommes, femmes, jeunes filles, enfants, vieillards, tous s'empressèrent; chaque famille avait sa brouette, et bientôt chaque blessé eut une famille.

En revenant dans la plaine, Napoléon passa sur le terrain où la vieille garde et le corps du maréchal Davoust avaient tenu tête à toute l'armée ennemie. Là gisaient seize de nos généraux, parmi lesquels les braves d'Haupoult, Dalhmann et Corbineau, commandants des divisions de la garde. En voyant cette horrible mosaïque de cadavres, il dit d'une voix sourde :

« Oh! comme la mort a passé par là! » Au même instant une longue file de chariots, de tombereaux et de brancards chargés de cadavres russes débouchait dans la plaine et venait dans sa direction. Dès que ce funèbre cortége approcha : « Halte! dit l'Empereur à son état-major, en arrêtant court son cheval : Messieurs!... chapeaux bas!... » Et se découvrant lui-même au moment où le premier brancard arriva à sa hauteur : « Honneur au courage malheureux! » ajouta-t-il en faisant un salut. Lorsque le dernier chariot eut passé devant lui, il tourna bride et s'éloigna au galop. A peine

avait-il fait trois cents pas, qu'il aperçut au loin comme une masse informe qu'un homme portait sur ses épaules. « Allez voir ce que c'est », dit-il à un officier d'ordonnance.

Celui-ci piqua des deux et revint aussitôt.

« Sire, c'est un jeune tambour que l'on conduit à l'ambulance. Il a les deux jambes emportées.

— Pauvre petit! » dit l'Empereur. Puis, faisant un mouvement brusque sur son cheval et fixant les yeux au ciel comme si un souvenir pénible fût venu tout à coup traverser sa pensée, il ajouta : « Un jeune tambour, dites-vous?... Courez, monsieur, courez pour savoir son nom, le numéro de son régiment. »

L'officier partit comme un trait. Pendant le peu de temps qu'il fut absent, Napoléon sembla agité d'une émotion qu'il tâchait vainement de maîtriser. Elle n'échappa à aucun de ceux qui étaient présents. L'officier revint.

« Sire, c'est un petit tambour du 4e régiment d'artillerie... Il se nomme Sibert; il...

— Ah ! mon Dieu! s'écria l'Empereur en interrompant le messager. Assez, monsieur; je n'en veux pas savoir davantage ! » Et, laissant tomber les rênes de son cheval, il se couvrit le visage de ses deux mains, en disant d'une voix entrecoupée : « Malheureuse mère!... pauvre enfant!... Oh! la guerre! la guerre!... » Puis, piquant des deux, il s'éloigna au galop. Tout le monde le suivit en silence.

La veille de la bataille, c'est-à-dire le 7 février 1807, en passant en revue, dans la vaste plaine qui borde la Passarge, le 4e régiment d'artillerie à pied, Napoléon avait, en effet, remarqué le petit Sibert, âgé tout au plus de douze ans, tambour de la 1re compagnie de ce régiment, où son père, mort à Austerlitz, avait été canonnier. La mère du jeune Sibert était cantinière et veillait avec tendresse sur un autre de ses fils, un peu plus âgé, qui était fifre dans le 20e de ligne. L'Empereur, surpris de la petite taille de Sibert, qui semblait avoir peine à porter sa caisse, s'était approché de lui en sou-

riant; puis, d'un geste caressant, lui avait pris le menton et lui avait dit en lui relevant la tête :

« Quel âge as-tu donc, petit tapin?

— Bientôt douze ans, mon Empereur.

— Ceux qui t'ont amené ici ont eu tort; ils auraient dû attendre encore trois ou quatre ans.

— Mon Empereur, c'est ma mère qui l'a voulu.

— Tu lui diras de ma part, à ta maman, qu'elle n'a pas le sens commun. Au reste, elles sont toutes de même. Comment s'appelle-t-elle, ta mère?

— Sibert, mon Empereur; elle est cantinière du 20e régiment de ligne. Elle vous connaît bien, allez!... et mon frère François aussi!

— Ah! tu as un frère... Il est sans doute avec la maman?

— Oui, mon Empereur; mais lui, il est plus grand que moi.

— Tu diras à ta mère que je t'ai trouvé trop jeune pour faire cette campagne. De beaux soldats, ma foi! à opposer aux cuirassiers de Wittgenstein!

— Oh! que non! avait répondu Sibert en se haussant sur la pointe des pieds, je connais déjà toutes mes batteries. M. Romeuf, notre tambour-maître, me donne tous les jours des leçons particulières.

— Ah! c'est différent! avait repris Napoléon en faisant un geste d'approbation dérisoire. Du moment que M. Romeuf, le tambour-maître, te donne des leçons particulières, il n'y a plus rien à dire : je n'en savais rien. Au surplus, nous serons à même demain de juger de ses talents et des progrès que tu as pu faire. »

Et l'Empereur s'était éloigné en riant et en imitant les manières du petit tambour.

Mais le lendemain, le digne enfant avait tenu parole, car, en battant la charge avec l'aplomb d'un vieux soldat, au moment ou une batterie russe cherchait à démonter celles de son régiment, un

éclat d'affût avait broyé les deux genoux du petit Sibert, qui s'était encore écrié, gisant sur la neige :

« Haut le bras!... feu!... Vive l'Empereur! » Puis il s'était adressé à un vieux sergent de canonniers : « Oh! mon parrain, lui avait-il dit d'une voix lamentable, ne me laisse pas là! ce soir les *Kinserlichs* me couperont en morceaux pour me manger! emporte-moi, je t'en prie, jusqu'aux fourgons du 20e, pour que je puisse embrasser encore une fois maman avant de mourir. »

L'artilleur l'avait déjà mis sous son bras et se disposait effectivement à l'emporter, lorsqu'après avoir remis à un autre servant le refouloir qu'il faisait manœuvrer, un boulet russe, *en plein fouet*, vint couper en deux le vieux sergent : parrain et filleul restèrent sur la place. Ce ne fut que le lendemain qu'un charretier des ambulances, s'apercevant que le petit tambour respirait encore, lui avait fait boire un demi-verre d'eau-de-vie, qui avait ranimé ses forces, et l'avait déjà chargé sur ses épaules lorsqu'il fit rencontre de l'Empereur.

Le pauvre enfant supporta sans jeter un cri la double amputation, qui lui fut faite par le chirurgien-major de son régiment, et vécut assez longtemps pour recevoir la croix de la Légion-d'Honneur que Napoléon avait envoyée sur-le-champ à son colonel pour qu'il la lui remît, mais non point assez pour voir accomplir le dernier vœu qu'il avait formé : celui d'embrasser sa mère, occupée loin de là à panser son autre fils François, qui, lui aussi, avait été blessé la veille.

Cette lugubre visite du champ de bataille, et surtout la rencontre du petit Sibert, avaient profondément attristé l'Empereur. Le major-général tâchait de le consoler en lui disant que nos pertes avaient été exagérées, et en lui faisant valoir la gloire nouvelle que la journée d'Eylau ajoutait à ses précédents triomphes :

« Berthier, répondit Napoléon, en de telles circonstances le cœur parle plus haut que la politique : c'est alors que la gloire n'a plus d'illusion. »

La rédaction du bulletin de cette bataille offrit les traces des

pénibles pensées qui remplissaient l'âme du vainqueur. Au bas de la minute, l'Empereur avait ajouté de sa main : « Le spectacle du « champ de bataille d'Eylau est bien fait pour inspirer aux princes « l'amour de la paix et l'horreur de la guerre. »

EBERSBERG. — ESSLING. — WAGRAM.

Tout le temps que dura la campagne d'Autriche, Napoléon fut ce que Boileau eût appelé un *foudre de guerre*. Furieux que les Autrichiens eussent osé le prévenir en portant le premier coup, il fondit sur eux avec l'impétuosité d'une trombe; en moins de trois mois il anéantit leur armée et entra dans Vienne, dont il força les vieux remparts à s'abaisser, pour la seconde fois, devant la grande armée. Davoust, Marmont et Macdonald furent les héros de cette mémorable campagne; Lannes, Saint-Hilaire, Pouzet, Lasalle, d'Espagne et d'autres généraux non moins fameux en furent les glorieuses victimes; car, il faut l'avouer, dans cette campagne si remplie de prodiges, le deuil accompagna souvent le cortége triomphal du vainqueur. Napoléon disait-il à un de ces héros : « Marche ! » il marchait ; lui disait-il : « Meurs ! » il mourait.

Le 3 mai, le combat d'Ebersberg fut comme la préface des victoires qui allaient bientôt se succéder. Le lendemain 4, Napoléon entra dans cette ville à laquelle les Autrichiens avaient mis le feu, la veille, en l'abandonnant. Tous les édifices étaient réduits en cendres, et les malheureux blessés qui s'y étaient réfugiés avaient été brûlés. On n'en retrouva qu'un petit nombre de vivants au milieu de la grande place, où les flammes n'avaient pu les atteindre; mais le reste des rues et des maisons présentait le plus hideux spectacle. Pour achever le tableau, il suffira de dire que l'incendie était à peine éteint, faute d'aliments, que l'on fut obligé de faire passer les cuirassiers et l'artillerie à travers la ville, pour les porter sur la route

de Vienne. Que l'on se figure tous ces hommes morts et torréfiés par l'incendie, foulés ensuite aux pieds des chevaux et écrasés sous la roue des canons! Pour sortir de la ville par la porte devant laquelle le général Cohorn avait perdu tant de monde, il fallait marcher dans un bourbier de chair humaine. Pour tout enterrer, on fut obligé de se servir de pelles, comme pour nettoyer un chemin. En parcourant des yeux cet affreux spectacle, l'Empereur dit à ses aides de camp :

« Il faudrait que tous les agitateurs de guerres vissent de telles monstruosités : ils sauraient ce que leurs projets coûtent à l'humanité! »

Ce général Cohorn, descendant du célèbre ingénieur hollandais de ce nom, commandait dans le corps de Masséna une brigade d'infanterie légère composée de Corses. Cohorn était un homme magnifique, grand dissipateur, aimant le jeu et la bonne chère pardessus tout, et se battant avec un courage vraiment surhumain. Il avait, à la tête de sa brigade, résisté aux attaques successives que les Autrichiens avaient tentées sur le point qu'il occupait, et voulant en finir avec eux et s'emparer de la petite ville d'Ebersberg, il avait passé au pas de course toute la longueur du pont qui la défendait, sous le feu de douze pièces de canon ennemies placées à l'extrémité opposée et sous une grêle de mitraille et de mousqueterie qui lui était tirée des étages supérieurs de la ville. Il y avait là de quoi faire reculer d'effroi les plus intrépides; mais Cohorn, dont la valeur s'exaltait en proportion du danger, ne s'en irrita que davantage, et malgré tout il arriva sur l'autre rive.

Or, le lendemain, l'Empereur, en passant devant le front de cette brigade, dont il ne restait pas la moitié sur pied, adressa la parole en italien à quelques-uns des soldats pour s'assurer s'ils n'étaient pas démoralisés par la perte effrayante qu'ils avaient éprouvée la veille; puis, arrivé devant leur chef :

« Général, lui dit-il d'un ton sévère, vous vous êtes imprudemment engagé hier; je n'aime pas les bravades inutiles.

— Sire, c'est que la gloire est comme le vin de Champagne, elle monte à la tête.

— Mais, monsieur, le sang des soldats n'est pas comme l'argent que vous jetez par les fenêtres : ce sang ne saurait être trop économisé. Voyez ce qui reste de votre brigade! à peine la moitié!

— En ce cas, Sire, il y en a encore pour une fois!

— Quel diable d'homme!... » murmura Napoléon en s'éloignant, plein tout à la fois d'épouvante et d'admiration pour cette réponse d'un cynisme si sublime. Il fallait les géants de cette époque pour prononcer de telles paroles.

Trois semaines après l'affaire d'Ebersberg, c'est-à-dire le 22, un autre combat non moins opiniâtre, celui d'Essling, s'engageait entre les deux armées. Masséna y échangea son titre de duc contre celui de prince; mais la France et Napoléon y firent une perte irréparable, celle du maréchal Lannes, qui fut blessé mortellement. La bataille dura trente heures : des deux côtés les pertes furent énormes; les Autrichiens comptèrent plus de neuf mille morts. Le 23, les premiers rayons du jour trouvèrent Napoléon parcourant le champ de bataille. La nuit avait été employée à relever les blessés; de tous les côtés on ensevelissait des morts. Quelque horrible que fût ce spectacle, il avait attiré de toutes les campagnes environnantes un grand nombre de curieux. De pauvres habitants s'occupaient à ramasser les boulets, les cuirasses et les armes qu'on voyait éparses çà et là. Tous les villages voisins avaient plus ou moins souffert par l'incendie et le pillage. Des paysans rôdaient tristement autour des restes de bivouacs pour tâcher de recueillir les débris de quelques portes, de quelques volets, et retirer leurs meubles des tas de bois que les feux du camp n'avaient pas consumés. L'Empereur, qui avait sous les yeux ce désolant tableau, se montra profondément sensible aux calamités qui l'entouraient.

Son premier soin, en arrivant à la maison du village d'Ebersdorff qui lui servait de quartier-général, fut de donner à la hâte ses instructions à tous les chefs de corps, après quoi il s'écria :

« Maintenant occupons-nous des hôpitaux. »

Il donna l'ordre à ses aides de camp de les visiter tous. Ceux-ci portèrent une gratification de 60 francs en écus à chaque soldat blessé, et de 150 à 1,500 francs aux officiers, selon les différents grades : il en fit donner de plus considérables aux généraux qui étaient dans cet état. Pendant plusieurs jours les aides de camp de l'Empereur n'eurent pas d'autre mission. Napoléon avait recommandé qu'on ajoutât à cette distribution tout ce qui était fait pour consoler ces malheureux blessés. Par exemple on procédait à ces visites en grand uniforme, en compagnie du commissaire des guerres, des officiers de santé, des médecins et des chirurgiens en chef et du directeur. Le secrétaire de l'hôpital marchait en avant avec le registre des malades. Il les nommait à haute voix, ainsi que le régiment auquel ils appartenaient; puis on mettait douze pièces de cinq francs à la tête du lit du blessé. Il y avait là quatre valets de pied de l'Empereur en grande livrée, portant des corbeilles pleines d'or et d'argent. Les sommes affectées à ces gratifications n'étaient pas prélevées dans les caisses de l'armée : elles provenaient de la cassette particulière de Napoléon. On pourrait faire un recueil bien précieux pour l'histoire et pour la gloire de l'Empereur de toutes les expressions de la reconnaissance de ces braves gens : de grosses larmes disaient encore qu'ils étaient sensibles à ce souvenir de leur Empereur.

Pendant la bataille d'Essling, les ponts qui servaient aux communications de l'armée française, placée en quelque sorte à cheval sur le Danube, ayant été rompus, cet événement pouvait compromettre le sort des vainqueurs : le général Bertrand fit des prodiges d'audace en construisant trois ponts sur le fleuve. Ces travaux durèrent plus d'un mois, durant lequel les troupes furent réduites à manger une partie des chevaux de selle. Elles supportèrent gaiement toutes ces privations; la garde même fut obligée de faire la soupe dans le pectoral des cuirasses avec de la chair de cheval assaisonnée, en guise de sel, avec de la poudre à canon. Heureusement la sollicitude de

Napoléon devait être bientôt couronnée de succès. Le 5 juillet, la bataille d'Enzersdoff, gagnée par les Français, et celle de Rabb, quinze jours auparavant, par l'armée d'Italie, qui venait d'opérer sa jonction avec la grande armée, furent suivies de la fameuse bataille de Wagram, qui, selon l'Empereur, devait prouver aux Autrichiens qu'*il n'y allait pas de main morte.* Le 5 juillet, veille de cette bataille, contre son habitude il ne dormit pas du tout. Ses aides de camp se tenaient debout pour lui garantir les yeux de l'ardeur du feu derrière le pan de leurs manteaux; mais soit qu'il eût froid, soit que son esprit fût trop occupé des événements qui devaient avoir lieu le lendemain, il voulut tout voir par lui-même, et, revêtu de sa petite redingote grise, il alla inspecter les bivouacs que sa garde avait formés autour de son quartier. Il partit seul, à une heure du matin, par une nuit sombre et pluvieuse. Arrivé à un des bivouacs où tous les hommes s'étaient endormis auprès d'un feu presque éteint, il vit des pommes de terre qui cuisaient sous la cendre : il lui prit fantaisie d'en manger une, et il se mit en devoir de la tirer du feu en écartant quelques charbons à l'aide de la pointe de son épée. Au même instant l'un des dormeurs ouvrit les yeux, et apercevant un individu en train de lui ravir une part de son souper, il lui cria d'un ton brusque, sans cependant bouger de sa place :

« Eh! dis donc, *monsieur Sans-Gêne !* si tu voulais bien respecter nos pommes de terre et aller chercher des comestibles ailleurs!

— Mon camarade, répondit l'Empereur en se faisant un *cache-nez* du collet de sa redingote qu'il releva, j'ai tellement faim que tu me permettras bien d'en prendre seulement une seule.

— Ah! c'est différent; passe pour une et même pour deux, puisque tu as de l'appétit; mais dépêche-toi : demi-tour à droite et par file à gauche, pas accéléré..., marche! »

Comme Napoléon ne se pressait pas d'obéir à l'invitation, le soldat répéta plus vivement encore son commandement, en ajoutant :

« Ne te le fais pas réitérer, car je ne suis pas de bonne humeur pour le moment. »

Napoléon n'en continua pas moins à fouiller dans les cendres; alors le soldat, perdant patience, se leva, s'élança contre le maraudeur, et déjà il l'avait saisi par le collet lorsqu'il reconnut l'Empereur...

Peindre la stupéfaction, la honte et la douleur du grognard serait impossible. Tombant alors aux pieds de Napoléon : « Mon Empereur, lui dit-il en embrassant ses genoux, je suis un brigand! faites-moi fusiller indéfinimeut! j'ai mérité la mort!

— Tais-toi, lui répond l'Empereur à voix basse, en lui mettant la main sur la bouche, tu vas réveiller tes camarades, qui ont besoin de repos.

— Non, mon Empereur, il faut que tout le monde sache que je suis un scélérat, que j'ai osé porter la main sur mon Empereur, et que je mérite d'être fusillé... Je veux être fusillé!

— Relève-toi, te dis-je, je ne t'en veux pas; c'est moi qui ai eu tort; j'ai été entêté; je n'aurais pas dû toucher à vos pommes de terre.

— Ah! mon Empereur! tenez, tenez, prenez celle-ci, c'est la plus cuite...; non, celle-là, c'est la plus grosse... Ah! misérable que je suis!... prenez-les toutes, Sire..., je veux être fusillé! »

Et le soldat lui présentait, les unes après les autres, les pommes de terre qu'il allait chercher avec ses doigts au milieu des charbons ardents.

« Tu vas te brûler les mains, malheureux! lui disait Napoléon en cherchant à le relever; garde tes pommes de terre, je n'ai plus faim.

— Oh! Sire, voyez comme celle-là est bien rissolée. Je suis un brigand! j'ai mérité la mort! Je veux être fusillé! »

Puis il attirait à lui le pan de la redingote de l'Empereur, qu'il couvrait de baisers. Napoléon, voulant mettre fin à cette scène qui pouvait devenir fatale à ce soldat si elle avait eu des témoins, lui dit d'un ton d'impatience : « Ah çà! veux-tu bien te taire et me laisser partir, ou je me fâche! » Lui ayant enfin fait lâcher prise,

il ajouta à voix basse : « Je te pardonne, je ne t'en veux plus, sois tranquille pour le présent comme pour l'avenir » ; et, mettant le doigt sur ses lèvres, il ajouta : « Mais surtout ne parle de ceci à personne. » Cela dit, il s'éloigna et revint à son quartier.

Le 6 juillet, à trois heures du matin, Napoléon était à cheval et parcourait le terrain en avant du centre de son armée : « Il s'agit de voir clair dans l'échiquier », avait-il dit à son état-major, et à quatre heures, par le plus beau temps du monde, une forêt de baïonnettes étincelait au soleil dans l'immense plaine de Wagram : une immense artillerie la précédait. Tel était le prélude de cette fameuse bataille où, durant l'action, au dire du général Dupas, une colonne entière d'Autrichiens *disparut* du champ de bataille, sans qu'on pût jamais savoir quel avait été son sort. Cette large plaine qui, deux jours auparavant, était couverte de riches moissons, n'était plus, le soir, qu'un horrible charnier, où des cadavres entassés gisaient dans le sang parmi des habitations à demi consumées. Le carnage fut si grand, que le 10, c'est-à-dire quatre jours après la bataille, on ramassait encore, au milieu des blés, des hommes mutilés que leurs blessures n'empêchaient pas de crier : Vive l'Empereur ! Pour sa part, Napoléon s'était exposé avec la témérité d'un soldat; et, au fort de l'action, dans le moment même où l'on se bat à coups de canon comme on se bat à coups de fusil, quand on fait des feux de peloton, le général Wather, commandant les grenadiers à cheval de la garde, lui avait crié :

« Encore une fois, Sire, ce n'est pas votre place ! Retirez-vous, ou je vous fais enlever par mes grenadiers, et *coffrer* jusqu'à ce soir dans un de mes caissons.

— Il en serait capable », avait dit Napoléon au prince de Neufchâtel, en s'éloignant au pas de son cheval.

Le soir, en présence de tous les chefs de corps qui s'étaient rassemblés à son bivouac, Napoléon dit en se frottant les mains :

« Ah ! ah ! messieurs, je savais bien hier que je planterais aujourd'hui de la graine de maréchaux. Il en est parmi vous quelques-uns

dont je veux changer l'épée en un bâton brodé d'abeilles! qu'en pensez-vous? »

Personne ne disait mot, mais le cœur battait fortement à tous. Parmi les généraux de division qui étaient présents se trouvait Marmont. Jusqu'alors il n'avait eu aucune part aux faveurs impériales. Tout fier d'avoir pu exécuter le matin un de ces mouvements qui décident du gain d'une bataille, Marmont se mit aussitôt en évidence, croyant ainsi obtenir au moins une louange; mais Napoléon a deviné son intention, et passant brusquement devant lui :

« Vous avez manœuvré *comme une huître!* » lui dit-il en lui jetant un regard sévère.

Cette apostrophe était cruelle, d'autant plus que Marmont s'était particulièrement distingué et que, plus que tout autre, il avait payé de sa personne. Aussi rentra-t-il à son quartier le désespoir dans l'âme.

« Mon ami, dit-il à un des généraux qui servaient sous ses ordres, je suis un homme déshonoré, je suis perdu, je dois m'attendre à la plus éclatante disgrâce! Quelle ingratitude!...

— Allons donc, mon général, c'est une plaisanterie : l'Empereur a voulu vous éprouver; vous savez que dans ses moments de gaieté, surtout après une affaire, il est quelquefois un peu caustique; mais au fond il est bon, il est juste; il est impossible que tôt ou tard il ne reconnaisse pas les services que vous avez rendus aujourd'hui.

— Non, mon ami, vous vous abusez; je connais l'Empereur mieux que vous : le coup d'œil qu'il m'a lancé m'en dit assez. »

Au même instant, un aide de camp du prince de Neufchâtel entre dans la tente, et s'adressant à Marmont :

« Mon général, l'Empereur vous demande; il vous attend. »

A ces mots Marmont tressaillit et changea de couleur.

« Eh bien! mon cher, dit-il à son ami en hochant la tête, vous le voyez! Après tant de dévouement!... N'importe! allons! »

A peine vingt minutes s'étaient-elles écoulées que Marmont était

de retour. Sa physionomie, l'instant d'avant si pâle et si triste, était cette fois fort animée. Il marchait vite, un papier à la main. Du plus loin que son ami l'aperçut il ne douta plus de son malheur.

« Hélas! mon cher général, lui dit-il d'un ton piteux, c'est donc vrai ; l'Empereur veut que vous ayez manœuvré *comme une huître...?*»

— Eh non, mon cher, je suis duc et maréchal!...» répondit Marmont, en agitant au-dessus de sa tête le papier qui n'était autre que sa nomination.

Le lendemain de la bataille de Wagram, à quatre heures du matin, l'Empereur sortit de sa tente, qui avait été dressée sur le champ de bataille même; et, se promenant autour des bivouacs du quartier-général, seul, à pied, et, chose extraordinaire, sans chapeau, il s'entretint familièrement avec les soldats de sa garde. Sa figure exprimait la satisfaction et la confiance. Sur les six heures, étant monté à cheval, il se mit à parcourir le champ de bataille, pour voir si l'administration de l'armée avait fait son devoir. On était au moment de la récolte, les blés étaient très-hauts et l'on ne voyai pas les hommes couchés par terre, de sorte que plusieurs de ces malheureux blessés, qui n'avaient point été aperçus la veille, avaient, en guise de signal, mis leur mouchoir au bout de la crosse de leur fusil fiché en terre du côté de la baïonnette pour qu'on vînt à leur secours. Napoléon alla lui-même à chaque endroit où il aperçut un de ces signaux, parla aux blessés qui s'y trouvaient, et ne voulut pas retourner à sa tente avant que le dernier eût été enlevé. Il n'avait gardé personne autour de lui, et avait ordonné au grand-maréchal de se charger de cette surveillance et de faire actitiver le plus possible le service des ambulances. Tout en continuant de parcourir le champ de bataille, Napoléon s'arrêta un moment sur l'emplacement qu'avaient occupé la veille les deux divisions de Macdonald et de Marmont. La terre y avait été labourée par les boulets, et il put juger de l'énormité des pertes qu'avaient faites les Autrichiens. Sur une étendue d'environ une lieue carrée, il n'y avait pas un endroit qui ne fût couvert de morts ou de blessés. Cela formait

des montagnes de cadavres. Le reste du sol était couvert de biscaïens aussi nombreux que des grêlons après un violent orage.

L'Empereur reconnut parmi les morts le colonel d'un régiment d'*infanterie de bataille*, dont il avait eu à se plaindre. Cet officier, qui avait fait la campagne d'Égypte avec lui, avait ensuite fait preuve d'ingratitude envers son général en chef, croyant ainsi gagner les bonnes grâces du général Kléber. Au retour de l'armée d'Égypte en France, Napoléon, qui avait eu beaucoup de bienveillance pour ce chef de corps, durant la campagne d'Austerlitz, ne lui avait témoigné aucun ressentiment; mais en revanche il ne lui avait accordé aucune des faveurs dont il s'était plu à combler tous ceux qui l'avaient accompagné, soit en Italie, soit en Egypte. En le voyant étendu sur le champ de bataille, l'Empereur le regarda un moment d'un œil attendri, et dit ensuite :

« Je suis fâché de n'avoir pas trouvé l'occasion de lui parler hier: je lui aurais dit que depuis longtemps j'avais tout oublié, excepté ses services. »

A un cri de Vive l'Empereur qui vint alors frapper son oreille, Napoléon se retourne et aperçoit à quelques pas de lui, étendu sur le revers d'un petit fossé, un canonnier du 6e régiment d'artillerie qui n'avait plus de jambes. Il s'approche de ce soldat :

« Est-ce donc là tout ce que tu as à me dire ? » lui demande Napoléon avec bienveillance.

« Pour le moment, oui, mon Empereur; cependant il est bon que vous sachiez que j'ai, à moi seul, *démantibulé* quatre pièces de canon à ces satanés de *Kinzerlichs*, et que c'est le plaisir de les avoir enfoncés qui me fait oublier que je vais *tortiller de l'œil indéfiniment.* »

Napoléon ému serra la main de ce canonnier, et lui dit :

« Si tu en reviens, mon brave, à toi l'hôtel des Invalides et la pension.

— Merci, mon Empereur; mais la saignée a été trop forte pour que j'aille jusque-là. Quant à ma pension, je crois qu'elle ne vous

coûtera pas cher, car je vois bien qu'il faut descendre la garde pour la dernière fois; et voilà pourquoi je jouis de mon reste pour crier : Vive l'Empereur! enfoncés les Kinzerlichs! »

Non loin de ce petit fossé, l'Empereur aperçut un jeune maréchal-des-logis de carabiniers qui vivait encore, quoiqu'un biscaïen lui eût fracassé la tête; mais la chaleur et la poussière ayant coagulé le sang presque aussitôt, le cerveau n'avait reçu aucune impression de l'air extérieur, et ce sous-officier pouvait espérer de survivre à cette blessure. Napoléon met pied à terre précipitamment, lui tâte le pouls, et à l'aide de son mouchoir lui ayant débouché les narines qui étaient pleines de terre, il lui versa quelques gouttes d'eau-de-vie sur les lèvres. Le blessé ouvrit les yeux, parut d'abord insensible à l'acte d'humanité dont il était l'objet, puis il fixa ses regards sur l'Empereur qu'il reconnut; ses yeux se remplirent de larmes ; quelques paroles entrecoupées s'échappèrent de sa bouche :

« Oh ! mon Empereur, c'est bon de mourir comme cela », dit-il en faisant un effort pour saisir une des mains de l'Empereur, qui lui soutenait la tête; « mais dépêchez-vous : il y en a d'autres qui attendent; pour moi, c'est fini ! » et le brave carabinier mourut entre les mains de l'Empereur.

Napoléon remonta à cheval sans dire mot, et, rebroussant chemin, revint au milieu de ses troupes, qui commençaient leur mouvement pour suivre l'ennemi en pleine retraite. Arrivé non loin du maréchal Macdonald, il s'arrêta, et lui tendant la main :

« Touchez là, Macdonald, et sans rancune. Maintenant, nous rons toujours amis, et, pour gage de ma parole, je vous enverrai ce soir votre bâton de maréchal, que vous avez si glorieusement gagné hier. Au revoir. »

Depuis quelques années, Macdonald était resté dans une sorte de disgrâce dont il nous serait difficile d'expliquer le motif.

A peine Napoléon avait-il quitté Macdonald qu'il aperçut un soldat qui semblait diriger ses pas chancelants vers lui : son costume avait quelque chose d'étrange. La tête empaquetée dans des langes qui

ressemblaient assez aux turbans des Mamelucks de la garde, ce blessé avait sur les épaules un dolman richement brodé qui provenait de la dépouille de quelque officier supérieur autrichien, un large pantalon de toile blanche fermé au-dessus de la cheville, comme les portaient les grenadiers de la garde, en campagne.

« Qu'est-ce que cette mascarade?» dit l'Empereur en fronçant le sourcil, et en arrêtant son cheval au moment où ce singulier personnage était arrivé près de lui.

— Mon Empereur, s'écria le soldat en faisant le salut militaire, me *revoilà!*

— Ah! ah! fit Napoléon, se doutant bien à ce langage, que cet homme, malgré sa mise hétéroclite, devait être un de ses grognards privilégiés; comment t'appelles-tu?...

— Est-ce que vous ne vous souvenez plus de moi, mon Empereur?

— Comment veux-tu que je te reconnaisse ainsi fagoté!

— C'est vrai; je dois avoir l'air d'un turc d'Egypte. Ce sont ces farceurs de carabins qui m'ont déguisé ainsi, hier soir, après m'avoir ficelé la tête pour que je n'en perde pas les morceaux. Malgré les conseils de mes chefs, j'ai mieux aimé vous voir aujourd'hui que de me rendre à l'hôpital, persuadé que cela me ferait plus de bien. Je me sens déjà plus de forces!

— J'en suis enchanté. Mais tout cela ne me dit pas qui tu es?...

— Je suis l'homme aux pommes de terre, dit le soldat d'un ton presque mystérieux en baissant la voix et en se rapprochant de l'Empereur; vous savez... avant-hier..., c'est moi qui ai eu la scélératesse..., et dire qu'on ne m'a pas fusillé!

— Ah! c'est toi! se hâta d'ajouter Napoléon; tu as donc été blessé grièvement à la tête?

— Un rien du tout : trois coups de latte sur la *coloquinte!* Sans ma queue, le grand *Lansmann* me décollait la boule; et j'ai senti le moment où je n'avais plus qu'à courir après pour la ramasser. Mais, c'est égal, j'avais mérité mieux que ça! j'avais mérité d'être...

— Cela ne sera rien, tranquillise-toi ; avec quelques compresses d'eau-de-vie camphrée...

— C'est ce que les carabins m'ont dit. Aussi, depuis hier, j'en ai déjà bu pas mal. »

Ici, Napoléon ne put s'empêcher de rire de la manière dont ce soldat avait jugé à propos de s'appliquer le remède ; puis, reprenant son sérieux, il ajouta d'un ton plein de bienveillance :

« Je sais que tous, vous vous êtes conduits en braves. Que veux-tu? de l'argent?

— De l'argent! fi donc, mon Empereur! j'en ai de trop : ma masse est au grand complet. A votre service...

— C'est donc de l'avancement dans ton régiment?

— Pas si conscrit! je suis trop vieux maintenant. Depuis treize ans, j'ai moisi dans les chevrons. Ce que je voudrais... oh! mon Empereur!... voyez-vous, ce qu'il me faut..., c'est...»

Et comme le vieux grenadier mettait une sorte d'hésitation ou plutôt de modestie à faire l'aveu de l'objet de ses désirs, Napoléon tâcha de l'enhardir en lui disant :

« Voyons, explique-toi, parle : je suis pressé ; on m'attend.

— Eh bien ! c'est le bijou en question que je voudrais, reprit le soldat, la poitrine comme soulagée d'un poids énorme.

— Ah! je comprends..., tu n'es pas difficile, toi!... mais l'as-tu mérité?»

A cette demande, le vieux guerrier redressa la tête avec fierté, et fixant sur l'Empereur un regard étincelant, il reprit avec emphase et en traînant chacune de ses paroles :

«Si je l'ai mérité!... Quelle bêtise! mais mon Empereur, puisque voilà cinq batailles de suite où je fais mon possible pour me faire tuer sans avoir ce bonheur-là : Austerlitz, Iéna, Eylaud, Friedland, et hier, avec ces grands *Lansmanns* qui ont des casques en pain de sucre, des sabres de deux aunes!... Si je l'ai mérité!... Mais je l'ai encore plus mérité que d'être fusillé l'autre nuit!

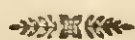
— C'est bon! c'est bon! se hâta d'interrompre Napoléon ; et

puisqu'il en est ainsi, je crois que tu l'as bien gagnée; tiens!... mais promets-moi de te rendre à l'instant même à l'hôpital pour te faire soigner.»

En disant ces mots, Napoléon avait détaché sa croix et l'avait offerte au soldat. Celui-ci, en la recevant des mains de l'Empereur, était tombé à deux genoux et l'avait portée convulsivement de son cœur à ses lèvres et de ses lèvres à son cœur, sans pouvoir même, dans l'excès de son ravissement, trouver une parole de remerciement. Quant à Napoléon, accoutumé à ces sortes de scènes, il avait profité de l'extase dans laquelle le vieux brave était plongé pour continuer sa marche vers Znaim où il devait aller coucher. Seulement, lorsqu'il eut fait une trentaine de pas, il tourna la tête, et apercevant le grenadier qui, resté à genoux à la même place, avait les bras tendus vers lui, il lui fit de la main un signe amical, comme s'il eût voulu lui dire : «Adieu, nous nous reverrons.»

Le soldat se releva et couvrit de baisers cette croix qu'il contemplait avec ivresse; puis, il murmura d'une voix sombre et comme sous le poids d'un remords poignant :

«Et quand je pense que c'est à lui que je refusais une pomme de terre!...»



LE RETOUR.



Deux jours seulement avant son départ de Paris pour le quartier-général impérial de l'armée (en juin 1815), un officier supérieur de la vieille garde [1], ami d'enfance d'un de mes oncles, lui remit la relation d'un voyage qu'il avait fait, quelques mois auparavant, à l'île d'Elbe, en lui disant :

« Je vous confie mon histoire et celle du 20

[1] Cet officier est celui dont il a été question dans la déclaration du 15 mars, au prince d'Essling, alors gouverneur de la 8e division militaire, par M. P***, débarqué de l'île d'Elbe avec Napoléon, et arrêté à Toulon par ordre du préfet du Var.

mars. L'Empereur, lors de son rétablissement sur le trône, n'ayant pas parlé de moi, j'ai dû me taire; mais je suis aussi jaloux que lui de vivre dans la postérité. Je veux qu'elle connaisse la part que j'ai prise au retour de Napoléon en France. J'ai le pressentiment que je serai tué dans cette campagne. Gardez donc cet écrit, et promettez-moi de le publier un jour. »

Mon oncle le promit à son ami. Le pressentiment dont il lui avait fait part se réalisa : il fut tué à Waterloo. Mais l'Empereur ne l'avait pas oublié, car au retour des désastres du Mont-Saint-Jean, il demanda à mon oncle s'il savait ce qu'était devenu M. P***.

« Sire, il a été tué sur le fameux plateau défendu par la garde de Votre Majesté, lui répondit-il.

— Il est bien heureux!... fit Napoléon ; puis il ajouta : Vous a-t-il dit qu'il est venu à l'île d'Elbe?

— Oui, Sire : il m'a même remis, il y a quelques jours, la relation de son voyage et des entretiens qu'il a eus, m'a-t-il dit, avec Votre Majesté.

— Il faudra me donner cette relation, je l'emporterai : elle me servira pour mes Mémoires que je veux écrire un jour.

— Sire, je ne l'ai plus.

— Qu'en avez-vous donc fait? il faut la ravoir à quelque prix que ce soit et me l'apporter demain.

— Je l'ai déposée dans les mains d'un ami qui n'est pas à Paris en ce moment.

— Ainsi, cette relation va courir le monde?

— Non, Sire; elle est renfermée sous enveloppe, dans une boîte dont j'ai la clef; mais je ne puis la remettre à Votre Majesté avant son départ : elle pourra, dans tous les cas, en avoir connaissance; car je me propose, suivant les volontés de mon malheureux ami, de la faire imprimer, à moins que Votre Majesté ne me le défende.

— Non, je vous le permets; seulement il faut en retrancher ce qui pourrait compromettre ceux qui m'ont montré de l'attachement. Si P*** a rapporté fidèlement tout ce qui s'est passé, les Français

verront que je me suis sacrifié pour eux, et que ce n'est pas l'amour du trône qui m'a ramené en France, mais le désir de rendre à un grand peuple les biens les plus chers : son indépendance et sa gloire. Il faudra prendre garde qu'on ne vous *vole* votre manuscrit, *ils* le falsifieraient : faites-le passer en Angleterre à ***. Il le fera imprimer : il m'est dévoué, il pourra vous être utile. Je vous donnerai un mot d'écrit pour lui, entendez-vous?

— Oui, Sire.

— Mais faites tous vos efforts pour retirer ce manuscrit avant mon départ. Je vois bien que vous y tenez; je vous le laisserai : je veux seulement le parcourir. »

En effet, mon oncle le retira, le donna à l'Empereur, qui le lui rendit après l'avoir lu, en lui disant :

« P*** a dit la vérité et rien que la vérité. Conservez scrupuleusement ce manuscrit pour la postérité; au moins cette fois l'histoire saura à quoi s'en tenir. »

Mon oncle ne publia jamais cette relation. J'ignore pour quel motif, car je lui ai souvent entendu répéter que c'était son intention. Je l'ai retrouvée dans la multitude de paperasses qu'il a laissées après sa mort : je remplis aujourd'hui ses intentions. Toutefois, je me suis permis de faire subir à cette relation quelques suppressions, et à enlever quelques phrases injurieuses aux Bourbons, parce que je me suis fait cette loi de ne jamais dire de mal de personne, et de ne pas accabler, par d'inutiles récriminations, une famille qui a payé assez cher son imprévoyance et son entêtement.



En apprenant qu'on avait mis en question sa translation à Sainte-Hélène (disait M. P*** dans sa relation) et que des vainqueurs d'un jour, envers lesquels il s'était montré si généreux après tant de batailles décisives, avaient peut-être résolu déjà de l'ensevelir vivant dans les mers des tropiques, Napoléon hésita d'autant moins à pré-

venir le coup qui le menaçait, que les journaux et toutes les nouvelles venues de France lui révélaient un grand mécontentement national. Mais tandis que tout présageait un prochain bouleversement, que faisait Napoléon à l'île d'Elbe?

Privé de toute ambition, il semblait préférer à sa grandeur passée une vie modeste et paisible; aux nobles agitations de la guerre, un doux repos; aux méditations de son génie, un désœuvremen agréable. L'étude de la botanique, le soin de sa maison, les plantations qu'il avait faites, celles qu'il projetait encore, occupaient plus particulièrement ses loisirs. On a prétendu, mais à tort, qu'il conservait son goût pour les exercices militaires. Pendant son séjour à Porto-Ferrajo, il ne passa pas une seule revue : il paraissait n'avoir plus d'attrait pour les armes.

Pendant les premiers temps de sa retraite, Napoléon n'éprouvait qu'un besoin vague de régner. Affligé des maux de la France, qu'il aimait passionnément, fatigué des vicissitudes de la fortune, dégoûté des hommes, il appréhendait, en cherchant à ressaisir le sceptre, de précipiter la France et lui-même dans de nouvelles chances, dans de nouveaux malheurs; et, sans abandonner le projet de remonter sur le trône un jour, il laissa à l'avenir le soin de fixer ses irrésolutions.

Il fut bientôt tiré de cet état d'indifférence et d'hésitation par la tournure que prirent en France les affaires publiques. La substitution de la cocarde blanche, portée dans les cours et dans les camps étrangers par l'émigration, à la glorieuse cocarde tricolore, illustrée par tant de victoires; les imprudents encouragements donnés par le gouvernement royal aux prétentions des émigrés et des prêtres; tout révélait à son œil d'aigle la faiblesse du pouvoir nouveau. Il n'y avait pas un seul personnage attaché au service des alliés et au service de ses ennemis dont il ne connût parfaitement le fort et le faible. Il savait le degré d'influence que chacun d'eux était susceptible d'acquérir et d'exercer, et il calculait d'avance les erreurs dans lesquelles ils entraîneraient nécessairement la Restauration.

Les journaux français et étrangers, les écrits périodiques redevinrent l'objet de ses lectures assidues ; il les étudiait, il les commentait, et les pénétrait avec sagacité.

Il accueillait les étrangers de distinction avec grâce et bonté. Il s'entretenait familièrement avec eux de la situation politique de l'Europe et de la France; il les faisait causer adroitement sur les points qu'il voulait approfondir, et tirait presque toujours de leur conversation d'utiles éclaircissements.

C'était par ces simples moyens que Napoléon savait ce qui se passait sur le continent. Il avait trop l'habitude des crises politiques pour ne pas prévoir que la force des choses lui ouvrirait les portes de la France, et il était trop habile pour vouloir entretenir avec ses partisans des correspondances qui auraient pu révéler ses vœux secrets, et fournir à ses ennemis l'occasion d'attenter à sa liberté.

Ce fut sur ces entrefaites que le colonel P*** résolut de se rendre à l'île d'Elbe. Au moment de partir, il fut arrêté par cette réflexion : « L'Empereur, se dit-il, abandonné par ceux qu'il avait comblés de bienfaits, ne croira pas à l'attachement que je lui ai gardé ; peut-être même me suspectera-t-il d'avoir été envoyé près de lui par ses ennemis, pour épier ses paroles et ses actions. Que faire?» Il avait conservé des relations avec trois personnes investies autrefois de la confiance de l'Empereur; leur conduite depuis la Restauration avait été franche et loyale : fidèles à Napoléon par sentiment, dévouées à sa cause par principes et par patriotisme, elles n'avaient dissimulé ni leur fidélité ni leur dévouement, et étaient restées inaccessibles aux tentatives faites pour les attirer dans le parti contraire. Il pensa que ces personnes, en le recommandant à l'Empereur, pourraient le préserver de ses soupçons : il leur confia donc sans détour ses desseins et ses inquiétudes.

La première et la seconde lui témoignèrent le plus vif intérêt, et le chargèrent d'exprimer à l'Empereur leur douleur de l'avoir perdu, leur espérance de le revoir ; mais l'une et l'autre craignirent

de se compromettre en lui écrivant, et il les quitta sans en avoir rien obtenu.

Il se présenta chez la troisième, le duc de Bassano, et lui exposa ses projets, ses appréhensions.

« Vos craintes, lui dit le duc, sont fondées. Ma recommandation vous serait sans doute fort utile, mais je ne pourrais vous la donner sans danger, non pas pour moi, mes sentiments sont connus, mais pour l'Empereur lui-même. Si l'on vous enlevait ma lettre, on pourrait la remettre à un espion. »

Cette raison parut décisive au colonel P***.

« Il me vient une inspiration, lui dit-il : il a existé entre l'Empereur et vous des relations si multipliées que vous devez avoir conservé le souvenir de quelques circonstances, de quelques épanchements qui, rappelés par moi à Sa Majesté, pourraient lui prouver que j'ai votre confiance, et que je suis digne de la sienne.

— Votre idée est bonne... Mais, non, ajouta le duc, je ne saurais vous donner que des détails insignifiants, et alors l'Empereur ne s'en ressouviendrait plus, ou vous révéler des choses importantes, et mon devoir s'y oppose... Je réfléchirai, revenez demain matin. »

Le colonel fut exact.

« J'ai scruté ma mémoire, lui dit le duc de Bassano en l'abordant, et cette note, que je vous confie, vous permettra d'aborder sûrement l'Empereur. Je n'avais considéré votre voyage à l'île d'Elbe que sous les rapports qui vous concernent ; mais il est d'une importance bien plus grande que vous ne le pensez, et que je ne l'avais pensé moi-même. Napoléon ne peut être indifférent aux événements actuels. S'il vous interrogeait, que lui répondriez-vous ? Vous devez sentir combien il serait dangereux de lui donner, sur notre situation, des renseignements erronés.

— Quoique militaire, je ne suis pas totalement étranger à la politique. J'ai souvent réfléchi sur la position dans laquelle se trouve la France, et je crois la connaître assez pour être en état de satisfaire la curiosité de Sa Majesté.

— Je n'en doute pas; mais, voyons, qu'en pensez-vous? »

Le colonel lui fit une analyse raisonnée des fautes de la Restauration et de leurs conséquences... Leur conversation s'échauffa graduellement, et, quand après avoir examiné le présent, ils portèrent leur attention sur l'avenir, leurs pensées prirent tout à coup un essor si rapide, elles les transportèrent si loin de leur premier but, qu'ils en furent comme effrayés, et restèrent plongés, l'un et l'autre, pendant quelques moments, dans une sorte de stupéfaction.

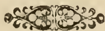
« Allons, dit le duc en rompant le premier le silence, vous êtes en état de répondre à toutes les questions de l'Empereur. Adieu. »

Et ils s'embrassèrent à plusieurs reprises avant de se séparer.

A peine le colonel P*** eut-il quitté le duc, que tout ce qui s'était passé se reproduisit à sa mémoire. Il mesura, dans toute son étendue, l'espèce de mission qu'il était appelé à remplir, et ne put se défendre d'une émotion mêlée de surprise et d'effroi. Tant que son intention n'avait été, en se rendant à l'île d'Elbe, que d'offrir ses services à l'Empereur, il lui avait semblé que son voyage était une chose toute naturelle, et il aurait volontiers déclaré au gouvernement qu'il allait rejoindre son ancien bienfaiteur; mais depuis que le motif de ce voyage s'était agrandi, depuis qu'il pouvait avoir, suivant l'expression du duc de Bassano, d'immenses résultats, il lui semblait que le gouvernement devait avoir les yeux sur lui, qu'il devait faire épier ses pas, et chercher à pénétrer ses desseins et jusqu'à ses moindres pensées. Il parut défiant et inquiet, la note du duc lui devint pressante, il l'apprit par cœur, puis il la brûla. Au lieu de demander son passe-port pour Gênes ou Livourne, comme il en avait eu l'intention, il le demanda pour Milan. Il connaissait dans cette ville un officier-général, et il songea qu'il pourrait déclarer à la police, si elle venait à le questionner, qu'il allait à Milan réclamer de cet officier, son ami, le remboursement de sommes qu'il lui avait prêtées jadis.

Ce plan ainsi arrêté, il se rendit à la préfecture de police; mais, en franchissant le seuil de la porte, il se sentit tout à coup saisi d'un

tel battement de cœur, qu'il put à peine trouver la force de se tenir. Si, dans ce moment, une voix lui eût crié : Malheureux! où voulez-vous aller? il serait tombé interdit et aurait tout confessé. Ce trouble n'était cependant pas l'effet d'une lâche terreur : ce n'était chez lui que l'impression qu'éprouve l'homme de bien lorsque, pour la première fois, il commet une action qu'il ne peut avouer. Quelques minutes suffirent pour le rendre à lui-même. On lui fit subir un assez long interrogatoire. Ses réponses furent claires et positives; son air d'assurance prévint toute espèce de soupçon, du moins il le crut. Cependant il eut le soin, à tout hasard, d'examiner s'il était suivi, et deux jours durant il s'aperçut à son grand étonnement qu'on observait ses pas. Il feignit de l'ignorer, et, pour mieux tromper l'espion, il le conduisit aux Messageries royales, retint et paya sa place pour Lyon; mais, dans la nuit, il fit prendre des chevaux de poste sous un nom supposé et partit en toute hâte. En peu de jours il était arrivé à Milan, non sans avoir couru vingt fois, dans ce voyage, les risques d'être saisi et livré à la police autrichienne; mais le Ciel, qui sans doute veillait sur lui, favorisa son entreprise, car après des périls sans nombre, il parvint à toucher l'île d'Elbe : alors il fut sauvé; il put voir l'Empereur, lui parler et accomplir sa mission. Peu de jours après son arrivée, il était attaché à la personne de Napoléon, et faisait partie de sa maison.



DEUX CONQUÊTES DE GROGNARDS.





uelques jours avant Waterloo, l'armée française avait pris position sur les frontières de la Belgique. Toute la garde impériale à pied, sous les ordres des généraux Friand et Morand, avait été réunie en colonne à Beaumont, et ne formait plus qu'un seul corps que Napoléon devait commander en personne. Cette troupe d'élite dut, le soir même, disposer ses bivouacs de manière à ce que ses feux ne pussent être observés par l'ennemi. Le but du mouvement qui devait s'exécuter le lendemain matin avant le jour était connu : il s'agissait de se porter, le plus vivement possible, sur Charleroy, pour fondre sur le corps prussien de Ziethen, campé sur les bords de la Sambre, dans une complète ignorance de la position de l'armée française : c'était ainsi que l'Empereur voulait commencer son dernier duel avec l'Europe.

La vieille garde arrive le soir dans une plaine qui a été piétinée le matin par la cavalerie, et labourée l'après-midi par l'artillerie : il avait plu toute la journée. Cependant c'est dans cette espèce de cloaque que les soldats doivent bivouaquer. L'ordre est donné : on fait halte. Une escouade de chaque compagnie est envoyée dans les environs pour rapporter du bois, de la paille et des vivres, s'il se peut. On forme les faisceaux, les feux s'allument, la nuit est venue, tous ont fait leurs petites dispositions pour se mettre à l'abri; mais chefs et soldats sont trop préoccupés des résultats de la grande bataille qui va probablement se livrer bientôt, pour s'abandonner au sommeil : chacun discute, selon sa portée, ses intérêts ou sa position.

Dans un de ces bivouacs, occupé par les fusiliers de la vieille garde, la conversation était très-animée, quoiqu'elle ne roulât pas sur le texte ordinaire.

«Bibochard, disait un soldat à un autre, couché près de lui et qui paraissait beaucoup plus jeune, ce qui entortille le moral du père Mandarou, c'est le souvenir de son épouse qu'il a laissée à Nanterre, en train de manutentionner des gâteaux.»

— Ah! ouitch! répliqua celui-ci sans changer de posture, depuis que je suis dans le bataillon, je l'ai toujours vu de même; pendant toute la marche de ce matin il a grogné, dissimulé qu'il était sous son bonnet à poil, comme un vieil ours blanc dans sa tanière.

— Tu te plais, reprit l'autre, à manquer de subordination à son égard; enfin, c'est ton chef comme à moi?

— Oui, caporal par rang d'ancienneté... Joli grade! Tiens, tiens, vois-le donc, qui fait la toilette de sa pipe; il faut que je lui parle. Et élevant la voix:

«Eh! père *Marabout!*» appela-t-il.

Le vieux soldat leva la tête, regarda Bibochard de travers; mais il ne lui répondit pas.

«Caporal *Marabout!* répéta le jeune soldat.

— C'est *Mandarou!* dit à demi-voix son camarade, en lui poussant le bras; tu l'estropies toujours, ça lui fait mal...

— C'est juste, reprit Bibochard, qu'on appelait également *Parisien,* parce qu'il était né dans un faubourg de Paris; cela ne m'arrivera plus. Et d'un ton badin, en élevant davantage la voix: Père *Marabout*, dit-il encore, il me semble que ce soir vous n'êtes pas dans votre gamelle ordinaire?

— Que t'importe, conscrit! répondit le vieux soldat, avec un geste d'humeur. Au résumé, veux-tu me rendre un service? ajouta-t-il.

— Un service, caporal? quelle question!... Demandez-m'en huit cents, je vous les rends tout de suite.

— Je n'en veux qu'un! reprit le grognard en lançant au jeune

soldat un regard plein d'orgueil ; c'est celui de me laisser tranquille, parce que, lorsqu'on a, comme moi, paraphé ses nom et prénoms sur les pyramides d'Egypte, qu'on a été, comme moi, contemplé par quarante siècles, à la vue du petit Caporal, et qu'on a fait sa faction près de lui au Kremlin, quand Moscou n'était qu'une mer de feu, on ne se laisse pas mécaniser par un blanc-bec comme toi, entends-tu, Parisien, propre à rien?

— Oh ! alors, dit Bibochard, du moment où les anciens se susceptibilisent, il n'y a plus moyen... Vive l'Empereur !

— C'est positif, père Mandarou, ajouta un camarade, vous avez raison, parce que tous ces mots-là ! ne nous racontent pas l'histoire de votre mariage avec Mme Mandarou. Vous nous l'avez promise bien des fois déjà, cette fameuse histoire. Or donc, puisque nous n'avons rien à faire, au lieu de vous jalouser mutuellement, partez du pied gauche, nous écoutons fixes et immobiles... Et vous autres, motus!... ajouta le soldat.

— Oui, dit à demi-voix le groguard, en étouffant un soupir dans sa poitrine ; j'ai le pressentiment que je ne dois plus revoir ma pauvre Nelly.

— Eh bien ! raison de plus, répliqua le premier interlocuteur, parlez-nous de votre épouse ; ça vous fera écouler la douleur.»

A ces mots, les soldats s'étant groupés de chaque côté du grognard, celui-ci resta un moment comme absorbé par ses souvenirs ; puis, il s'exprima ainsi :

« Il y a dix-huit ans, c'était du temps de l'invincible république ; le petit Caporal n'était encore que général en chef de l'armée d'Italie ; nous venions de frotter un peu crânement le prince Charles dans la personne des Autrichiens, lorsque ma brigade fut envoyée en cantonnement dans le Tyrol. Mon bataillon se répand dans la vallée, et moi, je reçois un billet de logement pour un village dont j'ai oublié le nom. J'arrive chez le particulier qui se trouve être deux particulières. L'une avait bien mérité les Invalides, tant elle avait de services effectifs, la pauvre vieille ; mais l'autre était une charmante

petite enfant de troupe, avec des nattes pommadées, astiquées et retroussées en guirlandes derrière son chignon, comme celles des ci-devant hussards de Berchigny ; elle possédait en outre deux yeux châtains et un corsage entièrement occupé, enfin, un vrai petit flanqueur. Ma présence sembla d'abord les effaroucher ; c'était à tort : aussi me dis-je en moi-même : «Attention, Mandarou, la beauté va te passer en revue» ; et retroussant modérément ma moustache, je leur demandai des nouvelles de leur santé, en ajoutant : «Si vous croyez que je viens dans ce séjour pour mettre tout à l'envers, c'est une erreur; voilà mon billet de logement. Si je pouvais changer de caserne, je vous débarrasserais de moi ; mais le fourrier m'a cloué chez vous peut-être pour un mois, la valeur de trente jours, mesure de France ; je m'y conduirai comme chez les indigènes qui ont déjà eu l'avantage de loger un de leurs vainqueurs ordinaires. Une place à votre feu, si vous consommez du bois; *item*, à votre lumière, si vous en possédez; la petite goutte de coquette joyeuse, si vous la pratiquez ; le tout avec un peu de paille, si vous en avez de reste. Voilà tout ce que le règlement de la République m'alloue par jour ; je ne réclame pas autre chose de vous, car les femmes sont un sexe que je révère lorsqu'elles font tout ce que je veux.»

« La vieille ne me répondit pas parce qu'elle était aveugle ; mais la jeune, que j'appris plus tard être sa petite-fille, me dit avec son petit nez en l'air et les yeux baissés : «Monsieur le Français, soyez le bienvenu.» «A ces mots, je crus que c'était du trois-six qui coulait dans mes veines et que j'avais de la poudre à canon dans l'estomac, tant mon cœur y dansait la carmagnole. Après avoir partagé avec moi une espèce de bouillie pour les chats, qui était excellente tant elle était sucrée, chacun se retira dans son logement respectif : c'est-à-dire que les femmes ne bougèrent pas ; mais la plus jeune, que la vieille avait appelée Nelly, me fit signe d'entrer dehors où avait été préparé mon bivouac. Je commençai par consommer quelques bouffardes de simple caporal, histoire de profiter du grand air dont j'avais grand besoin pour me rafraîchir. J'allai peu

après me coucher sur de la paille fraîche, sous un hangar qui servait en même temps de poulailler; à preuve que je vis perché, sur un bâton au-dessus de ma tête, un superbe coq, véritable coq républicain, avec le plumage bleu, les revers blancs sur l'estomac, et sur la tête une aigrette rouge qui lui retombait sur l'œil gauche comme aux grenadiers de la trente-deuxième légère. C'était d'un bon augure, d'autant que j'étais certain d'être réveillé de bonne heure, le lendemain, par le camarade de chambrée. Je m'endormis donc en pensant machinalement à la jeune bourgeoise.

« Mais pas du tout! voilà que des sournois de Kinzerlicks, après s'être dissimulés dans le village, s'amusent tout à coup à y mettre le feu au milieu de la nuit, pour nous transformer en grillade. Bientôt toutes les maisons flambent, tous les naturels du pays s'éclipsent. Moi, je me précipite dans la chambre de mes particulières hospitalières. La jeune criait comme un fifre du roi de Prusse qu'on frictionne avec le fourreau d'un sabre; quant à la vieille, elle avait abusé de la circonstance pour s'évanouir. Cette vue me fendit le cœur. Cependant il était temps que j'arrivasse, le feu gagnait. N'ayant pas la force de les emporter toutes les deux, en un tour de main je vide le mobilier dans la cour et je le fais passer par le soupirail de la cave, y compris la mère, que le feu avait déjà légèrement roussie, puis je rentrai.

« Eh! eh! mademoiselle Nelly, dis-je à la jeune fille qui se désolait toujours en augmentant, il faut se sauver plus vite que cela. »

« Et je l'emporte dans mes bras à travers les flammes, à preuve encore qu'elle se cramponnait à mes tresses, et que, depuis ce jour-là, j'ai compris de quelle utilité les cheveux pouvaient être en campagne. Et cependant on disait alors que le général en chef voulait nous retrancher ce plus bel ornement de la nature.

« Je déposai provisoirement Nelly à quelques pas de la maison entièrement submergée par le feu, dans l'église qu'on avait ouverte pour sonner le tocsin, et je me rendis au logement de mon capitaine. Le lendemain, l'ordre le plus parfait régnait dans le village,

tout y avait été pillé ou brûlé!... J'allai aux informations; j'appris que la petite bourgeoise s'était casernée à une demi-lieue de là, chez une de ses parentes. J'y allai. Et voilà justement la bêtise! je n'aurais jamais dû la revoir, connaissant parfaitement mon cœur de tropique. J'avais été amorcé déjà ; ce jour-là je fus harponné comme un jeune marsouin.

« — Mandarou, me dis-je à moi-même, en récidivant tu vas t'enfoncer dans la manœuvre ; autant vaudrait-il être amoureux de l'épouse du roi de Prusse ! Eh bien ! pas du tout, je m'égarais considérablement : vous allez en juger.

« Je continuais de fréquenter la Tyrolienne sous le prétexte de m'informer de sa santé qui était excellente. Un beau matin, elle m'apprend, en pleurant comme plusieurs Madeleines, qu'elle avait perdu sa mère la veille.

« — En cherchant bien, lui dis-je dans ma simplicité, on peut la retrouver.

« — Hélas ! répliqua-t-elle, elle a cessé de vivre. »

« Ce fut alors la désolation des désolations, car, en effet, la vieille bonne femme était morte de l'incendie rentré qu'elle avait attrapé dans la cave.

« Quand Nelly se fut un peu calmée, je lui dis avec sensibilité :

« — Mademoiselle, je voudrais pouvoir vous servir de mère, car vous êtes un pauvre ange.

« — Ah! monsieur le Français, répliqua-t-elle en braquant sur moi deux grands yeux brillants de larmes, qui me firent plus d'effet que la bouche de deux canons de trente-six ; si pour être un ange il suffit de bien aimer quelqu'un, vous avez raison, car après ma grand'mère, c'est vous que j'aimais le plus au monde; et maintenant, vous le voyez, je n'ai plus de mère.

« En disant ces mots, ce cher ange de Dieu avait pris une de mes mains qu'elle serrait en tremblant dans les siennes, toujours avec continuation du même regard.

« On m'eût jeté une poignée de cendre chaude dans les yeux que

cela ne m'eût pas stupéfié davantage. Cependant je conservai toute ma présence d'esprit pour lui répondre :

« Nelly, vous me confusez,

« — J'ai dit la vérité», ajouta-t-elle pour achever de me mettre la cervelle à l'envers.

« Oh! c'est-à-dire qu'à dater de cet instant je fus complétement toqué; je devins possesseur des deux plus méprisables maladies : je n'avais plus ni faim ni soif. Cependant je ne pouvais avoir la crânerie de croire que je pusse jamais inspirer de l'amour à une jeunesse de seize ans. Eh bien! messieurs les blancs-becs, s'écria Mandarou en s'adressant de préférence à Bibochard, voilà ce qui vous trompe et moi aussi, car mes chefs ayant appris que je montais tous les jours de fameuses factions chez une jeune Tyrolienne douce et honnête, que j'adorais perpétuellement, me firent appeler. Sur mes réponses, qui ne furent point évasives, ils prirent sur Nelly des renseignements satisfaisants; et, un jour après l'appel du matin, mon capitaine me fit dire, par son *philistin* [1], d'avancer à l'ordre à son logement. Il m'offre la goutte; moi, pas fier, j'accepte.

« Mandarou, me dit-il, tu as fait un bon choix, quoique tu ne t'en sois pas rapporté à l'ancienneté : il faut te marier avec la Tyrolienne. J'ai obtenu pour toi, du gros-major, une permission de vingt-quatre heures pour le jour nuptial. » Puis il m'offre la goutte derechef; j'accepte en réitérant; enfin, avant de retourner à la chambrée, il m'articule ces paroles que je n'oublierai jamais :

« Mandarou, souviens-toi que le mariage est la salle de police du sentiment : tel est l'avis du général en chef, pour lequel tu feras une chose agréable en épousant indéfiniment ta fiancée, qui est étrangère, mais que tu naturaliseras naturellement. »

« Je me mariai donc avec ma chère Nelly, qui, jusqu'à présent, a été la crème de la fidélité, la reine des épouses. Quoique je n'aie

[1] C'est ainsi que les soldats de l'Empire désignaient ceux d'entre eux qui servaient leurs officiers; la qualification de *domestique* ne leur paraissant pas en harmonie avec l'habit militaire. Aujourd'hui on les appelle des *brosseurs*.

pas toujours été présent, je crois avoir été son seul et unique sultan, lors même que j'étais en Égypte et elle à Courbevoie ; et si j'ai de chagrin aujourd'hui, c'est que, n'ayant pas encore trente ans de services effectifs dans mon sac, en supposant que je vienne à passer l'arme à gauche demain ou après, comme cela en prend la tournure, madame veuve Mandarou n'aura pas la moindre chique à se mettre sous la dent : c'est dur à avaler! »

A peine le vieux soldat avait-il achevé, que Bibochard, dont le cœur était excellent et que ce récit avait ému, se leva précipitamment et, saisissant la main du grognard, la serra plusieurs fois en lui disant avec une sorte d'attendrissement :

« Pardon, excuse, caparol Mandarou, de vous avoir batifolé tout à l'heure : c'est mon caractère ; il n'y a pas eu d'affront à votre intention. Mais si, comme vous le croyez, vous venez à être rayé définitivement des contrôles par force majeure et intempestive, soyez paisible, moi Bibochard, dit Parisien, fusilier à la 1re du 2e de la vieille, engage ma foi, en présence des braves anciens, ici présents et acceptants, que je couperai ma solde en deux avec Mme veuve Mandarou, qui a mon estime. Fin finale : si votre malheur réussit, elle ne manquera de rien ; c'est mon ancienne, je la respecterai comme ma propre mère, qui était ma seule parente, car mon père a toujours gardé le plus profond incognito à mon égard.

— Merci, merci, Bibochard, lui répondit le caporal en essuyant une larme tombée sur sa moustache grise, le petit Caporal y pourvoira. Je n'ai pas de rancune : chez vous le fond n'est jamais fautif ; d'aucuns n'ignorent pas que c'est l'effet de la jeunesse.

— Le Parisien n'est pas un soldat du pape, ajouta un camarade, et peut-être aurait-il l'épaulette au jour d'aujourd'hui s'il fût resté dans le centre.

— Fi donc ! le centre !... répliqua Bibochard d'un ton de fierté ; je ne méprise personne ; mais qu'est-ce qu'un soldat du centre? un simple tourlourou [1], un gobe-choux, une machine à fatigue, un

[1] Les soldats de la vieille garde donnaient cette épithète aux conscrits, et ne dé-

vrai brûle-pavé, auquel on n'accorde d'autre réjouissance, en campagne, que celle de se faire bousculer par la cavalerie des Kinserlicks, et au quartier, que des corvées ordinaires ou extraordinaires ; tandis que dans la garde c'est différent : on fait sa faction dans les palais avec des chambellans brodés sur tranche. C'est moins récréatif, peut-être, mais c'est plus flatteur.

— Allons, allons, camarade, reprit Mandarou, c'est tout de même une fameuse chance que vous avez eue que celle d'entrer, à votre âge, dans les fusiliers de la vieille.

— Il faut, dit un de ceux qui n'avaient point encore parlé, en s'adressant à Bibochard, pour avoir mérité votre incorporation parmi les anciens, que vous ayez fait au moins une action d'éclat ?

— Une action d'éclat !... répéta le jeune soldat en relevant la tête avec orgueil, j'en ai fait plusieurs.

— Un drapeau enlevé aux Prussiens?... Un officier russe fait prisonnier? demanda-t-on dans le groupe.

— Mieux que cela : c'est à propos d'une conquête que je fis il y a deux ans, en Saxe.

— Celle d'une pièce de canon, peut-être? dit une voix d'un ton goguenard.

— Vous n'y êtes pas, reprit Bibochard : c'était celle d'un navet.

— Un navet! répétèrent à la fois les camarades avec étonnement.

— Oui, un pur navet! mon capitaine était tellement vexé, qu'il me dit tout en colère :

« Parisien, tu étais sur la liste pour avoir la croix, eh bien ! tu ne l'auras pas.

« — Mon capitaine, cela serait une fameuse injustice, lui répondis-je.

« — Tais-toi, reprit-il en se fâchant de manière à ce que le diable en eût pris les armes; jamais on ne vit tant de sang versé

signaient jamais autrement ce qu'on appelait alors l'*infanterie de bataille*. Pour un vieux grognard, un soldat de la ligne n'était qu'un *tourlourou*.

pour un simple navet, et quand l'Empereur le saura...—Au surplus, ajouta-t-il, je vais vous conter la chose :

« C'était au mois d'octobre 1813, dit Bibochard, nous étions aux environs de Leipsick : toute la nuit, il avait fait très-faim et très-soif; le lendemain matin, tout le monde se plaignait; et cependant on avait fait, la veille, au bataillon, une distribution de...

— Alors, pourquoi le tourlourou se permettait-il de ne pas être content? interrompit Mandarou d'un ton d'humeur.

« Silence donc! reprit le jeune soldat avec impatience... Comme j'avais celui de vous le dire, on avait fait la veille une distribution de guêtres. C'était bien pour la marche, mais pour l'appétit, ce n'était pas suffisant. Nous possédions, il est vrai, dans l'escouade une marmite en bon état; seulement nous n'avions rien à y mettre. Pour surcroît d'appointement, le sergent s'approche de nous : « Camarades, nous dit-il, j'en suis réellement mortifié, mais, foi de gradé, je ne puis faire autrement que de manger la soupe avec vous ce matin. Je vous engage donc à mettre le pot-au-feu avec vivacité, et vous autorise en outre à le faire bon.

« — Eh bien! graissons la marmite! s'écrièrent les camarades.

« Les amis se mettent en campagne et reviennent bientôt avec un superbe petit cochon d'Inde, une énorme galette, trois poires cuites et une tête de mouton parfaitement crue, enfin, de quoi faire un potage excellent. Notre sergent, comme tout sergent de voltigeurs, était porté sur sa bouche. Un de nos hommes, plus flatteur que les autres envers les chefs, a l'incohérence de dire en voyant ces provisions : «Il nous manque des légumes; le sergent adore les légumes: comment faire?»

« Nous avions aperçu, au delà de nos lignes, un superbe champ de comestibles champêtres qu'un de nos petits tapins avait dépisté à la vue du feuillage. Mais ce champ faisait partie des avant-postes ennemis, il était même gardé par un Prussien en sentinelle. N'importe! j'y vais, j'ajuste le Prussien, et je le descends sur lui-même. Le poste prend les armes; et moi, je tire les carottes, et j'arrive

essoufflé et triomphant! Ce n'était pas tout encore : le caporal d'ordinaire, très-gourmet de son naturel, prétend qu'il faut des poireaux. La possession de ce produit potager devait nous coûter un peu plus cher. Nous courons aux poireaux; les Prussiens nous reçoivent à coups de fusil; nous perdons deux voltigeurs, mais nous vendangeons impitoyablement, et notre intrépidité nous procure encore le légume généralement demandé.

« Je croyais la marmite au grand complet, lorsque le sergent s'avance vers moi, et me dit d'un air très-agréable :

« — Parisien, votre potage ne vaudra pas le diable si vous n'y introduisez un navet. Un navet entre essentiellement dans la théorie du pot-au-feu. »

« Le reproche était élégant, continua toujours Bibochard.

« — Le sergent a raison! s'écrient les amis; il nous faut un navet! un navet est de première nécessité!

« — Eh bien! va pour le navet! leur dis-je avec tranquillité; le champ de légumes est en face. En avant! »

« Ce qui est dit est fait : nous partons au pas de course, nour arrivons. Cette fois les Prussiens, qui s'étaient méfiés, étaient en masse. Nous attaquons le poste, qui riposte; nous fonçons sur les Kinserlicks à grandissimes coups de baïonnette. Il faut le dire, pour la gloire des voltigeurs français, les Prussiens seuls reculèrent; le navet fut enlevé d'assaut et rapporté intact. Nous avions encore perdu trois voltigeurs cette fois; total, cinq hommes et un caporal de tués; mais la soupe était excellente! »

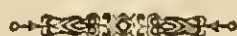
Bibochard en était là de son récit lorsque le cri : *Aux armes!* se fit entendre.

« Alerte! s'écria Mandarou.

— Au diable le grand alignement! s'écria le Parisien, on ne peut seulement pas se dire deux mots sans être subtilisé par le service. »

Les soldats du bivouac s'étant précipités, en courant, vers leurs armes dressées en faisceau, rejoignirent leur peloton, et bientôt le plus grand silence régna dans les rangs des fusiliers de la vieille garde.

LE BRIMBORION DU PETIT CAPORAL.



I



e ne saurais préciser au juste si ce fut avant Bautzen ou après Leipsick, ou après toute autre affaire (quoique j'aie la certitude que ce dut être pendant la campagne de Saxe de 1813) que Napoléon, voulant donner le temps à une division d'infanterie de se déployer dans la plaine, ordonna au colonel d'un régiment de ligne d'envoyer sur-le-champ une de ses compagnies d'élite pour défendre une espèce de défilé par lequel cependant une colonne de cavalerie ennemie, qu'il savait être à peu de distance, pouvait déboucher. La compagnie de voltigeurs de ce régiment se dirigea en toute hâte sur ce point. L'événement justifia bientôt les prévisions de l'Empereur, car à peine le capitaine de voltigeurs avait-il pris position, qu'un régiment de hussards prussiens se présenta à l'entrée du défilé. Il fut reçu avec un feu si bien nourri, qu'il hésita. Les Prussiens, honteux de se voir repoussés par une poignée d'hommes, revinrent plusieurs fois à la charge en engageant avec nos intrépides voltigeurs un combat aussi opiniâtre que meurtrier. Enfin, ne pouvant triompher de la valeur française, le commandant prussien se retira avec le reste de ses hussards. Il faut dire que ceux-ci auraient peut-être réussi à s'emparer du défilé, et que pas un de nos braves soldats n'eût échappé à la mort, si le bataillon, auquel appartenait cette compagnie de voltigeurs, ne fût arrivé à temps pour la soutenir et décider l'ennemi

à la retraite. Le major-général de l'armée ayant fait connaître à Napoléon les détails de ce fait d'armes :

« Demain, dit-il froidement, le capitaine me sera présenté à l'ordre. »

Le lendemain, Napoléon, après avoir passé l'inspection d'un des nouveaux régiments de sa jeune garde, mit pied à terre pour parler aux officiers supérieurs qui formaient cercle autour de lui. Le capitaine arriva.

« Capitaine, lui dit l'Empereur de ce ton qui était déjà une récompense, j'ai voulu vous voir pour vous témoigner ma satisfaction de votre belle conduite d'hier. Vous direz à vos soldats que je suis content ; vous leur direz qu'ils sont dignes de se compter au nombre des enfants de la France. » Puis, s'adressant au major-Général : « Prince de Neufchâtel ! ajouta-t-il, remettez à cet officier ce que vous savez. »

Berthier donna au capitaine un papier que celui-ci parcourut avidement des yeux. Pendant ce temps, l'Empereur l'examinait avec intérêt; mais croyant s'apercevoir que cette lecture produisait sur lui plus d'étonnement que de satisfaction :

« Est-ce que l'on vous y aurait oublié? lui demanda-t-il avec intérêt.

— Je ne le crois pas, Sire.

— Alors, qu'est-ce donc? reprit-il en fronçant légèrement le sourcil.

— Sire, répondit le capitaine avec une sorte d'embarras, d'après le rapport que je vois, Votre Majesté daigne accorder douze décorations à ma compagnie...

— Eh bien ! monsieur? demanda l'Empereur d'un ton sévère.

— Eh bien, Sire..., c'est que de ma compagnie il ne reste que six hommes, en me comptant. Or, douze croix, Sire, me paraissent...

— Capitaine ! interrompit l'Empereur avec vivacité, vous et vos soldats vous en porterez chacun deux. »

Et, remontant à cheval, il se dirigea au galop vers un équipage de train qu'il avait aperçu au loin.

Parmi les fusiliers de la jeune garde rangés en bataille et présents à cette scène, l'un, appelé Grondart, Parisien de naissance, ne put entendre les paroles de l'Empereur sans faire éclater le sentiment de noble jalousie qui animait alors les soldats de la garde contre ceux de la ligne à qui l'Empereur accordait la décoration.

« Voilà une fameuse chance pour cette compagnie! dit-il assez haut pour être entendu de ses camarades; ces voltigeurs sont bien intrigants. Ils ne se contentent pas de la simple croix! il leur faut la paire! tandis que moi je n'accrocherai peut-être jamais ce *petit brimborion* [1]! Encore, si en se faisant tuer au commandement, on était sûr de le posséder après sa mort, je ne dis pas; mais... »

Il y a apparence que le Parisien eût continué longtemps sur ce ton, si la voix d'un lieutenant ne l'eût brusquement interrompu en s'écriant :

« Silence donc dans les rangs!

— Intrigants de voltigeurs, va!... répéta encore, mais plus bas, Grondart, en regagnant les cantonnements de la jeune garde: je veux avoir le *brimborion*, moi! Qu'on me donne double ration de cartouches! qu'on m'apporte des Prussiens tant qu'il y en aura! Les voltigeurs ne sont que des intrigants! c'est prouvé! »

II

Deux ans après, tout ce qui était capable de porter les armes s'était levé pour marcher à la défense de la patrie; Napoléon avait improvisé une armée, comme si le génie de la guerre eût frappé du pied la terre pour en faire sortir des soldats.

C'était le 18 juin 1815.

Dès la pointe du jour, la jeune garde, échelonnée sur la route qui mène de Charleroy à Bruxelles, n'attendait qu'un signal pour se

[1] A cette époque, les jeunes soldats désignaient ainsi la décoration de la Légion-d'Honneur.

porter en avant. Le soleil qui lançait obliquement ses pâles rayons du haut des parapets de planches noires chargés de bronze jusque dans les massifs de la forêt de Soignes, qui était toute hérissée de fer, allait peut-être, en se dégageant des nuages, briller d'un éclat aussi pur que le soleil d'Austerlitz. L'immense plaine de Waterloo, avec ses fermes incendiées et ses moulins démolis par les boulets de la veille, tremblait sous les pas de nos escadrons. Des centaines de drapeaux flottaient au-dessus du triple rang de nos baïonnettes, et plus de quatre cent mille hommes tressaillaient déjà des émotions qui précèdent toujours une bataille décisive. Je l'ai racontée, cette bataille : aussi ne rappellerai-je pas ce grand désastre. Je dirai seulement que les généraux Gérard, Dorsenne, Michel, Pelet, Reille, Excelmans, Friant, Petit, Alix, Gourgaud, Cambronne, et beaucoup d'autres, surent acquérir à Waterloo de nouveaux titres à une gloire immortelle; Napoléon lui-même, en les rappelant à sa mémoire, avait écrit ces mots à Sainte-Hélène : « Chacun d'eux a été un grand homme. Je destinais au comte Gérard, qui commandait le quatrième corps, le bâton de maréchal de l'empire ; Gérard est une des espérances de la France. »

A sept heures du soir, notre armée était enfin maîtresse d'une partie du terrain, après avoir fait d'incroyables prodiges de valeur, lorsque tout à coup une faible canonnade se fait entendre dans la direction de Wavres.

« C'est Grouchy ! » s'écria Napoléon, qui depuis le matin défiait les boulets.

La jeune garde accueillit en espérance ces nouveaux frères d'armes avec des cris de joie.

« Vive l'Empereur ! s'écrie Grondart, qui avait été fait sergent la veille. Je ne donnerais pas la journée de solde d'un tourlourou de voltigeur pour la peau de l'*anglicheman* Wellington !... »

Grondart devait toute sa vie garder rancune aux voltigeurs.

Napoléon se retourna et sourit du propos du sergent; puis, il reprit cette attitude que nous présente le bronze de la colonne et dont



Napoléon remonta à cheval. Aussitôt, une canonnade effroyable se fait entendre...

(t. II, p. 481.)

les vieux soldats ont encore bonne mémoire. Il avait mis pied à terre sur le tertre en terrasse appelé le mont Saint-Jean. De ce petit monticule, son œil d'aigle planait au loin sur ses aiglons. A quelques pas, l'odeur de la poudre faisait hennir un cheval blanc qu'un page avait grand'peine à maîtriser, car le mameluck Rustan avait abdiqué cet office en abandonnant son maître à Fontainebleau l'année précédente; mais à cinq cents pas en arrière, et développée en front de bandière, la vieille garde, l'arme au bras, toujours silencieuse et fidèle à son culte, dévorait des yeux la perspective, prête à marcher comme un seul homme. Napoléon attendait avec confiance. Toutes les lorgnettes de l'état-major étaient braquées sur une masse noire et compacte, qui s'approchait peu à peu en se balançant sur la plaine inégale.

« Mais ce n'est pas Grouchy! » s'écrie tout à coup Napoléon en pâlissant.

En effet, c'étaient trente mille Prussiens, une armée de plus à combattre après douze heures de combat!

Napoléon remonta à cheval. Aussitôt, une canonnade effroyable se fait entendre; c'est celle de Blücher avec ses trente mille Prussiens. Les sourcils de l'Empereur se rapprochèrent insensiblement, et en froissant de ses doigts sa croix de la Légion-d'Honneur, il dit d'une voix sourde :

« C'est une armée de canons défendue par des montagnes d'infanterie. »

Puis, semblant se recueillir, ses yeux se fermèrent un instant; mais relevant bientôt la tête, il ordonna au maréchal Ney de prendre le commandement de la jeune garde. Celle-ci s'avança en poussant des cris unanimes de *Vive l'Empereur! Point de quartier!*

En voyant cette brave jeunesse si dévouée, si résolue, un sourire fatal vint errer sur les lèvres de l'Empereur.

« Peut-être est-ce trop tard », dit-il avec une tristesse indéfinissable.

Et, sans le vouloir sans doute, il arracha sa croix, qui tomba.

« Mon Empereur, dit Grondart, après s'être baissé pour la ramasser, vous avez manqué de perdre votre *brimborion;* tenez, le voilà. »

Et Grondart allongea le bras vers l'Empereur, pour lui rendre sa croix.

« Maintenant, qu'on fasse avancer la vieille garde », reprit Napoléon, sans faire attention aux paroles du sergent que la masse des soldats entraîna en se précipitant sur les Prussiens, comme une avalanche qui roule au fond d'un ravin.

Cependant le destin hésita quelques instants encore entre la coalition et la France, et Grouchy ne parut pas !

Une heure après, l'Empereur, irrité de ce que la mitraille n'avait sifflé qu'à ses oreilles, quand il lui tendait sa poitrine, se laissait entraîner, lui aussi, en ne cessant de répéter à ceux qui lui faisaient cette violence :

« Laissez-moi, vous dis-je, ma place est ici, au milieu de mes soldats, entouré de mes enfants! »

Quant à Grondart, il était à l'ambulance anglaise, frappé d'une balle à la poitrine et de deux coups de sabre sur la tête pour n'avoir pas voulu se rendre. Il avait même riposté par une injure de caserne, à l'injonction qui lui en avait été faite par un des officiers de Wellington. Lorsqu'on se bat on n'est pas forcé d'être poli.

Le chirurgien irlandais qui l'avait pansé avait essayé de lui ouvrir la main gauche, dont les doigts étaient restés crispés.

« *Goddem* de carabin ! lui avait dit Grondart, en faisant un brusque mouvement, ne touche pas à cela ! c'est le *brimborion* du petit Caporal. »

Et celui-ci avait laissé au blessé la croix de la Légion-d'Honneur qu'il serrait convulsivement dans sa main, en grommelant entre ses dents un *franch dog* bien articulé.

III

Quinze ans s'étaient écoulés, lorsqu'après trois jours de combats Paris, comme un champ de bataille, étala le faste héroïque de ses maisons criblées de balles et de ses pavés amoncelés en barricades.

C'était le 29 juillet 1830.

Grondart, avec sa démarche franche et militaire, son schako usé, son ancien uniforme des fusiliers de la jeune garde, encore plus troué qu'à Waterloo, et un chiffon ensanglanté noué autour de son genou, réglait le pas d'une légion d'enfants de Paris, de ce faubourg Saint-Antoine qui l'avait vu naître quarante ans auparavant.

« Il avait donc le diable au corps! dit en le voyant un garde national qui faisait partie d'un groupe sur la place de Grève.

— Du tout, répliqua Grondart qui l'avait entendu, c'est parce que j'avais le *brimborion* du petit Caporal. »

En effet, à la place de la plaque qui avait dû exister autrefois sur le schako de l'ex-sergent, brillait l'étoile de la Légion-d'Honneur, dont les reflets de l'émail mettaient en relief l'or de la silhouette impériale.

Arrivé aux marches de l'Hôtel-de-Ville, Grondart fit halte avec sa troupe, monta les degrés d'un pas chancelant et se rencontra face à face avec le général Gérard qui descendait le grand escalier.

Sur un geste du vieux sergent, les enfants de Paris présentèrent les armes en criant : « Vive Gérard ! »

« Excusez, mon général, dit Grondart en portant la main au schako, c'est une missive : l'aide de camp boite, mais les affaires marchent.

« Comment ! c'est toi !

— Oui, mon général, c'est moi-même, quoiqu'il y ait longtemps.

— C'est vrai, il y a de cela quinze ans ; mais, bien que nous

soyons vieillis l'un et l'autre, il est des époques qu'on ne saurait oublier.

— Vieillis! mon général, répéta Grondart en se redressant avec fierté, c'est bon pour moi, que les Anglais et la Restauration ont écorné suffisamment ; mais vous!... Allons donc! les trois jours que nous venons de passer vous ont rajeuni de vingt ans! »

Le général répondit par un sourire au compliment du vieux soldat ; puis, après avoir parcouru les papiers qu'il lui apportait, il donna quelques ordres et arrêta ensuite ses regards sur l'ancien soldat qui était resté immobile à la même place.

« Qu'est-ce que cette croix de la Légion-d'Honneur que j'aperçois à ton schako? lui demanda-t-il; il me semble qu'elle figurerait mieux sur ta poitrine !

— Impossible, mon général, je n'ai jamais été dans les voltigeurs.

— Que veux-tu dire?

— Je dis qu'il ne faut pas que je pense au bonheur de posséder cet objet-là intégralement.

— Et pourquoi?

— Parce que c'est le vrai *brimborion du petit Caporal.*

— Je comprends, dit le général avec un léger signe de tête. Cependant, s'il te l'a donnée? ajouta-t-il.

— Jamais! puisque je ne suis pas mort! Je l'ai ramassé sur le champ de bataille de Waterloo! Vous le rappelez-vous, mon général?... Vous souvenez-vous encore du petit Caporal? Alors ce furent nos cœurs qui battirent au champ, lorsque le matin il vint à passer devant nous, bégaya Grondart. Eh bien! ajouta-t-il d'une voix plus émue en montrant les enfants de Paris, aujourd'hui, voilà mes *petits,* c'est un bataillon de *moutards* volontaires; je leur ai fait toucher des yeux le *brimborion* ici présent au-dessus de mon front, et cela a suffi. A la Grève, à Babylone, au Louvre, aux Tuileries, ils ont travaillé comme feu la vieille garde, qui ne vous est pas inconnue! Mais présentement qu'il n'y a plus rien *à frire,* le *brimborion du petit Caporal* leur appartient, car tous l'ont gagné,

quoique parmi eux il n'y ait pas un seul voltigeur. C'est pourquoi, lorsque je l'aurai pilé sur une enclume, j'en distribuerai les morceaux aux *grands* qui ont été blessés en combattant à mes côtés. Les *petits* qui les ont aidés en auront la poussière. Quant à moi, je m'en passerai. Le *brimborion du petit Caporal* a derechef produit son effet : je suis content, vous devez l'être aussi? »

Tandis que le vieux soldat parlait, le général Gérard paraissait réfléchir, et après un silence :

« Garde cette croix, lui dit-il, la France doit une réparation aux braves tels que toi.

— Elle aurait trop à payer, sans parler des voltigeurs, répliqua Grondart d'un air narquois.

— Tu pourras avant peu porter sans scrupule le *brimborion du petit Caporal*, reprit le général en souriant : j'en parlerai à qui de droit, te dis-je. En attendant, viens me voir demain à mon hôtel. »

Et après avoir pressé la main du vieux sergent de la jeune garde, il traversa les rangs des enfants de Paris au bruit des acclamations de la foule.

Je n'ai jamais su le reste de l'histoire.



APRÈS WATERLOO.



Le lendemain de la bataille de Waterloo, à quelques lieues de ce champ de bataille où avaient été jouées les destinées de l'Europe, la fatigue avait rassemblé trois soldats de la garde dans une chaumière abandonnée. Ils étaient assis autour d'un feu qui pétillait, non pour se réchauffer, car la chaleur était extrême, mais pour regarder

cuire un morceau de porc. Assis par terre, car il n'y avait plus dans cette masure ni chaises ni bancs, chacun d'eux avait son sac entre les jambes et en tirait les provisions qui allaient composer le dernier repas qu'ils devaient prendre en commun avant de se séparer peut-être pour toujours. Par hasard, ces trois hommes se connaissaient, quoique deux seulement appartinssent au même corps. L'un, après avoir fait la campagne d'Egypte, avait été grenadier de la garde consulaire; puis, incorporé en 1804 dans le corps des grenadiers de la garde impériale, il avait suivi Napoléon à l'île d'Elbe, et en 1815 était revenu avec lui en France pour combattre à Waterloo.

Un sous-officier des chasseurs à cheval de la garde, fait prisonnier en Espagne en 1808, amené en Angleterre, échappé comme par miracle des pontons en 1813, et revenu à son corps où il avait été fait maréchal des logis chef, était le second personnage de ce groupe.

Le troisième était une jeune recrue de la dernière levée, appartenant au 1er régiment de voltigeurs de la jeune garde, se dépitant de ne pouvoir relever une moustache qui naissait à peine, et faisant la grimace quand son camarade de *la vieille* l'appelait conscrit. Il faut dire qu'il avait raison, car il s'était bien battu. Ce voltigeur, c'était Jean ***, natif de Saint-Fulgent, département de la Vendée, et dont nous tairons le nom de famille, dans la crainte d'affliger ceux des membres de cette famille qui vivent encore.

« Hum! fit le vieux grenadier, il me semble que nous ne sommes pas déjà si malheureux que le voltigeur veut bien le dire; voilà un ordinaire soigné qui se prépare pour nous : le petit Caporal n'en a peut-être pas un pareil à l'heure qu'il est... Pauvre petit Caporal, va!... fit-il encore, où est-il?... embourbé peut-être!...

— Allons donc, mon ancien, dit Jean, soyez paisible. L'*Empereur* n'est pas seul, on aura eu soin de lui.

— C'est que, vois-tu, conscrit, je ne l'ai jamais quitté, moi, depuis floréal an VI de la République. Voilà bientôt dix-sept ans que nous courons ensemble et séparément... C'est mon soleil à moi,

que le petit Caporal ; je ne vois que lui, et lorsqu'il s'éclipse, bonsoir, je ne sais plus où je suis ; c'est absolument comme en Russie, lorsqu'il ne faisait pas clair du tout.

— Et qu'a-t-il fait pour vous, mon vieux camarade? demanda le maréchal des logis chef des chasseurs ; ce qu'il ne pouvait se dispenser de faire : il vous a donné la croix... Mais c'est qu'apparemment vous aviez obtenu un brevet d'honneur auparavant?

— Pardon, excuse, mon major, mais c'est moi qui n'ai jamais rien voulu. C'est-à-dire que je ne lui ai jamais rien demandé; cependant, un jour qu'on m'avait *volatisé* ma ration, il m'invita à souper avec lui...

— L'Empereur! s'écrièrent les deux autres à la fois.

— Oui, le petit Caporal en personne, rien que cela ; mais ne vous emportez pas, il n'y avait pas gras : des châtaignes bouillies et plusieurs pommes de terre non frites. Le souper était peu de chose, il est vrai, mais cela ne s'oublie pas, attendu que c'était en Pologne et que toutes les marmites de l'état-major étaient en révolution.

— Eh bien ! mon vieux, lui répondit le sous-officier de chasseurs en souriant et en lui montrant la pièce de lard qui était suffisamment cuite ; après la Révolution vient la Restauration ; déjeunons.

— Vous en avez le droit, mon major. »

Et tandis que le vieux soldat cherchait, à défaut d'assiette, une planche sur laquelle on pût découper le superbe rôti, par un bonheur inespéré, Jean, qui furetait dans tous les coins, découvrit près de la cheminée une espèce de placard ou de cachette qui contenait une demi-douzaine d'assiettes de bois, des fourchettes de fer et quelques autres ustensiles de ménage. Cette trouvaille fut pour les trois soldats une espèce de trésor. Chacun fit honneur au repas, sans que l'appétit empêchât les convives de discourir et de dresser leurs plans pour se soustraire à l'ennemi, car aucun d'eux ne se souciait d'être fait prisonnier. Alors, dans cette infime cabane se passa une scène touchante entre ces trois hommes, tristes représentants de notre malheureuse armée trahie, mais non vaincue. Chacun étala sa cein-

ture; on compta l'argent qu'on avait, et il fut question de partager en frères; mais le maréchal des logis chef, bien qu'il fût le moins riche, ne voulut rien accepter, malgré les sollicitations pressantes qui lui furent faites, et il prit congé de ses camarades. Déjà des estafettes avaient parcouru la campagne pour indiquer aux soldats isolés la direction qu'ils devaient suivre pour se rallier à leurs corps. Le sous-officier de chasseurs s'orienta du côté de Condé, et le soldat de la veille garde suivit la route de Charleroy, pour de là gagner les bords de la Loire, son pays natal.

Jean, pendant la bataille, avait oublié un moment son village et sa cousine Fanchette; mais depuis que l'armée avait été rompue et qu'il avait entendu répéter que tout était perdu, le mal du pays l'avait gagné; il avait annoncé à ses camarades, avant de les quitter, qu'il allait, lui aussi, retourner en Vendée, son pays.

« Bon voyage, conscrit, s'était écrié le grognard ; c'est tout pavé, mais le ruban de queue est fameux. »

On s'embrassa, et quand le vieux soldat eut serré dans ses bras le jeune Vendéen :

« C'est dommage, lui dit-il avec une sorte d'attendrissement, tu aurais fait un lapin ; j'ai vu hier les voltigeurs au feu, ils ne boudaient pas plus que nous. Cependant, si j'ai un conseil à te donner, quand tu seras près d'arriver dans ton endroit, je t'engage à marcher avec précaution, non pas qu'il y ait des serpents, mais les naturels de la Vendée sont peu hospitaliers au vis-à-vis des bleus. Il y pleut toujours des chouans qui sont comme les *cocodrilles d'Egypre*, ça se cache et ça vous saute dessus, ou bien ça vous court après. Prends garde, je connais ces paroissiens-là; la Vendée!... c'est presque mon pays, mais je n'irais pas pour le quart d'heure, il n'y a pas de risques. »

Ces deux hommes se serrèrent encore une fois la main et se séparèrent.

Jean partait seul, quand le grognard le rappela encore une fois.

« Parbleu ! conscrit, lui dit-il, puisque nous devons suivre à peu

près la même route, marchons de compagnie, les étapes nous paraîtront moins longues. »

Et, en effet, ils vinrent ensemble jusqu'à Orléans; en se quittant, le vieux soldat recommanda de nouveau à Jean de se méfier des chouans, et ils se quittèrent tout à fait.

Jean se dirigea sur Tours; il n'avait pas peur, mais il était triste. Cependant, en se rapprochant de son village, il se ragaillardit; chaque halte lui rappelait un souvenir d'enfance. Il atteignit Montreuil, Touet et Argenton.

Le matin du dernier jour de marche, avant de sortir de la ferme où il avait couché, Jean avait brossé son habit bleu et son schako, dont il n'avait pas jugé nécessaire d'enlever la plaque de cuivre jaune à l'aigle couronnée; un barbier avait rasé les poils naissants de sa barbe; son sac ne pesait pas deux onces sur ses épaules; il cheminait en chantant, sous les haies du bocage, une chanson que bien souvent, avant son départ pour l'armée, il avait entendu chanter à Fanchette. Au fur et à mesure qu'il approchait des Herbiers, il éprouvait une émotion dont il voulait vainement se défendre. Chaque arbre lui rappelait une parole de tendresse, chaque détour du chemin un baiser qu'il avait pris ou reçu, chaque haie un serment... Il y a beaucoup de haies près des Herbiers!

Il arriva bientôt à Saint-Pierre, joli hameau de la contrée, et courut chez son oncle, le plus riche habitant de l'endroit. Il pressa Fanchette sur son cœur; Fanchette, sa cousine, jeune et fraîche brune, à l'œil ardent, recouvert d'un beau sourcil noir, qui avait bien pleuré de son absence quand il était parti. Elle avait rouvert son sac rempli par sa mère, comme pour voir s'il n'y manquait rien, et y avait glissé, avec une tresse de ses cheveux, la croix et le cœur d'or qu'elle portait à son cou. De plus, la tendre Fanchette avait bravement repoussé les amoureux qui s'étaient présentés en l'absence de son cousin, car Jean l'aimait bien.

Le vieil oncle Thomas, Fanchette et Jean s'étaient donc revus avec ravissement, bien qu'il n'y eût que trois mois qu'ils se fussent

quittés. Jean raconta les malheurs de Waterloo, dont on était déjà instruit dans le pays; Thomas écoutait avec attention, Fanchette pleurait. A peine le jeune soldat avait-il bu deux verres de cidre, qu'il parla de repartir pour la maison paternelle. Fanchette voulut le retenir quelque temps encore.

« Pas possible, fit Jean, je ne sais pourquoi, mais je tiens à arriver ce soir.

— Mais repose-toi ce soir et demain, lui objecta-t-elle; après demain dimanche, nous t'accompagnerons mon père et moi.

— Et ma mère, qui m'aime tant! reprit Jean. Elle sait nos désastres, peut-être me croit-elle mort! Ce sera un jour de bonheur de plus pour elle. Il me tarde de l'embrasser; nous vous attendrons tous deux après demain dimanche. Adieu, mon oncle. Adieu, ma petite Fanchon!

— Adieu, Jean! »

Fanchette était suspendue au cou du beau voltigeur, de son jeune cousin qu'elle aimait dix fois plus depuis qu'elle savait qu'il s'était bien battu, qu'elle avait vu une larme briller dans ses yeux quand il avait parlé de sa tante, et qu'il l'avait embrassée avec ce doux frémissement qui accompagne toujours le véritable amour.

« A dimanche donc, dit l'oncle Thomas.

— A dimanche », répétèrent ensemble Jean et Fanchette.

Jean se remit en route; il n'avait pas deux lieues à faire, il marcha vite. Il avait laissé son sac chez son oncle, mais il avait gardé son sabre. Le sabre va toujours bien, suspendu au côté du soldat qui revient au pays. Il cheminait en songeant à sa mère, à son père, à sa cousine, dont il comptait faire bientôt sa femme. Il avait payé sa dette à son pays; une fois marié, il irait demeurer avec son oncle Thomas, qui, étant veuf, avait déclaré qu'il ne se séparerait pas de sa fille; ou, si son père, déjà vieux, ne voulait pas lui laisser quitter le pays, Thomas viendrait habiter avec eux; ils vivraient ainsi tous ensemble, et laboureraient ensemble. Cependant, le jour baissait; à une montée de la route, Jean aperçut le clocher de Saint-Fulgent

qui pointait au-dessus des arbres; il avait cru distinguer à travers une clairière la maison de son père, et reconnaître les aboiements du vieux chien; le cœur gonflé d'aise, léger et dispos, il se mit à courir pour arriver plus tôt. Tout à coup un coup de feu se fait entendre, et Jean, frappé par derrière, tombe baigné dans son sang.

Un paysan qui travaillait dans un champ voisin avait remis son fusil dans le sillon d'où il l'avait tiré, puis il s'était approché du soldat encore palpitant, l'avait traîné par les pieds jusqu'à un fossé qui bordait la route, puis, après avoir couvert le corps de terre et de broussailles, il s'était éloigné en disant : « Ce sera un bleu de moins.» L'assassin du pauvre Jean, de celui qui tout à l'heure était si heureux, était un homme de cinquante-cinq à soixante ans, ancien chouan qui s'était distingué pendant la guerre de la Vendée, et qui, portant à Napoléon une haine profonde, avait, à la nouvelle du désastre de Waterloo, ressaisi son fusil, croyant venger les Vendéens en assassinant des Français. Cet homme lava ses mains dans une mare, les essuya sur l'herbe, plaça sur son épaule ses ustensiles de travail, puis regagna tranquillement sa demeure, où il prit son repas ordinaire, se coucha et dormit, sans même se douter qu'il venait de commettre un crime abominable.

Deux jours se passèrent, le dimanche arriva. Il faisait beau, un magnifique soleil perçait à travers les arbres touffus et les haies épaisses de ce riche pays. Fanchette, impatiente, avait éveillé son père plus matin que de coutume; ils s'étaient mis en route aussitôt parce que, disait la jeune fille, il ne fallait pas faire attendre Jean, avec qui ils avaient promis d'aller déjeuner; mais, en parlant ainsi, Fanchette baissait les yeux et rougissait; il n'était pas difficile de deviner que le déjeuner n'était pas ce qui l'occupait le plus.

L'oncle Thomas, chargé du sac que Jean avait laissé chez lui, disait toujours :

« Tu vas trop vite! »

Alors Fanchon s'arrêtait et disait à son tour :

« Mais non, mon père.... Il vous semble. »

Puis elle prenait le sac, comme pour soulager le vieillard, mais réellement afin qu'il pût marcher plus lestement. Il était encore de bonne heure quand ils arrivèrent à Saint-Fulgent, Fanchette à cent pas en avant de son père. Thomas souriait et disait tout bas :

« La petite folle va-t-elle être heureuse! »

« Eh bien ! fit l'oncle Thomas en touchant la main à son beau-frère, te voilà content? Il est enfin revenu sain et sauf; tu avais toujours peur... Mais, je ne le vois pas; où est-il donc ?

— Revenu ! qui? demanda le père.

— Qui? Eh parbleu, Jean, mon neveu, ton fils, quoi!

— Notre Jean, ne sais-tu pas où il est? A l'armée donc! Peut-être tué maintenant dans cette bagarre !

— Qu'est-ce que tu dis là? Tué !... Non, ma foi! il est de retour.

— De retour?... Pas possible, nous l'aurions vu. »

Fanchette était muette d'étonnement; mais dans son impatience elle parcourait du regard tous les coins de la chambre pour y découvrir quelque objet qui réveillât la présence de son amant.

« Allons donc, frère, c'est toi qui te moques; il sera encore couché le paresseux. Eh Jean! et il l'appela de toute la force de ses poumons. Il ne bougera pas, fit Thomas. Fanchette, monte un peu là-haut, ma fille, mais ne le gronde pas trop fort.»

Il se fit un léger bruit dans la chambre supérieure.

« Ah! je savais bien », dit Thomas.

Empressée, Fanchette, en rougissant, avait déjà monté quatre marches; elle s'arrêta tout à coup en face de sa tante, qui, ayant entendu quelques mots de cette conversation, descendait en disant :

« Jean! notre fils. Ah, mon Dieu! Où donc est-il?

— Mais encore une fois, je vous dis que je ne l'ai pas vu ! criait le père, la figure livide et amaigrie presque en un instant, et cloué au plancher comme une statue. Je ne l'ai pas vu, de par tous les saints du paradis!

—Ah! tu nous ennuies, lui dit enfin son beau-frère. Quand je te dis que nous lui avons parlé, nous l'avons embrassé, nous avons trinqué ensemble, que diable! Un beau grenadier, ma foi! N'est-ce pas, Fanchette? Bel habit bleu, sabre au côté.

— Tu nous l'amènes donc, frère, dit la pauvre mère qui pleurait de ravissement. Ah! pardine, j'en sommes ben sûre, voilà son sac. Jean!... mon garçon, où donc es-tu? C'est mal de se cacher ainsi pour faire attendre sa pauvre mère.

— Voyons, reprit le père avec terreur. Mon fils, où est-il enfin?

— Voilà ce que je te demande, car il y a deux jours que je te l'ai envoyé, répondit Thomas.

— Deux jours, dis-tu?

— Oui, deux jours, vendredi soir.

— A la brune?... Avec son sac.

— Il l'avait laissé chez nous pour se soulager un brin, et la preuve, c'est que le voilà, je l'apporte.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! Jean, mon fils!... Est-il possible! s'écria le père.

— Quoi donc? qu'as-tu à gémir ainsi, notre homme? demanda la mère d'une voix tremblante.

— Mort!

— Qui? notre pauvre Jean?

— Oui... vendredi soir; on nous avait monté la tête... J'ignorais... O mon Dieu! je l'ignorais... Maudit coup de fusil...

— C'est toi qui l'as tiré, ce coup de fusil que nous avons entendu? demanda encore la mère.

— Oui!... c'est moi, j'ai tué notre fils! »

A ces mots la mère tomba sans connaissance; puis, secourue par sa nièce, elle fondit en larmes. Fanchette, accroupie devant elle, l'embrassait et essayait de la consoler, elle qui avait tant besoin de consolation!... Le père ne put longtemps supporter ce spectacle, il sortit. Thomas le suivit, craignant un second malheur, et les deux femmes restèrent seules. Alors ces deux infortunées, qui per-

daient, l'une son fils, et l'autre son amant, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et exhalèrent leur douleur dans un langage que nulle plume ne saurait rendre. Etrangères aux passions politiques, elles ne comprenaient pas le meurtre ; et quand la plus jeune des deux murmurait, l'épouse arrêtait sur ses lèvres la parole terrible, et l'empêchait de maudire l'assassin ; car c'était son mari. Une espérance insensée vint traverser leur esprit... Si ce n'était pas lui... S'il s'était trompé de route... S'il avait rencontré d'autres camarades. Et alors toutes deux tombèrent à genoux et se mirent à prier; mais Jean ne parut pas. Après un jour d'angoisses, le visage baigné de larmes, guidés au milieu de la nuit par le père, qui détourna la tête en désignant la place, deux femmes et un homme, tremblant d'être surpris, fouillaient dans un fossé. Tous trois cherchaient sur les traits d'un cadavre une ressemblance qui ne leur permettait pourtant pas de douter.

« Frappé par derrière, murmura Thomas, lui qui était si digne de mourir en brave !

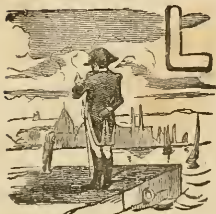
— O mon Dieu ! disait Franchette, c'est moi qui n'ai pas voulu qu'il emportât son sac ; il l'eût peut-être sauvé ! »

De cette famille, les deux hommes et la mère sont morts ; les uns de chagrin, un seul de remords. Fanchette est restée fille ; elle pleure chaque fois qu'elle entend parler de mariage, et nul ne sait le secret de ses larmes. Cependant, si en allant aux Herbiers vous trouvez, le soir, sur le bord d'un fossé, une femme qui prie près d'un petit arbre dont les fruits tombent tous les hivers et ne sont jamais cueillis, saluez cet arbre, où l'on n'a pas osé mettre une croix, de peur de trahir l'assassin, et de la main montrez à la pauvre femme le ciel où son fiancé l'attend, car cette femme n'est autre que la pauvre Fanchette.



NAPOLÉON A ROCHEFORT.





'Empereur, ainsi commence cette partie des Mémoires inédits de M. Besson [1], arriva à Rochefort le 3 juillet, le matin, de très-bonne heure.

J'étais alors lieutenant de vaisseau et attaché à l'état-major de la marine française. Il m'était facile de m'apercevoir que le commandant des deux frégates que le gouvernement provisoire avait mises à la disposition de Napoléon était peu disposé à se compromettre en remplissant un saint devoir, c'est-à-dire en risquant tout, même sa vie, pour le soustraire aux mains de ses ennemis. Je me décidai donc, sans hésiter, à agir à sa place, et à offrir à l'Empereur de le transporter en Amérique sur un des bâtiments de mon beau-père, qui m'avait été envoyé au commencement de 1815 ; car j'avais épousé une Danoise, fille d'un riche négociant de ce pays. Je me vis dans la nécessité de communiquer mon projet à ma femme, qui l'approuva entièrement. «L'Empereur, me dit-elle, se trouve dans une position telle, que c'est une question d'honneur pour chaque homme de l'en tirer. Offrez-lui le meilleur parmi les trois vaisseaux de mon père ; commandez vous-même le bâtiment, si Sa Majesté le désire ; quant à moi, soyez sans crainte, je sais bien que l'on me tourmentera de toutes manières, mais j'ai-

[1] C'est à M. R. O. Spazier, un des rédacteurs les plus consciencieux et les plus *habituels* de *la Nouvelle Minerve*, que nous devons ce fragment par lui traduit de l'Allemand. Cette relation, à la fois si authentique et si piquante de la dernière crise de l'Empire, complète en quelque sorte le tableau des dernières vicissitudes que Napoléon eut à subir sur le continent.

merais mieux tout endurer, que de vous empêcher d'accomplir une si belle action.

Je me rendis aussitôt auprès du général Bertrand, que je connaissais depuis quelque temps, et je lui communiquai mon projet. Le même soir, je fus présenté à l'Empereur : il accepta ma proposition, après en avoir modifié un peu les dispositions particulières, et je fis de suite, avec le comte de Las-Cases, un traité simulé avec la cargaison. Je ne demandai pour les armateurs d'autre récompense que le remboursement des frais de l'expédition. M. de Bonnefaix, préfet maritime du cinquième arrondissement, donna également son assentiment, et m'exhiba sur-le-champ un ordre officiel qui m'ordonnait de me conformer en tout à la volonté de l'Empereur ; de le transporter, s'il le demandait, aux États-Unis, et de retourner immédiatement après en France, pour faire mon rapport sur l'issue de ma mission.

Mon projet fut conçu de la manière suivante : le brick *la Madeleine*, portant le pavillon danois, et construit à Kiel, en 1812, pour agir contre les croisières anglaises dans la mer Baltique, prit une cargaison d'eau-de-vie, consignée pour l'Amérique. Elle fut pourvue de deux expéditions, l'une pour Kiel, l'autre pour New-York. Dans le fond de cale on avait placé cinq tonneaux vides entre deux rangs de tonneaux remplis d'eau-de-vie ; l'intérieur des cinq tonneaux était matelassé, afin que, dans le cas d'une perquisition, on pût y cacher cinq personnes. Dans la dunette, au-dessus de la cheminée anglaise, se trouvait une soupape qui communiquait avec cet emplacement, et qui avait une sortie au-dessous des lits de la dunette. Ce bâtiment, ainsi organisé, devait se rendre à l'île d'Aix et jeter l'ancre au milieu des petits bâtiments qui y attendaient une brise favorable pour mettre à la voile. On y aurait embarqué les effets des passagers vingt-quatre heures avant qu'ils se rendissent eux-mêmes à bord ; le brick aurait alors mis à la voile, pour sortir du pertuis Breton, pour filer entre le continent et l'île d'Aix, se dirigeant vers l'île de Noirmoutier, et de là vers Ouessant, où il pouvait gagner la mer. Si

on eût pris cette direction, il était impossible que notre projet ne réussît pas, car les Anglais observaient encore la Gironde et l'entrée du pertuis d'Antioche, c'est-à-dire qu'ils étaient du côté opposé. Les résultats confirmèrent ces calculs; *la Madeleine* prit, un seul jour avant le malheureux embarquement de l'Empereur sur *le Bellérophon,* cette direction, et ne rencontra sur la route aucune des croisières anglaises.

Dès que ce plan fut adopté, le général Bertrand ordonna au comte Las-Cases de hâter tous les préparatifs nécessaires à son exécution. MM. Roy, Bré et compagnie, de Rochefort, furent engagés à charger le bâtiment et à diriger les expéditions nécessaires. Je m'occupai de tout le reste, et revêtis le costume de capitaine d'un navire marchand du nord, pour éviter tout soupçon. Ce déguisement me réussit si bien, que le général Becker n'apprit que j'appartenais à la marine française que lorsque l'Empereur se rendit à bord du *Bellérophon;* ce fut également à cette occasion qu'il me dit :

« Monsieur le capitaine, je regrette que vous vous soyez si gravement compromis par votre zèle; votre projet aurait mérité un meilleur sort. »

On travailla avec tant d'activité, que déjà, le 6 juillet, je partis de bonne heure de Rochefort pour me rendre à la Marine où je pris l'eau-de-vie nécessaire pour le chargement de *la Madeleine.*

Le 10, je mis à la voile pour l'île d'Aix, et là, j'appris que l'Empereur était à bord de *la Saale,* abandonné entièrement par M. Philippe, qui commandait cette frégate à titre de capitaine.

M. Philippe avait déclaré à Napoléon que la présence d'un vaisseau anglais à l'entrée du pertuis d'Antioche opposait un obstacle invincible à son départ, et que lui, capitaine, avait reçu l'ordre formel de n'exposer ni sa frégate, ni son équipage aux dangers d'un combat incertain, pour mettre en sûreté la personne de l'Empereur.

M. Pamée, autre capitaine de vaisseau et commandant la frégate *la Méduse*, se conduisit d'une manière bien plus honorable : ce

quels un certain Gentil, lieutenant de vaisseau, à leur tête, étaient venus offrir à Napoléon de l'embarquer à bord d'une chaloupe pontée de La Rochelle et de le transporter jusqu'à l'entrée de la rivière de Bordeaux, en passant le détroit de Monmusson; là se trouvait un bâtiment américain, qui sans doute consentirait à transporter l'Empereur en Amérique, ou dont, en cas de besoin, on pourrait s'emparer de force. En effet, plusieurs vaisseaux américains stationnaient près de Boyaut; le général Lallemand avait rendu visite à leurs capitaines, et ceux-ci avaient offert leur concours à Napoléon. Comme je connaissais bien les braves jeunes gens qui avaient fait l'offre de leurs services [1], je répondis au général que j'étais moi-même convaincu que la Providence avait indiqué à l'Empereur un moyen de salut tout à fait sûr, et qu'il fallait en profiter aussitô que possible, parce que toutes les circonstances favorables paraissaient réunies pour réussir.

« Que voulez-vous dire par ces mots? s'écria le général avec surprise.

— Je vais vous en donner une explication de suite, lui répondis-je : les deux chaloupes de La Rochelle sont des voiliers excellents, meilleurs sans doute que les croisières anglaises ; il faut les lancer, l'une par le détroit de Monmusson, l'autre par le pertuis d'Antioche, et embarquer sur toutes les deux des personnes et des effets appartenant à l'Empereur, mais de manière à ce que les hommes de l'équipage ignorent qui est à bord de l'une ou l'autre chaloupe. Puis on donnera aux deux commandants de ces légers bâtiments l'ordre d'aller eux-mêmes à la rencontre des croisières anglaises, et de se laisser chasser par elles, pour les écarter autant que possible ; ici, en attendant, on répandra secrètement le bruit que Napoléon s'est em-

[1] Leurs noms méritent d'être conservés à la postérité : c'étaient MM. Duret, enseigne de vaisseau, chevalier de la Légion-d'Honneur, jeune homme entreprenant et sincèrement dévoué à l'Empereur; Condé, aspirant de première classe, digne, sous tous les rapports, de son père, le brave commandant Condé; et Gentil, un des officiers les plus intrépides, qui avait fait la guerre d'Espagne dans les marins de la garde. (*Note de l'auteur.*)

barqué *incognito* sur l'une des deux chaloupes, de façon que l'équipage de chacune d'elles croira que l'Empereur est sur l'autre. Dès que ce projet sera adopté et suffisamment préparé, on fera partir les chaloupes le soir; l'Empereur ne s'embarque que le lendemain, avec moi, et aura ainsi deux chances de plus pour effectuer son départ. Il est d'autant plus nécessaire, ajoutai-je, de profiter de toutes ces circonstances heureuses, qu'il y a lieu de croire que l'ennemi, qui stationne dans ce moment à l'entrée du pertuis d'Antioche, ignore encore la présence de Napoléon ; car, s'il la connaissait, il ne manquerait pas certes de prendre une position dans la rade des Basques, où il se trouve à portée de surveiller les deux pertuis à la fois. »

Le général Bertrand parut partager entièrement mon opinion, et me ramena auprès de l'Empereur.

Nous le trouvâmes le coude appuyé sur un beau nécessaire de vermeil, cadeau de l'Impératrice Marie-Louise, que l'Empereur avait désiré garder avec lui jusqu'au dernier moment, et qui, par conséquent, de tous ses meubles, était le seul qui ne fût point encore embarqué. En nous voyant, Napoléon leva la tête, et avec un ton de très-bonne humeur :

« Eh bien ! Bertrand, dit-il, qu'est-ce que vous a dit le capitaine Besson ? »

Après que celui-ci lui eut répété tout ce que je lui avais dit, il exprima sa satisfaction de ma proposition, et ordonna de faire transporter sur-le-champ plusieurs de ses effets et quelques provisions à bord des deux chaloupes, de répandre le bruit qu'il avait l'intention de s'embarquer sur une d'elles, et de les expédier peu de temps avant son départ; « car, ajouta-t-il, je suis maintenant résolu à m'en aller avec vous, capitaine, dans la nuit du 13 au 14. »

Je vis avec une profonde douleur que ce nouveau retard pouvait faire tout échouer ; j'osai lui exprimer là-dessus ma pensée : ce fut inutilement.

Le 11 et le 12 on s'occupa des chaloupes, et le 13 au matin

quels un certain Gentil, lieutenant de vaisseau, à leur tête, étaient venus offrir à Napoléon de l'embarquer à bord d'une chaloupe pontée de La Rochelle et de le transporter jusqu'à l'entrée de la rivière de Bordeaux, en passant le détroit de Monmusson; là se trouvait un bâtiment américain, qui sans doute consentirait à transporter l'Empereur en Amérique, ou dont, en cas de besoin, on pourrait s'emparer de force. En effet, plusieurs vaisseaux américains stationnaient près de Boyaut; le général Lallemand avait rendu visite à leurs capitaines, et ceux-ci avaient offert leur concours à Napoléon. Comme je connaissais bien les braves jeunes gens qui avaient fait l'offre de leurs services [1], je répondis au général que j'étais moi-même convaincu que la Providence avait indiqué à l'Empereur un moyen de salut tout à fait sûr, et qu'il fallait en profiter aussitô que possible, parce que toutes les circonstances favorables paraissaient réunies pour réussir.

« Que voulez-vous dire par ces mots? s'écria le général avec surprise.

— Je vais vous en donner une explication de suite, lui répondis-je : les deux chaloupes de La Rochelle sont des voiliers excellents, meilleurs sans doute que les croisières anglaises ; il faut les lancer, l'une par le détroit de Monmusson, l'autre par le pertuis d'Antioche, et embarquer sur toutes les deux des personnes et des effets appartenant à l'Empereur, mais de manière à ce que les hommes de l'équipage ignorent qui est à bord de l'une ou l'autre chaloupe. Puis on donnera aux deux commandants de ces légers bâtiments l'ordre d'aller eux-mêmes à la rencontre des croisières anglaises, et de se laisser chasser par elles, pour les écarter autant que possible ; ici, en attendant, on répandra secrètement le bruit que Napoléon s'est em-

[1] Leurs noms méritent d'être conservés à la postérité : c'étaient MM. Duret, enseigne de vaisseau, chevalier de la Légion-d'Honneur, jeune homme entreprenant et sincèrement dévoué à l'Empereur; Condé, aspirant de première classe, digne, sous tous les rapports, de son père, le brave commandant Condé; et Gentil, un des officiers les plus intrépides, qui avait fait la guerre d'Espagne dans les marins de la garde. (*Note de l'auteur.*)

barqué *incognito* sur l'une des deux chaloupes, de façon que l'équipage de chacune d'elles croira que l'Empereur est sur l'autre. Dès que ce projet sera adopté et suffisamment préparé, on fera partir les chaloupes le soir; l'Empereur ne s'embarque que le lendemain, avec moi, et aura ainsi deux chances de plus pour effectuer son départ. Il est d'autant plus nécessaire, ajoutai-je, de profiter de toutes ces circonstances heureuses, qu'il y a lieu de croire que l'ennemi, qui stationne dans ce moment à l'entrée du pertuis d'Antioche, ignore encore la présence de Napoléon ; car, s'il la connaissait, il ne manquerait pas certes de prendre une position dans la rade des Basques, où il se trouve à portée de surveiller les deux pertuis à la fois. »

Le général Bertrand parut partager entièrement mon opinion, et me ramena auprès de l'Empereur.

Nous le trouvâmes le coude appuyé sur un beau nécessaire de vermeil, cadeau de l'Impératrice Marie-Louise, que l'Empereur avait désiré garder avec lui jusqu'au dernier moment, et qui, par conséquent, de tous ses meubles, était le seul qui ne fût point encore embarqué. En nous voyant, Napoléon leva la tête, et avec un ton de très-bonne humeur :

« Eh bien ! Bertrand, dit-il, qu'est-ce que vous a dit le capitaine Besson ? »

Après que celui-ci lui eut répété tout ce que je lui avais dit, il exprima sa satisfaction de ma proposition, et ordonna de faire transporter sur-le-champ plusieurs de ses effets et quelques provisions à bord des deux chaloupes, de répandre le bruit qu'il avait l'intention de s'embarquer sur une d'elles, et de les expédier peu de temps avant son départ; « car, ajouta-t-il, je suis maintenant résolu à m'en aller avec vous, capitaine, dans la nuit du 13 au 14. »

Je vis avec une profonde douleur que ce nouveau retard pouvait faire tout échouer ; j'osai lui exprimer là-dessus ma pensée : ce fut inutilement.

Le 11 et le 12 on s'occupa des chaloupes, et le 13 au matin

elles mirent à la voile avec toutes les instructions convenues. Tout cela ne rencontra pas le moindre obstacle, bien que *le Bellérophon*, par suite de la visite qu'il avait reçue du duc de Rovigo et du comte de Las-Cases, eût pris sa nouvelle position sur la rade des Basques dès le 12 au soir.

Le 13, à l'aube du jour, M. Marchand vint me trouver à bord, et me remit une ceinture de cuir remplie d'or, pour le compte de l'Empereur; il m'apporta en même temps l'ordre de me rendre le plus tôt possible auprès de Sa Majesté.

Il paraît que le peu d'argent que l'Empereur avait pris avec lui avait été partagé, et que M. Marchand en avait donné une partie en dépôt à tous ceux qui devaient s'embarquer avec lui.

Vers sept heures, je rejoignis l'Empereur, que je trouvai déjà habillé et se promenant dans sa chambre.

« Ah! ah! vous voilà, me dit-il lorsqu'il m'aperçut; les chaloupes sont parties, n'est-ce pas?... A ce soir donc! le sort en est jeté. »

Puis il me demanda si j'étais sûr de bien connaître toute cette côte, en désignant du doigt la carte de Poitou et l'île d'Aix. Lorsque je voulus répondre, M. Marchand entra et lui parla à l'oreille; après quoi on me renvoya immédiatement. En sortant, je rencontrai une personne que je n'avais jamais vue auparavant: j'appris plus tard que c'était le roi Joseph.

La journée se passa tout entière à terminer les préparatifs nécessaires au voyage; à la chute du jour, on me dit que les messieurs envoyés de nouveau par l'Empereur au *Bellérophon* étaient de retour.

On ne peut douter que ce ne fût ce jour-là même que certaines personnes de la suite de Napoléon le décidèrent à entamer des négociations sérieuses avec le capitaine Maitland, et cela dans la crainte d'être pris avec lui à bord de mon brick. Sa réponse venait d'arriver; mais alors je n'en savais rien encore; au contraire, lorsque l'Empereur me fit encore une fois appeler auprès de lui, il faisait déjà sombre. Je ressentais la plus grande joie, croyant enfin être

arrivé au but de tous mes vœux. En entrant, je trouvai le duc de Rovigo, le comte de Las-Cases, le comte Montholon et une cinquième personne que je ne connaissais point.

« Capitaine, me dit Napoléon, vous vous rendrez sur-le-champ à votre bord, et vous ferez de nouveau débarquer tous mes effets. Je vous remercie sincèrement de tout ce que vous avez bien voulu faire pour moi. S'il s'agissait encore d'affranchir un peuple opprimé, comme lorsque je quittai l'île d'Elbe, je n'hésiterais pas un moment à me confier à vous ; mais ici il n'est question que de moi, et je ne veux pas exposer des personnes qui me sont restées fidèles, et qui partagent mon sort, à des dangers qui sont au moins inutiles. Je suis décidé à aller en Angleterre : je me rendrai demain à bord du *Bellérophon.* »

Un éclair lancé du haut d'un ciel sans nuages n'aurait pu faire sur moi un effet plus terrible que ces dernières paroles. Je sentis tout mon sang se retirer de mes veines, des larmes s'échappèrent de mes yeux, et pendant quelques instants je fus hors d'état de prononcer une parole. Il était évident pour moi que l'Empereur se trompait dans ses idées chevaleresques sur la générosité du gouvernement anglais, et mille idées plus tristes les unes que les autres vinrent m'assaillir ; ayant été moi-même, pendant cinq ans, victime de ce gouvernement, dont la perfidie à mon égard avait été vraiment inimaginable.

« En Angleterre, Sire ! m'écriai-je enfin d'une voix étouffée ; en Angleterre !... Alors, Votre Majesté est perdue ! Le tower de Londres sera votre demeure, Sire, et vous pourrez vous estimer heureux s'il ne vous arrive rien de pire ! Comment ! Votre Majesté veut se livrer pieds et poings liés à un cabinet qui se réjouira de pouvoir anéantir celui qui l'a blessé au cœur et qui a menacé son existence tout entière d'une perte certaine !... Sire, vous, le seul que ce cabinet a à craindre, vous voulez vous livrer à lui spontanément, sans nécessité aucune ? »

Dieu sait tout ce que, dans mon désespoir, j'aurais encore ajouté,

quand le duc de Rovigo, assis dans un coin du salon, m'interrompit et m'ordonna de me taire d'un ton sévère.

« Capitaine! s'écria-t-il, vous allez trop loin; vous ne songez pas à qui vous parlez!

— Oh! laissez-le dire », reprit l'Empereur avec un regard triste qui remua toute mon âme.

Mais, dès que je fus revenu à moi, je compris que toute tentative ultérieure serait désormais sans résultat.

« Pardon, Sire, si j'ai dit plus qu'il n'était convenable, repris-je; je ne peux rien faire maintenant qu'implorer l'indulgence de Votre Majesté. Mais quant à vous, monsieur le duc, et je me tournai vers le général Savary, je vous prie au moins d'ordonner à vos postes de ne plus tirer sur moi pendant la nuit; car il serait par trop cruel de me faire tuer par une balle française dans un moment où je débarquerais des effets que j'aurais voulu tausporter en Amérique au péril de ma vie.

— Allez, capitaine, dit Napoléon avec bienveillance, tranquillisez-vous. Quand vous aurez terminé votre besogne, vous reviendrez. »

J'exécutai les ordres que j'avais reçus, bien que je fusse dans une disposition d'âme désolante

Vers neuf heures du soir, le 14 juillet, tout fut terminé, et je retournai aussitôt auprès de l'Empereur. Je le trouvai seul avec M. Marchand, qu'on pouvait avec raison appeler la fidélité personnifiée, et dont la complaisance ne me manqua jamais; sans son intervention, peut-être n'aurais-je jamais pu aborder l'Empereur, car l'intrigue était déjà aussi puissante à l'île d'Aix qu'elle avait été aux Tuileries. Je n'en citerai qu'une seule preuve : les personnes désignées pour suivre Napoléon sur *la Madeleine* étaient le général Bertrand, le comte de Las-Cases et le général Montholon. Ces deux derniers n'étaient que très-peu compromis auprès du gouvernement royal, et n'avaient rien à craindre, tandis que le général Lallemand était déjà condamné à mort. Néanmoins, cet honorable général ne put jamais obtenir que la prière qu'il avait faite de suivre l'Empereur fût mise sous ses yeux. Repoussé par

tous les moyens possibles, il avait fini par me supplier de lui permettre de se cacher, habillé en matelot, parmi mon équipage, pour pouvoir ainsi sauver sa vie.

Aussitôt que l'Empereur me vit entrer, il vint au-devant de moi en disant :

« Capitaine, je vous remercie de nouveau; dès que vous serez libre ici, vous viendrez me retrouver en Angleterre. Sans doute, ajouta-t-il en souriant, j'y aurai encore besoin d'un homme de votre caractère.

— Ah! Sire, m'écriai-je, je n'ai pas le moindre espoir que jamais le jour vienne où je serai en état de me conformer à un ordre aussi flatteur pour moi. »

Je voulus me retirer, hors d'état de maîtriser mes sentiments, lorsque Napoléon me fit un signe de rester, et envoya M. Marchand chercher le général Bertrand; puis il prit, parmi quelques armes placées dans un coin du salon, un fusil à double canon, arme précieuse dont il avait fait souvent usage dans ses chasses, et me l'offrit en me disant d'une voix émue :

« Je n'ai plus rien dans ce moment à vous offrir, mon ami, que cette arme; veuillez l'accepter comme un souvenir de moi. »

Ce cadeau si inappréciable et la grâce indicible avec laquelle il m'était présenté m'entraînèrent involontairement à faire auprès de Sa Majesté une dernière tentative : je me jetai à ses pieds, je la conjurai en pleurant et en employant toutes les expressions que m'inspirait la conviction la plus intime du sort qui l'attendait, de ne pas se livrer aux Anglais.

« Rien n'est encore perdu, lui dis-je; en deux heures je peux de nouveau embarquer tous vos effets, et vous-même, Sire, vous pouvez partir un instant après. Il ne me faut qu'un mot. »

Tout fut inutile!

« Eh bien! Sire, m'écriai-je en me relevant... »

Mais le général Bertrand, qui était entré dans l'intervalle, m'interrompit :

« Capitaine, me dit-il avec sévérité, renoncez à ces offres inutiles; votre zèle est digne d'éloges, votre conduite est noble; mais il est trop tard. Sa Majesté ne peut plus reculer... »

Sans doute il en était ainsi : je retins encore ce que j'avais sur le cœur.

« Sire, il ne me reste donc plus, repris-je, qu'à prendre congé de Votre Majesté et à partir avec le même brick que celui qui était destiné pour elle. Je suivrai exactement la route que vous aviez approuvée, Sire; mais je crains que le temps n'apprenne que trop tôt à Votre Majesté lequel des deux partis était le plus sûr à prendre. »

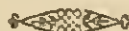
La mort dans le cœur, je me retirai et je me rendis à bord.

Il était dix heures du soir, je fis sur-le-champ lever les ancres et je m'éloignai à l'aide d'une fraîche brise d'est, sans être inquiété par la moindre chose.

A l'aube du jour, je me trouvais à l'entrée des pertuis Bretons, au milieu des caboteurs. Il faut remarquer que l'Empereur ne s'était embarqué que vers cinq heures du matin sur *l'Epervier*, et n'était arrivé sur *le Bellérophon* qu'à neuf heures, le 15. J'aurais donc continué longtemps ma route avec les caboteurs sans être aperçu, et ce ne fut que lorsque je me trouvai en face des Sables-d'Olonne que je pris congé de mon capitaine, en lui ordonnant de se diriger sur Ouessant et Kiel par le détroit. En effet, il y arriva vingt jours après, sans avoir été ni visité, ni inquiété par aucune croisière anglaise. De mon côté, je retournai à Rochefort, accompagné d'un des caboteurs, et je me rendis auprès du préfet de la marine pour prendre ses ordres. Il me dit qu'il avait gardé chez lui, sur l'ordre exprès de l'Empereur, deux caisses remplies de vaisselle, pour les remettre à Mme Besson, dans le cas où il serait parti avec moi; mais que, dès que l'Empereur avait pris une autre résolution, il avait cru convenable d'expédier ces caisses, avec quelques autres qui lui avaient été confiées, pour être déposées sur *le Bellérophon*. C'étaient en effet les mêmes caisses d'argent dont la vente servit, à Sainte-Hélène, pour fournir aux besoins les plus urgents de l'Empereur.

Je ne me serais jamais douté que Sa Majesté pût aller aussi loin dans son attention pour le sort de ma femme, et la mettre ainsi à l'abri de la misère, dans le cas où nous aurions exécuté notre projet.

Ma première entrevue avec Mme Besson fut des plus tristes : longtemps nous ne trouvâmes point de paroles pour exprimer notre profonde douleur. La résolution malencontreuse de l'Empereur le perdit pour toujours, et mon sort était aussi inévitablement fixé. Je devins victime de mes intentions. *Rayé* comme indigne de servir le nouveau gouvernement, je me vis contraint de quitter ma patrie, et de laisser seule, à Rochefort, ma femme tombée malade à la suite des agitations qu'elle avait éprouvées dans ces derniers jours. Elle y resta longtemps exposée à des vexations de toute espèce. On ne lui épargna aucun désagrément; et au moyen de machinations de police, on la contraignit de se réfugier à Bordeaux, où elle trouva enfin une occasion de s'embarquer pour Kiel : c'est là que nous nous revîmes en 1816.



LA VIVANDIÈRE.



PROLOGUE.



Par une tiède soirée des derniers jours de juillet 1821, un homme, qui paraissait avoir une soixantaine d'années, quoiqu'il fût de quinze ans moins âgé (sans doute parce que les années de campagne comptent double), se dirigeait lentement et l'air pensif vers une maisonnette, qui n'était à vrai dire, qu'une pauvre chaumière, située à Vaugirard, en

dehors de la barrière et au milieu d'une espèce de ruelle appelée *Passage Napoléon.* (Il est à remarquer que, sous la Restauration, ce chemin de traverse, bordé à droite et à gauche de masures abandonnées et de chétifs acacias, avait conservé le nom du grand homme.) Celui qui marchait ainsi était grand et maigre : ses cheveux, jadis d'un blond roux, étaient devenus d'un blanc-filasse. Il avait le teint pâle, le nez un peu crochu et le front large, quoique déprimé vers le sommet; mais dans le regard de ses grands yeux bleus on pouvait lire l'expression de douceur, de simplicité et de résignation qui faisaient la base de son caractère.

Cet homme était un ancien soldat de la grande armée, qui, pendant les vingt années qu'il était resté sous les drapeaux, après avoir commencé sa carrière comme tambour, n'avait jamais été autre chose que sapeur, malgré les *actions d'éclat* et les *faits d'armes* dont ses états de service étaient illustrés à la marge; mais il faut dire aussi que Roubelard (c'était son nom) n'avait pu de sa vie apprendre ni à lire ni à écrire, et que « ce genre d'éducation, au dire de son dernier colonel, avait été une des causes *majores* qui s'étaient formellement opposées à ce qu'il obtînt un avancement plus rapide. »

Chemin faisant, le vieux soldat rencontra Jeanne-Marie, pauvre et excellente femme chargée d'enfants, qui n'avait d'autre occupation que de mener aux champs les vaches et les chèvres que les laitières du voisinage ne craignaient pas de lui confier. Sa chaumière était attenante à celle où se rendait le sapeur tous les jours, plutôt deux fois qu'une, car depuis plus de trente ans il était amoureux de la propriétaire.

« Bonjour, monsieur Roubelard, fit la vieille Bretonne avec une révérence cagneuse. Ça vous va-t'i ben ? »

Celui-ci, sortant tout à coup de sa rêverie, leva la tête .

« Ah! c'est vous, Jeanne-Marie! Bonjour! répondit-il en reconnaissant la voisine. La mère Moulin est-elle rentrée?

— Oui dame, qu'elle y est, c'te pauv' chère femme ; vous la trouverez sous l'z' armes, son gros livre à la main... Ah! mon bon

monsieur Roubelard, j' sommes ben sûre, tout de même, qu'elle vous espère tout fine dret.

— C'est bon, j'y vais; bonsoir, Jeanne-Marie! »

Et, doublant le pas, Roubelard arriva bientôt devant la porte de la mère Moulin : la nuit commençait à tomber.

Cette femme, dont le nom était Marguerite (car celui de *Moulin* n'était qu'un honorable sobriquet qui lui avait été donné jadis par les soldats de l'armée du Nord dans une circonstance bien glorieuse pour elle), était petite et fort brune; mais dans ses yeux noirs et pleins de feu venaient se refléter toute la hardiesse de son caractère, toute la bonté de son cœur, toute la noblesse des passions qui l'agitaient encore. Elle était dans un déplorable état de maigreur. Son corps paraissait affaissé sous le poids des fatigues et des misères de la guerre, ou sous celui d'une douleur morale, contre lesquelles il n'est aucun remède dans ce monde. Ses cheveux, qui tombaient en nattes inégalement tressées sous le bonnet de police qu'elle portait habituellement, étaient d'une finesse et d'une longueur remarquables. Elle avait la bouche un peu grande, mais garnie de deux rangées de dents qu'une duchesse eût enviées. Ses gestes, un peu brusques peut-être, n'en avaient pas moins quelque chose d'obligeant; et enfin, à la coupe de son visage, à la souplesse de sa taille bien prise et à son pied d'une petitesse telle que l'Impératrice Joséphine elle-même en aurait été jalouse, on devinait que la mère Moulin avait été très-jolie dans sa jeunesse : elle avait alors quarante-sept ans. Toute frêle et toute délicate qu'elle semblait au premier examen, elle était cependant d'une complexion nerveuse et douée de cette force musculaire que la vie et les travaux des camps peuvent seuls donner à une femme.

La mère Moulin avait servi pendant vingt-trois ans comme vivandière et cantinière, selon les circonstances, d'abord dans le régiment d'Anjou, qui, après avoir fait partie d'une demi-brigade comme tous les régiments de l'armée, devint enfin le 5e de ligne. Pendant la campagne d'Espagne de 1809 elle abandonna un moment l'infan-

terie pour entrer dans le 1er dragons; mais des motifs et des affections qui n'avaient rien que de louable et d'honnête la firent bientôt rentrer dans l'arme où elle avait débuté. En 1812 elle passa dans la vieille garde impériale : Waterloo fut sa dernière bataille, Jemmapes avait été sa première.

A Lutzen, elle sauva l'aigle du drapeau d'un régiment d'artillerie de marine en le cachant sous ses jupes. Elle rapporta d'Austerlitz deux lambeaux d'étendards russes, qui servaient encore de trophées à sa chaumière, dans l'intérieur de laquelle on avait ébauché, à l'aide d'un charbon, l'aigle impériale avec le grand cordon de la Légion-d'Honneur en sautoir, en guise de cravate. Vis-à-vis de cette porte il y avait une huche vermoulue, le seul meuble que la vivandière possédât, et sur laquelle étaient étalés une demi-douzaine de volumes cartonnés qu'elle appelait sa *bibliothèque de campagne*, et qui se composait des livres suivants :

1° *L'Histoire de Jeanne d'Arc;*

2° *La Cuisinière bourgeoise, suivie d'une notice sur l'art de fabriquer les vins et les liqueurs;*

3° *Bonapartiana, recueil d'anecdotes, bons mots et reparties heureuses du premier Consul, par le citoyen Cousin d'Avallon;*

4° *L'Esprit de saint Augustin;*

5° *Le véritable Messager boiteux, par feu Mathieu Lænsberg, astronome et mathématicien, avec les prédictions pour l'année de grâce* 1815;

6° Enfin un *Paroissien complet, à l'usage du diocèse de Reims.*

La mère Moulin avait de tout temps aimé la lecture. Elle joignait à un esprit naturel une certaine instruction acquise dans les longues courses qu'elle avait faites, et dans les pays nombreux où elle avait séjourné lors de nos conquêtes. En outre, elle avait manifesté, dès sa tendre jeunesse, des sentiments de piété qu'elle avait su conserver même au milieu de la licence des camps. Elle eut même la velléité de se faire religieuse après l'abdication de Napoléon à Fontainebleau. Mais les événements de 1815 vinrent bientôt lui

enlever ce goût passager de la vie monastique, et elle recommença sa vie de bivouac et de champ de bataille. Toutefois, depuis qu'elle avait pris sa retraite à Vaugirard, on l'avait vue remplir exactement les devoirs que notre religion impose aux chrétiens : le curé venait la voir quelquefois. Aussi, en face du lit de la vivandière, auquel un vieux manteau blanc de dragon servait de couverture, voyait-on, fixée au-dessus d'une croix de la Légion-d'Honneur à l'effigie de Napoléon, l'image du Christ, surmontée d'un rameau de buis bénit.

A peine la mère Moulin avait-elle pris possession de cette chaumière, qu'un orage épouvantable avait enfoncé une partie du châssis de la fenêtre. Ne possédant pas même de quoi faire remplacer ses vitres brisées, la pauvre vivandière s'était servie des proclamations de l'Empereur et des bulletins de la grande armée pour réparer le dommage occasionné par la grêle; puis, lorsque les alliés étaient venus en France pour la seconde fois, elle avait montré du doigt, aux soldats autrichiens, russes et prussiens, qui étaient passés devant sa chaumière, ces trophées, ces proclamations, ces bulletins, en ricanant d'un air de triomphe.

Roubelard entra chez la mère Moulin sans que celle-ci l'aperçût; car, de nuit comme de jour, la vivandière ne fermait jamais sa porte, donnant pour raison que dans *son beau Passage Napoléon* il n'y avait pas de voleurs, et que, s'il s'y trouvait des loups, ses os étaient devenus trop durs pour leurs dents.

« Bonsoir, mère Moulin. Comment vous portez-vous aujourd'hui? demanda doucement le vieux soldat à la brave femme, qui, courbée dans l'ombre, attisait son feu.

— Qui vive? répondit-elle en brandissant un tison pour éclairer un peu sa chambre. Qui vive?... répéta-t-elle; est-ce toi, Jeanne-Marie?

— Non, mère Moulin, ce n'est pas elle; c'est moi!

— Ah! je n'avais pas reconnu votre voix, monsieur Roubelard.

— Je viens vous apprendre une fâcheuse nouvelle, continua le sapeur d'un ton attristé.

— Bah! » s'écria la vivandière en jetant le tison dans l'âtre. Puis, après avoir posé sur le manteau de la cheminée le volume de saint Augustin ouvert sur ses genoux : « Est-ce que les Russes nous auraient encore déclaré la guerre sans nous prévenir? demanda-t-elle. Ah! les sournois de sauvages! je les reconnais bien là. Ils ne se souviennent donc plus d'Austerlitz!

— Ce n'est pas cela, répondit tranquillement Roubelard; le temps d'Austerlitz est passé, mère Moulin, et bien passé. Ce que j'ai à vous dire va au contraire vous faire de la peine, attendu que... »

Le souvenir d'Austerlitz avait serré le cœur de la vivandière. Le regard fixe, la bouche contractée, elle s'était levée de l'escabeau sur lequel elle était assise, et, agitant au-dessus de sa tête ses bras amaigris :

« Austerlitz!... répéta-t-elle sans écouter Roubelard, qui parlait en même temps; il fallait voir, cette nuit de la veille, les bivouacs s'allumer et pétiller sur toute la ligne comme un feu d'artifice de 15 août!... Et quand Napoléon voulut s'assurer que ses enfants dormaient, la lune fit reluire les obusiers que la garde devait étrenner le lendemain!... J'ai vu la grande armée avec son petit Empereur!... Je ne parle ni de celui d'Autriche ni de celui de Russie, à qui je dis un jour son fait, étant à Erfurt... Tenez, monsieur Roubelard, vienne la Sainte-Marguerite prochaine, j'aurai quarante-sept ans; eh bien! je voudrais y être encore, pour voir tout ce monde-là, si poli avec moi, et les chapeaux à plumes noires et blanches du gros état-major me saluant honnêtement. Oui, je voudrais y être encore, à ramasser sous la mitraille russe mes frères du 5e de ligne, quand les biscaïens les jetaient les uns sur les autres, ces bons ivrognes!... J'aurais voulu qu'on m'enterrât à côté du général Margotin, ou dans la même fosse que le pauvre Rossignol, mes deux pères adoptifs, vous le savez, monsieur Roubelard; ils sont morts tous deux, et la pauvre Marguerite n'a même pas eu la consolation de leur fermer les yeux... Elle n'a pu que pleurer!... Aujourd'hui, au moins, elle peut... prier... pour... eux... »

A ces dernières paroles, l'émotion de la vivandière était arrivée à son plus haut point; elle laissa tomber sa tête dans ses mains et sanglota tout bas. Un moment de silence s'écoula. Alors Roubelard, qui s'était peu à peu attendri, lui dit en essuyant ses yeux :

« Si vous pleurez toujours comme cela, mère Moulin, vous finirez par fondre en eau comme un concombre : vous n'êtes déjà pas trop grasse. Croyez-moi, cela ne vaut rien pour votre santé... Je venais pour vous annoncer qu'on a reçu la nouvelle...

— Que les Prussiens sont revenus en France, comme en 89 peut-être? » interrompit-elle encore.

Roubelard, qui n'avait pu achever sa phrase, se contenta de faire un signe de tête négatif.

« Oui, oui, c'est impossible! continua la vivandière. Dans les temps, ils ont trop mangé de raisin en Champagne, ces buveurs de bière! et, depuis, nous leur avons fait avaler trop de grappillons de mitraille pour qu'ils y reviennent jamais!

— Il s'agit bien de Prussiens! dit le vieux soldat impatienté: est-ce que nous en avons laissé, des Prussiens? C'est une erreur de croire qu'il y a encore des Prussiens, mère Moulin; pas plus de Prussiens que dessus ma main... Il s'agit de la mort... »

Ici la vivandière saisit convulsivement le bras du sapeur pour lui montrer, appendue comme un lustre au plafond, une plaque de cuivre jaune enfumée provenant d'un bonnet de la garde prussienne, retenue par la cravate d'un étendard hanovrien.

« Ils sont bien morts, ceux-là! s'écria-t-elle avec un sourire diabolique, cependant il doit en rester encore...

— Pas beaucoup, fit Roubelard d'un air de doute; cependant c'est possible, parce qu'on aura oublié de les compter dans leur patrie... Je venais pour vous apprendre...

— Que les Autrichiens étaient aux frontières?... Eh bien! monsieur Roubelard, que ne le disiez-vous tout de suite!

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria le sapeur en trépignant d'impatience et en se bouchant les oreilles. Mère Moulin? reprit-il

de toute la force de ses poumons, voulez-vous me laisser m exprimer? ou je m'en vais.

— Déjà? fit la vivandière en reprenant sur son escabeau sa première attitude; c'est à peine si vous êtes entré, ajouta-t-elle en lui désignant du regard l'autre coin de l'âtre. Asseyez-vous là, je vous écoute. »

Mais la brave femme prenait un engagement au-dessus de ses forces. Elle était dans un état d'exaltation qui augmentait de moment en moment; de sorte que Roubelard ayant voulu s'expliquer, elle lui ferma la bouche en continuant de parler elle-même sur le même ton et comme elle avait fait déjà.

« Je suis encore verte! s'écria-t-elle; je puis faire cette campagne. Nous partirons ensemble, monsieur Roubelard, et, avec l'aide de Dieu, je finirai comme j'ai commencé, au bruit du canon!... Nous verrons encore le drapeau tricolore parcourir le champ de bataille d'un bout à l'autre, et l'aigle, les ailes déployées, s'avancer à travers leurs baïonnettes, leurs carrés, et les faire dégringoler de leurs redoutes, tous ces mangeurs de choucroute qu'ils sont, comme les pommes de terre de mon sac!... Oh! ne croyez pas qu'on nous fasse reculer d'une semelle; je connais le *petit Caporal;* je l'ai vu au feu à Lutzen, à Arcis-sur-Aube, à Mont-Saint-Jean (la mère Moulin se signa), et je sais ce qu'il peut faire. J'ai toujours été en avant; mon pauvre Jemmapes, vous le savez, a brouté plus d'une fois aux fourrages des grand'gardes. J'ai vidé autant de gibernes que de barriques d'eau-de-vie; et un jour que des conscrits provençaux prenaient la route en sens inverse, parce que quelques canons avaient toussé devant eux, je me mis en travers, moi et Jemmapes!... Jemmapes! vous le rappelez-vous, monsieur Roubelard?... Aujourd'hui je m'y mettrais seule. »

Dès le commencement de ce monologue, le vieux sapeur, ayant jugé tout d'abord qu'il ne pourrait placer un mot, s'était levé, et, les mains dans les goussets de son pantalon, avait marché tout autour de la chambre en sifflant entre ses dents. Mais, au nom de

Jemmapes, répété avec intention par la mère Moulin, qui l'avait toujours suivi des yeux tandis qu'il faisait cette espèce de manége, il avait cessé de siffler, et, la tête basse, il semblait qu'un remords poignant fût venu tout à coup l'assaillir. Cependant, lorsque la vivandière, fatiguée et enrouée, se fut assise pour reprendre haleine, Roubelard s'arrêta en disant à haute voix et comme à la cantonade :

« Arrêtez les frais! on ne joue plus. » Puis, s'étant approché de la mère Moulin, il se pencha jusqu'à son oreille et lui dit avec une volubilité extraordinaire : « Il n'y a plus de frontières, plus d'armée, plus de canons, plus de champ de bataille, plus de drapeaux tricolores, plus d'aigles! descendues les aigles sans aucune exception ! Vous perdez la tête, mère Moulin!... Plus de carrés, plus de grande armée, plus de gibernes, plus de conscrits, et plus de *petit Caporal!* Je vous dis que vous êtes folle, mère Moulin!... Ni vu ni connu, le pauvre *petit Caporal*. Disparu à perpétuité!... Voilà ce que je voulais vous annoncer. »

Et ayant dit, il tourna vivement sur le talon comme pour s en aller : la vivandière le retint par le pan de sa redingote :

« Monsieur Roubelard! fit-elle après un silence en le regardant avec un mélange de pitié et de mépris qu'on ne saurait peindre; mort! dites-vous? lui?... l'Empereur?... Allons donc! vous voulez rire, je pense.

— Incapable, mère Moulin, puisque je ne suis venu ce soir que pour vous apprendre la nouvelle. »

La vivandière haussa les épaules en disant d'une façon étrange :

« Laissez-moi tranquille, monsieur Roubelard. »

A son tour, le sapeur la regarda avec étonnement; puis, paraissant faire un effort sur lui-même :

« Ah çà! qu'avez-vous donc aujourd'hui, mère Moulin? lui demanda-t-il d'un ton impératif.

— J'ai, répondit-elle en passant la main sur son front, j'ai... que j'avais moins froid jadis dans les plaines de Smolensk qu'aujourd'hui devant cette cheminée.

— C'est toujours comme cela quand nous parlons politique. Causons d'autre chose, de notre mariage, par exemple ; il n'y a pas de crainte que nous nous échauffions, ajouta Roubelard en s'asseyant tout près d'elle.

— Hein! fit la vivandière en fronçant le sourcil, après avoir retiré brusquement sa main, que le sapeur avait prise dans les siennes; vous y songez donc toujours, monsieur Roubelard? Fi!... un homme de votre âge!... Si vous m'en parlez encore...

— Il vaut mieux tard que pas du tout, reprit le sapeur avec beaucoup de flegme. Quand nous étions au régiment, vous remettiez toujours la noce à la paix générale. La paix! la paix! est-ce que c'était connu de notre temps?... On l'a inventée avec les Bourbons! C'est égal, j'ai attendu. Lorsque nous avons été licenciés de l'autre côté de la Loire, vous m'avez renvoyé au deuxième retour de l'Empereur : j'ai *rattendu*, ça m'a encore été inférieur; mais à présent que le *petit Caporal* est mort et enterré, est-ce que votre intention serait de me prier d'attendre qu'il soit ressuscité?... Merci !

— Ce n'est pas vrai! dit sèchement la mère Moulin, l'Empereur ne peut mourir avant que les desseins de Dieu soient accomplis. Qui a pu vous faire un semblable ragot?

— M. Anicet, le gros épicier-droguiste de la Grande-Rue; vous le connaissez aussi bien que moi. Ce matin, devant tous ceux qui encombraient sa boutique, il a lu tout haut dans le *Journal de Paris* la mort de Napoléon à l'île Sainte-Hélène. J'étais au nombres des écouteurs, et des consommateurs, ajouta-t-il plus bas.

— Les journaux sont des *fichus* menteurs! s'écria la mère Moulin avec colère

— On le dit, mère Moulin; mais du calme, je vous prie; ne vous *échappez* pas encore comme tout à l'heure. » Puis, adoucissant la voix et tâchant de se donner des manières agréables : « Il faut si peu de chose pour en finir, reprit-il avec un regard de tendresse. Un petit quart d'heure d'horloge tout au plus, histoire d'aller jusqu'à la *mairrrrie* de Vaugirard, et tout est dit.

— C'est bon ! c'est bon ! il est toujours temps de se donner au diable.

— Vous me prenez donc pour un lutin? C'est flatteur, ajouta le sapeur en se rengorgeant.

— Les lutins ont de l'esprit, répliqua aigrement la vivandière un peu piquée, et vous, monsieur Roubelard, vous n'en avez guère aujourd'hui. Laissez-moi tranquille, vous dis-je; je ne puis à présent devenir Mme Roubelard... Non, jamais, c'est impossible! s'écria-t-elle en frappant la terre du pied. »

A ces mots, à ce mouvement, le vieux soldat s'approcha davantage de la brave femme, et, le regard suppliant, la voix haletante :

« Hélas! lui dit-il, avez-vous jamais trouvé un homme d'une pâte meilleure que la mienne? Depuis trente ans je vous aime, et cependant je n'ai pas oublié le jour où je vous l'ai dit pour la première fois. C'était au bas du moulin de Jemmapes (à ce nom la vivandière tressaillit); nous venions d'enfoncer l'ennemi un peu crânement; l'odeur de la poudre m'avait presque grisé; je m'étais assez distingué pour espérer de passer soldat dans une compagnie d'*élite* à la première promotion, n'étant encore que tambour, si vous vous en souvenez. Voilà que tout à coup, et au moment où j'y pensais le moins, vous me *rapparaissez* avec votre berret rouge, votre spencer noir, votre charmante petite jupe bleue et vos guêtres grises. Le pauvre Colibri (le sapeur évitait toujours, en parlant de l'âne de la vivandière, de l'appeler Jemmapes, qui était son nom de guerre) trottait en serre-file non loin de vous, comme un petit poulain naturel. Ce fut alors que je sentis dans mon cœur quelque chose qui fit *toc! toc!* absolument comme le chien de ma carabine quand je l'armais... Dans le lointain on faisait une dernière chasse aux Autrichiens. Le son de la musique du régiment, mêlé à celui de votre voix qui m'appelait, arriva jusqu'à moi, qui n'entendais alors que les râlements et les hoquets des blessés et des mourants qui m'entouraient... Vous jetâtes vos bras autour de mon cou pour me remercier de vous avoir sauvée des mains d'un Autrichien.

Je ne pus vous répondre que par des soupirs de tendresse et des larmes de joie... J'étais heureux comme un adjudant-général... Dès ce jour je vous jurai de vous aimer toute ma vie : vous en souvenez-vous, mère Moulin?... »

Pour toute réponse, la vivandière serra la main du vieux soldat; mais, les yeux toujours baissés, elle continua de feuilleter machinalement le volume de saint Augustin qu'elle avait repris.

« Mère Moulin, répéta le sapeur d'une voix encore plus émue, ne voulez-vous donc plus me parler?

— Monsieur Roubelard, répondit enfin celle-ci bien bas, je ne veux ni ne dois me souvenir de ce temps-là. »

L'imagination du vieux soldat s'était enflammée aux souvenirs qu'il venait de réveiller; et, en entendant la vivandière laisser tomber froidement de ses lèvres des paroles qui, pour la trentième fois peut-être, lui enlevaient l'espoir qu'il nourrissait avec tant de constance, il s'écria dans une agitation extrême :

« Ah ! c'est comme cela que ça se joue dans le Passage Napoléon?... Je l'ignorais. Vous ne parliez pas ainsi tout à l'heure, mademoiselle Marguerite? Vous trouviez que c'était une belle et noble existence que la vie des camps, avec ses victoires, ses massacres, ces cervelles qui volent dans l'air comme des grêlons, et les ruisseaux de sang qui coulent à l'ambulance !... Voilà les émotions qu'il vous fallait il n'y a qu'un instant : nous prenions ensemble des villes d'assaut, nous faisions de magnifiques incendies; et, à la lueur des palais en flammes, nous pillions les maisons et les églises !...

— Oh! jamais! jamais! murmurait la vivandière d'une voix sourde, en se signant à chaque phrase du vieux soldat.

— Puis, vous pouviez avoir la chance de me voir emporter par la mitraille ou par un boulet, au petit bonheur; et alors vous étiez débarrassée de moi naturellement... Merci de vos sentiments de reconnaissance, mademoiselle Marguerite Moulin! Vous pouvez faire le bonheur d'un honnête homme qui vous honore comme on honore son colonel, qui vous aime comme..., comme je vous aime enfin

et vous restez muette lorsqu'il ne faut pour cela que prononcer un mot?... C'est affreux! La parole ne vous manquerait pas s'il ne s'agissait que d'aller marmotter des *Oremus* avec ces vieilles bigotes auxquelles le diable a donné le grade de chanoinesse. (Ici la vivandière fit un signe de tête négatif.) Vous avez beau dire, s'écria le vieux soldat avec un éclat de voix et un geste terrible, mais c'est épouvantable!... »

En ce moment Jeanne-Marie entra toute effarée.

A sa vue, la mère Moulin ne bougea pas, atterrée qu'elle était par les paroles de Roubelard. Elle n'osait même lever les yeux de dessus son livre. Quant au sapeur, son visage exprima la vive contrariété que cette visite inopportune lui causait; cependant il ne répondit rien à la Bretonne, qui s'était adressée à lui en lui disant d'un air ébahi :

« Eh! là là! qu'est-ce que vous avez donc, mon pauvre monsieur Roubelard? A vous entendre, j' croyons qu' vous vous *battiais.* »

Le sapeur fit un geste d'impatience, se croisa les bras sur la poitrine, et commença de se promener par la chambre sans même regarder Jeanne-Marie, qui reprit tout aussitôt :

« Ah! *dame!* mon bon monsieur Roubelard, c'est que j'ai vu toi ça comme vous, dans le pays, la guerre aves les *bleus :* c'était au détour du champ la Gaujardière, proche Ploërmel, comme qui dirait les *contrôleux* de la barrière; ils ont *floupé* mon pauvre tonton Guiloret, ces gueux de bleus! Ils y disaient comme ça : « *Queu* bord es-tu, *ta?* — *Ma?* — Oui, *ta!* — Je *seu* de rien. — Eh ben! crie un peu Vive la République! — *Nani!* je ne le ferai point!... » Et ces scélérats de bleus le *jetirent* dans la mare, où il *mourit*, l' pauvre cher tonton Guiloret.

— Oh! la vieille *Chouenne!* fit Roubelard, ne pouvant modérer plus longtemps sa mauvaise humeur en jetant à la Bretonne un regard furieux.

— Eh ben! bonsoir, *mame* Moulin, dit Jeanne-Marie, qui s'était enfin aperçue que sa présence gênait. J' vas à mes bêtes. »

La bonne femme partie, le sapeur revint s'asseoir à côté de la vivandière, et lui dit avec la bonhomie qui lui était naturelle :

« Écoutez, mère Moulin, il faut en finir : l'Empereur mort ou pas mort, cela ne nous regarde pas, nous n'en sommes pas l'auteur. Voulez-vous de moi pour mari, ou n'en voulez-vous pas? C'est la dernière fois que je vous fais la proposition. J'ai mes papiers en règle, un seul excepté, que l'agent d'affaires de Vaugirard m'a promis de me remettre bientôt. Je reviendrai demain savoir votre réponse décisive. » Puis, d'un air qui ne manquait pas d'une certaine dignité, il ajouta : « Adieu, mère Moulin... Adieu Marguerite. »

Et il s'élança, éperdu, hors de la chaumière.

Les yeux brillants comme des escarboucles, le visage rouge comme une cerise, la vivandière n'avait pas répondu; mais ce calme, cette impassibilité qui avaient si fort désespéré Roubelard, n'étaient qu'apparents chez elle : au fond de son âme un combat terrible avait lieu. Elle avait suivi des yeux le sapeur, cet ami si fidèle, ce vieux compagnon de sa vie, si patient, si généreux, et lorsqu'en s'en allant il avait repoussé la porte sur lui avec violence :

« L'ingrat! fit-elle à voix basse, il me tuera. » Puis, joignant les mains et élevant les yeux au ciel : « Dieu de bonté, dit-elle avec onction, pardonnez à Roubelard comme je lui pardonne, et donnez-moi la force d'accomplir le vœu que j'ai fait, ou bien retirez-moi de ce monde de souffrance! »

Après s'être recueillie un moment, la mère Moulin alla s'agenouiller devant le crucifix placé en face de son lit, fit une courte prière, et se coucha aussitôt, agitée d'un tremblement fiévreux.

Ceux qui, ce soir-là, auraient rencontré Roubelard sortant de chez la vivandière pour regagner le modeste logement qu'il occupait au Mont-Parnasse (chaussée du Maine), auraient pu le prendre pour un homme fou ou ivre, à le voir gesticuler avec ses grands bras, se parler haut à lui-même et faire en marchant dans le Passage Napoléon, éclairé d'une lanterne, de tels zigzags, qu'il était à craindre à tout moment qu'il ne se brisât la tête contre quelque pan de mur, ou

qu'il ne vînt à rouler dans les fossés toujours remplis d'une boue infecte, dont ce chemin est bordé. Mais il n'en était rien ; seulement il venait de s'opérer dans l'esprit du sapeur une soudaine révolution : les événements de sa vie, qu'il avait oubliés en partie, lui étaient apparus tout à coup. Il avait passé en revue, en une seconde, trente années d'existence, sans oublier un événement ; trente ans de batailles, de périls, d'amour, de misère et de soins pour la mère Moulin.

« Malédiction sur moi ! s'écriait-il dans son exaltation, la mère Moulin ne m'aime plus ; elle ne m'a jamais aimé peut-être ! N'importe, nous verrons demain... ; j'attendrai encore. »

Laissons donc le malheureux Roubelard en proie à une sorte de délire pour raconter les faits qui donnèrent naissance à cet amour, unique dans les fastes des passions, ainsi que la vie de la mère Moulin, la vivandière, si bizarrement associée à celle de Roubelard, le sapeur.



I

Le 20 juillet 1774, jour de la Sainte-Marguerite, le régiment d'Anjou, si connu par le proverbe militaire qui subsistait encore dans l'armée au moment de la Révolution, s'était disposé à changer de garnison : il quittait Tours pour aller au Mans. Déjà les deux premiers bataillons étaient en route avec l'état-major, et le troisième, que devaient suivre les bagages du régiment, se préparait à partir le lendemain à la pointe du jour, lorsque le sergent Margotin, qui commandait l'escorte des bagages, s'aperçut qu'on avait glissé, parmi les malles et les caisses des officiers, un meuble qui ne se trouvait pas sur l'inventaire des effets appartenant à l'état-major. Ce meuble était un petit berceau d'osier assez grossièrement façonné, dans lequel dormait comme une bienheureuse, et en tétant son pouce, une petite fille qui pouvait avoir tout au plus six ou huit mois. Les

traits de l'enfant étaient pleins de gentillesse et de douceur, son embompoint attestait également la force de sa constitution.

« Caporal Rossignol! appela le sergent, arrivez donc ici, il y a du nouveau. »

Le caporal avança, et ne fut pas moins étonné que son sergent de voir la nouvelle recrue dont une main inconnue venait de doter le 3e bataillon du régiment d'Anjou.

« Sergent, voilà une belle petite créature, dit Rossignol en regardant l'enfant avec complaisance; il m'est avis que sa mère a dû bien pleurer avant de l'abandonner de la sorte. Mais qu'allez-vous faire de cette gaillarde-là? il n'y a pas moyen de la colloquer sur le contrôle de la compagnie, ajouta-t-il en souriant, car elle n'a probablement ni cartouche jaune ni cartouche blanche pour lui servir de feuille de route, et ce n'est pas elle qui nous donnera l'adresse de son père. Qu'allez-vous faire de ce bagage sergent?

— Il y aurait de la cruauté à laisser sur le pavé cette innocente, répondit Margotin. Et, tenez, Rossignol, si vous voulez être de moitié avec moi, je l'emmène au Mans en la glissant dans le fourgon de l'état-major, où elle voyagera là comme sur les genoux de sa mère, et je l'adopte incontinent.

— La mère? demanda Rossignol.

— Et non! caporal bestial que vous êtes! puisqu'elle nous est totalement inconnue pour le quart d'heure, mais l'enfant. Voulez-vous de la succession?

— Si j'en veux! repartit Rossignol avec feu; certainement que je la réclame de moitié : vous savez bien, sergent, que lorsqu'il s'agit d'être utile à un supérieur je ne boude pas plus pour me repasser un coup d'espadon que pour boire bouteille avec un inférieur quand je veux lui être agréable. Ainsi donc...

— Il n'est question, pour le moment, ni d'espadon ni de bouteille, interrompit le sergent avec humeur; il s'agit de faire de la bouillie et d'astiquer un peu la petite de temps à autre. Voulez-vous, pour votre part, vous occuper de veiller à son *ordinaire* et à

l'entretien de ses effets, non compris le linge et la chaussure, puisqu'elle n'en a pas? moi je me chargerai du reste.

— Soyez paisible, sergent, je vous promets...

— Pas de paroles oiseuses, interrompit encore Margotin d'une voix magistrale, la chose est entendue. Le rappel ne peut tarder, le bataillon va se mettre en route ; aidez-moi auparavant, et *sufficit.* »

Rossignol enleva doucement le berceau : l'enfant ne se réveilla pas. Margotin la couvrit de son manteau et la plaça lui-même avec précaution au milieu de caisses et de paquets empilés sur une espèce de petit chariot à quatre roues, qu'une vieillle tapisserie devait protéger de l'ardeur du soleil pendant la route; puis il recommanda expressément au caporal de ne pas perdre de vue le fourgon.

En ce moment les tambours battirent tous ensemble, et l'enfant se réveilla en sursaut ; mais, au lieu de crier et de pleurer, il se mit à sourire aux deux soldats qui venaient de l'adopter si généreusement et leur tendit ses petites mains.

« Ah ! ah ! luronne ! fit Margotin en la prenant dans ses bras pour l'embrasser. Le *si-fa-sol* de la peau d'âne ne t'effarouche pas plus que cela? C'est d'un heureux augure : nous ferons de toi une vivandière... Sais-tu bien qu'une vivandière du régiment d'Anjou c'est, après la reine de France, la première femme du monde. »

Et la petite fille frappait ses mains mignonnes l'une contre l'autre en frétillant comme un poisson.

« Sergent, dit Rossignol ému de plaisir, on dirait qu'elle vous entend ni plus ni moins qu'une personne naturelle.

— Attention ! lui répondit Margotin ; remets l'enfant dans sa giberne d'osier, et donne-lui un peu de chique, histoire de l'amuser, en attendant que nous soyons arrivés à la première étape. »

A cette recommandation, Rossignol regarda son sergent d'un air tout étonné.

« Eh bien? lui répéta ce dernier avec brusquerie, quand vous

ouvrirez des yeux aussi grands que la bouche d'une pièce de quarante-huit, qu'est-ce? M'avez-vous entendu?

— Comment, sergent, vous voulez que j'offre une chique à un enfant qui ne fume pas encore!... Vous voulez rire?

— Vous êtes un Nicodème, caporal : je vous ai dit *histoire de l'amuser*, et à cette seule fin qu'elle ne tette pas son pouce. Je sais bien, ce me semble, qu'une marmotte de six mois ignore complétement l'usage du tabac. »

Rossignol, un peu vexé de l'épithète que lui appliquait son sergent, replaça l'enfant dans le berceau, et après lui avoir mis dans la main une petite boulette de tabac haché qu'il avait pétri avec ses doigts :

« Dors, mon petit poupon, lui dit-il avec tendresse, et ne mange pas cela, si tu ne veux pas avoir *bobo* à ta petite estomac, qui n'y est pas encore accoutumée. »

Aussitôt le fourgon s'ébranla et suivit le reste du convoi. A chaque halte, les deux soldats ne manquaient pas de visiter minutieusement le berceau, et dès qu'ils étaient arrivés à leur logement, Rossignol s'empressait de songer à l'enfant, de lui faire de la bouillie et de la lui faire manger... La frêle créature payait les soins *maternels* du caporal par des sourires qui sont la monnaie des anges.

Ce 3e bataillon arriva au Mans le quatrième jour. Là, les soldats du régiment d'Anjou, ayant appris l'étonnante trouvaille du sergent Margotin, voulurent, de même que le caporal Rossignol, s'associer à la bonne action qu'il avait faite en adoptant cet enfant; mais comme on ignorait son nom, il fallait lui en trouver un. Le sergent proposa fort judicieusement de lui donner celui de Marguerite, non-seulement parce qu'il avait quelque analogie avec *Margotin*, mais encore parce qu'il lui était patronymique. Tous ses camarades applaudirent à la proposition, et, à l'unanimité, la petite orpheline fut appelée Marguerite d'*Anjou*.

II

La révolution de 1789, en changeant les institutions politiques de la France, donna une physionomie toute nouvelle à l'armée. Les officiers, qui étaient presque tous nobles, se retirèrent dans leurs foyers, ou suivirent les princes en émigrant. Il arriva alors que les grades qu'ils avaient occupés échurent naturellement aux sous-officiers, qui, dès ce moment, remplirent le cadre des emplois depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'à celui de colonel. Ce fut ainsi que, dès l'année 1791, le caporal Rossignol était devenu lieutenant et le sergent Margotin capitaine. Pendant ce temps, la petite Marguerite avait atteint sa dix-septième année, et était devenue l'idole du régiment d'Anjou par sa bonté plus encore que par sa beauté, qui était déjà remarquable. Le major du régiment, M. de Précy, officier de fortune, marié depuis longtemps, avait conçu pour la petite orpheline un sentiment tout paternel, que Mme de Précy avait partagé. Celle-ci avait appris à l'enfant à lire et à écrire d'abord ; puis ensuite elle s'était appliquée à former son cœur et son esprit par des lectures attachantes et instructives. Marguerite avait si bien profité de cette éducation, qu'elle passait pour une petite merveille aux yeux de tous, et que dans le régiment chacun ne lui parlait qu'avec une sorte de respect et de déférence, sans en excepter même ses deux pères adoptifs, qui déjà ne la traitaient plus comme un enfant. Aussi la joie de Marguerite avait-elle été vive lorsque M. de Précy était devenu colonel du régiment d'Anjou à la place du marquis de la Roserie, qui avait été mendier du service à Catherine de Russie ; et surtout lorsque plus tard elle vit le sergent Margotin et le caporal Rossignol troquer le pompon et les épaulettes de laine contre le plumet et les épaulettes d'argent :

« Père Margotin, et vous, père Rossignol, leur dit-elle un jour dans sa fièvre de plaisir et de reconnaissance, vous voilà sur le

chemin de la fortune ; il semble que je vous aie porté bonheur ; car le bon Dieu a récompensé la bonne action que vous avez faite en l'adoptant une pauvre fille abandonnée. Sa bonté n'en demeurera pas là, soyez-en sûrs ; mon cœur me le dit tous les jours.

— Il est certain, répondit Margotin, que depuis le jour où nous t'avons trouvée, Rossignol et moi, il ne nous est arrivé que de bonnes aubaines. Pour peu que cela continue sur le même ton, je ne sais jusqu'où la gamme montera.

— Vous deviendrez général, vous, papa Margotin, et vous aussi, papa Rossignol ; mais alors ne songerez-vous peut-être plus à la petite Marguerite ! »

En disant ces mots, la pauvre enfant avait des larmes dans la voix. Rossignol en fut ému.

« Mille bombes ! mademoiselle Marguerite, s'écria-t-il presque en balbutiant, si jamais je deviens général !... Oh ! mais non, parce qu'il faudrait que je me fisse tuer auparavant, et alors je ne vous verrais plus... J'aime mieux...

— Mais toi-même, Marguerite ! interrompit le capitaine d'un ton doctoral en voyant le lieutenant s'attendrir, en grandissant tu deviendras encore plus avenante et plus jolie, c'est positif et indubitable : ne voudras-tu pas porter des rubans et des affiquets pour faire la belle dame et la ci-devant ?

— Des rubans, des affiquets, à moi ? répéta-t-elle en étouffant un soupir. Non, je ne veux d'autre vêtement, d'autre parure que l'uniforme du régiment d'Anjou. Seulement, lorsque vous aurez le chapeau bordé d'or, permettez-moi de vous appeler toujours père Margotin, père Rossignol ; je serai encore trop heureuse ; car, je le sens là, je ne saurais m'habituer à vous dire : *Mon général.* »

A cet aveu naïf, les deux officiers ne purent s'empêcher de rire ; et, après avoir embrassé l'orpheline avec effusion

« Va, ma chère Marguerite, reprit Margotin, nous avons encore bien des grades et des ponts à passer avant d'arriver au généralat. En attendant, sois toujours bonne fille, sage surtout ; car, vois-tu, ma

coucoulette, la vertu d'une femme, c'est comme l'honneur du militaire, l'un et l'autre peuvent conserver ce trésor aussi facilement au milieu des camps que partout ailleurs : le drapeau les protége ; et, tant que j'aurai l'avantage de faire partie du régiment, personne n'osera dire ni de toi ni de moi : C'est ci..., c'est ça..., parce que...

— Parce que je leur dirai, moi : Voilà ce que c'est ! s'écria Rossignol en faisant un geste énergique.

— Tenez, père Margotin, dit la jeune fille en s'appuyant d'un air câlin sur le bras du capitaine, j'ai lu dernièrement, dans un livre que m'a prêté maman de Précy, l'histoire de Jeanne d'Arc, la bergère de Vaucouleurs, dont nous avons vu la statue en passant sur la place d'Orléans.

— Oui, une ancienne cuirassière, fit Rossignol.

— Jeanne d'Arc! fit à son tour le capitaine d'un air étonné. Eh bien ! après ?

— Après, continua Marguerite; elle sut toujours conserver sa vertu, même lorsqu'elle était prisonnière dans le camp des Anglais, auxquels un méchant évêque l'avait livrée... Je veux lui ressembler, mon père.

— Propos de jeunes filles! Quand même, ces sortes de vœux-là sont maintenant prohibés avec sévérité. Mon enfant, lorsque tu seras en âge de te marier, tu pourras faire le bonheur d'un brave officier...

— Jamais ! jamais ! interrompit Marguerite avec véhémence ; je ne veux d'autre mari que le drapeau du régiment d'Anjou, et je tiendrai ma promesse, ajouta-t-elle en levant les yeux et la main, comme pour prendre le Ciel à témoin de ses paroles.

— C'est beaucoup à la fois, dit Margotin en souriant. N'importe, va pour le régiment ! Tu peux être certaine que ce mari-là ne te maltraitera pas.

— J'en réponds, mademoiselle Marguerite, ajouta Rossignol ; seulement, comptez que vous n'aurez pas la félicité d'être veuve de sitôt.

III

L'immense cri de liberté qui s'était fait entendre des Alpes à l'Océan, et du Rhin aux Pyrénées, avait effrayé les rois de l'Europe. Ils armaient, mais ce n'était qu'en tremblant, comptant bien sur le secours de la trahison pour conquérir la France ; et à cette déclaration : « La patrie est en danger!... » un million de défenseurs s'étaient levés comme un seul homme, quatre armées s'étaient mises en marche : 1792 était arrivé!

Nos soldats avaient répudié leurs vieilles chansons de guerre, car les dragons ne chantaient plus :

« Ah! si le roi savait la vie que nous menons,
Il quitterait son trône et se ferait dragon. »

Les hussards avaient oublié la fameuse ronde de la bataille de Lanfeld, qui commençait ainsi :

« Sabrons les mistigris,
Les hulants verts et gris. »

Toutes ces chansons de régiment avaient été remplacées par l'hymne de *la Marseillaise*. Il n'y avait en effet rien à mettre au-dessus de ces strophes de flamme, qui excitaient au carnage après avoir appelé au combat :

« Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons!
Marchons!... marchons!... »

Ce chant, sorti de cent mille bouches saturées d'eau-de-vie et de poudre à canon, produisait toujours de magiques effets ; la Victoire semblait déployer ses immenses ailes à mesure que les paroles patriotiques montaient au ciel.

Cependant le régiment d'Anjou, qui venait de perdre son nom

primitif pour prendre celui de 5me de ligne (et peut-être à cause de ce changement), n'avait pas oublié cette chanson traditionnelle que les soldats répétaient en chœur, matin et soir, sur l'air d'une marche de tambour :

« Picardie marche avant Champagne;
Mais Anjou marche le premier
Quand il faut entrer en campagne,
Se battre et cueillir des lauriers.
En avant! fils de la grenade!
Amorcez! voilà l'ennemi.
En joue!... feu!... vite à l'escalade;
Il ne faut pas vaincre à demi. »

Il y avait alors au régiment un tambour de quinze ans qui s'appelait Roubelard, de son véritable nom, mais que ses camarades avaient surnommé *Cascaret*, à cause de l'étrange façon dont il portait son bonnet de police, toujours placé trop en arrière sur sa tête. Le pauvre petit diable essayait, mais vainement, d'exécuter cette marche sur sa caisse. Le tambour-maître la lui avait inutilement battue sur les épaules avec sa grande canne de jonc, sans que la mesure du *ra* et du *fla* pût lui entrer dans la tête et dans les poignets. Ses collègues les *tapins* se moquaient de lui, qui ne se moquait de personne; aussi y avait-il dans son caractère une sauvagerie, une timidité, une défiance de lui-même, bien rares alors chez les soldats de son âge, volontaires de Paris qui, pour la plupart, taquins, hardis et tapageurs, portaient fièrement le bonnet de police sur l'oreille droite, et n'auraient pas souffert qu'on les traitât comme l'était quelquefois le malheureux Cascaret. Par une fatalité inexplicable, il ne réussissait à rien : jouait-il *à la drogue?* il perdait constamment. Soit malice de ses camarades, soit qu'effectivement son nez dépassât de beaucoup en longueur les proportions admises par la nature, comme le prétendait son voisin le tambour de gauche qui, chaque matin à la parade, lui répétait la même plaisanterie en lui disant :

« Cascaret! range ton nez, que je m'aligne! »

Soit pour tout autre motif, toujours est-il que la drogue énorme qu'on lui suspendait au bout du nez le pinçait si douloureusement, que les larmes lui en venaient aux yeux.

Les soldats de sa compagnie lui permettaient-ils de prendre part à une de leurs parties de main-chaude? dès que son tour d'être le patient arrivait, au lieu de frapper avec la main (et quelles mains que celles des grenadiers de l'ex-régiment d'Anjou!), ceux-ci prenaient leurs ceinturons de peau de buffle, ou même se servaient de leurs gros souliers à clous pour frapper dans la main du pauvre Roubelard, qui se relevait de douleur et de rage et s'en prenait à tout le monde, parce qu'il ne pouvait deviner le véritable auteur de ses souffrances. S'il lui arrivait de renoncer au jeu, alors on l'appelait *pleurnichar*, et on le chassait ignominieusement de la chambrée.

Le lendemain matin, à l'école de tambour, comme l'infortuné Cascaret avait encore les mains tout endolories de l'exercice de la veille, les *ra* et les *fla* n'étaient ni *perlés* ni *plaqués*, et le tambour-maître essayait, toujours à l'aide de sa canne, de rétablir la mesure. Alors Roubelard, n'y pouvant plus tenir, se sauvait; ses camarades le huaient en le poursuivant jusqu'à la cantine de Marguerite, où il était certain de trouver aide et protection; car, pour ne pas se séparer de ses deux pères adoptifs, la jeune fille avait mieux aimé se faire cantinière et suivre le régiment que de demeurer avec Mme de Précy, malgré les instances de son mari et les sentiments de reconnaissante affection qu'elle avait conçus pour la femme du colonel. Marguerite était alors ravissante de beauté; elle venait d'entrer dans sa dix-huitième année, et les couleurs de l'uniforme du régiment qu'elle avait adoptées, dans son costume semi-masculin, lui donnaient encore un charme de plus. Aussi le capitaine Margotin ne cessait-il de veiller sur elle comme une mère veille sur son enfant bien-aimé, et dès qu'il croyait s'apercevoir qu'un officier faisait les yeux doux à *Coucoulette* (comme il avait coutume de l'appeler dans l'intimité) ou qu'il lui tenait des propos de muscadin, il lui parlait en particulier, et celui-ci n'y revenait plus.

La dernière fois que Roubelard vint se réfugier à la cantine, tandis que Marguerite lui bassinait les doigts avec un mélange d'eau et de sel, parce que le pauvre Cascaret avait eu l'imprudence, la veille, de se laisser aller à une partie de main-chaude des plus animées, Margotin entra tout à coup.

« Qu'est-ce que ce méchant petit tapin fait donc tous les jours ici? demanda-t-il à la jeune fille d'un ton sévère. Pourquoi ne se calfeutre-t-il pas dans la chambrée de MM. les tambours?

— Voyez, père, lui répondit celle-ci avec un regard de compassion et en lui montrant les mains du jeune homme, dont les doigts étaient horriblement enflés ; voyez comme les camarades l'ont martyrisé... Il faut bien que je le soigne, puisque personne n'a pitié de lui.

— Cela n'est pas dans vos attributions, Marguerite! répliqua le capitaine en fixant sur le tambour des yeux furibonds; si M. Cascaret a des engelures aux pattes, qu'il aille trouver l'aide-major, qui appliquera dessus une compresse d'eau-de-vie et de poudre à canon mêlées avec un peu de suif, cela les lui guérira avantageusement. Allons! fit-il au tambour, par file à droite!... décampons vivement. »

Roubelard ne s'en allant pas assez vite, Margotin le prit par une oreille pour le faire sortir.

« Écoute, dit-il en continuant de la lui tirer de manière à ce qu'elle lui restât dans la main; voilà plusieurs fois que je te vois rôder autour de Mlle Marguerite. Elle te trouve intéressant, et toi tu la trouves gentille, n'est-ce pas? C'est très-bien; mais je t'invoque à ne plus fourrer ton nez à la cantine, parce que... vois-tu... Je ne te dis que cela pour aujourd'hui. »

Et le capitaine avait fait, en arrondissant le bras, un geste que les soldats prussiens comprennent mieux que personne.

Cette menace, loin de diminuer le sentiment instinctif que Roubelard ressentait déjà pour Marguerite, ne fit que l'augmenter, et

ce qui n'était chez lui qu'un amour d'enfant devint dès ce moment une passion de jeune homme.

IV

La Convention venait de succéder à l'Assemblée législative. Le combat de Valmy avait marqué le terme de l'invasion des Prussiens dans la Champagne, comme l'héroïque résistance de Lille celui du débordement des Autrichiens dans les Pays-Bas. En deux mois seulement, la France avait soumis la Savoie, le comté de Nice, le Palatinat et une partie de la Belgique. Dans l'enivrement de nos triomphes, la Convention avait aboli la royauté pour décréter la république « une et indivisible! » en appelant les peuples à la liberté, à l'égalité et à la fraternité. Le général Dumouriez, qui s'était réservé le commandement de l'armée du Nord, lors de l'invasion des Pays-Bas, devait diriger les opérations contre le principal corps d'armée autrichien, que commandait le duc Albert de Saxe-Teschen. Ce prince s'était établi, avec ses troupes, sur les hauteurs de Jemmapes, en avant de Mons, et avait rendu ce poste presque inexpugnable en y établissant des retranchements garnis d'un triple étage de bouches à feu. C'est sur ce point que Dumouriez résolut de tenter une attaque décisive, tandis que, de son côté, le duc Albert s'était proposé de courir les chances d'une bataille décisive dans les plaines de Jemmapes. Le général français, ayant deviné ses intentions fit aussitôt des dispositions en conséquence.

Déjà une première attaque avait été effectuée par la division Beurnonville sur le bois de la Serre ; mais nos troupes, s'étant précipitées au combat avec trop d'ardeur, avaient été repoussées. Dampierre fut envoyé pour réparer cet échec, et, avec lui, la fortune ne tarda pas à changer : rien ne put résister aux volontaires parisiens, qui se rendirent maîtres du bois de la Serre et des positions d'alentour. Dès ce moment, le général en chef ne douta plus que les im-

périaux voulussent lui offrir la bataille : on était au 5 novembre 1792.

A cette attaque du bois de la Serre, à laquelle le 5ᵉ régiment avait pris part, Marguerite fit ses premières armes comme vivandière. Dès son entrée en campagne, les grenadiers de la compagnie de Margotin s'étaient cotisés pour lui acheter un âne magnifique, au moyen d'une journée de solde que chacun d'eux avait abandonnée. Outre que l'animal avait une robuste constitution, il était haut de trois pieds et demi, il portait bien l'oreille, et avait une robe tigrée avec une tache blanche sur le front qui lui donnait une noble supériorité sur ses confrères de l'armée du Nord. Cet âne avait été appelé, par un fourrier de la compagnie de Margotin, du nom de *Colibri*, qu'il devait bientôt abandonner pour en recevoir un autre, sinon plus gracieux, du moins plus glorieux.

Le lendemain, c'est-à-dire le 6 novembre, Dumouriez divisa son armée en trois corps, et resta au centre pour diriger l'ensemble de l'attaque. Le commandement de la gauche fut confié au général Ferrand ; Dampierre et Beurnonville commandèrent la droite. Le 5ᵉ régiment, toujours sous les ordres du colonel de Précy, faisait partie de ce corps d'armée.

A la pointe du jour, la fameuse redoute que les impériaux avaient hérissée de canons ayant commencé de vomir la mitraille sur nos troupes formées en ordre de bataille, Dumouriez, qui se trouvait au centre, comme nous l'avons dit, arriva à bride abattue devant la division de Beurnonville, et, se plaçant en avant du 5ᵉ régiment qui était en tête, harangua les soldats en leur disant :

« Voilà les hauteurs de Jemmapes et voilà l'ennemi. Pour y parvenir et pour les vaincre, il vous suffira d'employer la baïonnette ! »

A peine le général en chef s'était-il porté sur le front d'un autre régiment, que Margotin, sortant des rangs, s'adressa à ses grenadiers :

« Ah çà ! *mes lapins*, leur dit-il en caressant sa moustache grise, il ne s'agira pas de caponner tout à l'heure. En attendant que nous

puissions faire fonctionner la baïonnette un peu soigneusement, comme vient de vous le dire le citoyen général en chef, quand vous tirerez, tâchez de viser un peu plus bas qu'hier : il vaut mieux casser les jambes des kinserlicks que leurs plumets. »

Puis, s'adressant au tambour-maître de son bataillon, nonchalamment appuyé sur sa longue canne de jonc, l'éternel cauchemar de Roubelard :

« Et toi, lui dit-il d'un ton impératif, soigne un peu ton harmonie et ouvre l'œil sur tes musiciens... Eh! eh! ajouta-t-il avec un sourire diabolique en s'approchant davantage des tambours, le citoyen Roubelard est pâle comme un déterré; je sais le moyen de lui donner du cœur. Citoyen Clapaud, cria-t-il en levant la tête, avance à l'ordre. »

Aussitôt le premier grenadier de la compagnie de Margotin arriva au pas ordinaire, le jarret tendu, la pointe basse, jusqu'à trois pas du capitaine, et présentant les armes :

« Présent! » dit-il.

Jamais figure n'avait été moins avenante que celle de ce grenadier. Une immense balafre sillonnait son visage, que décorait une épaisse moustache noire.

« Écoute, lui dit Margotin en lui désignant Roubelard de la pointe de son épée, si tu vois broncher ce paroissien-là, ou seulement si tu t'aperçois que ses poignets se fatiguent pendant la danse, tu auras soin de lui distribuer quelques encouragements avec la crosse de ton fusil. Voilà l'ordre de la marche.

— Suffit, citoyen capitaine », répondit d'une voix rauque le grenadier Clapaud en portant vivement la main droite à la première capucine de son fusil.

Le pauvre Roubelard parut si mal à son aise après la recommandation du capitaine, que le tambour-maître lui-même en eut pitié et se mit en devoir de ranimer son courage :

« Tu me parais suspect! lui dit-il en faisant le moulinet avec sa canne. Ton estomac est un peu dans les serrés, n'est-ce pas, Cas-

caret? Ah çà! mon élève, ne va pas faire la *cagne* et déshonorer tes baguettes; je t'y convie au nom du citoyen général en chef, qui ne peut rien sans nous un jour de tremblement comme celui qui se mitonne aujourd'hui. Il n'y a que les vingt premiers coups de fusil qui éblouissent; après, ce n'est rien, on s'y accoutume comme à l'ordinaire de la soupe. Soigne davantage tes *ra*, précipite moins tes *fla*, mets-y un peu d'amour-propre, ou sinon, je te donne ta démission : la République une et indivisible saura parfaitement se passer d'un citoyen tel que toi. »

Bientôt toutes ces masses s'ébranlèrent à la fois. Nos troupes ne s'arrêtèrent à aucun obstacle. La *Marseillaise*, qu'elles avaient entonnée comme d'une seule voix, servait de marche guerrière aux braves, qui mesuraient leurs pas sur ce chant patriotique. Le village de Jemmapes était déjà en notre pouvoir; les redoutes autrichiennes sont successivement emportées; les grenadiers hongrois qui défendent ces formidables retranchements sont attaqués de front; de part et d'autre le carnage devient épouvantable.

Pendant ce temps, Marguerite est partout, prodiguant aux blessés des soins, versant aux combattants force petits verres d'eau-de-vie, et électrisant chaque soldat par son exaltation et son sang-froid au milieu du feu. A peine le village de Jemmapes avait-il été emporté, que l'intrépide jeune fille s'était établie militairement au fameux moulin auquel la bataille donna son nom. Elle y avait improvisé une ambulance où elle se rendait si utile aux amputés, que le chirurgien en chef Croulebois s'écria dans son admiration :

« Si l'armée possédait une compagnie de femmes comme celle-là, notre besogne serait plus facile et les guérisons plus sûres. »

Sur la fin de la journée, le 5e régiment, chargé en flanc par une division autrichienne, se trouvait dans une position critique, lorsque tout à coup un grenadier ennemi, apercevant Marguerite qui s'était un peu trop aventurée, se met à sa poursuite; mais Roubelard, qui n'a plus peur et qui n'a pas perdu de vue un seul instant la vivandière, voit le danger qui la menace, et, armant sa carabine, couche

en joue l'Autrichien et lui loge une balle dans la tête au moment même où il allait atteindre Marguerite. Celle-ci, ne se piquant pas d'être parfaite écuyère, galopait sur Colibri en se cramponnant à la crinière de sa monture.

Délivrée de l'Autrichien, la jeune vivandière veut tempérer l'ardeur de son âne en saisissant la bride, qu'elle tire vivement à elle; mais le temps d'arrêt est si brusque, qu'elle perd l'équilibre et tombe. Une fois débarrassé de son amazone, Colibri s'arrête : Marguerite, toute honteuse, veut le battre; Roubelard demande sa grâce et l'obtient. Ce fut à partir de ce jour qu'il s'établit entre le tambour, la vivandière et l'âne, une sympathie, une intimité si cordiale, que rien, si ce n'est la mort, ne put la rompre.

De retour au moulin de Jemmapes, Marguerite eut la douleur d'y voir amener, parmi les blessés, le colonel de Précy, atteint mortellement d'un biscaïen qui lui avait traversé la poitrine, et le capitaine Margotin, qui jurait comme un possédé. En la voyant ainsi, belle de dévouement, M. de Précy leva les yeux au ciel, et par signe indiqua à la jeune fille qu'il voulait lui parler. Celle-ci se précipita sur les mains du colonel, qu'elle arrosa de ses larmes.

« Marguerite, lui dit-il d'une voix presque éteinte, je vais mourir; mais tu as su réserver à mes derniers instants une consolation qui m'est bien douce : celle de te voir encore et de t'apprendre enfin que... tu... es... »

Marguerite avait approché son oreille de la bouche du mourant; elle attendait avec anxiété le reste d'une confidence si nécessaire à son cœur, quand elle s'aperçut que M. de Précy avait cessé de vivre. Dans le peu de mots que l'infortuné colonel avait pu articuler, il y en avait assez pour lui donner à penser qu'il pouvait être son père. Après lui avoir pieusement fermé les yeux, elle s'agenouilla quelques instants à ses pieds pour prier; puis elle détacha son hausse-col, qu'elle conserva comme une sainte relique.

« C'est, disait-elle en le montrant avec orgueil, mon acte de naissance et mon titre de noblesse. »

Après avoir quitté le colonel, qui n'avait plus besoin de ses soins, elle courut au capitaine Margotin, dont la blessure, quoique grave, ne faisait appréhender aucune suite fâcheuse. La jeune fille lui raconta en sanglotant la mort de M. de Précy.

« C'était un brave, dit le capitaine, qui s'était un peu calmé à la vue de la vivandière, et, pour un ci-devant, il ne *caponnait* pas; mais si tu as perdu en lui un bienfaiteur et un père, il t'en reste encore un dans la personne de Rossignol, qui est un pur patriote. Pauvre colonel! reprit-il en baissant la tête tristement, cela fera toujours un peu d'avancement pour les autres; car, pour moi, je serai avant peu enrégimenté dans le royaume des taupes. N'importe : Vive la République!...

— Oh! vous ne mourrez pas! s'écria Marguerite en étreignant Margotin dans ses bras; l'armée ne peut perdre en un jour deux braves tels que le colonel et vous.

— Allons, allons, Marguerite, ne va pas faire la religieuse avec moi comme avec le colonel : ce ne sont pas des *Pater* qu'il me faut, c'est un verre de schnick : verse! afin de me faire avaler la douleur. »

Cependant, la bataille était définitivement gagnée : *la Marseillaise*, il faut bien le dire, avait eu autant de part que nos généraux à cette victoire. On apercevait au loin la cavalerie poudreuse revenir de la poursuite de l'ennemi; l'artillerie reprenait, en ramenant à sa suite ses caissons vides, sa place de bataille; les colonnes d'infanterie se dédoublaient au son d'une musique guerrière qui jouait :

« Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé! »

Les grenadiers et les volontaires parisiens mettaient leurs chapeaux au bout de leurs baïonnettes; les hussards et les carabiniers agitaient en l'air leurs lames sanglantes en criant : Vive la nation! Les drapeaux flottaient majestueusement au milieu de ces bataillons

et de ces escadrons ivres de joie... Mais tandis que les tambours battaient au champ, que les trompettes sonnaient la fanfare en se mêlant aux hennissements des chevaux et au cliquetis des armes, le général en chef passait devant le front de bataille de son armée, et adressait des félicitations à tous les chefs de corps. La vue du général victorieux augmentait encore l'enthousiasme des soldats, et les hourras se prolongeaient sur toute la ligne.

Après cette revue, Dumouriez, voulant visiter les blessés, s'était porté avec son état-major vers le moulin de Jemmapes, où le plus grand nombre avaient été dirigés. L'arrivée du général en chef y fut saluée comme sur le champ de bataille. Il mit pied à terre, remercia tous les braves qui avaient payé de leur sang la victoire qu'il venait de remporter; puis, s'arrêtant devant Margotin, qu'il connaissait :

« Citoyen capitaine, lui dit-il, le 5ᵉ régiment, comme tous ceux de l'armée du Nord, a fait aujourd'hui noblement son devoir ; mais s'il a plus souffert que les autres, c'est qu'il a eu à soutenir à lui seul le feu de l'artillerie ennemie. De votre bataillon il ne reste que quelques officiers subalternes ; rétablissez-vous pour le reformer au plus vite, et, en attendant, recevez au nom de la République le grade de commandant, que je vous confère.

— Citoyen général, répondit Margotin, c'était le meilleur appareil que la République pût mettre sur ma blessure ; mais comment m'acquitterai-je avec elle?

— En la servant comme vous l'avez fait jusqu'à présent, citoyen commandant. On m'a dit, ajouta Dumouriez, que je trouverais ici une jeune vivandière de votre régiment, qui s'est particulièrement distinguée sur le champ de bataille et dans les ambulances en secourant les blessés? Je voudrais la voir.

— C'est Marguerite! s'écria Margotin. Elle était là il n'y a qu'un instant; elle se sera *extravasée* à votre arrivée, citoyen général. Mais, ajouta-t-il en fronçant le sourcil, elle ne peut être bien loin, car j'aperçois ce damné de Roubelard. »

En effet, le tambour était là, qui cherchait à se dissimuler derrière un pharmacien d'une corpulence énorme.

Sur l'ordre de Dumouriez, un de ses aides de camp se mit à la recherche de la jeune fille, qu'il amena tremblante et timide devant le général en chef.

« Votre nom, citoyenne?

— Marguerite d'Anjou, citoyen général, répondit-elle en baissant les yeux.

— Approchez, citoyenne Marguerite, et recevez de votre général le tribut d'éloges que méritent votre intrépidité et votre dévouement. Pour un cœur tel que le vôtre, l'hommage que je vous rends ici au nom de l'armée du Nord doit vous suffire. »

La vivandière, rouge d'émotion, ne répondit à Dumouriez que par un regard de reconnaissance.

« Citoyen général, dit alors le major du 5e, qui avait pris la place du colonel de Précy, la citoyenne Marguerite est la fille adoptive du régiment; elle n'a d'autre patrimoine que le drapeau; c'est dans le moulin de Jemmapes qu'elle a déployé le plus de zèle et de dévouement pour le salut de ses frères. Permettez-lui, citoyen général, de joindre à son nom celui de *Moulin*, que le régiment voudrait lui *décerner* comme souvenir de sa reconnaissance et de son admiration.

— Oui! oui! dirent les soldats, Marguerite Moulin!... Vive Marguerite Moulin! s'écrièrent les uns : Vive la République! » s'écrièrent les autres.

Dumouriez fit un signe d'assentiment.

« Brave vivandière, dit-il à la jeune fille, au nom de l'armée du Nord, je vous donne et vous autorise à ajouter à votre nom celui de *Moulin*. Puisse ce nom, honoré par tous les défenseurs de la patrie, faire la gloire et la consolation de vos vieux jours. Citoyenne Marguerite Moulin! ajouta-t-il en élevant la voix et en ouvrant ses bras, venez recevoir l'accolade fraternelle de votre général. »

Puis l'ayant embrassée :

« Jeune citoyenne, ajouta-t-il, soyez toujours ce que vous avez été jusqu'à présent, et prouvez au monde que de nos jours la vertu peut aussi bien habiter les camps que les ci-devant monastères. »

Le général en chef remonta à cheval, et, suivi de son état-major, disparut bientôt dans la plaine.

Jamais Marguerite n'avait été témoin de tant de splendeur militaire. Le compliment et la récompense dont elle venait d'être l'objet l'avaient plus effrayée que la détonation de l'artillerie, le sifflement des balles et l'explosion des obus.

«Eh bien ! ma chère Marguerite, lui demanda Margotin dès qu'elle se fut rapprochée de lui, tu viens d'être embrassée et complimentée au nom de la République tout entière ; sais-tu bien que c'est on ne peut plus avantageux? Donne-moi un verre de schnick au nom de la liberté et de l'égalité, et souviens-toi qu'un surnom, quelque glorieux qu'il soit, n'est qu'un *rien du tout*, lorsqu'il n'est pas porté honorablement et crânement.

— Je l'oublierai si peu, répliqua la jeune vivandière en laissant briller dans ses yeux noirs une flamme héroïque, que, dès ce soir, je vais commencer la vie à laquelle je me voue désormais... Holà ! un caporal de corvée et douze hommes de bonne volonté ! » s'écria-t-elle.

Un caporal et une vingtaine d'hommes arrivèrent à la voix de Marguerite. Celle-ci, escortée de Roubelard, qui s'était de son chef institué son aide de camp, et montée sur Colibri, abondamment pourvu d'eau-de-vie et de tabac haché, parcourut immédiatement le champ de bataille. Elle fit quatre lieues cette même nuit, et fut assez heureuse pour arracher à une mort certaine une demi-douzaine de victimes entassées parmi les morts, et qu'on aurait infailliblement inhumées avec eux. Le lendemain matin, à son retour au camp, les soldats la placèrent sur un brancard, fait à la hâte avec des branches d'arbres et du feuillage, et la portèrent ainsi en triomphe jusqu'à la tente où elle avait établi sa cantine. En défilant ils la montraient à leurs camarades, et disaient :

« C'est notre petite *mère Moulin!* »

A partir de ce moment, Marguerite ne fut plus désignée autrement que sous cette qualification, qui lui rendit plus facile le bien qu'elle voulut faire. Quant à son âne, qui avait partagé avec elle les travaux et les fatigues de la journée, les soldats du 5e, ne voulant pas être en reste avec lui, de leur propre autorité changèrent son nom de *Colibri* contre celui de *Jemmapes*, parce qu'il avait su, lui aussi, prendre sa part de gloire à cette bataille, et, dès ce jour, la *mère Moulin* et *Jemmapes* devinrent populaires dans l'armée.

V

Marguerite fit glorieusement toutes les campagnes de la République. Elle servit tour à tour avec Jourdan, avec Schérer, avec Moreau et avec Masséna. Sa réputation avait grandi avec le temps, et bien que pendant ces huit années de guerre elle eût changé plusieurs fois de régiment, selon que l'organisation des armées l'exigeait, les soldats, à quelque corps qu'ils appartinssent, la regardaient non-seulement comme leur camarade, mais comme leur ange tutélaire. Quant à Roubelard, il eut le bonheur de n'être jamais séparé de la vivandière. Un trait de rare intrépidité du jeune tambour lui permit enfin de quitter la caisse pour le fusil, et de prendre rang parmi les grenadiers du bataillon commandé par Margotin, qui, à dater de ce moment, conçut pour Cascaret une bienveillance justifiée par le courage et le sang-froid qu'il déploya dans cette circonstance.

C'était au camp de Maubeuge. Le général qui commandait la brigade dont le 5e régiment faisait partie, reçut l'ordre de Houchard, qui commandait en chef, de s'emparer d'une position défendue par une batterie autrichienne, qui déjà avait prodigieusement éclairci les rangs des bataillons qui s'en étaient approchés. Tout à coup un aide de camp de Houchard arrive au grand galop, et transmet verbalement au commandant Margotin l'ordre de fondre tête baissée

sur la batterie, appelée *le Tramblay*, et de s'en emparer. L'entreprise était des plus hasardeuses; il était évident que le bataillon y rait sacrifié ; aussi, lorsque Margotin s'écria :

« Grenadiers, en avant !... »

Les soldats ne bougèrent pas; malgré leur intrépidité ordinaire ils se regardèrent entre eux et secouèrent la tête ; on entendit même un sergent dire à son camarade en haussant les épaules :

« Est-ce que le citoyen général en chef a l'envie de nous servir en hachis aux kinserliks qui desservent cette batterie?

— Citoyen commandant, s'écria l'aide de camp d'un ton impératif, faites donc marcher vos hommes!

— Grenadiers! répéta Margotin avec d'énergiques jurons, ne m'avez-vous pas entendu ?... Attention! Serrez vos rangs; pas accéléré, marche!... Tambours, battez donc la charge! ajouta-t-il en marquant la mesure du pas avec son épée, qu'il agitait au-dessus de sa tête.

— Mille tonnerres! s'écria le grenadier Clapaud en assujettissant sa baïonnette au bout de son fusil; puisque la République nous prie poliment d'aller nous faire tuer, en avant! »

Cependant l'indécision est telle dans la compagnie, qu'aucun soldat n'a encore bougé, si ce n'est Clapaud, qui, au signe de Margotin, a fait deux pas en avant; mais il est rentré aussitôt dans le rang. Par deux fois déjà le commandant a fait signe au tambour-maître de faire battre la charge; celui-ci est resté appuyé sur sa grande canne, en disant comme à part lui :

« Le citoyen commandant s'imagine apparemment que les cadets qui sont là-bas lancent des pommes cuites! »

Pendant ce temps, Roubelard, posé sur la hanche droite et sifflant entre ses dents, battait doucement la charge sur le cercle de bois qui borde le haut d'une caisse, en regardant attentivement le tambour-maître et Margotin; enfin, sur un geste de ce dernier, que la colère semble suffoquer, Roubelard se met à battre la charge aussitôt, et passant devant le tambour-maître, le toise avec orgueil

et lui rend d'un seul mot toutes les injures qu'il a sur le cœur, en lui disant, avec un sourire plein de mépris :

« Eh bien! passe donc devant, grande *cagne;* as-tu donc oublié ton métier aujourd'hui? »

A la vue du jeune tambour, au bruit qu'il fait avec sa caisse, les grenadiers, honteux de leur irrésolution, le suivent, et le bataillon est entraîné aux cris de Vive la République ! Une décharge terrible abat bon nombre de soldats, qui ne se relèvent pas. La fumée, poussée par le vent, enveloppe un moment le bataillon, étourdi par le fracas du canon ; mais le bruit cesse, la fumée passe, et les grenadiers voient debout, à vingt pas devant eux, l'intrépide Cascaret, qui frappe toujours sur sa caisse. Une seconde décharge, plus meurtrière que la première, éclate et renverse la moitié de la compagnie. A cette vue, Roubelard, comme transporté d'une sainte fureur, presse davantage le pas : jamais tambour-maître n'a si hardiment battu une caisse. Les soldats s'élancent de nouveau à la suite de Roubelard, qui, le premier, pénètre dans la terrible redoute, n'ayant perdu que son chapeau, qu'un biscaïen a emporté en passant.

Ce fait d'armes héroïque valut au tambour, quelques années plus tard, une paire de baguettes d'honneur.

Après l'action, Margotin l'avait embrassé aux applaudissements unanimes des grenadiers qui avaient survécu, et il lui avait dit :

« Citoyen Roubelard, désormais mon estime vous est acquise à perpétuité : égalité et fraternité. »

Et il lui avait serré la main de manière à lui briser les os.

Quant à Marguerite, elle s'était élancée au cou du jeune tambo

VI

Au commencement de 1801, après le 18 brumaire et l'enterrement politique du Directoire, Napoléon était devenu premier Con-

sul, c'est-a-dire souverain maître de la République. La mère Moulin, élevée au milieu des phalanges républicaines, témoin des merveilles enfantées à cette époque héroïque, la vivandière, comme ses compagnons d'armes du Nord et du Midi, n'avait pas vu sans quelque regret celui que les soldats ne désignaient que par le sobriquet de *petit Caporal* se poser en roi dans ce palais des Tuileries, d'où la Convention et le Comité de salut public envoyaient aux généraux l'ordre de battre et d'humilier les souverains de l'Europe; mais comme avant tout elle aimait la gloire, elle n'avait pas non plus entendu sans plaisir le récit des victoires remportées en Italie et en Égypte par le général en chef Bonaparte.

« Après tout, dit-elle philosophiquement, puisque la République s'est laissé étrangler et qu'il faut à la nation un chef pour la remplacer, autant celui-là qu'un autre, quoique je ne l'aie jamais vu. Depuis huit ans, j'ai cependant versé bien des verres d'eau-de-vie à Augereau, à Davoust, à Brune, à Oudinot, à Soult, à Ney, à Lannes, à Bernadotte, et à beaucoup d'autres encore, tandis que je n'ai seulement pas aperçu le petit chapeau du premier Consul, qui pourtant ne doit pas être plus fier que les autres. »

Mais la *tolérance* avec laquelle la mère Moulin avait d'abord regardé le premier Consul devint un culte d'enthousiasme lorsque, après avoir ajouté à sa couronne militaire le fleuron de Marengo, il ceignit son front victorieux du bandeau impérial. La curiosité de voir l'Empereur se manifesta chez elle par une inquiétude vague, indéfinissable, incessante, et elle répétait chaque jour :

« Je donnerais la moitié de ma vie, même mon pauvre *Jemmapes* et M. Roubelard par-dessus le marché, quoique je les aime autant l'un que l'autre, pour me trouver un moment face à face avec l'Empereur Napoléon le Grand ! »

A cette époque, Roubelard était éperdument amoureux de la mère Moulin. L'ex-tambour, que la nature avait doué d'une taille de cinq pieds neuf pouces et d'une magnifique barbe rousse, avait passé des grenadiers dans les sapeurs du régiment, humble poste

qui devait servir de borne à sa carrière militaire. Quant à la mère Moulin, elle était restée tour à tour vivandière et cantinière, suivant les circonstances. Mais il s'était opéré en elle un changement sensible : elle avait peu à peu perdu ses habitudes premières ; ce n'était plus, comme en 1792, la jeune fille douce et timide qui rougissait au compliment d'un officier général : c'était alors une maîtresse femme, vive, emportée, et qui, habituée à vivre au milieu des camps, avait pris peu à peu le langage et les manières d'un soldat, sans cependant que les bonnes qualités de son cœur se fussent affaiblies, ou qu'elle eût oublié les principes sévères qui lui avaient été inspirés dans son enfance par Mme de Précy.

Or, en 1805, son régiment, qui se trouvait en garnison à Lille, fut envoyé à Abbeville, pour le rapprocher de l'armée rassemblée sur les côtes de Boulogne. Un matin, Napoléon, se rendant dans cette dernière ville, s'arrête à Abbeville pour passer en revue ce régiment, qu'il ne connaissait pas encore. Arrivé au milieu de la cour de la caserne, il passe l'inspection, questionne les officiers, s'entretient un instant avec le colonel; puis, après le défilé, au lieu de se diriger du côté des bâtiments, qu'on avait appropriés à la hâte, il se dirige seul et à pas précipités vers le côté qui lui paraît moins bien entretenu, et où d'ordinaire sont établis les ateliers du régiment. Il monte vivement l'escalier étroit et délabré. Mais il est forcé de ralentir sa marche en rencontrant sur un des paliers un soldat à barbe longue, qui tient d'une main un balai et de l'autre une paire de bottes éperonnées : c'était Roubelard. A la vue de Napoléon qu'il reconnaît, le sapeur s'efface le plus possible le long du mur, et portant respectueusement la main droite à hauteur de l'œil :

« Pardon, excuse, mon Empereur, dit-il d'une voix pleine d'émotion en baissant les yeux.

— Hum! dit à demi-voix Napoléon en fronçant le sourcil; un soldat domestique! et il passe devant lui en détournant la tête.

— Domestique! s'écrie Roubelard avec une sorte de fierté; non,

mon Empereur, non ! mais sapeur, et sapeur du gros-major seulement !

— Ah ! ah ! c'est différent, ajouta Napoléon en faisant à Roubelard un petit signe de tête comme pour atténuer le ton de mépris qui avait percé dans ses paroles, c'est soldat du major que j'ai voulu dire. »

Parvenu au haut de l'escalier :

« Qu'est-ce que cela ? s'écrie-t-il à la vue d'une petite femme brune, égrillarde, ayant sur la tête un bonnet chiffonné, et qui porte dans ses mains une énorme gamelle remplie de pommes de terre accommodées. Qui êtes-vous ? »

A ces mots, à ce ton brusque, celle-ci pose sa gamelle à terre et regarde Napoléon d'un air étonné :

« Ce que je suis ?... ce que je suis ? balbutie-t-elle avec étonnement ; je suis la mère Moulin, cantinière du régiment ; et ce que vous voyez là est le souper des cordonniers et des tailleurs. A votre service, ajouta-t-elle en faisant le salut militaire en même temps qu'elle se rangea le long du mur, comme avait fait Roubelard un moment auparavant pour laisser passer l'Empereur.

— Ah ! ah ! très-bien ! Passez, passez ! dit-il en souriant : je serais désolé de faire attendre messieurs les cordonniers et messieurs les tailleurs. Mais passez donc...

— Alors, excusez, monsieur », fit la mère Moulin en saluant de nouveau et en reprenant sa gamelle. Elle passa lestement.

Arrivée à l'extrémité du corridor où logeaient les cordonniers et les tailleurs, qui tous avaient quitté les ateliers et s'étaient mis aux fenêtres, elle trouva Roubelard en train de se plonger la tête dans un énorme baquet rempli d'eau.

« Eh bien ! que faites-vous donc là, monsieur Roubelard ? vous allez vous enrhumer !

— Vous voyez bien que je me *rafistole !* Ne faut-il pas *astiquer* un peu sa personne, après avoir *astiqué* les effets du major ?... Mais

laissez-moi, mère Moulin, je n'ai pas le temps de vous répondre : je suis pressé.

— Bah ! fit celle-ci en posant ses deux mains sur ses hanches, prenez donc garde de déranger monsieur le sapeur qui se *mirliflote!* Cependant notre saint-père le pape trouve bien le temps de se faire la barbe et d'écouter ses paroissiens! Je veux savoir seulement ce que c'est qu'un petit bonhomme en chapeau à cornes et en capote grise que je viens de rencontrer dans l'escalier. Il a passé par ici, et il a eu l'air de se moquer de moi et de ma cuisine. Vous avez dû le voir?

— Comment! dit Roubelard en se tordant la barbe pour en extraire l'eau qui en sortait comme d'une éponge, un petit homme tout *pâlot,* en capote grise, avec des bottes fines reluisantes comme un miroir et un petit chapeau à trois cornes sur la tête!

— Oui, un vrai chapeau de *riz-pain-sel.*

— Mais c'était *lui!* le petit Caporal en personne ! cria Roubelard en agitant ses bras comme ceux d'un télégraphe; c'était Napoléon le Grand, empereur des Français, roi d'Italie, qui voulait voir si la literie était au grand complet et si tous les hommes de corvée avaient des balais.

— Le petit Caporal !... l'Empereur ! s'écria la mère Moulin en posant ses deux mains sur sa poitrine, comme quelqu'un qui étouffe. Ah ! mon doux Jésus ! si je l'avais su, j'aurais mis un bonnet blanc... Eh bien ! foi de Marguerite Moulin, reprit-elle, je ne l'aurais jamais deviné; je m'imaginais qu'il devait avoir au moins l'uniforme des maréchaux de l'Empire. Quand les camarades ont crié : Vive l'Empereur ! dans la cour, j'ai regardé par la fenêtre de la cuisine ; j'ai bien vu des chapeaux bordés qui causaient avec ce petit bonhomme; mais j'ai cru que c'était le vétérinaire de l'état-major, et je suis retournée à mes pommes de terre, que je ne voulais pas laisser brûler. Et c'était lui! Ah! mon Dieu ! moi qui l'aime tant, qui lui donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! Et quand je songe qu'il a poussé l'honnêteté jusqu'à me faire passer devant lui ! Est-ce

malheureux pour moi, monsieur Roubelard! j'en ferai une maladie! »

Le surlendemain du passage de l'Empereur par Abbeville, le régiment quitta cette résidence pour aller au camp de Boulogne. On sait comment la grande armée abandonna tout à coup ses campements des bords de la Manche pour aller combattre l'Autriche et la Russie, liguées de nouveau contre nous. L'enthousiasme exaltait l'esprit des soldats. La mère Moulin assista à la grande bataille d'Austerlitz, qui valut à l'Empereur et à la grande armée le plus beau triomphe que fastes militaires puissent mentionner à l'honneur d'un peuple. Iéna, Eylau et Friedland suivirent de près ce premier triomphe. La vivandière y prit sa part de gloire ; et au mois de septembre 1808, elle se trouvait à Erfurt avec son régiment, lors de l'entrevue de Napoléon avec Alexandre.

L'Empereur habitait le palais du prince primat : le Czar occupait une maison modeste, située dans un des faubourgs de la ville. Les rois, les princes et leur suite étaient entassés chez les bourgeois et jusque chez les cordonniers, dont l'industrie enrichit Erfurt. A cette époque, la mère Moulin avait établi dans une échoppe, à quelques pas du quartier où se trouvait caserné son régiment, un petit magasin de comestibles à l'étalage duquel on voyait rangés avec propreté une pile de pains de munition, des pommes et des poires cuites, des pipes et du tabac, avec quelques cruchons d'eau-de-vie. Pendant le jour elle se tenait dans cette échoppe, à côté de laquelle le sapeur Roubelard était plus souvent de planton que devant la porte de son colonel. Un jour que l'empereur Alexandre, qui aimait à se promener seul et incognito, s'était égaré dans les rues de la ville, il aperçoit la mère Moulin dans son petit magasin. Il s'approche de la cantinière et lui demande :

« Pourriez-vous m'indiquer la demeure de l'empereur de Russie ? »

A ces mots, la mère Moulin lève les yeux et reconnaît l'empereur Alexandre. Son cœur bondit au souvenir des pertes cruelles que les Russes lui ont fait éprouver (car c'est à Austerlitz que Margotin et

Rossignol sont morts frappés par la mitraille russe); ses yeux s'allument de colère; mais, se calmant, elle regarde fixement Alexandre, se croise les bras sur la poitrine et lui répond en hochant la tête :

« Parbleu ! il faut que vous autres Russes, vous soyez bien bêtes! comment ! c'est vous qui êtes l'empereur de Russie, et vous ne savez pas où vous demeurez ? »

Puis elle s'occupe tranquillement d'empiler ses fruits.

Alexandre était resté stupéfait d'une pareille réponse. La mère Moulin, voyant son embarras, reprit plus doucement :

« Tenez, quoique vous m'ayez causé bien des chagrins, je ne dois plus vous en vouloir, la paix est faite. Voilà M. Roubelard, qui est là depuis ce matin à me dire toujours la même chose, parce qu'il n'a rien de mieux à faire : il va vous reconduire à votre logement; cela l'occupera. »

Alexandre refusa, ne voulant pas, dit-il, donner cette peine au sapeur. Roubelard fut enchanté d'éviter la corvée ; car il n'avait rien compris aux paroles et à l'embarras du czar, qu'il ne connaissait pas. La vivandière reprit alors en indiquant du doigt à Alexandre le chemin qu'il devait suivre :

« Que Dieu protége Votre Majesté et nous préserve d'une nouvelle guerre avec les Russes ! »

Alexandre se plaisait à raconter cette anecdote.

VII

La mère Moulin devait faire en Espagne une perte dont elle ne se consola jamais : celle de son âne, auquel elle avait voué, ainsi que Roubelard, un sentiment profond de reconnaissance, car il l'avait préservée à Jemmapes du sabre d'un Autrichien, et il avait sauvé la vie à Roubelard à la bataille d'Auerstaedt. Depuis ce fait Roubelard n'avait plus juré que par *Jemmapes*. Il s'était fait tatouer sur le bras le portrait en pied de l'animal. Ce serait, au reste, chose

singulière à raconter, que les aventures de cet âne guerrier. Il avait cinq blessures sur le corps, dont deux coups de feu à la tête. On l'avait fait prisonnier deux fois; à la seconde il avait été enlevé par une reconnaissance ennemie à nos postes avancés, où on l'avait repris, mais dépouillé de ses harnais et de la lourde bardelle de chaque côté de laquelle pendaient les provisions liquides du petit état-major. Enfin, comme nous l'avons dit, la guerre d'Espagne devait lui être fatale. Le régiment se trouva bloqué étroitement de tous côtés par les Espagnols, qui, n'osant attaquer nos soldats face à face, trouvaient moins dangereux de les prendre par la famine. C'était au fond de la Vieille-Castille. Ce pays était occupé par la bande du curé Mérino, qui ne faisait qu'une guerre d'embuscade. La famine y était telle, qu'un matin Roubelard dit à la vivandière qu'il adorait :

« Mère Moulin, je vais me faire couper le bras gauche; ce sera comme si un boulet me l'eût emporté ; vous le salerez, et en l'économisant un peu, vous pourrez vivre pendant trois ou quatre jours ; après quoi, s'il le faut... eh bien ! je porterai une jambe de bois en sus. C'est le moins qu'un Français puisse faire pour sa fiancée et la maîtresse d'un âne qui lui a sauvé la vie. »

La vivandière parut réfléchir; elle avait des larmes dans les yeux. Roubelard crut un moment qu'elle allait accepter; mais elle lui répondit bientôt très-sérieusement :

« Monsieur Roubelard, vous faites là une bien mauvaise plaisanterie : me prenez-vous pour une anthropophage? »

Et elle tourna le dos à Roubelard en haussant les épaules.

Le lendemain, une compagnie de voltigeurs du régiment se révolta contre l'innocent *Jemmapes*, qui depuis longtemps, disaient-ils, aurait dû être tué et mangé. Roubelard essaya de les attendrir.

« Vous avez faim, vous en avez le droit, leur dit-il; moi aussi, j'ai faim, et plus que vous, mille tonnerres! mais, puisqu'il vous faut quelqu'un à manger, je demande la préférence sur ce brave *Jemmapes*. Si je ne suis pas gras, au moins suis-je fort; je pèse

cent soixante-quatre livres et demie, tandis que *Jemmapes* est maigre, exténué, presque paralytique et incapable de faire une étape. Il a dix-huit ans d'âge, dont dix-sept de service effectif et quatorze campagnes. »

Mais l'éloquence de Roubelard fut inutile. Il en prit alors son parti en bon philosophe. Le soir même, il s'attabla sous une tente avec les voltigeurs devant un énorme ragoût noir dont la fumée chatouillait délicieusement l'odorat général. Vers la fin du repas et au moment où pour la troisième fois la main de Roubelard retournait au plat, une femme entra sous la tente : c'était la mère Moulin. Elle s'approcha de Roubelard lentement et sans parler. Celui-ci la regarda tout ébahi et se leva tout frissonnant de crainte, en lui disant d'un air troublé :

« Comment va votre santé, mère Moulin?

— Monsieur Roubelard, lui demanda-t-elle d'un ton grave, qu'avez-vous fait de *Jemmapes?* Je vous l'avais confié, cependant !

— Je crois qu'il s'est laissé choir, lui répondit le sapeur en baissant les yeux.

— Il s'est laissé choir! répéta la mère Moulin avec un geste d'indignation. Oui, là !... reprit-elle en montrant du doigt les restes du ragoût ; vous avez mangé *Jemmapes!* Vous n'êtes qu'un monstre et un ingrat. Je ne veux plus vous revoir. »

A ces mots, le pauvre Roubelard se leva en s'écriant comme un insensé :

« Oui ! je suis un misérable !... J'ai mangé à moi seul le râble de *Jemmapes!* Malédiction sur moi ! »

La mère Moulin volut tenir parole : elle passa en qualité de vivandière dans le 1er régiment de dragons, que commandait le colonel Darmoncourt, aujourd'hui maréchal de camp en retraite. Cet officier supérieur avait conçu pour elle une estime toute particulière. Sur ces entrefaites, l'Empereur ayant rappelé ceux de ses plus beaux régiments, que l'Espagne décimait en pure perte, pour les emmener en Russie, Roubelard passa de la ligne dans le 1er régiment des

grenadiers de la vieille garde, toujours en sa qualité de sapeur. Le souvenir cuisant de *Jemmapes* s'étant peu à peu effacé de sa mémoire, la mère Moulin, vaincue par les supplications de Roubelard, son vieux frère d'armes, demanda enfin à entrer dans le même régiment. C'était alors une faveur insigne que de passer dans la vieille garde. Cependant le colonel Dorsenne accueillit favorablement la demande de la vivandière, dont toute l'armée connaissait la vie héroïque. Le sapeur et la vivandière firent donc ensemble la désastreuse campagne de Moscou.

En Russie, en Prusse, en Autriche, en Espagne, en Saxe, et plus tard en France, partout infatigable et dévouée, la mère Moulin rendit d'éminents services à nos braves soldats. Dans la retraite de Russie elle avait vendu jusqu'aux anneaux d'or de ses oreilles pour secourir des blessés. Dans la fatale campagne de France elle ne vendit plus, elle donna aux conscrits, harassés par les marches, toutes les provisions qu'elle avait faites. Enfin, à Waterloo, son dernier verre d'eau-de-vie fut versé gratis à un canonnier mourant. Elle suivit la fortune des débris de la grande armée ; c'est assez dire que, suspecte, pauvre et persécutée, elle fut obligée, à la seconde Restauration, de se créer une existence nouvelle.

La mère Moulin vint à Paris, la ville des grandes fortunes et des grandes misères, et alla cacher ses regrets et peut-être ses espérances dans le *passage Napoléon*, commune de Vaugirard, se montrant fidèle jusque dans les moindres choses à son adoration pour l'Empereur. Dans cette solitude, elle ne voyait que Roubelard, repoussé comme elle des rangs de l'armée. Elle avait enfin pris l'engagement d'épouser le vieux sapeur, mais seulement lorsque l'Empereur reviendrait de Sainte-Hélène. Cette promesse équivalait à une fin de non-recevoir, car elle avait juré de rester fille.

Dans sa simplicité, Roubelard s'était toujours mépris sur la nature des sentiments de la mère Moulin, qui l'aimait comme un ami, comme un frère. Les choses en étaient là depuis six ans, lorsque la nouvelle de la mort de Napoléon, à Sainte-Hélène, fut apportée à



En entrant chez la mère Moulin... Roubelard fut fort étonné de trouver la vivandière alitée... (t. II, p. 553.)

Paris par les feuilles anglaises et répétée par tous les journaux de la capitale. On a vu le reste au commencement de cette biographie.



ÉPILOGUE.

En entrant chez la mère Moulin le lendemain de la scène que nous avons racontée en commençant, Roubelard fut fort étonné de trouver la vivandière alitée. Elle était pâle, ses yeux étaient rouges : elle paraissait abattue et souffrante. Jeanne-Marie, assise au chevet de son lit, employait toute son éloquence à lui persuader de manger une énorme assiettée de soupe aux choux qu'elle lui avait préparée et que celle-ci refusait obstinément. A la vue du sapeur, la vivandière tendit une main que Roubelard pressa dans les siennes avec une émotion dont il ne fut pas le maître, car l'état dans lequel il retrouvait la mère Moulin l'avait frappé dès son arrivée. Enfin, comme elle ne lui adressait pas la parole :

« Mère Moulin, lui demanda-t-il avec douceur, est-ce que vous êtes indisposée ce matin ? Le temps est cependant magnifique.

— Ce n'est qu'un mal de tête, répondit celle-ci; cela passera comme tout le reste. Eh bien ! monsieur Roubelard, reprit-elle en faisant un mouvement comme pour se lever, avez-vous réfléchi à ce que vous m'avez demandé hier ?

— Il y a quinze ans que la réflexion est faite, répondit-il d'un ton grave ; et c'est pour cela que je viens aujourd'hui.

— Assez, monsieur Roubelard, interrompit la vivandière en lui imposant silence d'un regard ; nous en reparlerons quand je serai mieux portante. »

A ces mots, le sapeur eut peine à contenir sa joie. Désireux de voir sa fiancée à son bras le plus tôt possible, il eut l'idée de s'adresser à un médecin, dans la ferme persuasion que ce dernier lui rendrait immédiatement la santé.

« Mère Moulin, reprit-il, permettez-moi de vous amener l'ancien sous-aide-major du régiment, qui a repris du service avec les tourlourous casernés à l'Ecole-Militaire ; celui-là s'y connaît, et dès ce soir...

— Ne vous donnez pas cette peine, monsieur Roubelard ; demain il n'y paraîtra plus.

— Je vous en prie, mère Moulin, laissez-moi faire, répliqua le sapeur en joignant les mains. En attendant, je vais aller vous chercher un jambonneau et une vieille bouteille de *coquette joyeuse* (d'eau-de-vie) que j'ai à mon logement; cela vous fera beaucoup plus de bien à l'estomac que cette soupe aux choux que veut vous faire manger la Bretonne, qui oublie toujours d'y mettre du lard. »

Et le sapeur, ne tenant aucun compte des refus et des protestations de la vivandière, courut chez lui, apporta le jambonneau et la bouteille, qu'il déposa sur la huche à côté des livres, et repartit de suite pour l'Ecole-Militaire ; mais, n'ayant pas trouvé l'Esculape, il revint en toute hâte, et, faute de mieux, s'adressa à un vétérinaire de Vaugirard qui s'occupait un peu de médecine, et qui lui avait inspiré la plus grande confiance depuis qu'il avait guéri le cheval de son propriétaire. Il amena l'artiste chez la mère Moulin, après lui avoir donné sa parole que ce n'était que pour un rhume de cerveau qu'il réclamait son ministère, car le vétérinaire avait fait quelques difficultés en apprenant qu'il s'agissait d'une femme malade.

Après que celui-ci eut questionné la malade :

« Ce ne sera rien, dit-il à Roubelard ; il y a eu surexcitation : c'est l'effet ordinaire produit par la fièvre. Il faut qu'elle fasse diette, qu'elle prenne un grain d'émétique dans un verre d'eau et un bain de pieds ce soir, avant de s'endormir ; demain elle se portera comme vous et moi.

— Entendez-vous, brave mère Moulin? s'écria Roubelard en se frottant les mains ; demain vous vous porterez comme *vous et moi!* »

La vivandière hocha la tête en signe d'incrédulité. Le vétérinaire transcrivit sa prescription sur un morceau de papier, puis se retira. Le vieux soldat voulut aller chercher lui-même le médicament et l'offrir à la mère Moulin. Il courut chez l'*épicier-droguiste* de la Grand'Rue, qui lui avait appris, la veille, la mort de l'Empereur à Sainte-Hélène, et chez lequel il allait tous les matins boire la goutte avec le tambour-maître de la garde nationale de Vaugirard. N'apercevant pas l'épicier dans son arrière-boutique, il s'adressa au garçon, qu'il trouva installé dans le comptoir.

« Monsieur Placide, lui dit-il tout essoufflé en lui présentant l'ordonnance, la mère Moulin, que vous connaissez, et que tout le monde estime dans le *passage Napoléon*, est malade; le médecin, que nous avons consulté, lui a ordonné de prendre un *brin* de *métique* en un seul canon; *astiquez-moi* cela vivement et ne ménagez pas l'ingrédient; je ne regarderai pas au prix de la chose, attendu que la mère Moulin *guérite*, cette fois je l'épouse, c'est convenu. Ah! ajouta-t-il en tirant de sa poche un petit écu de cinquante-cinq sous, je vais vous payer tout de suite pour ne pas confondre avec l'écot d'hier matin.

— Oh! monsieur Roubelard, répondit le garçon épicier, le bourgeois n'est jamais inquiet avec les pratiques comme vous; ce n'est pas comme si vous étiez dans la *partie du bâtiment*. Mais, ajouta-t-il, si vous voulez attendre que M. Anicet soit revenu, il vous donnera cela, parce qu'il m'a défendu de servir des drogues aux pratiques. Si c'était tout autre détail, je ne dis pas.

— Comment! s'écria Roubelard avec impatience, est-ce que vous n'êtes pas assez savant pour débrouiller ce chiffon de papier ? Tenez, voyez! il y a écrit dessus : Un *brin* de *métique* avec un *zigzag* au bas, pour indiquer que ça presse. Je vous répète que la mère Moulin attend après pour prendre son bain de pieds.

— Je vois bien que c'est écrit, répliqua le garçon, qui, pas plus que le sapeur, ne savait lire; mais si le patron...

— Allons, allons! répliqua Roubelard avec beaucoup d'humeur,

vous ne connaissez pas votre état, jeune homme, vous voulez me faie une sottise aujourd'hui ! »

Le garçon se laissa convaincre ; il monta sur le comptoir, prit dans un casier le bocal qui contenait l'émétique en poudre ; puis, comme il cherchait dans le trébuchet la mesure d'un grain pour peser le vomitif, Roubelard, qui bouillait d'impatience, lui dit avec vivacité :

« Parbleu ! je n'en veux pas une demi-livre. Mettez-moi cela dans un cornet à la bonne vue, et faites surtout belle mesure à cette brave mère Moulin. Elle le mérite à tous égards.

— C'est qu'on n'en donne guère à la fois, répliqua le garçon en secouant doucement le bocal sur un papier.

— Allons donc ! jeune homme ! fit Roubelard en lui relevant le coude ; vous oubliez le bain de pied parce que la pauvre chère femme n'est pas présente ! allez donc, comme pour vous ; je payerai bien.

— Ce n'est pas que la marchandise soit chère ! » objecta le malheureux garçon épicier, qui, se piquant d'honneur, ménagea si peu le médicament qu'au lieu d'un grain il en mit au moins deux gros, quantité suffisante pour purger un escadron de cavalerie ; puis, ayant plié le petit papier, il le remit au sapeur en lui disant d'un air content de lui-même :

« Voilà, monsieur Roubelard ; j'espère que vous êtes satisfait, et que vous reviendrez nous voir quand vous aurez besoin d'autre chose. »

Le sapeur retourna en toute hâte chez la mère Moulin, qu'il trouva beaucoup mieux portante et bien moins abattue qu'avant son départ.

« Tenez ! lui dit-il d'un air triomphant, voilà votre sauveur définitif. Mais ce n'est pas sans peine, allez !... Je vais vous arranger cela tout de suite, comme je l'ai vu faire aux infirmiers du Val-de-Grâce quand j'y étais, et puis vous l'avalerez en bloc, sans le regarder, et en retenant votre respiration, car j'ai dans l'idée que ce doit

être amer comme cinq cent mille chicotins. Vous dormirez par là-dessus, et demain matin vous m'en direz de bonnes nouvelles. Nous mangerons le jambonneau avec Jeanne-Marie. Attendez seulement une minute.

— Allez, monsieur Roubelard, on se conformera à votre consigne », dit la vivandière en souriant.

Le sapeur passa dans la chambre de la Bretonne, délaya l'émétique dans un verre d'eau tiède, et s'apercevant que la substance n'avait nullement coloré l'eau :

« Pour ce qui est du jambonneau, dit-il, elle n'en aura pas aujourd'hui; mais pour une petite goutte de Cologne de hussard, c'est différent : j'ai entendu dire au chirurgien du régiment que cela ôtait à l'eau sa crudité. »

Et ayant ajouté à l'émétique un petit verre d'eau-de-vie, il remua le tout, et revint présenter cette potion à la vivandière, en lui disant d'un ton décidé :

« Tenez, mère Moulin, à votre santé!... Buvez vite pendant que c'est chaud... »

Celle-ci avala le verre d'un seul trait.

« Ce n'est pas mauvais, dit-elle en s'enveloppant de son vieux manteau de dragon; on dirait du punch. Merci, monsieur Roubelard. A demain matin, je vous attends.

— Je ne manquerai pas à l'appel, soyez-en sûre. Bonne nuit! »

Et il partit, roulant dans sa tête mille pensées de bonheur.

A peine avait-il quitté la chaumière de la vivandière, que le breuvage commença de produire de terribles effets. L'émétique, administré à semblable dose, est un poison actif. Aucune boisson ne put calmer les douleurs qu'éprouva la pauvre vivandière. Pendant de rares intervalles de calme elle priait avec ferveur et à voix haute. Elle eut alors le courage de retirer d'une cachette, pratiquée dans son bois de lit, deux doubles napoléons d'or qu'elle enveloppa dans une petite image de sainte Marguerite, et qu'elle remit à Jeanne-Marie, en lui disant :

« Pour Roubelard, qui fut toujours mon ami, et qui ne sera jamais mon mari dans ce monde; priez tous deux pour moi. »

Ces derniers mots furent presque inarticulés. Enfin, après cinq heures d'une affreuse agonie, la mère Moulin rendit le dernier soupir, enveloppée dans son manteau de dragon, qui lui servit de linceul.

Le lendemain matin, lorsque Roubelard, tout joyeux et en habits de fête, arriva dans le passage Napoléon, il trouva Jeanne-Marie sur le seuil de la porte.

« Ah ! mon pauv' monsieur Roubelard, s'écria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut, elle est là !... là ! Les larmes qui la suffoquaient l'empêchèrent d'en dire davantage.

— La mère Moulin ! s'écria le sapeur comme frappé d'un sinistre pressentiment. Que lui est-il donc arrivé ?... »

Et en même temps il se précipita dans la chaumière, où le corps de la vivandière était entouré de fleurs des champs que les enfants avaient parsemées sur sa tête et à ses pieds, selon l'usage de la basse Bretagne. A cette vue, le vieux soldat poussa un gémissement sourd, et tombant sur les genoux devant ce corps horriblement défiguré :

« Marguerite ! s'écria-t-il en proie au plus violent désespoir, c'est moi qui vous ai tuée avec mes discours !... Je n'en suis pas moins votre fiancé... Je ne vous quitte pas..., je veux qu'on m'enterre avec vous ! Je vous apportais mon présent de noce, ma chère Marguerite ; tenez ! tenez !... »

Et comme Roubelard faisait un effort pour tirer de son sein un papier, sa tête se pencha sur le visage de la vivandière, et il tomba comme une masse à côté du cadavre.

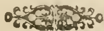
Aux cris du vieux soldat et de la Bretonne, les habitants du passage étaient accourus. Ils avaient emporté le sapeur, croyant que le grand air le ferait revenir plus vite de son évanouissement ; mais il resta encore longtemps privé de sentiment. Chacun voulut voir une dernière fois les traits d'une femme qui peut-être avait conservé plus de soldats à la France qu'elle ne comptait de jours.

On lut dans les journaux quelques jours après, à l'article *Nouvelles diverses :*

« Dernièrement, dans le passage Napoléon, commune de Vaugirard, on a rendu les derniers devoirs à une ancienne vivandière de la grande armée. Cette brave et modeste femme a emporté avec elle l'estime et les regrets de tous ceux qui la connaissaient. Un grand nombre d'habitants ont accompagné son convoi jusqu'au cimetière du Mont-Parnasse, où, en sa qualité de légionnaire, les honneurs militaires ont été rendus à sa dépouille mortelle par un peloton de soldats de la ligne auquel s'était jointe la compagnie de voltigeurs de la garde nationale de Vaugirard. »

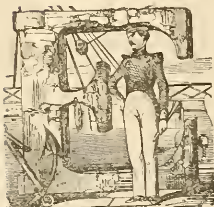
Deux jours après on lisait dans les mêmes journaux :

« Hier matin, à la levée des filets de Saint-Cloud, on a trouvé le cadavre d'un homme de haute taille, paraissant être âgé de soixante ans environ. Aucune marque de violence n'ayant été remarquée sur son corps, on suppose que le malheureux s'est suicidé. Rien chez cet homme, dont la mise était celle d'un ouvrier aisé, n'a pu faire présumer les causes de cet acte de désespoir. On n'a trouvé dans la poche de côté de sa redingote qu'un papier timbré, rédigé en forme de procuration, par laquelle un nommé Roubelard, militaire retraité, disposait pendant sa vie durant, en faveur d'une demoiselle Marguerite, *dite* Moulin, de la pension de 250 fr. affectée aux légionnaires de l'Empire. Par les soins du commissaire de police de la commune de Saint-Cloud, qui a dressé procès-verbal, le corps de cet inconnu a été provisoirement transféré à la Morgue. »



LE CHATEAU D'ARENENBERG EN 1831.





n traversant le Zellerzée, ou lac inférieur de Constance, le voyageur qui vient de Schaffhouse par le bateau à vapeur aperçoit à sa droite, en face de l'île de Reichnau, sur un mamelon assez élevé qui domine le lac, une petite maison carrée, blanche, entourée de grands arbres qui n'en laissent voir qu'une partie du côté du couchant. Du plus loin qu'on la découvre, on se la montre du doigt comme un objet qui intéresse vivement la curiosité, et aussitôt il se fait un assez grand bruit sur le pont du bateau où tous les passagers montent avec empressement; tous les regards se fixent sur un seul point, vers la rive suisse du lac, et l'on entend le capitaine du bateau dire avec une sorte de solennité allemande :

« C'est le château de S. A. I. la reine de Hollande, fille de S. M. l'impératrice Joséphine. Cette fenêtre, au premier étage, que vous voyez ouverte du côté de la Souabe, c'est celle de la chambre où elle se trouva mal de joie, quand elle apprit la révolution de Juillet; et cette petite terrasse à l'italienne, qui s'avance vers nous comme la proue d'un vaisseau, c'est là qu'elle est venue pendant longtemps, en deuil, à chaque coucher de soleil, pleurer la mort de l'empereur Napoléon. »

C'est ainsi qu'à la manière des ciceroni, à chaque voyage qu'il fait, le capitaine, avec son flegme accoutumé, répète en passant ces paroles, presque toujours les mêmes, mais qui, par leur simplicité, évoquent les grands souvenirs de ce siècle. Il ne se

doute peut-être pas de l'analogie poétiquement mélancolique qu'il établit entre le soleil couchant et l'image homérique de l'Empereur tombé. On dit qu'il a servi longtemps sous les drapeaux de Napoléon, et que, comme tous les soldats du conquérant moderne, il professe un culte profondément enthousiaste pour le grand homme. Ce culte s'étend à la famille impériale qui expie, dans un éternel exil, l'honneur d'être de *son sang*.

Quand le capitaine est à la hauteur du château de la reine Hortense, il se découvre avec une sorte de respect religieux, et il salue du chapeau la demeure si modeste de l'illustre proscrite. Il arrive souvent que cet hommage du vieux soldat rencontre des imitateurs, surtout quand il y a des Français sur le pont; et, il faut l'avouer, rien ne console des apostasies et des ingratitudes de ce siècle, comme cet honneur tacite qu'on rend spontanément, comme une improvisation de cœur, à une auguste infortune : les grandeurs déchues ont si peu de courtisans !

La plupart des voyageurs qui s'arrêtent à Constance, avant de pénétrer dans l'intérieur des cantons suisses, entreprennent le pèlerinage d'Arenenberg.

Une foule de notabilités françaises y furent honorées d'une hospitalité des plus gracieuses. Les arts, la poésie et l'esprit y furent toujours royalement traités. Toutes les opinions qui vivaient de leur propre foi, y reçurent un honorable accueil. Depuis la révolution de Juillet, ces visites se multiplièrent. On cite parmi les personnes hébergées au château d'Arenenberg, MM. de Chateaubriand, Casimir Delavigne, qui y choisit sa femme en y lisant ses poëmes; Pictet de Genève, Cottu, Alexandre Dumas, Labarre, les colonels Brak et d'Houdetot; le comte Léon, le baron Félix Desportes; MM. Démidoff, de Bacour, premier secrétaire d'embassade à Londres; mesdames Gay et de Girardin; les duchesses de Frioul, de Raguse; la comtesse Germain, la princesse de la Moskowa, mesdames Le Hon, Récamier, Salvage de Faverolles, qui se prit d'un dévouement passionné pour l'auguste proscrite, qu'elle n'a quittée qu'à sa mort, exemple rare d'affection

noble et pure; mesdames Waleska, de Brak, de Menou; enfin, la nièce de M. de Talleyrand, duchesse de Dino, qui, quelques jours après la mort du duc de Reichstadt, prodigua elle-même les plus touchantes consolations, sur une perte aussi grande, à la royale châtelaine d'Arenenberg.

La distance de Constance au château est de deux lieues environ, par un chemin des plus riants, entre les bords du lac inférieur et les dernières collines de la Suisse, qui se penchent vers lui comme les dernières ondulations des monts alpestres. On traverse deux jolis petits villages avant d'arriver au château, Golleben et Ermatingen. Ce dernier bourg, gracieusement situé sur une étroite langue de terre qui s'avance dans le lac, est un des plus populeux de la Thurgovie. C'est là que le fils de la reine Hortense a trouvé une patrie adoptive, civile et politique; c'est là que, frappé d'un ostracisme d'Etat qui lui interdit le sol français, et qui le dépouille de ses droits nationaux, le prince Louis Napoléon a été admis au nombre des citoyens de la Thurgovie, avec la clause honorable qu'il ne perdrait pas pour cela sa qualité de Français.

A quelques pas d'Ermatingen on quitte la route de Schaffhouse, et l'on prend, à gauche, un joli chemin bordé de peupliers, qui monte en zigzag jusqu'au petit plateau où la fille de Joséphine a, pour ainsi dire, perché sa retraite de reine bannie. A la place d'une petite ferme qu'elle avait achetée, à cause de son heureuse situation, elle a fait élever selon son goût, et d'après ses plans, une simple maison rustique, espèce de chalet impérial, que les habitants du pays ont honoré du titre de château, sans doute à cause de la qualité de l'auguste exilée qui l'habite. Elle y a tout créé : jardin, cour, terrasse, sentiers sinueux, chemins pour les voitures et petit parc à l'entrée. En arrivant, on rencontre sur la droite, du côté du lac, à l'extrémité du plateau, une grande tente, carrée de forme, peinte en coutil rayé, d'où l'on découvre au loin, d'abord la ville de Constance, avec les deux aiguilles rouges de son clocher métropolitain, puis le grand lac qui ressemble à une mer, puis la

grande rive allemande, composée de quatre Etats différents ; puis, du côté opposé, la rive pittoresque de la Suisse ; enfin, tout à fait à l'horizon, la grande chaîne dentelée et couverte de neige des montagnes du Tyrol, qui terminent le tableau en immense amphithéâtre, en se confondant avec les dernières sommités orientales des Alpes helvétiques. De ce point, la vue est des plus magnifiques, surtout lorsque les rayons du soleil couchant, en colorant ces vastes lignes, les rendent plus distinctes et plus rapprochées.

C'est dans cette tente, en face de cette nature à perte de vue, que la reine Hortense vient souvent se livrer aux douces tristesses de son isolement ; mais c'est là aussi qu'elle aime à célébrer les rares fêtes qui interrompent la monotonie de son exil. Par-dessus toutes ces fêtes domestiques, brille celle de l'Empereur, comme s'il existait lui-même encore. Pour les siens, comme pour le monde entier, le grand homme n'est-il pas toujours vivant?

Le 15 août 1831, la tente était décorée de feuillages en festons et de bouquets de fleurs. Une grande table était dressée pour le banquet solennel. Le service se faisait dans la vaisselle de la reine, en argent ciselé, toute marquée à son chiffre, un H couronné. Elle avait invité à cette sainte commémoration quelques Français qui se trouvaient au Volsberg, château-hôtellerie, appartenant au colonel Parquin ; le colonel y avait sa place de fondation avec sa femme, ancienne lectrice de la reine, qui, sous le nom de mademoiselle Cochelet, a laissé plus tard des Mémoires posthumes fort curieux.

A la droite de la reine était un ancien ambassadeur du Brésil, ami de confiance de l'empereur don Pédro, le comte de F..., qui était chargé, disait-on, de la mission délicate d'établir des relations intimes entre le monarque brésilien et la famille de la reine. C'était un tout petit homme au sourire fin, au teint basané, au regard scrutateur et plein de vivacité ; il professait hautement une admiration exaltée pour Napoléon.

A la gauche de la reine, on voyait un militaire, en uniforme d'of-

ficier supérieur du génie; il était à demi chauve, et sa physionomie sévère et calme ne manquait pas d'une certaine douceur. Il avait servi dans la vieille garde. C'était le brave colonel Dufour de Genève, commandant de l'École d'artillerie de Thoun, sous lequel le fils de la reine faisait alors ses études et ses exercices dans l'art de l'artillerie.

En face de la reine, à l'autre milieu de la table, le jeune prince son fils en faisait les honneurs. Ce jeune homme, d'une taille assez élevée, ayant des traits de ressemblance avec le prince Eugène son oncle, faisait trêve à ses habitudes de mélancolie rêveuse pour célébrer la fête de l'Empereur dont il adore la mémoire. Il était d'une gaieté presque folle; mais il est facile de voir qu'il se travaillait au fond à paraître joyeux pour égayer sa mère. Pâle et souffrant, il n'était point encore remis de ses fatigues dans l'insurrection de Bologne, et l'image de son frère, mort dans ses bras en combattant pour la liberté de l'Italie, planait toujours dans ses souvenirs. A sa gauche était la femme de l'ambassadeur brésilien, et à sa droite une des personnes les plus gracieuses, les plus spirituelles et les plus jolies de la cour impériale. C'était sa cousine, la grande-duchesse douairière de Bade, Stéphanie de Beauharnais, la seule que la chute de l'Empire n'eût point renversée de sa haute position. Pendant tout le repas elle fut d'une verve intarissable de bons mots et de plaisanteries des plus délicates, assaisonnés d'un sel épigrammatique qui sentait le cru national.

A un bout de la table on avait placé le colonel Parquin, le type le plus complet des anciens grenadiers de la vieille garde impériale. Bon vivant, ferme sur ses étriers quand il s'agit de la gloire de l'Empereur, il conservait toujours une attitude militaire, qu'une grande balafre sur la lèvre supérieure rendait encore plus fière; ayant le verbe haut, toujours ému au souvenir de nos désastres de 1814, il avait à son service une foule d'anecdotes de camp qui peignent à merveille l'originalité de notre caractère français; chatouilleux à l'excès sur l'honneur de nos armes : c'était

enfin la personnification la plus vraie de l'esprit national sous l'Empire.

Auprès du colonel étaient d'un côté la dame de compagnie de la reine, fille d'un médecin de Strasbourg, jeune et jolie personne d'un mérite distingué, qui riait beaucoup des histoires du colonel ; de l'autre, une grande dame de Paris, de passage au Volsberg, à grands airs prétentieux, qui ne parlait jamais que des gens de naissance, et dont les ridicules empesés excitaient les agaceries toutes rondes du colonel, qui lui donnait de madame la marquise à pleine bouche, en faisant des signes d'intelligence au prince.

A l'autre bout de la table se tenait Mme P..., femme d'esprit et de cœur, dont la conversation piquante et animée, quand on l'aiguillonnait, ressemblait à des articles de nos petits journaux satiriques, surtout si elle se mettait à dessiner les défections de 1814. Elle était d'un dévouement à toute épreuve pour la reine Hortense, qu'elle nommait sa seconde Providence. Auprès d'elle était un jeune homme, dont le prince s'occupait à chaque instant avec le plus tendre intérêt. La pâleur de ses traits, régulièrement encadrés dans des flots de cheveux d'un blond ardent qui lui tombaient des deux côtés, l'inclinaison de son front souffrant mais calme, le doux sourire de ses lèvres presque blanches, tout lui donnait l'aspect d'une victime résignée ; on eût dit la tête du Christ à vingt ans. Lui aussi était en effet un martyr de la sainte cause, un pauvre Polonais que le prince Louis avait rencontré, la veille, à Constance, et qu'il était parvenu, à force de pressantes et fraternelles supplications, à faire entrer dans sa voiture, pour le garder avec lui jusqu'à parfaite guérison.

Le jeune malade n'avait cédé, avec les plus grandes démonstrations de joie et d'enthousiasme, qu'en apprenant le nom du prince. Il était couvert de blessures à peine cicatrisées. Douze coups de lance lui avaient déchiré le corps; il avait peine à se soutenir encore, et quand il marchait, il se tenait tout courbé. Elève de l'Ecole militaire de Varsovie, aujourd'hui bien connue, entré des premiers dans

la conspiration polonaise, dont le but était de soutenir la révolution populaire de Juillet, il avait été jeté dans un cachot sur de simples soupçons, et là, pour lui arracher quelques aveux, on l'avait suspendu par les pieds, pendant une journée, en le menaçant incessamment, s'il ne parlait pas, d'une mort lente et cruelle. Il avait triomphé de cette torture, et quand ses jeunes camarades, insurgés et vainqueurs, étaient venus le délivrer, il avait longtemps gardé ses pieds tout meurtris, gonflés et sanglants. Il en avait tiré de nobles vengeances dans les premiers combats contre les Russes en faisant des prodiges; mais un jour, dans une charge de cavalerie entraîné par sa fougue, il avait été enveloppé par un groupe de Cosaques qui l'avaient laissé lardé et pour mort sur le champ de bataille. Un ami de collége l'avait pris tout couvert de sang sur son cheval. Quoiqu'il eût perdu connaissance, cet ami, ne voulant pas croire à sa mort, l'avait emporté à Varsovie, où il l'avait confié aux soins de sa famille. Les progrès de l'ennemi l'avaient forcé, en menaçant la capitale, de chercher un refuge hors de sa patrie. Il avait pensé à la France. Traversant l'Allemagne à petites journées, il venait d'arriver à Constance, quand le prince Louis, au premier bruit du passage d'un Polonais blessé, était accouru à sa rencontre pour le recueillir fraternellement. Le jeune étranger, quoique bien faible encore, avait vivement insisté pour figurer au banquet napoléonien, et l'on voyait avec attendrissement qu'il faisait tous ses efforts pour avoir bonne contenance. La reine prenait soin du pauvre jeune homme, qu'elle surveillait avec toute la sollicitude d'une mère. En répondant à la reine, il lui disait toujours Votre Majesté ; et sa voix si pure, en lui donnant ces titres d'un passé qui semblait exister pour lui, prenait un accent indéfinissable de mélancolie. En voyant les tristesses de l'exil sur les traits d'une sœur de Napoléon, comme il la nommait, il paraissait oublier ses propres douleurs. Il était inconsolable de la proscription de la famille impériale, et ne pouvait accepter l'idée d'un tel ostracisme dans ses élans d'admiration pour le grand homme.

De l'autre côté de Mme P... c'était encore un exilé, un banni qui prenait place au banquet, le marquis de V...., jeune Milanais, d'une des plus anciennes familles de la Lombardie. Sa physionomie mobile et toute méridionale contrastait avec le calme triste et pensif du Polonais. Il était lié d'une amitié forte et ardente avec le prince Louis, comme presque tous les jeunes gens distingués de l'Italie. Compromis en 1830 par une simple démonstration de sympathie pour la révolution de Juillet, il avait été obligé de se réfugier en Suisse pour échapper aux vengeances soupçonneuses de l'Autriche. Sa belle figure coupée à la romaine, son regard fin et pénétrant, sa parole scandée, l'animation accentuée de son langage, ses gestes rapides et passionnés quand il parlait du progrès social et moderne, tout en lui décelait une nature généreuse, impatiente du joug, et née pour les grands dévouements qui créent l'avenir.

Celui qui écrit ces détails[1] avait l'honneur d'assister à ce banquet, à la droite de la princesse Stéphanie de Beauharnais, qui prenait un plaisir extrême à parler de la littérature française moderne, qu'elle connaissait parfaitement et dont elle critiquait les tendances immorales. Elle reprochait surtout à l'école romantique de manquer de nationalité.

« Pas depuis 1830, lui dis-je.

— Ils ne savent donc pas, ajouta la reine Hortense, en se mêlant à la discussion, que la nationalité est une âme de plus ? »

Il fut question pendant le repas de l'admirable conduite des Parisiens dans les journées de Juillet. Le Polonais, qui avait gardé un silence profond, le rompit tout à coup en s'écriant :

« Vive le peuple français !

— Oui, ajouta le marquis de V..., le peuple de 1830.

— Il n'a pas changé ! m'écriai-je.

— Non de caractère, ajouta le marquis; il est toujours inconstant ;

[1] M. L. Belmontet, auteur de cet article non moins remarquable que celui qui vient peu après, intitulé *le Testament d'un Egyptien.*

voyez, en 1830, il a effacé tous les signes, tous les symboles de la royauté, et il refait une royauté nouvelle. On crie vive la liberté! et les prisons se remplissent; vive l'Empereur! et la famille de l'Empereur est encore frappée du même exil.

— Le peuple n'est ni coupable, ni ingrat, riposta vivement le prince Louis, il n'a commis qu'une imprudence, c'est de déposer trop tôt les armes et de donner trop vite sa démission; la faute en est à ses chefs qui n'ont rien compris à une si étonnante révolution. »

La reine Hortense, avec son calme accoutumé, ajouta :

« Il y a toujours de la fatalité et du hasard dans les événements de la terre; l'Empereur le disait, et j'y crois fermement. La révolution de Juillet a été prise au dépourvu, rien n'était préparé. On a fait en France ce qu'il y avait sans doute de mieux à faire. Le roi actuel, homme d'esprit et d'habileté, empêchera une grande collision. Né Bourbon, il a facilement fait accepter des autres rois l'insurrection de Juillet. Un membre de la famille de Napoléon eût attiré sur ses bras une guerre générale. Le génie de l'Empereur y avait succombé, les mêmes désastres seraient revenus avec plus d'horreurs encore. Il faut donc se résigner. La France est tranquille et respectée, souffrons patiemment l'exil pour l'amour d'elle. Expions la gloire. »

A ce langage de sublime modération, le Polonais ouvrait de grands yeux et pleurait; toutes les paupières étaient humides et se baissaient. Il était aisé de voir que la résignation de la reine n'était que sur ses lèvres, et que son cœur était brisé de subir une nouvelle proscription au nom du drapeau tricolore. Elle avait achevé sa phrase en laissant aller sur son fils un regard inexprimable de tendresse douloureuse, comme pour faire comprendre qu'elle ne regrettait la patrie que pour ce bon jeune homme qui se trouvait sans position à la fleur de son âge, et dont la vie commencée sur un trône, sous le soleil de l'Empire, était aujourd'hui sans but et déshéritée de tout avenir.

« Si j'avais été là!... s'écria le prince, en donnant à sa tête une

attitude menaçante, mon cousin Napoléon II ne serait pas à Vienne maintenant. »

La reine lui fit signe, de l'œil, de retenir ses élans et sa pensée. Il rentra dans son silence méditatif pour ne plus le rompre. On nous dit qu'il restait quelquefois des semaines entières dans son immobilité pensive, et qu'alors il demeurait comme enseveli, nuit et jour, dans l'étude des Mémoires de l'Empereur.

A la fin du repas, la reine fit verser du champagne provenant de la cave de Napoléon qu'elle conservait avec un soin tout religieux et qu'elle consacrait aux grandes occasions. Nous nous levâmes tous spontanément, avec une exaltation vraiment pieuse, et le toast à la mémoire du grand homme fut porté à la fois par toutes les bouches. L'émotion était générale, en face de tant de glorieux souvenirs d'une part, et de tant de persécutions de l'autre. La reine surtout paraissait vivement affectée; le prince la regardait avec une tendre anxiété; il était fort pâle, et son verre tremblait dans sa main. Il serait difficile de rendre ce qui se passa dans nos esprits, pendant le recueillement de ce moment solennel et mélancolique. L'attendrissement nous avait tous gagnés, et les larmes seraient venues, si l'effet n'en eût été interrompu par une scène qui, malgré son côté amusant, avait quelque chose de grave et de saisissant.

Le colonel Parquin, emporté par un mouvement électrique, éleva son verre plus haut que personne, et le visage animé, les yeux pleins de feu et sa lèvre supérieure, déjà balafrée, se soulevant avec une indignation pleine de fierté, il s'écria :

« A la honte des traîtres qui ont vendu la France et l'Empereur, et des lâches qui l'ont abandonné !...

— Ce n'étaient pas des Polonais ! s'écria d'une voix assez éclatante le jeune réfugié de Varsovie.

— Ni des Italiens ! dit le marquis de V... Leurs ossements, au pied de Montmartre, attestent leur fidélité jusqu'au bout.

— Ils n'étaient pas Français ! répliqua vivement le colonel : c'étaient des infâmes !... »

La reine, qui rendait justice au sentiment vrai de cette patriotique indignation, interpella doucement le colonel, et lui dit d'une voix émue :

« Je vous en prie, colonel, oublions le passé.

— Ni le passé, ni le présent, madame; ils se ressemblent tant !

— Je vous en supplie, répéta-t-elle, point de récriminations. Nous sommes à une fête de cœur pour nous tous ; ne nous souvenons que de notre gloire. Nous avons pardonné à de fatales erreurs...

— Dites des crimes, madame ; oui, des crimes et des plus grands. Je ne leur pardonnerai jamais, moi, vieux soldat de la vieille armée. Ah ! que n'en ai-je là quelques-uns de ces vendeurs de la patrie, au bout de mon sabre ! seraient-ils armés jusqu'aux dents, que je les hacherais tous, comme de mauvaises couleuvres, à vos pieds, madame, ajoutait-il en gesticulant avec une extrême vivacité, à vos pieds, le jour de la Saint-Napoléon !...

— Et je vous aiderais, moi ! disait le Polonais animé de la même colère.

— Ma foi, il en resterait beaucoup trop encore, reprit ironiquement le marquis italien, vous auriez trop à faire.

— Jamais trop pour la vieille garde ! Et le colonel s'emportait de plus en plus. Ah ! les scélérats ! ils sont toujours en faveur, et toujours la famille de l'Empereur est exilée ! Est-ce justice ça ! et le peuple français le souffre !... J'ai des millions de haine dans le cœur contre ces grands criminels, ces heureux du jour ! »

A mesure qu'il s'exaltait, les expressions devenaient plus ardentes, les qualifications plus énergiques, ses attitudes plus menaçantes... Eh bien ! tout ce bouillonnement d'une âme généreuse tomba devant quelques mots bien simples de la reine, qui resta constamment calme et digne.

« Colonel, lui dit-elle, voudriez-vous changer votre position et votre conscience contre la conscience et la position de... ces heureux du jour ? Allez, ils sont plus malheureux que nous, peut-être. Il est toujours beau d'être les martyrs d'une cause sacrée. L'Empe-

reur a été l'élu d'une grande nation, c'est pour cela que la persécution dure encore contre son sang. La France nous aime, qu'importe le reste !

— Oui, madame, la France vous aime, et cependant... »

A ces mots le prince Louis vint à lui, l'embrassa avec effusion et lui dit :

« Colonel, vous êtes un brave homme; vous avez dans le cœur le sentiment national. »

Le colonel se tut comme après un devoir rempli. La reine se leva et entraîna la compagnie sur ses pas, dans les allées circulaires de son petit parc. Nous restâmes avec le prince auprès du colonel qui, nous voyant seuls et libres, reprit avec chaleur :

« Oui, j'ai le sentiment national au cœur, et dans cette main, qui a souvent rompu des carrés russes, prussiens, autrichiens et anglais, sous les yeux de mon Empereur. Vive l'Empereur ! à bas les traîtres !»

Et il assaisonnait son éloquence militaire des jurons les plus pittoresques et les plus expressifs.

« Colonel, lui dit le prince, les beaux jours de la patrie reviendront.

— Morbleu ! ça tarde bien : je me fais vieux. Je voudrais jouir maintenant, tant que le bras est bon, comme la lame et comme l'âme.

— Il y a un Dieu pour les patriotes, colonel.

— Qu'il se montre donc !... avec le soleil d'Austerlitz ou de Juillet.

— Ça viendra. »

Et le prince prit le Polonais par le bras pour lui servir de soutien. Nous rejoignîmes la reine.

Le temps était admirable. Les sommets neigeux du Tyrol se montraient dans tout leur éclat. La reine proposa d'aller jouir du magnifique spectacle du soleil couchant, des hauteurs d'Hau-Rhaïn, où le prince avait découvert, en chassant, un des points de vue les plus

étendus et les plus beaux de la Suisse. On y avait établi un belvéder colossal, d'où l'œil embrassait au loin quatre-vingts lieues de montagnes, s'étendant à l'horizon méridional et oriental en immenses gradins. La partie fut acceptée avec joie, car tous nous avions besoin de respirer le grand air et de jeter au vent nos émotions du banquet, la reine plus que nous tous. Trois voitures découvertes vinrent nous prendre. Le Polonais eut les honneurs de celle de la reine. Nous remarquâmes qu'arrivés sur le plateau du belvéder, l'air étant devenu plus vif et plus frais, elle mit elle-même son manteau sur les épaules du pauvre malade, que cette attention délicate rendit confus et fit rougir subitement.

Le prince nous suivait, monté sur un petit cheval noir, que son frère lui avait légué avant sa mort. Il le fit manœuvrer sur toute la route en habile et aventureux cavalier, en lui faisant franchir, comme sans efforts et avec une adresse merveilleuse, les fossés, les barrières et les haies d'aubépine qu'il rencontrait dans ses excursions à droite et à gauche. Quelquefois il simulait l'attaque à la turque, ventre à terre, et il ramassait au galop sa canne qu'il avait lancée au loin. La pauvre reine avait toutes les frayeurs d'une mère.

« Louis ! Louis ! s'écriait-elle, je t'en prie : j'ai peur pour toi.

— Peur, ma mère, vous, la belle-fille et la sœur de l'Empereur ! »

Et il recommençait de plus belle.

Du reste, les inquiétudes de l'excellente reine étaient plutôt instinctives que raisonnées. Elle connaissait parfaitement l'extrême habileté du prince, et finissait toujours par rire de ses craintes, « car, disait-elle, son fils était le meilleur écuyer qu'elle eût jamais vu. »

Arrivés sur la galerie du belvéder, il n'y eut qu'un cri d'admiration pour les magnificences du tableau qui se déroulait devant nous. La reine s'improvisa elle-même notre cicérone, en nous nommant toutes les montagnes qui découpaient l'horizon et tous les cantons qui s'étendaient à leurs pieds. Il n'y a pas d'expression pour

rendre la profonde sensibilité avec laquelle elle dit au jeune Polonais qu'elle prit à part :

«Tenez, là-bas, là-bas, voilà la France; et là-bas, en se tournant vers le nord-est, voilà la Pologne. Vous êtes jeune, vous ; vour reverrez votre patrie, tandis que moi, c'est fini, je mourrai sur la terre étrangère.»

Le Polonais ne bougeait plus de sa place : ses yeux étaient inébranlablement fixés sur le point que la reine lui avait indiqué. Ses larmes coulaient silencieuses, et de temps en temps il pressait sur son cœur un petit sac de peau, que nous sûmes plus tard renfermer de la terre de Pologne qu'il avait recueillie sur le champ de bataille. Elle était imbibée de sang; peut-être du sien.

« Messieurs les patriotes, nous dit la reine en s'adressant au marquis de V..., à son fils et à moi, voyez-vous, bien loin, cet amphithéâtre verdoyant, où vous remarquez de petits carrés blancs, semés çà et là sur les flancs des grandes ondulations? Eh bien! c'est une des contrées les plus curieuses et les plus riantes de la Suisse. Là, le peuple règne souverainement, la liberté n'est pas un vain mot, et la patrie est la famille de tous. Le suffrage universel s'y exerce de la manière la plus large et en même temps la plus simple. Les assemblées générales s'y font en plein air, en plein champ, à la face du soleil et de Dieu. C'est le canton d'Appenzell : les Appenzellois sont les vrais Spartiates modernes. Leurs femmes sont admirables de force, de fraîcheur et de beauté, et j'ajouterai d'intelligence, car la liberté semble donner une âme de plus. Je vous engage à visiter ce beau pays où les voyageurs ne vont guère, parce qu'il y a de la mode jusque dans les voyages. Une occasion solennelle se présente pour vous. Dans quelques jours le landsgemeinde s'assemble pour reviser un article de la constitution et pour l'élection des membres nouveaux du gouvernement. Allez à ce noble spectacle, messieurs; vous verrez là toute la majesté des œuvres d'un peuple libre. Vous en reviendrez édifiés, enthousiastes, républicains exaltés. Ces scènes imposantes vous consoleront de vos il-

lusions perdues ailleurs : vous aurez respiré l'air pur et sacré de la grande liberté. »

En disant ces mots, le teint de la reine s'était animé ; ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire, et, dans les accents de sa voix grandissante, on sentait passer quelque chose de sa grande âme de reine, et de reine napoléonienne.

Elle se tut un instant, comme absorbée dans un grand souvenir ; puis elle ajouta :

« Messieurs, mon fils vous accompagnera. Il adore ce spectacle de la belle morale. C'est une jolie partie à faire pour des hommes comme vous. »

Et puis, revenant avec douceur au Polonais, qui n'avait rien entendu et qui était toujours en extase devant l'image lointaine de sa patrie, elle lui dit :

« Il faut de nobles distractions aux nobles douleurs; dans quelques jours vous irez voir un peuple heureux dans l'exercice de sa souveraineté. L'air d'Appenzell vous fera du bien; mon fils vous ramènera mieux portant et moins triste. Vous reviendrez avec plaisir; ce sera comme un retour dans la famille : vous serez attendu. »

Le Polonais accepta avec reconnaissance, sans pouvoir rien répondre.

Nous rentrâmes sous l'impression de ce que nous avions vu, et surtout de ce que nous avions entendu. La soirée fut d'une gaieté douce, on fit des lectures poétiques et puis de la musique. Mademoiselle Mahuzier tenait le piano. La grande-duchesse et la reine chantèrent alternativement des romances pleines de grâce et de mélancolie ; elles étaient de la composition de la reine. Aux adieux du soir, elle nous dit :

« Allez voir l'Appenzell; on n'y exile personne. »

Je n'oublierai jamais l'accent avec lequel elle prononça ces derniers mots. Hélas! ils étaient la conclusion de toutes les conversations de la reine.

LE VIEUX SERGENT.



I



Il est neuf heures... Le vieux sergent Luc Combe est assis dans sa cabane, entouré de ses parents et de ses voisins, grands et petits, qui célèbrent l'anniversaire de sa fête. Un feu de bourrées pétille dans l'âtre. Les enfants se chauffent, rangés et bouche close, sous le vaste manteau de la cheminée; les hommes boivent ou fument dans de longues pipes de bois garnies d'un couvercle en cuivre; les femmes tricotent des bas avec de la laine, aux lueurs fumeuses d'une lampe à trois becs, suspendue par un croc de fer à la plus grosse poutre du plafond. De temps à autre, un coup de vent furieux fait craquer les lattes où s'appuie le chaume du toit; la porte grince sur ses gonds rouillés; des tourbillons de feuilles sèches frôlent en courant les ais sonores des volets. Puis, çà et là dans le village, dans la campagne, c'est un coq qui chante, un dogue qui aboie, une cloche qui tinte tristement, une pesante voiture qui broie les cailloux de la chaussée. Cependant l'heure avance et les bouteilles se vident; mais nul ne songe à regagner sa maison, retenu qu'il est chez le sergent par les merveilleux récits de sa vie de guerre.

« Oh! jeunes gens! dit le vieux Luc, que Dieu vous accorde autant de gloire qu'il nous en a donné! »

« A cette époque, en l'an V, l'Empereur n'était encore que général de la République; mais plus d'un roi ployait les reins devant lui.

Quant à nous autres, simples soldats, nous traitions de pair avec tous les *signori* de Milan; nous faisions et défaisions leurs États; nous enlevions une victoire à chaque étape; nous plantions notre drapeau sur les clochers de toutes les capitales. Oh! oh! c'est qu'il ne badinait pas, *le petit Caporal*, je vous en réponds. Il fallait marcher droit et rondement, quand il s'en mêlait. En ai-je mâché de ces cartouches, en ce temps-là! en ai-je envoyé aux Autrichiens! Rien qu'à Lodi, je me souviens d'en avoir démoli quatre d'un seul choc. Et au Tagliamento, eh! eh! au Tagliamento, où notre peloton s'élança le premier en tirailleurs, peu s'en manqua que l'archiduc Charles lui-même ne descendît la garde par mon fait. Malheureusement son cheval se cabra, ma balle se perdit, et, comme je rechargeais mon fusil, un coquin de chasseur tyrolien me cassa le bras gauche à la jointure.

« Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit, poursuivit le vieux soldat. Qu'est-ce qu'un bras? D'ailleurs on me le remit gentiment, et *gratis*. Ça ne m'empêcha point ensuite de rouler ma bosse en Prusse, en Espagne, en Russie, partout où il voulut. J'attrapai bien quelque chose encore à Montmirail, une balle d'un fameux calibre, un biscaïen en plein fouet, rien que ça, au bout de la cuisse, de manière que je faillis rester dans l'opération. Mais, bah! je ne puis pas me fâcher, j'eus le ruban de la Légion-d'Honneur, et on me nomma sergent... Vive l'Empereur! Fin finale, pour en revenir, je vous souhaite, enfants, des batailles comme les nôtres et un chef comme celui-là; il en naît un tous les mille ans, et encore! Ce n'est pas qu'il se montrât fier envers le soldat ou qu'il eût l'âme dure : du tout! à preuve ce qu'il fit, à ma recommandation, pour notre bon curé, en Italie... Ecoutez, je veux vous conter ça.

II

Nous étions alors cantonnés à Tolentino, avait continué le père Luc, après un moment de silence; nous avions, en moins d'une

décade, franchi le Sénio, culbuté les troupes pontificales dans Faenza, puis enveloppé l'Autrichien en avant d'Ancône, et forcé le pape à demander la paix. L'armée devait gagner trente millions à ce coup de main, sans compter seize cents chevaux, des équipages, des buffles, du blé, des cuirs, toute sorte de comestibles; c'est pourquoi nous étions bien joyeux. Le général songeait même à s'en revenir sur l'Adige, car il allait, en tout, un train d'enfer, et on parlait déjà d'une nouvelle expédition. En attendant nous flânions, nous autres, par la ville et dans ses environs. Nous nous amusions de toutes ces larges faces de moines, qui se signaient vivement du plus loin que le bout de nos pompons frappait leurs regards. Nous frottions notre moustache à la joue de toutes les jolies filles; et il en poussait dans ce pays! Mais parfois il nous prenait de cruels serrements de cœur quand nous rencontrions dans les rues, sur les chemins, épuisé de faim et de fatigue, quelque prêtre émigré de France, auquel ces gueux de moines avaient jeté au nez la porte de leurs couvents. Il y en avait qui pleuraient en nous apercevant, mais sans oser s'approcher ni se plaindre; d'autres qui, plus hardis, nous tendaient les bras avec des prières, et baisaient les pans déchirés de ce drapeau tricolore, qu'ils avaient commencé par maudire. Les malheureux! tout retour en France leur était interdit désormais. Le gouvernement se défiait même tellement d'eux, qu'il leur avait interdit les contrées que nous occupions. Les moines italiens ne l'ignoraient pas : aussi, s'autorisant de cette défense, leur refusaient-ils souvent, non par amour pour nous, mais par avarice, jusqu'à une botte de paille dans leurs greniers, jusqu'à la bouchée de pain bis qu'ils distribuent à leurs pauvres...

Un jour (c'était le dernier de pluviôse, veille de la signature de notre traité avec le pape), voilà-t-il pas qu'en sortant de la ville, je bronche... sur quoi? devinez; après ce préambule, ce n'est pas difficile : sur notre digne curé, mes amis... Ah! j'eus de la peine à le reconnaître. Lui, si coquet jadis, si bien poudré, frisé, chaussé, si rose et si ingambe, il n'avait plus que la peau sur les os, un cha-

peau tout râpé, des souliers sans semelles, et sa soutane de serge était trouée... comme notre drapeau. Une affreuse guerre avait passé par là : la misère... Hom! j'ai senti plus tard ce que c'était en Russie; mais motus! Dès qu'il m'eut aperçu, il courut dans mes bras, il me serra à m'étouffer ; et moi, sans l'envisager, sans même lui demander son nom, cherchant aussitôt dans mon gousset, je versai tout mon pécule dans le sien. Puis ce furent des cris, des doléances, des caresses... Je crus un moment qu'il était fou.

« C'est donc toi, Luc? c'est toi!

— Oui, citoyen, que je lui dis; excusez-moi, monsieur le curé, de vous appeler citoyen. »

Mais il ne comprenait pas, il défilait son chapelet sans m'écouter.

« Cet honnête Luc! ce cher Luc! que j'ai communié, que j'aimais tant!

— Et qui vous aime aussi, saperjeu!

— Et ton père? ta mère? toute ta famille? continua-t-il d'une voix entrecoupée à chaque mot.

— Oh! mon père, ma mère! répondis-je, priez bien pour que je les embrasse encore quelque jour.

— Que dis-tu? fit-il d'un air égaré. Ah! ces gens-ci nous brûlent toutes nos messes, mon ami : c'est pire qu'en France, pire! pire!

— Eh bien! mais le bon Dieu est partout, répliquai-je.

— Eux! tu ne sais pas? ils gardent tout pour eux, mon enfant. Tout! répéta-t-il avec désespoir. »

Je me mis à rire, et pourtant le cœur me saignait.

« Ce soir, il y aura trois jours que je n'aurai mangé de pain! » reprit-il en s'inclinant à mon oreille.

A cette parole, une terrible colère me crispa tous les nerfs.

« Nom d'une bombe! » m'écriai-je.

Mais après ce juron, je me tus, car je le vis chanceler, reculer, il tremblait.

« Eh quoi! poursuivis-je d'un ton plus doux, vous, si bien bâti,

vous n'avez donc pu trouver le feu et le couvert chez quelque signora, monsieur le curé! »

Il rougit, et fit le signe de la croix :

« Oh! Luc, Luc, me dit-il, quelle idée! quel scandale!

— Bah!... Eh bien! venez, répétai-je en lui saisissant la main je vais vous installer, moi, sans façon, chez une excellente femme, qui n'a pas peur des moustaches, et, corbleu! nous y déjeunerons tous deux à discrétion, et sans qu'il nous en coûte une baïoque. »

Et de fait, je le conduisis incontinent à l'auberge de San-Piétro, chez Ninetta, la maîtresse de l'endroit, une brune accorte, à laquelle j'avais eu l'avantage de donner dans l'œil. Puis, quand je l'y eus convenablement régalé de macaroni :

« Ah çà! monsieur le curé, lui dis-je, ce n'est pas tout que de déjeuner, même de souper; car j'ai congé aujourd'hui, vous me tiendrez bien compagnie jusqu'à demain matin. D'ailleurs, Ninetta est avertie : vous aurez toujours ici un gîte en cas de besoin. Mais ce n'est pas encore assez, mordieu! pour un homme comme vous. Je veux vous présenter à notre général, afin qu'il vous protége.

— Au général Bonaparte! s'écria-t-il épouvanté.

— Oui, citoyen curé; il ne vous avalera pas, soyez tranquille.

— On dit cependant que c'est un vrai diable, Luc?

— Pour les réprouvés, c'est possible; car il les mène tambour battant.

— Oh! il a une réputation extraordinaire, ajouta-t-il.

— Et corbleu! il la mérite, citoyen... Allons! en route. Je suis un de ceux qui l'ont retiré de dessous la mitraille, dans les marais d'Arcole; il a la mémoire longue, il vous obligera pour me faire plaisir. »

Sur-le-champ nous nous acheminâmes vers la ville, et une demi-heure après nous étions chez *le petit Caporal*. Il me semble que j'y suis encore : une table immense, couverte d'un tapis, s'étendait d'un bout à l'autre de la salle. Lannes, son ami, son compagnon, était assis d'un côté, lui vis-à-vis. Ils avaient la tête penchée tous

deux sur de grandes cartes, qui, du milieu de la table où elles étaient déployées, tombaient jusqu'à terre. Lannes leva le premier les yeux, et me dit :

« Ah! ah! c'est toi, farceur? où diantre as-tu donc pêché ce calotin? »

Mais, à cette question, le général en chef se retourna vers nous, toisa notre curé d'un regard rapide, puis, s'étant courbé vers Lannes, lui dit brusquement et à voix basse :

« Tais-toi donc! »

Lannes haussa les épaules, comme d'impatience, et s'accouda, en sifflotant, sur la carte qu'il étudiait.

« Oh! oh! pensai-je, le général s'intéresse déjà à notre protégé; en avant!

« Eh bien! Luc, me demanda-t-il tout à coup de sa voix brève, après m'avoir examiné un instant de cet œil scrutateur qui faisait qu'on s'effaçait toujours devant lui, les pieds en dehors et l'arme au bras, qu'y a-t-il pour ton service? explique-toi?

— Mon général, répondis-je, voilà le curé de notre village, un frère, un ami, quoi..., un saint, que nous chérissions tous au pays, qui n'a jamais refusé de son pain à personne, et que les satanés moines de ce pays-ci laissaient mourir de faim à la porte de leur couvent. »

Alors il se retourna vers lui de nouveau, et lui demanda :

« Comment vous appelez-vous?

— Jean Massoni, balbutia notre pauvre curé, encore tout interdit de l'apostrophe de Lannes.

— Massoni!... J'ai connu quelqu'un en Corse de ce nom.

— C'est possible, général : le frère de mon père était major de place à Bastia, où il est mort.

— Ah! ah! oui, il est mort. Et vous, vous êtes son neveu; mais c'était un brave militaire que ce Massoni!

— Tiens, me dis-je, son oncle, un ancien! ça va glisser comme sur des roulettes.

— Et à quel âge vous a-t-on conféré les ordres? poursuivit le général.

— A vingt-quatre ans.

— C'était votre vocation.

— La volonté de mon père », répondit le bon curé en rougissant un peu.

Tout en l'interrogeant, le général lui lançait de fréquents coups d'œil. Je devinai : il regrettait sans doute qu'un homme de cette taille, et qui promettait tant, malgré sa maigreur, ne figurât pas dans une de ses compagnies de grenadiers.

« Vous avez prêté serment à la constitution civile du clergé? reprit-il après un instant de réflexion.

— Non, général.

— Pourquoi?

— C'eût été violer la foi que j'avais déjà jurée. Le prêtre a sa discipline, son honneur, comme le soldat; il doit, comme lui, obéissance et fidélité à son chef. D'ailleurs, ajouta notre curé d'un ton ferme (car il s'était enhardi sensiblement), je compris bientôt qu'on proscrirait tout sacerdoce en France, et je ne voulus pas faire à la fois une lâcheté et un sacrilége. »

Le général attacha sur lui un regard profond; puis, se renversant sur le dossier de sa chaise :

« Vous oubliez sans doute, dit-il d'un air grave, que prêtre ou laïque, il faut être, avant tout, de son pays.

— Aussi en suis-je, de mon pays! répliqua le digne homme, exalté par ce reproche. Oh! la France! la France! » continua-t-il sourdement, la voix pleine de sanglots.

Et comme s'il ne pouvait épancher d'une manière plus énergique le sentiment qui le suffoquait, notre bon curé s'était soudain jeté dans mes bras et m'étreignit contre sa poitrine avec effusion.

Ce moment fut délicieux pour moi, mes enfants, je vous l'assure. Le général s'était levé d'un bond ; il se promenait d'un pas saccadé

d'un angle à l'autre de la salle. Il lui échappait, de çà et de là, quelques gestes énergiques. On voyait qu'il était touché, qu'il concentrait son émotion. Quant à Lannes, stupéfait de cette scène, il tambourinait avec ses doigts sur le bord de la table.

« Eh bien! puisque tu aimes tant la France, citoyen, se prit-il à dire, fais-lui le sacrifice de ta robe, il n'y aura pas d'obstacle à ce que tu y retournes.

— Oh! jamais, répondit-il; jamais, monsieur! »

Et il se couvrait le visage de ses deux mains.

« Quelle trahison! s'écria-t-il encore, moi, renier mon caractère! plutôt mourir! »

Le général frappa le parquet du talon de sa botte, comme choqué de ce qu'avait proposé Lannes; puis, s'arrêtant devant une fenêtre ouverte et montrant du doigt les jardins de la campagne :

« Voilà, certes, s'écria-t-il, un beau pays!... Je conçois que, sans argent, sans ressources, on ne l'apprécie pas autant qu'il le mérite; mais si je vous adressais au cardinal Mattei, ou même au neveu du pape, le duc de Braschi (tout en parlant il s'était rapproché du curé), et si l'un des deux vous offrait un emploi lucratif dans sa maison, répondez? la patrie n'est-elle pas où se trouve la fortune? (Il lui dit cela en italien, je l'ai su depuis.) Qu'en pensez-vous? » fit-il en recommençant sa promenade, et en lui décochant en même temps de sa prunelle un de ces éclairs qui vous remuaient jusqu'au fond de l'âme.

Le pauvre curé baissa la tête en soupirant : une larme bien douloureuse roula toute chaude sur sa joue.

« Mon Dieu! mais que puis-je faire pour vous? reprit le général qui, étonné de ne point recevoir de réponse, revint lentement près de lui. Qu'est-ce que tu dis, toi? me demanda-t-il en me tirant la moustache.

— Moi? tant que j'aurai un morceau de pain, mon général, il y en aura les trois quarts pour lui.

— Oui, oui, un morceau de son pain! du pain de soldat! du

pain noir! s'écria le brave homme, radieux; c'est un Français, Luc; c'est un compatriote, un frère! Ce morceau de pain ne sera pas l'aumône de la pitié, ce sera celle du cœur! Ah! je vous remercie, général. Non! point d'hospitalité, pour moi, chez les Italiens, quand ce serait même chez le duc de Braschi! La compassion des étrangers est un outrage, une flétrissure; je l'ai éprouvée, je l'abhorre!... S'il ne m'est pas permis, hélas! de rentrer en France, au moins accordez-moi la faveur d'accompagner Luc à son régiment : je ferai son ouvrage, je le soignerai s'il est blessé, je gagnerai ma vie.

— Comment! répétai-je, gagner votre vie? Et vous vous imaginez que je souffrirai ça, monsieur le curé?

— Et toi tu t'imagines que nous le souffrirons? » interrompit Lannes en se redressant sur ses jambes par un soubresaut si violent, qu'il envoya sa chaise à dix pas contre la muraille, et, s'emparant avec vivacité de la main du curé, qu'il serra dans la sienne : « Calotin ou non, s'écria-t-il avec un affreux jurement, tu es un vrai Français, toi!... Je t'estime. »

Le général, qui avait tout écouté, immobile et muet, remercia Lannes d'un coup d'œil; son sourire était triomphant. « L'ai-je bien jugé? » voulait-il dire.

Il y eut ensuite un moment d'hésitation, pendant lequel nous nous observâmes tous les quatre en silence, comme si, absorbés par les mouvements de notre cœur, aucun de nous n'eût le courage de le rompre.

« En effet, vous ne pouvez encore rentrer en France, dit enfin le général d'un air pénétré; quant à partager le pain de Luc, je m'y oppose : un soldat n'en a que pour lui; mais, ajouta-t-il, et ses yeux rayonnèrent d'une singulière expression, ce n'est pas non plus le pain de la charité qu'un Français, même proscrit, doit manger chez l'étranger. Je prétends que tous les prêtres bannis du territoire de la République, actuellement réfugiés en Italie ou dans les couvents du saint-siége, y soient, non-seulement admis sur le pied de l'égalité, mais encore qu'ils reçoivent une indemnité pro-

portionnée à leur qualité, à leur âge. Tu auras soin de publier demain cet ordre, dit-il à Lannes, ce sera une condition formelle du traité.

— Et corbleu! ils obéiront, sans regimber, ou sinon...

— Oh! oh! dis-je, sinon... Et je fis un pas en avant, un bras tendu, l'autre en arrêt, comme pour croiser la baïonnette.

— Bah! ce serait autant de volé aux Autrichiens, répliqua Lannes; un mot aux *monsignori*, c'est assez! »

Bonaparte lui frappa légèrement sur l'épaule :

« Tu crois? » ajouta-t-il.

Puis, interpellant notre curé, qui, moitié joyeux, moitié confus, essuyait ses larmes, en me désignant d'un signe affectueux :

« Monsieur le curé, demanda-t-il, vous n'avez jamais vu de ces gaillards-là au feu?

— Oh! non, répondit celui-ci ingénûment; mais je crois bien qu'on n'ose pas les y regarder de trop près.

— Eh! eh! murmurai-je, un peu qu'on s'en flatte, citoyen!

— Qu'est-ce que tu marmottes là? » me demanda le général.

Il feignit de me prendre au collet; mais c'était pour mieux me faufiler sa bourse (elle était lourde), avec ces mots à l'oreille :

« Qu'il ne se doute pas au moins de quelle part; va! »

Il fit encore quelques pas dans la salle, se rassit, salua de la main, et dit :

« Voilà, quant à présent, monsieur le curé, tout ce que le général Bonaparte peut faire pour vous; mais il espère un jour être mieux en état de témoigner toute sa considération au neveu du major Massoni. »

Je compris le geste, et demi-tour à droite, en avant marche, nous voilà sortis.

« Eh bien! dis-je à notre curé, vous n'aurez plus peur maintenant du général Bonaparte?

— Peur de lui, moi? Non, non! répondit-il; c'est un héros, Luc : aime-le bien.

— Un héros! Ah! oui, et un fameux. » Il avait raison, mes enfants; un héros! Si l'Empereur a été grand, c'est par le cœur surtout, qui lui soumettait toutes les âmes, comme son génie subjuguait toutes les intelligences. Je me souviens que, sur le champ de bataille d'Eylau, il me dit :

« Luc, si tu avais tâché de mordre aux mathématiques, tu aurais été un homme carré. Tu n'es que le fils d'un paysan, tu mourras simple sous-officier, je le crains : mais, tel que tu es, avec ton courage, ton sens naturel, ta tête de fer, je te prise autant qu'un maréchal. »

Cinq mois après, à Friedland, j'enlevais un drapeau. Il m'embrassa aux yeux de tout le régiment. Si je n'ai pas avancé davantage en grade, c'est ma faute. J'étais un sans-souci alors. L'ambition m'a monté au cerveau lorsque la gloire n'était plus de saison...

Pour ce qui est de notre curé, vous savez le reste comme moi. Le général, devenu Empereur, lui offrit un évêché. Il s'excusa, préférant, à toutes les pompes de l'Église, le respect et l'amour de ses paroissiens; mais lorsque, en 1814, Wellington eut franchi les Pyrénées, ce fut en défendant les propriétés du petit troupeau confié à sa garde, que ce brave curé tomba sous le plomb d'un soldat anglais. Hélas! je ne pus le venger. Nous disputions, nous autres, là-bas en Champagne, le sol de la France pied à pied, à tous ces paltoquets de Prussiens qui s'y étaient abattus comme des sauterelles, et qui n'ont jamais eu l'honneur de nous vaincre, mordieu! quoique l'on glose, pas même à Waterloo!

Ayant dit, le vieux sergent tordit sa moustache grise, reposa avec orgueil son regard sur sa jambe de bois, et demeura un instant reueilli dans ses souvenirs. Puis, se réveillant tout à coup et interrompant ses enfants, immobiles d'attention sur leurs escabelles :

« Eh bien! que pensez-vous de tout ça, mes cadets? » demanda-t-il.

Mais les enfants le contemplaient, sans répondre, avec des yeux arrondis d'admiration et un sourire naïf. Il sourit lui-même d'un air narquois, déboucha deux autres bouteilles, emplit les verres, et dit :

« Voici onze heures, camarades; remmenez vos femmes; bonsoir! Une dernière rasade, à la santé de l'Empereur! Une autre fois, je vous en conterai un peu plus long. »



LA PENSION DE MM. LES CAPITAINES,

A COMMERCY.

I



La petite ville de Commercy, en Lorraine, possédait, naguère encore, une vénérable et gothique auberge [1] qui, depuis le séjour du bon Stanislas de Pologne, avait pour enseigne : *l'Epée de bois*. La renommée de sa cuisine, l'exquise propreté de ses chambres, et surtout la politesse avenante de ses propriétaires l'avaient fait choisir, de tout temps, par les officiers de la garnison, pour *cantine supérieure;* c'est-à-dire que ces messieurs, depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'à celui de capitaine exclusivement, allaient prendre leurs deux repas quotidiens à *l'Epée de bois*, moyennant 45 fr. pour les lieutenants et les sous-lieutenants, et 60 fr. pour les capitaines ; ils y faisaient, au dire du plus ancien de tous, des festins de Balthazar. Le gibier des Ardennes, les aloses de la Meuse, les viandes des prés Saint-Julien, la volaille des bonnes fermes des Vosges, les sucreries de Verdun, le tout arrosé du vin blanc d'Inor, dont les coteaux tapissent les bords de la Moselle, concouraient au splendide ordinaire de ces messieurs, pour lesquels,

[1] Elle a été transformée depuis en établissement industriel.

selon l'expression du bon La Fontaine, « les jours de jeûne étaient encor des *jours de noces.* »

Or, dans l'année 1832, il y avait, comme de coutume, à Commercy, un bataillon détaché du régiment de ligne en garnison à Lunéville, et, comme d'habitude traditionnelle, les huit capitaines étaient venus s'abattre à *l'Epée de bois.* Le chef de bataillon Gontard, vieux militaire qui n'avait jamais voulu signer d'engagement illimité avec l'hymen, s'était, sous toute réserve de la dignité du grade, décidé à venir s'asseoir à la même table que les capitaines. Ceux-ci n'avaient pas d'abord été très-flattés de cette détermination de leur supérieur, car l'égalité dans le grain de l'épaulette est, entre officiers, le gage le plus sûr de la gaieté, des confidences et même des récriminations de tous ; mais comme, tout bien considéré, le commandant était un fort brave homme, quoique un peu mâchoire, à en croire les sous-lieutenants sortis de Saint-Cyr, on se consola bien vite de l'embarrassante subordination qu'il imposait à la table, même malgré lui.

C'était en hiver, et les soirées étaient longues. Cependant un repas succulent, arrosé d'excellent vin, flanqué de jolies servantes, terminé par le moka parfumé et de nombreuses libations de cognac et de kirschwaser, a l'incontestable mérite de les abréger. Mais les Français ne sont pas des Allemands, et chez eux une nourriture matérielle n'exclut pas la manne intellectuelle ; il faut que l'esprit ait aussi sa pitance d'aliments légers et plaisants. Il ne fallait pas, à Commercy, penser au spectacle, au bal, au concert ; il n'y avait rien alors de tout cela dans cet arrondissement de la Meuse : trois ou quatre réunions par mois chez les principaux fonctionnaires, décorées orgueilleusement du titre de soirées, où même tous les officiers n'étaient point admis indistinctement, défrayaient les plaisirs de l'hiver. Que faire donc? car enfin il faut, à des militaires surtout, dépenser le temps qui suit le dîner. Le billard, pour des capitaines, n'est plus un jeu assez décent (tous ne fument pas), et le froid ou la pluie rendaient la promenade impossible. Que faire donc?

« Messieurs, dit un des plus jeunes capitaines, un jour qu'une question de discipline, mise sur le tapis par le vieux commandant, avait été agitée au dessert plus longtemps que de coutume; messieurs, nous devrions raconter quelques-unes de nos aventures de garnison, quelques épisodes de nos campagnes.

— Vous seriez peut-être bien embarrassé de raconter les vôtres, interrompit d'un ton goguenard le chef de bataillon.

— Peut-être, mon commandant, répliqua celui-ci en souriant; ce que j'aurais à raconter, moi, ne vaudrait sans doute pas vos souvenirs à vous; mais enfin la soirée serait remplie, et ceux d'entre nous qui n'auraient que peu de chose à dire profiteraient de l'expérience des anciens, de la vôtre surtout.

— Vous avez raison, Saint-Gaudens, répondit Gontard en tendant la main au jeune homme; excusez-moi, vous savez que je n'ai jamais l'intention d'offenser un camarade. »

Le capitaine s'inclina en signe de persuasion, et, s'adressant à ses collègues :

« Eh bien! messieurs, reprit-il, que pensez-vous de mon projet?

— Je le trouve praticable, répondit le plus ancien des capitaines; la parole vous va, à vous autres jeunes gens qui avez reçu de l'éducation dans les écoles militaires; mais à moi, par exemple, qui ne suis qu'un vieil ours...

— Nous ne sommes pas ici à l'audience, reprit un autre; nous nous attachons beaucoup plus au fond qu'à la forme du sujet; je vote donc pour le projet du capitaine Saint-Gaudens; et vous, messieurs?... »

Tout le monde s'étant prononcé d'une manière unanime, après que le chef de bataillon eut donné sa voix, ce fut à qui ne parlerait pas le premier. Le sort en ayant décidé, il tomba sur le capitaine Vacquart, enfant de troupe, devenu capitaine à force de bonne conduite et d'aptitude. Avant d'arriver à ce grade, il avait passé par tous les emplois du métier, en commençant par celui du fifre; aussi avait-il conservé de cette longue épreuve une légère teinte d'orgueil

qui semblait rappeler à ses jeunes camarades ce vers de Corneille :

« Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée. »

Du reste, bon officier, excellent camarade, le capitaine Nacquart avait la douceur d'un vieux soldat et la sensibilité d'une jeune fille.

« Messieurs, dit-il, je ne sais plus qui d'entre vous parlait dernièrement de l'exécution du jeune Straaps, en 1809, et de celle plus déplorable peut-être du chevalier de Gouault, à l'époque où les alliés envahissaient la France sur tous les points?

— C'est moi, fit un des convives, et j'ai soutenu que cette sévérité de Napoléon avait été justifiée par les circonstances délicates dans lesquelles il se trouvait alors.

— Vous avez raison, répliqua Nacquart; mais, moi, j'ai été presque le témoin, dans un temps plus reculé, d'une autre exécution qu'aucune nécessité ne provoquait, et dont le souvenir n'est jamais sorti de ma mémoire, tant elle fut inique et exécrable; je vais vous la raconter, si vous le voulez bien. »

Chacun ayant témoigné au vieux capitaine le plaisir qu'il aurait à l'entendre, il prit aussitôt la parole en ces termes :

II

C'était en 1792. Comme je vous l'ai dit souvent, j'étais fifre dans un bataillon de volontaires qui faisait partie de la division que le général Charbonnier commandait à l'armée de Sambre-et-Meuse. Le représentant Saint-Just était arrivé, depuis quelques jours, de Paris, à notre quartier-général, pour activer les opérations de la campagne et anéantir *la horde de brigands étrangers* qui n'avait pas craint de déclarer la guerre à la République française *une et indivisible.*

« Pour le coup! citoyen représentant, dit le général Charbonnier à Saint-Just, un matin que nous étions sous les armes, voilà un Kinzerlick qui nous arrive de la place et qui m'a bien l'air de ve-

nir nous inviter à une *nopce* quelconque, aux dépens de sa majesté impériale kinzerliquoise.

— Dis donc du tyran autrichien! interrompit d'un ton rude un jeune homme dont le maintien farouche contrastait avec l'expression naturellement douce d'un visage efféminé.

C'était Saint-Just, qui façonnait ainsi aux manières républicaines notre général, vieux soldat plein de bonhomie et de rondeur, que les événements avaient soudainement porté des derniers rangs au commandement de l'armée de la Moselle.

— Citoyen général, ajouta l'arrogant proconsul, si tu ne peux parvenir à connaître la valeur de tes paroles, du moins devrais-tu savoir faire ton métier. C'est à coups de canon que la patrie t'ordonne de recevoir ses ennemis... Faîs donc tirer sur ce parlementaire.

Le général républicain parut un moment interdit :

— Comme *t'as* le pouvoir discrétionnaire, dit Charbonnier, soit; je m'en lave les mains.

Et, sans plus de souci, il allait commettre l'attentat qui lui était commandé, lorsque de violents murmures éclatèrent parmi les officiers témoins de cette scène. Sans s'émouvoir, Saint-Just rappelle aussitôt le faible Charbonnier, et promenant de sinistres regards sur ceux qui osent improuver sa conduite :

— Indignes défenseurs de la nation! s'écrie-t-il, ce n'est pas d'aujourd'hui que votre patriotisme m'est suspect. Puisque vous ne rougiriez pas de souiller le camp de la liberté par la présence d'un séïde du despotisme, qu'on m'amène l'Autrichien! Vous allez apprendre comment le représentant d'un peuple libre doit traiter avec l'envoyé d'un tyran. »

Un officier supérieur allemand est alors introduit dans le camp, suivant les formalités d'usage. Il était chargé de traiter de la reddition de Charleroy. Cet événement était un coup de fortune pour l'armée française, que l'insensé représentant avait forcée de passer témérairement la Sambre. Au moment où le parlementaire présente

au général en chef la missive qui contenait les propositions du gouverneur de la place, Saint-Just arrache brutalement la dépêche de ses mains, la foule aux pieds, et, indiquant insolemment du geste le chemin de la ville :

« Esclave ! dit-il à l'officier allemand, va dire à ton maître que ce ne sont pas des paperasses que je lui demande, mais la fortesse : il me la faut sur l'heure et sans condition. »

En vain on répète à Saint-Just que les ressources sont insuffisantes pour pousser les opérations du siége avec vigueur; on lui expose que les soldats sont sans vivres et sans munitions; on s'efforce de lui démontrer que le salut de l'armée est entièrement compromis si elle est atteinte dans cette position critique par les forces supérieures de l'Autriche et de la Hollande qui s'avancent à la fois contre elle; rien ne peut ramener à la raison l'opiniâtre représentant. Prodigue du sang des braves, ce lâche, qui n'avait jamais osé s'approcher des tranchées, ordonna, pour toute réponse, qu'une batterie de mortiers fût construite au même instant à la tête des travaux.

« Si elle n'est pas prête à incendier la ville demain dès la pointe du jour, ajoute-t-il, je jure de faire fusiller les commandants de l'artillerie et du génie. »

Le caractère féroce de Saint-Just était trop connu pour qu'on ne s'efforçât pas de soustraire à sa fureur les officiers dont il venait de prononcer l'arrêt. On s'empresse de réunir tous les moyens qui se trouvent à la disposition de l'armée pour satisfaire à la volonté absurde mais toute-puissante du représentant; on rassemble dans les parcs, on requiert dans les environs les pelles, les pioches et tout ce qui peut concourir à la construction de la batterie dans le délai fixé.

Notre capitaine, qu'une longue expérience avait rendu expert dans les diverses branches du service de l'artillerie, est choisi pour diriger les travaux. Cet officier était un ancien chevalier de Saint-Louis, qu'un patriotisme ardent avait rappelé dans les camps malgré son grand âge. La confiance et le dévouement sans bornes qu'il

avait su inspirer à ses soldats le rendaient plus que tout autre capable d'accomplir la tâche difficile qui lui était imposée.

Les voitures sont aussitôt chargées des outils qu'on était parvenu à se procurer, et partent à la nuit tombante ; mais, par une fatalité déplorable, elles s'écartent de la route et, s'étant trop approchées des murs de la place, sont surprises par une reconnaissance ennemie. Notre capitaine attendait encore ce convoi au poste qui lui avait été assigné, lorsque Saint-Just, altéré de sang, devançant le jour, arrive pour savoir si ses ordres sont exécutés. On lui raconte les événements de la nuit. Ni la noble contenance du vieil officier, ni la touchante anxiété des soldats, ne peuvent désarmer sa rage. Repoussant les preuves si palpables de la plus complète innocence, il ordonne que notre capitaine soit fusillé à l'instant sur le terrain même où il l'accuse d'avoir conspiré contre la nation, et, dans son délire, condamne les canonniers à exécuter eux-mêmes leur chef qu'ils chérissent comme un père.

A cet ordre de cannibale, plus d'une carabine s'était abaissée vers Saint-Just ; c'en était fait de ce tigre, si sa généreuse victime ne se fût interposée entre ses soldats et le proconsul, que l'aspect du danger avait fait passer subitement de l'audace à une terreur pusillanime. Mais à peine se voit-il en sûreté dans le camp, que notre capitaine reçoit l'ordre de paraître devant lui. On le conjure de se soustraire par la fuite au sort qui l'attend ; il répond que c'est pour mourir sous les drapeaux qu'il doit employer le peu de jours qui lui restent encore à compter. Ses fidèles canonniers veulent le suivre ; le loyal officier leur rappelle que les preuves de dévouement qu'il leur a toujours demandées étaient la soumission aux lois de la discipline.

Peu d'instants s'étaient écoulés depuis que notre capitaine s'était séparé de ses soldats, quand une fusillade se fit entendre. « *Aux armes!* » crient aussitôt les canonniers, qui se précipitent vers la tente du représentant ; le corps sanglant de leur vieux capitaine, palpitant dans les dernières angoisses de la mort, en barre l'entrée ;

ils y pénètrent : elle est déserte... Saint-Just fut aperçu au loin dans la plaine, fuyant de toute la vitesse de son cheval.

Cependant la vengeance de ces braves n'aurait été que différée. si le Ciel, dans sa justice, n'eût voulu réserver une mort infâme à un être aussi criminel. Comme il était facile de le prévoir, l'armée de la Moselle, victime de l'incapacité militaire du représentant, fut contrainte de lever le siége devant les forces réunies des princes de Kaunitz et d'Orange ; accablée par le nombre, elle perdit ses canons, abandonna un grand nombre de prisonniers, et se replia en désordre derrière la Sambre, où ses débris, réunis à l'armée que Jourdan conduisait à son secours, formèrent cette armée de Sambre-et-Meuse, devenue depuis si célèbre dans nos fastes militaires. C'est là que l'odieux Saint-Just osa reparaître. Il ne s'attendait pas à y rencontrer les anciens canonniers du brave capitaine qu'il avait si injustement sacrifié ; mais eux ne l'avaient point oublié.

Un jour qu'il traversait un bois, entouré, suivant sa coutume, d'une nombreuse escorte, le cri de « *mort à l'assassin!* » le glaça d'effroi : une grêle de balles, suivant de près la menace, joncha la terre d'innocentes victimes ; mais le sanguinaire représentant sauva encore cette fois sa tête que réclamait l'échafaud.

« Ce fait est épouvantable ! s'écria le capitaine Saint-Gaudens, dès que Nacquart eut achevé de parler.

— Ah ! messieurs, répliqua le commandant Gontard, c'est ainsi qu'on procédait du temps de la République une et indivisible.

— Triste temps ! fit Nacquart en grimaçant un sourire.

— Que voulez-vous ? reprit Saint-Gaudens, il y a des gens qui veulent des émotions à tout prix : ce Saint-Just était sans doute du nombre. Les Anglais, par exemple, sont renommés pour leur humeur aventureuse, et l'on en a vu s'exposer, de gaieté de cœur, à des dangers imminents pour faire trêve à la monotonie de leur vie, pour retremper, dans des émotions saisissantes, leur humeur triste et mélancolique. Je ne sais si un tel remède est bon contre le spleen : je laisse aux gens plus instruits que moi à décider la question ; mais

toujours est-il que je ne partage pas la manie de ces coureurs d'aventures, qui journellement quittent l'Angleterre pour assister, comme acteurs, dans les gorges de l'Apennin ou sur les plages brûlantes de la Calabre, à des scènes de brigands. Il faut, avant tout, quand on est possédé de cette rage, avoir assez de fortune pour faire chaque jour l'abandon de sa bourse aux bandits qui, au dire de gens dignes de foi, ne sont cependant pas si diables qu'ils sont noirs.

— Quel drôle de galimatias nous fait-il là ! s'écria un camarade qui avait écouté Saint-Gaudens plus attentivement que les autres ; et où veut-il en venir avec sa morale ? »

— Je veux dire..., je veux dire..., répliqua le capitaine auquel cette brusque interruption avait fait perdre le fil de ses idées et de son discours.

— Il veut nous raconter quelques-unes de ses aventures, reprit un autre. Allons, avoue-le, ajouta le camarade, nous t'écouterons; mais au moins fais-nous grâce de tes préambules.

— Ma foi, messieurs, reprit celui-ci, un peu remis de son embarras, il m'en est advenu d'assez piquantes, quelquefois même d'assez terribles pour ne pas vous en souhaiter de semblables, et puisque vous voulez bien m'accorder la parole, je vais vous raconter une aventure encore présente à ma mémoire ; d'abord elle est récente, et puis elle est si riche d'émotions, que de ma vie je ne l'oublierai. C'était avant que je quittasse mon arme pour entrer dans la vôtre, et lorsque je n'étais encore que sous-officier en Afrique écoutez-moi bien.

II

Campés dans la plaine de Messerghien, continua Saint-Gaudens, point militaire éloigné d'Oran de quatre lieues environ, les spahis dont je faisais partie n'étaient pas encore bien installés dans cette position. Les escadrons de guerre étaient au camp, tandis que l'état-

major habitait la ville. Chaque jour de prêt, les maréchaux des logis chefs des quatre escadrons détachés étaient obligés de se rendre à Oran pour y recevoir la solde des mains du capitaine trésorier, et de revenir ensuite pour payer la troupe.

Bien que nous fussions en pleine paix et que les communications du camp à la ville fussent aussi sûres qu'on pouvait le désirer, le colonel avait donné l'ordre que les quatre maréchaux des logis chefs partissent ensemble pour éviter aux nombreux Arabes, que l'on rencontrait à tout moment sur les routes, la tentation de nous enlever la paye du régiment.

Cette mesure était sage, car, toujours escortés par nos ordonnances, nous n'avions aucun danger à courir; huit hommes bien armés et bien montés présentaient assurément une force suffisante pour tenir en respect les maraudeurs que le hasard pouvait amener sur nos pas; mais, par une circonstance indépendante de ma volonté, il arriva qu'un jour de prêt je ne pus partir avec mes camarades : l'arrivée à Oran d'un ancien condisciple, comme moi enrôlé volontaire sous les drapeaux et venu en Afrique pour fuir la monotonie de la vie de garnison, m'avait retenu en ville plus tard que de coutume.

Il y avait longtemps que nous ne nous étions vus. C'était pour moi un devoir de traiter cet ami, car on ne cause jamais si bien de son pays que le verre à la main. Je tenais à lui prouver que, quoique dans un pays à peu près sauvage, on pouvait néanmoins s'y procurer toutes les douceurs de la vie. J'avais donc commandé, en son honneur, un dîner délicat chez le plus fameux traiteur d'Oran. Les vins n'avaient point été épargnés, le champagne surtout; aussi nos têtes s'étaient-elles un peu échauffées à force de nous porter de mutuelles santés en souvenir de la France. Quelque pénible que fût pour moi le moment de la séparation, j'avais cependant conservé assez de raison pour ne pas perdre de vue mon devoir; nous nous séparâmes en nous disant : « A bientôt! » Et, sautant sur mon cheval, que mon spahis tenait en main à la porte de l'hôtel, je partis au galop pour

le camp de Messerghien, non sans faire crier après moi maints individus, que ma course précipitée dans la principale rue d'Oran, qui ne ressemble guère aux rues de la capitale, avait failli renverser.

Jusqu'à ce que nous ayons atteint le blockaus du ravin, dernière limite de la place, je ne cessai de tourmenter mon pauvre cheval, qui, docile à l'éperon, semblait avoir des ailes. Il fallut nous arrêter au *Qui vive!* de la sentinelle placée en vedette; mais bientôt nous reprîmes notre course en faisant des temps d'arrêt pour laisser souffler nos montures. Le grand air, la rapidité du voyage m'avaient un peu calmé. Arrivé sur un mamelon qui domine la plaine du côté du figuier, dans la direction du lac Seghba, je mis mon cheval au pas, et mon spahis, qui avait ma pipe appendue à l'arçon de sa selle, me la présenta toute chargée.

Ce soldat, qui me servait d'ordonnance depuis mon arrivée au corps, était bien l'être le plus bourru que je connusse : il m'était sincèrement attaché, mais plus intimement encore à mon cheval; aussi lui avais-je laissé prendre un ton de familiarité que ne comportait pas toujours la discipline militaire, mais qu'il avait au moins le bon esprit de n'employer qu'en dehors du service.

« Major, vous avez mis Maleck dans un bel état, dit-il en caressant de la main l'encolure blanche d'écume de mon cheval, de pure race arabe. Il lui faudra ce soir un fameux coup d'étrille!... mais vous vous en moquez pas mal vous!... c'est à moi la peine... Ne serai-je donc jamais brigadier pour cesser une bonne fois le maniement de la brosse et du bouchon de paille!

— Allons! grognon, fais-moi grâce de tes sermons et de tes souhaits : tu sais bien que cela ne me regarde pas! »

Et, pour couper court à cette conversation, dont le début me promettait une avalanche d'exclamations plus grondeuses les unes que les autres, je lui offris un morceau d'amadou allumé pour placer sur la pipe veuve de son tuyau qu'il portait en permanence à sa bouche. Ce geste fut compris : mon spahis alluma sa pipe, et, tout

entier au bonheur d'aspirer la fumée rare de son brûle-gueule, il me laissa tranquille en me disant :

« Merci, major. »

Nous marchions déjà depuis quelque temps de compagnie, fumant tous deux et ne disant mot, lorsqu'à quelques pas devant moi j'aperçus cinq Arabes groupés en cercle près du chemin. Leurs chevaux débridés étaient entravés non loin d'eux, mangeant quelques brins d'herbe semés çà et là, que le soleil n'avait point entièrement brûlés.

A leurs burnous blancs, à leurs thumacks [1] de maroquin jaune, je jugeai que ce devaient être des chefs. Je connaissais parfaitement tous les cheiks appartenant aux tribus alliées des Douairs et des Smelahs. Ceux-là me parurent étrangers, et je pensai avec raison que c'étaient des Beni-Amers qui, au retour du marché, avaient fait une halte de quelques heures pour attendre leurs serviteurs, qui sans doute venaient derrière nous, conduisant les bêtes de somme.

En passant près d'eux, je saisis quelques-unes des paroles qu'ils échangèrent à notre vue. La phrase qui parvint distincte à mon oreille me donna la mesure de leurs dispositions peu bienveillantes à l'égard des spahis en général : *Roumi ben meniouk, empchi al krara.* Il me serait difficile de donner la traduction littérale de ces mots ; vos oreilles, messieurs, en auraient trop à souffrir.

« Au trot! » criai-je à mon spahis.

Ces gredins-là, fiers de leur nombre, nous injuriaient gratuitement. Il me tardait de ne plus être à portée de leurs insolentes épithètes.

Gros (c'était le nom de mon spahis) me répondit par un juron énergique que l'on pourrait traduire ainsi :

« Ah! s'ils n'étaient pas cinq, comme je leur renfoncerais les paroles dans le ventre! »

Puis nous repartîmes rapidement.

[1] Espèce de doubles bottes que les Arabes qui sont riches portent lorsqu'ils sont à cheval.

Déjà nous avions fait un quart de lieue, lorsque le bruit précipité du galop de plusieurs chevaux arriva jusqu'à nous. Je me retournai aussitôt, et je vis nos Beni-Amers qui couraient sur nous, le fusil haut et le burnous relevé.

« Attention, Gros! nous allons avoir du nouveau », dis-je encore à mon soldat.

Arrêtant en même temps nos chevaux, nous les attendîmes de pied ferme, laissant la route libre, dans le cas où mes prévisions se fussent trouvées fausses.

Cette attitude en imposa sans doute aux Arabes, car, arrivés à notre hauteur, ils prirent le pas, comme s'ils eussent voulu faire route avec nous.

Je recommandai à mon spahis de rester en arrière pour surveiller leurs mouvements; et, de mon côté, je pris la gauche du chemin, me laissant dépasser par deux d'entre eux d'une demi-encolure; de cette manière, j'avais l'œil sur nos nouveaux compagnons de route, et l'avantage de la droite me restait. Bientôt la conversation s'engagea. Celui qui paraissait le chef, à en juger par la propreté de son costume et la richesse de ses armes, m'adressa le premier la parole en langue franque, circonstance fort heureuse pour moi, car vous verrez tout à l'heure que, certain de n'être pas compris, il se réservait le moyen de communiquer avec les siens en arabe, et de comploter ainsi notre perte, sans que nous pussions deviner la manière dont ils s'y prendraient pour arriver à leur fin.

La langue franque, en usage en Afrique, est un composé d'espagnol, d'italien et d'arabe, que tout le monde, après quelque temps de séjour dans le pays, comprend aisément; c'est ce qui établit des relations faciles avec quiconque fréquente les marchés.

« Tu es Français? me demanda-t-il.

— Oui.

— Et l'homme qui est avec toi?

— Turc de Stamboul. »

Je donnai à dessein à mon soldat la qualité de Turc, parce que

je connaissais la terreur que ces anciens maîtres de l'Algérie avaient su inspirer à tout ce qui est Arabe.

« Turc!... » exclama le Beni-Amer.

Et, se retournant vers Gros, dont la barbe noire et epaisse, l'œil vif et courroucé, lui donnaient en ce moment quelque ressemblance avec la tête de Méduse, il lui demanda en arabe s'il était bien de Stamboul. Gros ne répondit rien; cela se conçoit : il ne savait pas un mot d'arabe. Ne recevant pas de réponse, mon interlocuteur continua à m'adresser de nouvelles questions :

« Quel est ton grade dans les spahis?

— Sous-officier.

— Tes armes sont belles : sont-elles à toi?

— Oui.

— Montre-moi ton sabre?

— Volontiers. »

Et en même temps je lui présentai la pointe en tenant fortement ma lame attachée à mon poignet par la dragonne. Evidemment il dut voir que je n'étais pas assez simple pour me dessaisir d'une arme dont la longueur, plus que raisonnable (c'était ce que nous appelons une demi-latte) et le tranchant effilé, devaient produire un certain effet sur son esprit.

De son côté, Gros avait dégagé sa lame du fourreau, et, sa carabine armée, était prêt à tout événement.

Mon interlocuteur resta muet quelques instants. Il m'examinait de la tête aux pieds. Ses regards se portaient surtout sur mon cheval, dont les formes saillantes, les jambes grêles et nerveuses, l'encolure fière et redressée, semblaient lui donner des idées de convoitise. Je l'avouerai, ce voisinage de cinq Arabes, armés jusqu'aux dents, qui malgré moi me faisaient une escorte d'honneur comme à un général, me souriait peu. Complétement remis de l'exaltation factice que le champagne m'avait procurée, je jugeais les choses de sang-froid, et j'étais forcé d'avouer *in petto* que les chances n'étaient pas pour nous. J'étais inquiet. Toutefois, je me contenais assez pour

ne laisser paraître sur mon visage aucune trace d'émotion; car si les Arabes avaient pu saisir sur mes traits le moindre indice de crainte, c'en était fait de nous, adieu la paye de mes braves camarades, qui devaient attendre mon arrivée avec anxiété. J'affectais donc un air tranquille, et pourtant, si ces coquins-là eussent pu lire dans mon âme, ils auraient vu, à n'en pas douter, que j'étais loin d'être à mon aise.

Eloigné de tout secours, perdu au milieu d'un chemin dont les sinuosités ne me permettaient pas de voir à trente pas de moi, et n'ayant d'espoir qu'au hasard, j'avais un sujet de réflexion qui n'était rien moins que gai. Cependant, cette incertitude était pour moi cent fois plus horrible que la réalité quelle qu'elle pût être : elle cessa bientôt.

Mes compagnons de route, comptant sur mon ignorance de la langue arabe, ne se gênèrent pas pour comploter en ma présence.

« Au détour du chemin, disait l'un de ces brigands, le même qui m'avait fait subir la torture de son interrogatoire, je pousserai un cri; alors trois de vous ferez votre affaire du Turc. Quant au Français *imbécile* (c'était moi qu'il qualifiait ainsi), aidé de Mehemet-Bekir, je saurai bien en venir à bout.

— Alerte, Gros! dis-je à mon spahis de l'air le plus tranquille que je pus; ces gredins-là veulent nous assassiner au détour du chemin, ne nous laissons pas prévenir. Quand tu entendras l'explosion de mon pistolet, fais feu, et que le Ciel donne des ailes à nos chevaux; c'est le seul espoir de salut qui nous reste. »

Puis, sans être aperçu, armant mon pistolet posé dans ma fonte droite, je fis faire, avec la rapidité de l'éclair, un écart à mon cheval, et, lui enfonçant les éperons dans le ventre, je lâchai contre mon ennemi la détente de mon arme.

Surpris de cette attaque inattendue, les Beni-Amers durent hésiter un instant avant de nous poursuivre, car nous pûmes gagner une centaine de pas sur eux avant qu'ils commençassent à faire feu à leur tour; mais leurs coups, mal ajustés, n'arrivèrent pas au

but : leurs balles passèrent à côté en sifflant, tandis que nos chevaux, animés par l'explosion des coups de feu, semblaient dévorer l'espace.

Penché de tout mon corps sur l'encolure de Maleck, afin de donner moins de prise aux Arabes, je ne distinguais rien devant moi, lorsque Gros s'écria d'une voix de stentor :

« Des jambes! des jambes, major! si vous n'arrivez vite, nous sommes flambés. »

Quelle ne fut pas ma joie et mon bonheur lorsque j'aperçus sur la crête de la colline que nous gravissions une patrouille de spahis dont les burnous rouges se dessinaient dans le lointain!

Attirés par le bruit de la fusillade, ils arrivèrent vers nous au galop de charge, cachés à nos assaillants par un coude de la route où ceux-ci n'étaient pas encore parvenus.

Oh! alors, de poursuivis que nous étions, nous devînmes poursuivants, et, tournant bride, nous commençâmes la chasse; mais les Beni-Amers ne tardèrent pas à s'apercevoir que la chance avait tourné; ils cessèrent bientôt de prendre l'offensive, et cette fois, plus désireux de nous fuir qu'ils ne l'avaient été de nous atteindre, ils abandonnèrent la route de Messerghien pour se jeter sur la gauche, dans la direction du lac Salé. En vain cherchâmes-nous à les atteindre, ils avaient sur nous trop d'avance. Nous nous bornâmes à leur envoyer quelques balles perdues, et, brisés par la fatigue de cette course au clocher, nous reprîmes ensemble le chemin du camp.

Je me gardai bien à mon arrivée de raconter mon aventure, car le commandant, tout en compatissant aux dangers que je venais de courir, m'aurait bien certainement envoyé à la salle de police pour avoir enfreint les ordres du colonel, relatifs au départ des détachements venus d'Oran. Mes sauveurs furent largement gratifiés par moi de petits verres d'eau-de-vie et de tasses de café; et, encore tout ému de l'événement, je me livrai aux opérations de la solde, tandis que Gros, toujours bourru et grondeur, allait à l'écurie faire

donner à nos chevaux double ration d'orge et s'apprêtait à les bouchonner avec une sollicitude qu'une mère a pour ses enfants.

Ici, Saint-Gaudens ayant achevé de parler, tout le monde quitta la table en devisant, chacun à sa manière, sur le danger qu'il y avait pour un sous-officier à ne pas exécuter à la lettre les ordres qu'il recevait de ses chefs. Le lendemain, dès que les commensaux habituels de l'*Epée de bois* furent arrivés au dessert, Saint-Gaudens s'adressant au commandant Gontard :

« Maintenant c'est à votre tour, mon cher commandant.

— Oui, oui ! c'est à vous ! s'écrièrent les convives ; nous vous écoutons.

— Messieurs, dit celui-ci d'un ton modeste, je voulais vous raconter ma première campagne, vous dire les impressions que j'éprouvai lorsque, pour la première fois, le sac sur le dos et au port d'armes, j'entendis les balles siffler au-dessus de ma tête...

— Cela ne sera pas neuf, dit une voix ; tous nous avons passé par là.

— C'est encore vrai, répondit le vieux commandant un peu piqué ; aussi n'est-ce que pour payer mon tribut que je prends la parole... Quelqu'un de vous la réclame-t-il ? je la lui céderai volontiers...

— Non, non ! s'écrièrent de nouveau tous les capitaines.

— Le premier qui interrompra, s'écria Saint-Gaudens, sera à l'amende d'une bouteille de champagne exigible sur-le-champ.

— Approuvé ! » dit un autre.

Et le vieux commandant commença ainsi :

III

A l'époque où on fondait les cloches des églises pour avoir des canons, parce que nos frontières étaient envahies par les Autrichiens, en 1792 en un mot, un de mes oncles du côté de ma mère, le citoyen Jacquinot, commandant le bataillon de volontaires des Ar-

dennes, arriva à Mézières et, malgré les larmes de cette bonne femme et les objections de mon père, m'emmena presque de force avec lui pour faire partie de ce qu'il appelait *ses nouveaux lapins*. Juchés tous les deux sur une charrette de farine qu'un meunier conduisait à Neufchâteau, nous arrivâmes le jour même au quartier général de la division Houchard...

De joyeux éclats de rire accueillirent notre arrivée.

Un homme de haute taille, aux cheveux pendants, en oreilles de chien, jusque sur les épaules, et monté sur un beau cheval blanc, s'avança au galop : le silence succéda aussitôt à ce tapage.

« Qu'y a-t-il donc, citoyens? demanda-t-il d'un ton bref.

— Ah! citoyen général, répondit une jeune vivandière, c'est deux lurons qui nous arrivent, fourrés entre quatre sacs de farine. »

Mon oncle (car ce brave et bon parent avait voulu lui-même m'accompagner), étant parvenu à nettoyer un peu son visage et ses cheveux qui semblaient poudrés comme ceux d'un ex-marquis, reconnut celui qui nous parlait.

« Ah! bon Dieu, Houchard! » s'écria-t-il en lui tendant la main.

Le citoyen Houchard regarda un moment celui qui lui parlait ainsi; puis faisant un geste de surprise :

« Tiens! c'est toi, Jacquinot! Comment te portes-tu?... Tu viens de Paris?... Que s'y passe-t-il?... Et l'Assemblée?... M. Veto?... Ces chiens de modérés?... Quel est ce petit jeune homme?... Comment diable arrives-tu dans une charette à farine?

— Doucement, doucement, citoyen : on n'a jamais vu un pareil feu de file de paroles... Pour commencer par le commencement, je me porte bien. Je ne viens pas de Paris, mais de Mézières, où est ma sœur... J'avais obtenu une permission de huit jours pour affaires de famille, et ce petit jeune homme est mon neveu, un brave volontaire à qui je veux faire voir les Kinserlicks d'un peu près. Et puis je viens sur une charrette, parce que la République une et indivisible n'a pu me fournir d'autre moyen de transport. A présent, voudrais-tu me mettre un peu au fait de tes opérations, et me faire

donner un cheval, pour que j'aille rejoindre mon bataillon qui doit être en peine de moi ?

— Mon ami, je vais descendre de cheval, et nous nous en irons, bras dessus, bras dessous, jusqu'à mes fourgons, où nous te trouverons bien quelque vieille rosse : et d'abord tu sauras que j'ai fait marcher sur Bruxelles... »

Ici mon oncle l'interrompit pour me dire :

« Jules, mon fieu, ne bouge pas jusqu'à ce que je revienne ; voilà ta consigne. Et vous, citoyens, ajouta-t-il, en s'adressant aux soldats qui nous entouraient, pas de bêtises avec ce jeune cadet, entendez-vous ? »

Et tous deux s'en allèrent en causant.

« Il est bon là le citoyen général, avec ses recommandations!... Le jeune citoyen n'est pas mal tout de même ; qu'en dis-tu, Jacques?»

C'était la vivandière qui parlait ainsi. Jacques était un grand diable de cinq pieds huit pouces, caporal, et laid comme les sept péchés capitaux, qui me toisa d'un air dédaigneux, en répondant :

« C'est un blanc-bec, un apprenti muscadin. »

Je ne fis pas semblant d'avoir entendu.

« Pauvre petit ! ajouta la vivandière, avec un regard de compassion, il n'est pas encore accoutumé : il faut que je lui parle.

— Citoyen, continua-t-elle en me frappant familièrement sur l'épaule, de quel bataillon est ton oncle, sans te commander?

— Second, de *Patrie affranchie*, répondis-je d'un air aussi dégagé que je pus.

— Joli bataillon, ma foi ! fameux défenseurs ! Dis donc, j'veux te donner un conseil...

Et se penchant à mon oreille :

« N'oublie pas de les régaler en arrivant, crois-moi ? »

Ces mots me rappelèrent à mon devoir.

« Camarades ! criai-je au petit groupe de soldats qui étaient près de nous, si un verre d'eau-de-vie, ou même deux verres ne vous font pas peur...

— Comment donc, reprit Jacques avec une brusque politesse, il s'en faut de beaucoup, citoyen ! Allons, les autres, à la santé du nouveau venu, c'est lui qui régale !...

— C'est trop juste. »

La petite vivandière souriait en nous distribuant sa liqueur ; peut-être présumait-elle que ma docilité tenait en partie à l'effet de ses grands yeux noirs sur mon cœur de conscrit.

« Jacques, dit-elle, tu es un bon enfant quand tu veux ; il faut, puisque tu es son chef, que tu mettes le jeune citoyen au fait, pour qu'il n'ait pas l'air d'une demoiselle en arrivant au bataillon. »

Le caporal, se voyant ainsi interpellé, regarda tour à tour la vivandière et moi, d'un air plutôt sournois que malin ; puis s'asseyant sur le bord du chemin, d'une main il me fit signe de l'imiter, tandis que de l'autre il releva ses moustaches.

« Puisque *Lalouette* (c'était le nom de guerre de la sensible vivandière) le veut, me dit-il, je vas un peu t'expliquer la raison du pourquoi nous sommes en marche. Figure-toi qu'un général kinserlick, un damné d'émigré sans doute, un pur aristocrate, un ci-devant enfin ! incommodait vivement notre citoyen général. En conséquence, l'autre, qui n'est pas bête, a fait semblant de filer vers une ville des environs, qui s'appelle Maestricht ; et pendant que le kinserlick n'y pensait pas plus que rien du tout, crac ! nous avons passé la Meuse, cette rivière là-bas, qui n'en finit pas derrière les arbres, et nous lui avons donné une savonnade d'autant plus sévère, que le particulier avait éparpillé ses mangeurs de soupe, comme s'il avait été en quartier d'hiver. C'était à Huy, ça ! Ensuite il a repassé la Meuse, s'en est allé à Badègue, et insensiblement plus loin vers un village que l'on nomme Hollogne. Pour le quart d'heure, c'est à Liège que nous allons, nous autres, pour l'étriller encore un peu si c'est possible, et voilà ! »

Puis, après une pose, il reprit :

« Et maintenant, écoute. T'as l'air d'un bon enfant, je dois t'a-

vertir : Tu vois *Lalouette* (il montra la vivandière), elle te trouve gentil. et tu ne la trouves pas mal... C'est fort bien; mais pour le moment, je t'invoque à ne pas faire le muscadin dans ses alentours..., parce qu'alors... je m'appelle *Jacques Tappe-partout*, prévôt breveté du régiment *Parisien libre*, ci-devant Royal-Guémenée... Voilà la chose ; tu conçois. »

J'assurai le citoyen Tappe-partout que j'étais loin de songer à lui enlever *Lalouette*.

« Eh bien! suffit, me répondit-il; tant mieux pour toi. A présent, assez causé. Voilà le tambour qui roucoule, nous allons nous mettre en marche ; ton oncle ne peut pas être loin ; salut et fraternité ! »

En effet, les bataillons se reformaient et partaient aux sons mesurés des tambours.

A la suite de celui où était mon ami Jacques, la jeune vivandière arrivait sur un petit chariot, traîné par un maigre coursier. Elle sourit en m'apercevant ; mais je ne lui répondis pas de même, parce que mon formidable rival, placé en serre-file, tournait obliquement sa figure basanée de mon côté. Maintenant, faut-il l'avouer?... Je n'étais rien moins que disposé à braver les menaces de ce casseur de fleurets.

Enfin parut mon oncle à la tête de son bataillon. Il me fit signe d'approcher, et m'indiqua, avec son épée, la place que je devais occuper au premier rang. Je fus m'y placer sans rien dire, et je regardai mes deux voisins. Si jamais figures furent moins avenantes, je veux être pendu ! Une immense balafre sillonnait la figure de celui de droite, en partant de son œil gauche, et allait se perdre dans son épaisse moustache noire; celui de gauche avait le nez et les yeux aussi prodigieusement rouges que le reste de son visage était pâle et blafard : il eût fait honneur à un rôle de pierrot. Je me mis facilement au pas, et j'attendais que nous fissions halte pour leur offrir la goutte conciliatrice; mais on s'arrêta sans rompre les rangs. et mon oncle s'approcha de moi :

« Eh bien ! Jules, me dit-il, comment va, mon garçon, comment va? Je pense que tu auras le plaisir d'entendre la première fusillade en arrivant à Liège : ne va pas faire la religieuse. Vous savez la consigne, vous autres?... S'il n'avance pas, piquez-lui saint-jean-le-rond avec vos baïonnettes.

— Suffit ! répondit d'une voix rauque mon voisin le balafré, en portant vivement la main à la première capucine de son fusil, qu'il fit sonner comme une marmite fêlée.

— Citoyen Jacquinot, cria un aide de camp en passant à toute bride, le général te demande... »

Mon oncle revint un instant après.

« Il paraît, enfants, cria-t-il, que le citoyen général autrichien ne se soucie pas de recommencer la danse ; nous allons continuer la promenade jusqu'à Liège. Ainsi, mon neveu, ajouta-t-il un peu plus bas, il est possible qu'aujourd'hui tu n'entendes pas le canon ; mais, demain, je te promets que tu n'auras pas froid aux yeux.

— En avant, marche ! cria un capitaine qui nous précédait.

— En avant, marche! » répéta mon oncle; et le silence ne fut plus troublé que par le bruit cadencé de notre marche pesante.

Nous venions d'arriver à un joli petit village aux maisons blanches, quand tout à coup nous distinguâmes le bruit lointain d'une fusillade assez vive. J'en ai beaucoup entendu depuis ; mais l'émotion que me causa celle-là ne s'est jamais effacée de ma mémoire ; c'est comme mon premier amour.

« Tiens ! grommela mon oncle, est-ce que par hasard il s'apercevrait de la bêtise qu'il a faite? »

Il achevait à peine ces mots, que nous vîmes revenir à nous deux cents soldats dans le plus grand désordre.

« L'ennemi! l'ennemi ! criaient-ils...

— Eh bien ! l'ennemi ! l'ennemi ! répéta mon oncle d'une voix de tonnerre, on le verra ! Faut-il donc tant brailler pour cela ? Taisez-vous, et à vos rangs, mille canons!... Et voyant qu'on ne se

pressait pas d'obéir : Si vous ne vous alignez pas, ajouta-t-il, je fais tirer... Garde à vous, mes lapins... joue ! »

Ce dernier argument persuada les fuyards qui se rallièrent aussitôt. Nous étions sur la place du village, où aboutissaient les deux principales rues. Houchard arriva au grand galop, suivi d'une vingtaine de hussards.

« Jacquinot, s'écria-t-il à mon oncle, tiens ferme ici, la bataille s'engage dans les champs ! » et il disparut.

Les troupes dont mon oncle pouvait disposer s'élevaient au plus à six cents hommes, en comprenant les fuyards qui faisaient une assez triste mine; mais il était sûr de son bataillon, renommé par sa bravoure. Il plaça les suspects dans les maisons qui bordaient la rue dont nous défendions l'extrémité, et, après cette disposition préliminaire, il commença à nous donner de petites instructions en se promenant lentement sur le front du bataillon.

« Enfants, disait-il, en caressant sa moustache, il s'agit de ne pas caponner tout à l'heure, entendez-vous? Jules, mon ami, ton estomac est un peu dans les serrés, hein? Mais, vois-tu, c'est le premier moment qui est délicat; après les vingt premiers coups de fu sil ce n'est plus rien. Ah çà ! mes drôles, visez un peu plus haut que l'autre fois ; pas trop haut pourtant : il vaut encore mieux casser leurs jambes que leurs plumets. Diable ! il paraît que nos camarades travaillent joliment !... Jules, tu es pâle comme un navet, nom d'un canon ! un peu de cœur, mon neveu !... Oh ! oh! je crois, sur ma parole, qu'ils arrivent; attention, vous autres!... »

Et mon oncle entra dans les rangs pour se tenir à côté de moi.

En effet, en face de nous s'élevait un tourbillon de poussière, au travers duquel on voyait parfois étinceler des baïonnettes. J'étais dans un émoi terrible; mon sang refluait, tantôt vers ma tête, tantôt vers mon cœur, avec une vitesse inimaginable! Mon oncle me regardait d'un air à la fois inquiet et suppliant.

« Jules, mon garçon, je t'en prie, tu verras, ce n'est rien, je t'en réponds; ne t'occupe pas de ceux qui viennent. »

Nous apercevions alors les Autrichiens et leurs uniformes blancs : mon oncle regardait avec une lunette.

« Par tous les diables ! je crois que l'on me fait l'honneur de m'envoyer un général », murmura-t-il entre ses dents.

Malgré ma terreur, j'éprouvai un moment de curiosité. A force de regarder, je distinguai un petit homme maigre et sec, qui caracolait sur un beau cheval noir ; il s'arrêta en voyant le drapeau tricolore et les uniformes français. J'appris ensuite que ce général autrichien, voulant à tout prix prendre le poste que nous occupions, afin de rallier à lui toute l'armée ennemie, avait fait une fausse attaque dont Houchard avait été la dupe. Voilà pourquoi, tandis que le gros de notre armée se battait contre quelques compagnies des siens, adroitement dispersées, mon oncle se trouvait avoir en tête le gros de la division ennemie, et son général (car c'était lui) put bientôt se convaincre de notre faiblesse numérique. Aussi, sans se donner la peine de faire avancer du canon, lança-t-il ses troupes dans le village. Mal lui en prit ; car à peine les Autrichiens eurent-ils quelques centaines d'hommes dans la rue, qu'un feu terrible partit des fenêtres et des portes. Ce fut un désordre, un bruit de jurements atroces ; mais dans notre bataillon, pas un mot, pas un cri.

Après un moment, la fumée se dissipa, et nous vîmes les ennemis en désordre, embarrassant la marche des rangs qui les suivaient : c'était ce qu'attendait mon oncle.

« En avant, marche ! » cria-t-il.

Ma tête commençait à s'échauffer ; et, au lieu d'hésiter comme je le craignais, je me trouvai à cinq ou six pas en avant du rang.

« Holà hé ! Jules, pas si vite..., au pas, si c'est possible... Joue... Feu ! Chargez !... »

Tout ce que je fis alors fut machinal. Il semblait qu'il y eût en moi deux êtres bien distincts : l'un véritable automate, mû par un ressort placé dans l'oreille, et l'autre complétement anéanti par une émotion trop forte pour essayer de la définir.

« Croisez baïonnette !... » commanda mon oncle.

A cet ordre, je marchai, ou plutôt je courus en avant sans plus savoir ce que je faisais. Un coup violent que je reçus à la tête me fit sortir de cet état de torpeur. Celui qui me l'avait porté était un Autrichien séparé de son rang, et qui se défendait à coups de crosse, parce que sa baïonnette était brisée; heureusement une main charitable avait paré ce coup de massue improvisée. J'entrai en fureur et je plongeai ma baïonnette dans la poitrine de l'Autrichien : il tomba sur les genoux, et voulut relever son arme ; mais un coup de sabre qu'on lui asséna sur la tête, qu'il avait découverte, le renversa tout à fait. Je me retournai..., c'était mon oncle qui m'avait ainsi protégé et défendu.

« Jules, me dit-il avec vivacité, nous sommes flambés. Je vais me faire tuer. Profite du moment qui nous reste et décampe. Je ne veux pas que ma sœur ait ta mort à me reprocher. »

Et il me poussait de sa main sanglante vers le côté de la rue que nous venions de faire évacuer... Je résistais, quoique faiblement, je dois l'avouer à ma honte, quand il cessa tout à coup de me presser. « Mille canons ! s'écria-t-il, il n'est plus temps. »

Un coup d'œil rapide me prouva qu'il avait raison; à peine 150 hommes de notre bataillon se reformaient d'un air découragé sur les cadavres de leurs camarades, que les colonnes autrichiennes arrivèrent au pas de charge.

Un phénomène singulier, c'est que cette mort, qui me faisait horreur quand je songeais que je pouvais lui échapper, me devint en ce moment presque indifférente. Je rechargeai tranquillement mon fusil. Tout à coup une colonne bleue et rouge aborda transversalement la grande route entre les Autrichiens et nous. Les fronts s'éclaircirent à l'instant, mon oncle bondit à cette vue :

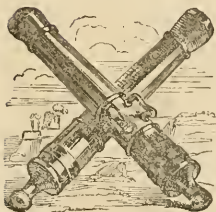
« Vive la République ! » cria-t-il.

Notre porte-étendard, blessé, se releva convulsivement et fit flotter encore une fois les plis tricolores de son drapeau ; puis retomba en criant, lui aussi, d'une voix que la mort éteignit soudain :

« Vive la nation ! »

LE BÉLISAIRE DE LA GRANDE ARMÉE.





avier de Maistre a dit quelque part, je crois, que le malheur a ses charmes. Je ne sais si l'écrivain avait ses raisons pour parler ainsi ; mais, selon nous, une vie pleine de dévouement, comme celle du vieux soldat qui nous a fourni le sujet de cet article, méritait une fin moins déplorable.

Millot était brigadier au 8ᵉ régiment de cuirassiers de l'ancienne armée. Sa touchante et glorieuse infortune a inspiré à notre poëte Victor Hugo les quatre vers inédits qui suivent :

> Aveugle comme Homère et comme Bélisaire,
> N'ayant plus qu'un enfant pour guide et pour appui,
> La main qui donnera du pain à sa misère
> Il ne la verra pas, mais Dieu la voit pour lui.

Ce quatrain est destiné à être placé au bas du portrait du brave Millot.

I

Au mois de mai dernier, par une tiède et pure matinée de printemps, sur la route qui conduit de la Lorraine à Paris, cheminait lentement une petite charrette de bois blanc recouverte de trois cercles et d'une toile cirée noire : on eût dit d'un grossier berceau d'enfant posé sur deux roues. Le chétif cheval qui traînait avec peine cet étrange équipage, ainsi que celui qui le conduisait à pied, enfonçaient jusqu'à mi-jambe dans les bas côtés du chemin, car il

avait plu la veille et toute la nuit précédente. Enfin, arrivée au milieu de la Grand'Rue de La Villette, la petite voiture s'arrêta devant une habitation de modeste apparence :

« N° 48 ! s'écria avec un mouvement de joie le conducteur, qui avait examiné curieusement toutes les maisons devant lesquelles il venait de passer. Ce doit être ici que demeure notre *pays*, que je ne connais pas. »

Puis il demanda quelques renseignements à un ouvrier qui fumait tranquillement sa pipe, assis sur une borne voisine. Celui-ci lui ayant répondu que la maison qu'il lui désignait était bien celle qu'il cherchait, notre homme revint à sa voiture, souleva le pan de toile cirée qui en masquait le devant, et plongea la tête dans l'intérieur de l'équipage, en disant avec un éclat de voix :

« Eh ! eh ! père Millot ! nous sommes au poste ! Maintenant que j'ai fait ce que j'ai pu, c'est à vous, au propriétaire en question et aux autres, à faire le reste, car il me faut retourner dans mon cantonnement, et l'étape est un peu soignée. Est-ce que la petite *Millotte* dort encore ? réveillez-la modérément. »

Celui qui parlait ainsi était un homme âgé d'environ soixante ans, au nez aquilin, aux longues moustaches grises, trapu et légèrement voûté à la manière des vieux soldats d'infanterie qui ont longtemps porté le sac. Un air de bonté se peignait sur son visage aux lignes sevères, qui offrait ce type que les Vernet et les Charlet ont si bien saisi chez les anciens soldats de la grande armée. Si d'ailleurs on eût pu douter que cet homme fût un de ceux qu'on est convenu d'appeler des *grognards*, son langage seul, semé de ces locutions familières qui ne sont en usage que dans les camps, l'eût bientôt fait reconnaître.

A peine le vieux soldat avait-il prononcé les dernières paroles, qu'une voix au diapason grave et mélancolique lui répondit de l'intérieur de la voiture :

« Non, non, mon bon monsieur Péchinier, Marie ne dort pas ; nous jasions. Tenez, prenez d'abord l'enfant. »

En même temps une petite fille de neuf ou dix ans, à la tête mignonne et blondine, se montra le sourire sur les lèvres. Elle tenait avec peine dans ses mains un bâton blanc et un vieux casque de cuirassier, dont le poids semblait excéder ses forces.

« Voilà toujours le *saint frusquin!* dit le conducteur en prenant l'enfant dans ses bras et en la déposant sur le seuil de la porte après lui avoir appliqué sur la joue un long baiser. Vous faut-il un coup de main, père Millot? ajouta-t-il.

— Merci, répondit la même voix : je n'ai jamais eu besoin qu'on me mît le pied dans l'étrier.

— D'autant plus que mon caisson s'en trouve totalement privé », répliqua le premier interlocuteur.

Et il aida avec précaution un soldat en uniforme à descendre de ce qu'il appelait *son caisson.*

« Où est mon chef de file? demanda ce dernier d'un ton satisfait dès qu'il eut mis pied à terre.

— Présent à l'appel ! » répondit Péchinier en remettant à son camarade le long bâton qu'il avait pris des mains de la petite fille.

Cet autre soldat était un grave et bel homme, haut de cinq pieds dix pouces, et doué d'une de ces physionomies martiales que le crayon de M. Lalaisse a reproduites avec tant de bonheur et de fidélité. Il était habillé d'un vieux frac de cuirassier du temps de l'Empire, aux courtes basques, aux revers jaunes et aux épaulettes rouges. Un double galon de laine, de même couleur, posé en losange sur sa manche, indiquait qu'il était simple brigadier; mais sur sa large poitrine brillait, étincelante encore, l'étoile de la Légion-d'Honneur, suspendue à un ruban dont la vétusté avait singulièrement altéré la couleur primitive. Ce soldat était le père de la petite fille aux grands yeux d'azur, au caquet intarissable; les coups de sabre qu'il avait reçus jadis sur la tête l'avaient rendu aveugle. Hélas ! depuis longtemps le vieux soldat ne voyait plus sa jeune fille, il ne pouvait que l'embrasser. De ses nombreux faits d'armes, de sa jeunesse impétueuse et si active, de ses services si honorables,

tout ce qui lui était resté, avec le souvenir, c'était la décoration et une cécité complète : quelques rayons d'émail et d'or et une nuit éternelle, voilà ce que la gloire de l'Empire avait légué au pauvre Millot.

« Bien obligé, mon bon monsieur Péchinier, dit-il à son ami; bien obligé. A présent, il s'agit de régler nos comptes; et c'est ce que nous allons faire, n'est-ce pas? »

Millot fouilla dans la poche de son uniforme et en retira une petite bourse de cuir plus plate encore qu'elle n'était noire.

« Laissez donc! s'écrie Péchinier en lui saisissant le bras. Que faites-vous là, l'ancien? vous aurais-je offensé par pur hasard? Allons, allons, rengaînez : vous me faites de la peine avec votre indemnité de frais de route! »

A cette boutade du vieux soldat, Millot n'ayant répondu que par un geste plein de reconnaissance, celui-ci reprit en montrant son petit cheval maigre et haletant :

« Alors c'est différent; mais si vous croyez que j'ai fait quatre-vingts lieues avec ce Franconi, qui n'a pas son pareil pour la marche, et mon caisson, dans l'intention de vous raser le peu de monnaie monnayée que vous possédez, vous n'êtes encore qu'un conscrit de l'an V. Allez, allez, mon vieux, conservez votre masse intacte pour nourrir *cette jolie petite enfant de troupe*, jusqu'à ce que les anciens camarades passés *générals*, et le gouvernement, qui m'est totalement inconnu, vous fassent une légère haute paye qui ne les ruinera pas. Tout ce que je réclame de vous, ex-brigadier Millot de l'ex-8e cuirassiers, que je vénère, c'est un petit verre d'eau de Cologne de hussards pareille à celle de ce matin, et une poignée de main *item*. La poignée de main, voyez-vous, réchauffe le cœur, et la goutte fait un bien sensible quand elle descend dans l'estomac. Mais non pas quand elle y remonte, ajouta-t-il en souriant, parce que mon ancien capitaine est mort de cette infirmité passagère.

— Mon bon monsieur Péchinier, répondit Millot attendri, cela ne serait pas juste. Vous êtes comme moi chargé d'enfants, et je me

reprocherais d'avoir privé votre famille de votre travail. C'est une affaire d'honneur entre nous, et vous savez qu'entre militaires, la chose ne peut s'arranger ainsi : je veux au moins vous dédommager de la perte de votre temps, et si...

— Oh ! si les *si* recommencent, interrompit brusquement Péchinier, et que vous vouliez encore *m'endommager*, je n'accepte pas même le petit verre de l'amitié réclamé. Je fais faire un changement de front à Franconi, je lui commande un *adia*, et je vous plante là tous les deux avec la dernière insensiblité. Ça vous va-t-il, oui ou non ?

— Je passerai par où vous voudrez, répondit Millot avec émotion ; je vois bien...

— Vous voyez que vous n'y voyez rien du tout, puisque c'est votre état, reprit encore le vieux soldat en glissant précipitamment dans la poche du tablier de la petite Marie deux écus de cinq francs qu'il venait d'envelopper dans un paquet de tabac à fumer. Et quand, dans le rang, on ne voit que du feu, ajouta-t-il d'un air narquois, on fait silence : c'était jadis d'ordonnance dans mon bataillon. Chez les gros talons [1] ça devait être de même.

— Oui, mais alors, de retour au pays, embrassez ma femme et mes enfants, car, plus heureux que moi, ils pourront voir le brave et digne homme qui a rendu à leur pauvre père un si grand et si généreux service.

— C'est bon, c'est bon, assez causé, on s'y conformera ; et pour commencer le feu, je m'empare d'un à-compte. »

En disant ces mots, le vieux soldat, auquel les paroles de Millot avaient fait venir les larmes aux yeux, prit la petite Marie dans ses bras et l'embrassa plusieurs fois avec effusion. Le bruit de ces baisers vraiment paternels retentit jusqu'au cœur de Millot, qui dit à sa fille en essuyant ses yeux :

« N'est-ce pas que c'est bon, mon enfant?

— Oui, mais ça pique », répondit ingénument celle-ci en

[1] C'est ainsi que les soldats d'infanterie désignaient autrefois la grosse cavalerie.

passant ses petites mains sur ses joues, que la barbe un peu rude du vieux soldat avait couvertes d'un vif incarnat.

Après avoir serré la main de son camarade, Péchinier allait frapper à la porte de la maison devant laquelle cette scène se passait, lorsque, pour la première fois, ses regards parcoururent le vaste panorama de Paris, qui se déroulait à ses yeux. Il garda un moment le silence, puis, allongeant le bras dans cette direction, il reprit avec emphase :

« Tenez, brigadier, de l'endroit où nous sommes ici, on voit la colonne Vendôme et le petit Caporal qu'on y a placé en faction perpétuelle. Plus loin, à droite, l'Arc-de-Triomphe. Vous ne pouvez pas les voir, vous, parce que vous êtes aveugle; mais c'est égal, on vous les montrera. Les anciens qui sont retraités et pensionnés dans la capitale vous narreront toutes les histoires qui sont dessinées en pierre de taille, tout autour, devant, derrière et en dedans. Je les ai contemplées, moi ; faites de même : ça vous ranimera un peu, attendu que vous y avez participé crânement, et que vous penserez insensiblement à tout ce que nous avons effectué ensemble et séparément, du temps de l'Autre, pour la patrie en général et pour son compte en particulier. Mais maintenant qu'il est bien définitivement mort et enterré aux Invalides, n'en parlons plus. Quand vous serez plus heureux, vous penserez un peu à votre compatriote, à votre ancien collègue Pierre-Paterne-Privat Péchinier, qui fit autrefois partie des indomptables chasseurs de la Vieille, où les *jalouseries* des nouveaux empêchaient les anciens d'être suffisamment incorporés, c'est connu! vous penserez à Péchinier, aujourd'hui paysan du village de Crésilles, arrondissement de Toul, département de la Meurthe, en vraie Lorraine, dont vous êtes *ne natif*, et vous lui ferez écrire sur le papier ces simples mots par la grande poste : « Je suis entièrement content et suffisamment satis-« fait. » Voilà tout. Car, voyez-vous bien, autour de ces monuments là-bas, dans une *grande décime* ville comme Paris, il doit y avoir des gens qui ne demandent pas mieux que de faire une poli-

tesse quelconque à un vieux brave comme vous. Oui, il y en a, mon ancien, et vous en trouverez en cherchant bien.

— Et ceux-là sont tout trouvés, dit une voix grave qui se fit entendre au-dessus d'eux.

— Eh! là-haut! s'écria Péchinier surpris; qu'est-ce qu'on réclame? »

Cette voix était celle du propriétaire de la maison à la porte de laquelle le phaéton lorrain s'était arrêté. La conversation des deux arrivants l'avait attiré à la fenêtre; il avait deviné sans peine celui des deux auquel il avait fait offrir un asile; mais avant de se faire connaître, il avait été bien aise de voir de quelle façon se terminerait le combat de générosité engagé entre eux. Lorsqu'il les vit d'accord, il descendit précipitamment et fit entrer les voyageurs chez lui. Péchinier, après avoir accepté quelques rafraîchissements, « *histoire* de donner le temps à Franconi de se reposer un peu sur ses jambes », dit-il, se remit en route le même jour, en se félicitant de voir sa prédiction et ses souhaits si promptement réalisés.

Et il faut le dire, jamais bienfaits ne pouvaient tomber sur un homme qui en fût plus digne que Millot, le vieux brigadier de cuirassiers. Il nous suffira de rappeler sommairement quelques épisodes de sa vie.

II

En l'an X de la République, Millot, déjà orphelin, était en condition à Crésilles, près Toul, chez des cultivateurs, lorsque, voulant concourir à la défense de la patrie de nouveau menacée, il s'engagea, le 10 thermidor de la même année, comme volontaire dans le 8e de cuirassiers. Sa bonne conduite, son exactitude à remplir ses devoirs militaires, lui valurent bientôt après les galons de brigadier. Malheureusement, n'ayant reçu aucune espèce d'instruction, il n'obtint jamais d'autre avancement, et fit toutes ses campagnes avec ce grade inférieur, bien qu'il restât toujours dans le même régiment.

Ce fut au passage du Tagliamento qu'il donna pour la première fois des preuves de sa bravoure et de son intrépidité en tuant, dans un engagement, trois hussards hongrois.

A la bataille de Heilsberg il sauva la vie à Murat et à M. Feuillade, commandant de son escadron. Vers midi, notre cavalerie d'avant-garde, sous les ordres du grand-duc de Berg, avait atteint l'arrtère-garde de l'armée ennemie, commandée par Bagration. A deux heures, le maréchal Soult se trouva en position, débusqua d'un bois et se porta en avant. Nos troupes arrivèrent successivement et marchèrent sur Heilsberg en forçant l'ennemi à se replier jusque dans ses retranchements. Bientôt, attaqué par les fusiliers de la garde, dont Napoléon avait confié le commandement à son aide de camp Savary, les divisions Verdière et Saint-Hilaire se trouvèrent engagées sur les palissades. En vain se battit-on avec acharnement sur le front de toute la ligne : aucun succès décisif n'avait encore été obtenu de notre côté. Il était cinq heures du soir. Tout à coup, au milieu d'une charge brillante fournie par les cuirassiers, Millot voit Murat, l'impétueux et brillant Murat, enveloppé par un peloton de dragons de la garde impériale russe. Sans s'effrayer du nombre, l'intrépide brigadier pousse son cheval et s'élance au secours du prince. Au même instant, celui-ci tombe; une de ses jambes, prise sous le ventre de son cheval, percé de coups, l'empêche de se relever. C'est fait de lui. Millot met pied à terre, frappe d'estoc et de taille, tue à droite, blesse à gauche; c'est un géant aux prises avec des pygmées. Le prince, délivré, s'élance sur un cheval abandonné, *un pied chaussé et l'autre nu;* une de ses bottes est restée sous sa monture, et il disparaît dans un tourbillon de poussière et de fumée.

Mais pour Millot cette botte abandonnée semble être encore un trop noble trophée pour les Russes ; il ne veut pas même leur laisser cette dépouille, et tandis qu'il fait tous ses efforts pour s'en emparer, les dragons, revenus à la charge, font pleuvoir sur sa tête tant de coups de sabre que son casque n'y résiste pas et est mis en pièces. Toutefois, heureux possesseur de la botte conquise sur l'ennemi,

et, quoique aveuglé par le sang qui coule de ses blessures, l'intrépide brigadier parvient à se dégager, remonte à cheval, et, par une volte pleine d'audace, s'élance de nouveau sur un autre groupe de Russes qui entoure M. Feuillade, qui, lui aussi, est tombé de cheval dans l'impétuosité d'une charge exécutée à la tête de son escadron. Dans ce second fait d'armes, Millot sauve de même la vie à son commandant, le remet en selle et rejoint avec lui, toujours en combattant, l'étendard du régiment, au bruit des applaudissements de tous ses camarades.

Cependant l'armée ennemie était là tout entière; elle paraissait décidée à une défense opiniâtre. Déjà, par le feu de ses nombreuses batteries, elle nous avait fait essuyer de grandes pertes. Le général Roussel avait eu la tête emportée par un boulet, et le général d'Espagne, qui commandait la division des cuirassiers, était grièvement blessé. Murat, toujours placé au milieu du danger, avait eu un second cheval tué sous lui. La nuit seule fit cesser le combat, et les Russes, en pleine déroute, laissèrent encore cette fois nos aigles victorieuses sur le champ de bataille.

Le même soir, le grand-duc de Berg, en passant la revue de toute la cavalerie qui avait été placée sous son commandement, s'arrêta devant le front des cuirassiers et leur adressa des paroles flatteuses sur la belle conduite qu'ils avaient tenue dans cette journée.

Leur colonel s'avança alors de quelques pas, et agitant son sabre encore rouge de sang ennemi :

« Prince, dit-il, faites l'inspection des armes de mes soldats, et vous verrez qu'il n'est aucun d'eux dont la lame ne soit comme la mienne.

— Je sais, colonel; aujourd'hui les cuirassiers se sont couverts de gloire.

— Prince, reprit celui-ci, qui s'était aperçu que le grand-duc de Berg n'avait qu'une botte, votre excellence aurait-elle été blessée à la jambe?

— Je n'ai pas eu cet honneur aujourd'hui, colonel, répond Murat

en souriant. Quant à la botte qui me manque, il est un de vos soldats qui sait ce qu'elle est devenue. J'espère, ajouta-t-il d'un ton d'interrogation, que ce brave est encore parmi les vôtres et qu'il n'aura pas succombé ?

— La voilà, votre botte ! » s'écrie une voix de Stentor.

Et un brigadier des cuirassiers sort des rangs, tenant la bride de son cheval d'une main, son sabre de l'autre, et entre ses dents une botte de maroquin rouge brodée d'or : c'est Millot.

« Vive Dieu ! ma botte n'est pas prisonnière ! s'écrie Joachim en sautant gaiement à bas de son cheval. Viens, mon brave, viens que je t'embrasse, car tu m'as sauvé la vie ce matin. »

Le prince et le brigadier s'embrassèrent, et après les plus franches étreintes :

« Pour te récompenser comme tu le mérites, lui dit Murat, je veux moi-même te présenter à l'Empereur. »

III

Le lendemain de cette revue, un aide de camp de Murat arrive, le matin, dans le cantonnement des cuirassiers, demande le brigadier Millot et le conduit à l'état-major général, où le grand-duc de Berg accueille le brave soldat encore mieux que la veille. Il le prend par le bras et le conduit lui-même à Napoléon, qui, la veille aussi, a fait dresser sa tente sur le champ de bataille de Heilsberg. En y arrivant, Murat trouve son beau-frère à déjeuner.

« Sire, dit-il, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté l'un des plus intrépides soldats de son armée. »

Napoléon leva la tête, regarda fixement Millot dont le front était couvert d'un bandage, puis il dit d'un air indifférent :

« Qu'a donc fait cet homme?

— Sire, il m'a sauvé la vie hier ; sans lui j'eusse été sabré, ou au moins fait prisonnier.

— Comment?

— Sire, mon cheval avait été tué, et une de mes jambes se trouvait tellement engagée sous lui qu'il m'était impossible de me relever.

— J'ai su cela, interrompit Napoléon.

— Ce fut alors, reprit le prince, que ce brave me vint en aide, car j'étais entouré par les dragons russes, qui ne m'eussent pas ménagé s'ils n'avaient trouvé dans ce brigadier un gaillard de nature à tenir bon contre leur régiment tout entier. Non-seulement il m'a sauvé de leurs mains, mais encore il m'a aidé à me remettre en selle et à rejoindre mon état-major.

— Brigadier, demanda Napoléon en se levant, comment vous appelez-vous?

— Millot, mon Empereur, répondit celui-ci timidement.

— Eh bien! Millot, je vous remercie pour le grand-duc de Berg et pour moi. »

En disant ces mots, d'une main l'Empereur se découvrit légèrement et de l'autre fit au brigadier un geste de bienveillance :

« Sire, ce n'est pas tout, ajouta Murat, en voyant Napoléon se rasseoir; quoique blessé, comme le voit Votre Majesté, Millot a délivré quelques instants après son commandant qui, comme moi, était tombé de cheval, et il l'a aidé à rejoindre l'escadron. Voyez, Sire, dans quel état les dragons russes lui ont mis la tête!

— Cela ne sera rien, répliqua l'Empereur. de telles blessures ne sont jamais dangereuses, elles ne sont que glorieuses : dans quelques jours, il n'y paraîtra plus rien.

— Je l'espère! s'écria Joachim en pressant de nouveau la main du cuirassier qu'il avait constamment tenue dans la sienne. »

Napoléon voulut alors faire asseoir à sa table l'intrépide soldat qui n'avait point hésité à se dévouer pour le salut de son général et de son commandant, et il lui dit d'un ton bref en lui montrant la place :

« Brigadier, asseyez-vous là, en face de moi. »

Celui-ci obéit. L'Empereur fit apporter un gobelet d'argent, le

remplit lui-même de vin de Chambertin, en versa une moindre quantité dans le sien :

« Je bois à votre santé, mon brave», lui dit-il en lui tendant son gobelet.

Millot hésitait à trinquer avec l'Empereur et n'osait avancer le bras :

« Allons donc, dit Napoléon en touchant avec son gobelet celui du cuirassier ; fais-moi raison ! A ta santé !

— Oh ! mon Empereur, balbutia Millot qui pouvait à peine articuler ses paroles, c'est bien plutôt à la vôtre que je dois boire, moi et tous mes camarades.

— Soit ! répliqua Napoléon en souriant, buvons à la nôtre et à celle de tous ceux qui te ressemblent. »

Et il vida son verre. Millot en fit autant. Après que le gobelet du brigadier eut été rempli et vidé deux fois de cette manière, Napoléon quitta la table en disant à Millot, qui s'était levé avant lui :

« Sans adieu, nous nous reverrons. »

Puis s'approchant de Murat, qui avait passé familièrement son bras sous celui de son libérateur :

« Joachim, lui dit-il, j'espère que tu auras soin de cet homme et que tu songeras à lui ?

— Toujours, Sire », répondit le prince.

Le grand-duc de Berg voulut accompagner Millot jusqu'au lieu où était campé son régiment. Dès que les officiers supérieurs de cuirassiers aperçurent le prince, ils s'empressèrent d'aller à sa rencontre. Croyant qu'il allait désormais attacher Millot à sa personne, le commandant Feuillade lui dit :

« Au moins, mon prince, laissez-le-nous jusqu'après la campagne.

— Messieurs, je me garderais bien de priver un régiment tel que le vôtre de la présence d'un homme dont il ne peut qu'être fier. Seulement j'étais bien aise de vous voir et de vous le ramener moi-même. »

Toujours le premier dans les charges et le dernier dans les re-



— Oh! mon Empereur, balbutia Millot... c'est bien plutôt à la vôtre que je dois boire... (t. II, p. 622.)

traites, Millot avait déjà glorieusement gagné quinze blessures, lorsque la bataille d'Essling fut livrée par Napoléon. Avant que les cuirassiers s'ébranlassent pour fondre sur l'ennemi, le comte d'Espagne, leur commandant, avait dit à l'Empereur :

« Sire, vous verrez mes *gros talons* entrer dans les carrés autrichiens comme dans du beurre. »

Deux charges s'exécutèrent : deux fois ramené, le général d'Espagne charge une troisième fois, après avoir adressé à ses cuirassiers cette courte mais énergique harangue :

« Cuirassiers, en avant! Au nom de Dieu, en avant, mes braves cuirassiers ! »

Ce fut à cette troisième attaque que l'intrépide général fut tué, criblé par la mitraille.

Quant à Millot, il entra trois fois dans le carré, et eut chaque fois un cheval tué sous lui, entre autres le fameux *Queue de Rat*, qui fit un saut de quinze pieds en s'élançant la première fois sur les lignes hérissées de baïonnettes. A la troisième attaque, Millot avait tué d'un coup de pointe un officier supérieur autrichien. A la fin de la journée, son colonel lui ayant demandé s'il n'aurait pas pu le prendre vivant :

« Que voulez-vous! lui répondit-il, je ne donne jamais qu'un coup, mais je tâche qu'il soit bon. »

IV

A Essling, Millot reçut deux blessures. Dans les différents engagements qui suivirent cette sanglante bataille, à la tête de quelques pelotons de cuirassiers, l'ardent brigadier porta l'épouvante dans les avant-postes de l'ennemi. Toujours infatigable, il était partout où il y avait des coups de sabre à donner et des blessures à recevoir. Trois mois après, le 15 août 1809, l'Empereur le décorait de sa main,

Les divisions de grosse cavalerie étaient rassemblées dans la vaste plaine qui est en avant de Schœnbrunn. Arrivé devant le front du 8e régiment de cuirassiers, Napoléon, entouré d'un brillant état-major, s'adressa au colonel, et lui ordonna de faire mettre pied à terre à ses soldats.

« Quel est celui de vos hommes, lui demanda-t-il ensuite, qui a déployé le plus de bravoure dans cette campagne?

— Sire, répondit ce chef de corps, qui savait parfaitement qu'il s'agissait de décorations à accorder, mon régiment en compte un grand nombre qui, depuis longtemps, ont mérité la croix. »

Napoléon fit un geste d'impatience et reprit :

« Colonel, répondez catégoriquement à ma question : Quel est celui de vos sous-officiers ou soldats qui s'est le mieux conduit?

— Sire, c'est un ancien brigadier.

— Dites à son commandant de le faire sortir des rangs et de me l'amener. »

Millot, car c'était lui, fut conduit à l'Empereur par M. Feuillade[1].

« J'ai vu cet homme quelque part, dit Napoléon en regardant attentivement le brigadier.

— Sire, c'est Millot : il a eu déjà l'honneur d'être présenté à à Votre Majesté, il y a deux ans, par S. E. le grand-duc de Berg.

— Oui, je le reconnais maintenant ; c'était à Heilsberg. »

Puis s'adressant à Millot, il ajouta avec une sorte d'enjouement :

« Tu vois bien que tu n'es pas mort de tes blessures. Combien en as-tu reçu depuis?

— En tout dix-sept, mon Empereur, dont cinq sur la tête.

— Oh ! fit Napoléon en souriant, celles-là ne sont pas dangereuses : *les blessures reçues à la tête ne comptent que pour mémoire*, tu le sais bien. Ainsi, qui de 17 paye 5, reste 12. Tiens, voilà pour régler nos comptes jusqu'à ce jour. »

En disant ces mots, Napoléon prit une croix des mains de son

[1] Cet honorable officier s'est retiré depuis à Clermont.

aide de camp Savary, et la fixa lui-même, à l'aide d'une épingle d'or, sur l'avant-bras de Millot, en ajoutant :

« Fais en sorte de te montrer toujours digne de la récompense que je t'accorde. Tes camarades ne devront pas s'en montrer jaloux, car en te décorant, l'honneur que tu reçois aujourd'hui rejaillit sur eux. »

Si l'on songe combien l'Empereur se montrait avare de décorations, on comprendra la joie que dut éprouver Millot ; le 8e de cuirassiers ne comptait encore à cette époque, nous a-t-on dit, que deux croix parmi les sous-officiers et soldats. La première avait été donnée, à Milan, au cuirassier Ravel[1] pour avoir sauvé la vie à son capitaine, M. de Failles ; la seconde, au nommé Boulingrin, maréchal des logis chef, aujourd'hui aux Invalides, pour s'être emparé de deux étendards russes à la bataille d'Eylau : Millot obtenait la troisième.

Quoique n'ayant jamais compté une seule journée d'hôpital dans sa longue et périlleuse carrière, les dix-sept blessures que Millot avait reçues l'avertirent bientôt que la fatigue des camps n'était plus faite pour lui ; et, au commencement de 1810, il sollicita son envoi dans la gendarmerie. Il fut incorporé, en qualité de simple gendarme, dans la 33e légion, à Groningue, dont le colonel Boussart était chef. Dans cette arme nouvelle, Millot donna encore des preuves de son courage et de son dévouement. En 1814, fait prisonnier de guerre à Reims, où il avait été envoyé par suite de l'envahissement du territoire par les coalisés, il aima mieux s'évader sans vêtements que de rester au milieu d'un pays où le drapeau de la France ne flottait plus. Il perdit, par suite de cette retraite un peu précipitée, comme il l'appela lui-même, tout ce qu'il possédait ; il rejoignit l'armée de Napoléon à Troyes.

En 1816, soixante-sept gendarmes de la même compagnie, lui compris, furent renvoyés du corps, comme *soupçonnés de bonapar-*

[1] Ce même Ravel est mort depuis peu à Versailles ; il avait été maître d'armes à l'École de Saint-Cyr.

tisme. Aucune indemnité, aucun traitement ne furent accordés à Millot.

« Mon général, dit-il à cette occasion au comte d'Hoffliz, qui signa son congé définitif, mieux vaudrait pour moi qu'on me tirât un coup de pistolet dans l'oreille, comme à un cheval morveux, que de me chasser comme on le fait aujourd'hui. Que voulez-vous que je devienne? Je ne puis me faire ni mendiant ni brigand ! »

Force fut donc à Millot de retourner dans son pays natal, et, faute de connaître aucun autre métier que celui des armes, de se livrer aux travaux de la terre pour faire vivre sa nombreuse famille. Malheureusement en 1829, épuisé par le sang qu'il avait perdu sur les champs de bataille, par les fatigues d'une vie toute consacrée à la patrie militante, Millot devint aveugle. Il était père de sept enfants, dont six filles, et leur mère était impotente. Aussi, en 1830, lors du voyage que Louis-Philippe fit dans le nord de la France, le pauvre Millot lui fut-il présenté par les autorités de la ville de Nancy, comme jadis il l'avait été à Napoléon par Murat. Le roi l'accueillit, s'entretint un moment avec lui et lui dit en présence du maréchal Soult, après lui avoir laissé un témoignage de bienveillance :

« Mon brave Millot, je vous quitte, mais je ne vous oublierai pas. »

Cette parole devait rester dans le cœur du vieux soldat. Il s'en souvint, et au bout de dix ans il se dit : « Infirme et aveugle, je vais sans doute bientôt mourir; mais avant que Dieu m'appelle à lui, je veux aller recommander au roi ma femme et mes enfants. » Et Millot est venu à Paris, comme nous l'avons dit, après s'être muni des pièces authentiques qui peuvent attester ses faits d'armes et ses services. Parmi les nombreux certificats qui lui ont été délivrés, nous ne citerons que le suivant, parce qu'il les résume tous.

« Nous soussignés certifions que le sieur Millot (Dominique), ex-
« brigadier attaché à notre régiment (8e cuirassiers de la grande
« armée), a sauvé la vie au prince Murat, alors grand-duc de Berg,
« à l'affaire de Heilsberg (Prusse, 1807), et à son commandant,

« M. Feuillade, à la même affaire. Nous certifions, en outre, que le « susdit Millot est entré trois fois dans un carré autrichien à la ba« taille d'Essling (Autriche 1809).

« Et si ledit Millot ne pouvait administrer d'autres preuves, un « certificat de la gendarmerie attestera que lorsqu'il faisait partie de « cette arme, il fut fait prisonnier de guerre à Reims, le 12 mars « 1814, et qu'étant parvenu à s'évader, il perdit son cheval, ses « armes, ses papiers et tout ce qu'il possédait.

« En foi de quoi nous lui avons délivré le présent pour lui servir « au besoin.

« *Signés* : PERNOT, SCHLECTER, CHENEAU, MIRA, THIERRY « et BRUXELLES, cuirassiers; RAVEL, maréchal de logis; « COLLOT et d'HIEBERT, lieutenants; MAJOREL, capitaine; « MOLLARD, capitaine de la compagnie dont Millot faisait « partie : tous appartenant à l'ex-8e régiment de cui« rassiers. »

Et plus bas est écrit :

« Je soussigné, major au 5e régiment de chasseurs, ex-adjudant« major au 8e régiment de cuirassiers de la grande armée, certifie « comme témoin les faits relatés dans le premier paragraphe du « présent certificat. J'atteste, en outre, avoir vu le brigadier Millot « mettre pied à terre devant l'ennemi, pour dégager le prince « Murat de dessous son cheval, qui venait d'être tué.

« *Signé* GOBIN.

« Verdun, le 3 juin 1833. »

« Je me joins avec empressement à messieurs les officiers, sous« officiers et soldats signataires de l'attestation que j'ai devant les « yeux, datée de Verdun, le 3 juin 1833, pour donner l'assurance « que les faits qui y sont mentionnés sont véritables et à ma par« faite connaissance.

« Le maréchal de camp en retraite, ancien colonel de l'ex-8e « régiment de cuirassiers. *Signé* : baron MERLIN.

« Versailles, 10 juillet 1833. »

V

Comme Bélisaire, auquel l'a comparé notre poëte Victor Hugo, le vieux soldat, appuyé d'une main sur son bâton, et de l'autre sur son enfant, ira sans doute aux Tuileries, rappeler au roi sa promesse de Nancy, et le roi, nous l'espérons, laissera tomber, au nom de la France, l'obole due au malheur et à la gloire, dans le casque du vieux cuirassier ; et, en faisant cela, le roi se montrera plus généreux que Justinien ne le fut pour Bélisaire.

Nous ne saurions terminer cette notice sans raconter un fait dont nous avons été témoin, et qu'une plume plus habile que la nôtre pourrait seule décrire comme il conviendrait.

Un matin, Millot nous avait quitté pour retourner, toujours guidé par sa jeune fille, chez son hôte de La Villette. Nous l'avions engagé, cette fois, à traverser le jardin du Luxembourg, non que ce chemin abrégeât de beaucoup la longue route qu'il avait à faire, mais parce qu'il lui offrait plus de sécurité que les rues de la capitale. Quoique aveugle, Millot, toujours droit comme un soldat qui passe l'inspection, s'acheminait lentement vers la grille située en face de l'Observatoire, devant laquelle le vétéran de service se promenait tranquillement l'arme au bras. Lorsque, de loin, celui-ci aperçut Millot venir à lui, à son allure, au long bâton avec lequel il éclairait ses pas, il devina sans peine que le vieux brave était aveugle; mais, à l'aspect de la décoration qui brillait sur sa poitrine comme sur lui, ce factionnaire s'arrêta, et, par un sentiment de délicatesse et d'orgueil, sachant bien qu'il ne pouvait être vu de cet ancien frère d'armes, il voulut au moins en être entendu ; aussi, en lui rendant les honneurs militaires, fit-il résonner les capucines de son fusil d'une façon si étrange et si expressive à la fois, que ce cliquetis inattendu fit tressaillir Millot. Il s'arrêta. Mais aussitôt se redressant avec fierté, il tourna la tête dans la direction du vétéran, et, voulant répondre par le salut des armes à l'éloquent hommage d'un

vieux soldat comme lui, il exécuta le moulinet du sabre avec le bâton qui lui servait d'appui.

Ce qui dut se passer dans l'âme de ces deux vieux soldats, nous jugeons inutile de le dire, le lecteur le comprend assez. Nous ajouterons seulement qu'en voyant Millot s'éloigner silencieusement, le vétéran, qui avait repris son port d'arme, essuya furtivement une larme tombée sur sa moustache grise. Nous sommes encore à nous demander ce qu'il y eut de plus admirable chez ces deux hommes, l'ingénieux artifice de l'un, ou l'instinctive gratitude de l'autre.



LE TESTAMENT D'UN ÉGYPTIEN.



Ce n'était pas un enfant de Memphis : c'était un de ces vieux soldats de la République qui, sur les pas de Bonaparte, avait pris sa part de gloire dans la merveilleuse campagne d'Egypte. La dénomination *d'Egyptiens* était restée, comme un titre d'honneur, à tous les braves de cette héroïque expédition. Dans les grandes armées de l'Empire, le lendemain de nos plus belles victoires, quand, sous nos aigles, on disait : « Voilà un Egyptien ! » les autres braves, qui venaient eux-mêmes de faire des prodiges, l'accueillaient avec une sorte d'estime respectueuse ; et cette habitude de considération parmi ses frères d'armes, qui le regardaient comme leur aîné dans la gloire, lui inspirait des sentiments de dignité et de mâle énergie qui ajoutaient encore à la bonne opinion qu'on avait de lui ; il en était fier, et la sévérité de sa tenue militaire était en parfaite harmonie avec sa tenue d'âme, si on peut le dire. Napoléon, qui avait l'esprit et la hauteur de son génie, avait disséminé dans tous les rangs de ses armées la plus grande partie de ses Egyptiens ; ils devenaient comme autant de types modèles, qui devaient représenter en quelque sorte la haute moralité de nos régiments. L'influence

de ces vieux braves était grande sur nos jeunes troupes : ils continuaient l'esprit d'héroïsme en exerçant un véritable magnétisme d'honneur; ils étaient comme les rayons primitifs du grand homme, ce soleil de nos drapeaux ; ils vivifiaient l'amour des grandes choses.

Quand les fatalités de 1814 arrivèrent, les Egyptiens étant rares parmi les débris de nos armées, ils en étaient d'autant plus remarqués. Rentrés dans leurs foyers domestiques, ils devinrent l'objet d'une vénération générale : on les honorait tant, qu'on les en aimait. Ces témoignages de profonde sympathie les consolaient peu de la chute de leur Empereur; les tristesses qu'ils traînaient après eux les décimaient bien plus vite encore que le fer de l'ennemi. On dit que l'année qui suivit l'abdication de Napoléon dévora la majeure partie de ces nobles existences : elles tombaient rapidement, comme sous les atteintes d'une contagion morale.

Le peu de ces braves qui survécurent aux grandes douleurs de 1814 et de 1815 vivaient plutôt de l'âme que du corps. La forte trempe de leur caractère les faisait se tenir debout sur les ruines de l'Empire et dans le vide qu'il laissait après lui. Bien que frappés au cœur, rien ne pouvait les abattre; ni les insultes qu'on prodiguait au héros tombé, ni les outrages dont on les abreuvait eux-mêmes, soit dans leurs souvenirs, soit dans leurs droits acquis au prix de leur sang, soit dans les services rendus à la patrie. Ils s'en estimaient davantage; et plus on cherchait à les humilier, plus ils relevaient, avec un juste orgueil, leur front basané par le soleil des Pyramides.

L'homme dont nous allons parler, sorti des rangs du peuple par l'élan patriotique de 91, était parvenu à une position distinguée. Il était venu au monde en 1773. Enfant de Paris, né de parents du Midi, il participait de la double nature de cette origine. A une grande activité d'intelligence il joignait l'ardeur d'un sang méridional, de ce sang qui engendra les Murat, les Lannes, les Soult, les Clausel, les Brune, les Bessières et les Pelet. D'une grande austérité de mœurs et de principes, bornant son ambition à l'amour le plus pur de la patrie, il avait fait lentement son chemin, de grade en grade, jusqu'à celui d'officier supérieur. Nommé membre de la Légion-d'Honneur dès la promotion, il était marqué pour la décoration d'*officier* quand l'Empire s'écroula sous le poids des trahisons.

A cette époque malheureuse, où tant de braves militaires se voyaient menacés dans leur avenir interrompu, il reçut de Lausanne une lettre toute de prévenance pour lui, et qui faisait également honneur à celui qui la recevait et à celui qui l'avait écrite; elle était de l'ex-roi de Hollande, Louis Bonaparte, qui l'avait pris depuis longtemps en amitié. Cette lettre, qui nous a été communiquée, disait :

« Quand j'étais riche et puissant, je vous ai appelé auprès de moi; quand j'ai été malheureux, je vous ai laissé libre, parce que c'était pour votre bien. Maintenant que je suis seul, j'ai besoin de mon plus ancien ami. Si vous voulez unir votre sort au mien, je vous recevrai avec un grand plaisir; si vous ne le pouvez pas, venez me joindre au moins pour quelques jours; je vous le demande avec instance. Adieu. Louis, comte de Saint-Leu. »

Le fidèle Egyptien ne resta en effet que quelques jours auprès de son royal ami; des devoirs impérieux le rappelèrent en France. Il fut mis en demi-solde en 1816; et, quoique dans la force de l'âge, il fut condamné à la retraite en 1826, n'ayant que quarante-quatre ans. Qu'eût fait la Restauration d'un jeune vétéran d'Egypte?

A la révolution de Juillet, il espérait mieux de la justice des hommes : il fut oublié; les réparations du drapeau national n'arrivèrent point jusqu'à lui; il réclama, mais vainement. Cette nouvelle injure lui fut plus sensible que toutes celles qu'il avait subies avec résignation sous le drapeau blanc. Il protesta avec énergie par plusieurs lettres adressées aux différents ministres de la guerre. A chaque anniversaire de l'époque où il avait été mis à la retraite, il protestait seulement pour ne pas perdre l'habitude de protester, et disait dans ses lettres :

« Jamais je ne fléchirai ni ne demanderai grâce; la justice est ma souveraine loi : que m'importe la faveur ou la disgrâce des grands? Ma consolation est dans une vie irréprochable; une réputation sans tache m'accompagnera au tombeau.

« Je ne veux rien, je ne réclame rien. L'affront que j'ai reçu pèsera sur mon cœur jusqu'au dernier soupir; je ne pardonnerai jamais à mes oppresseurs. Tous mes droits ont été renversés; et sous trois rois et neuf ministres de la guerre, je n'ai pu trouver une âme ferme qui me rendît justice, à moi bon et loyal Français!

« Tant de services ont été oubliés, tant de victimes existent, que je me range avec orgueil de ce nombre. Ma devise éternelle sera toujours celle dictée par Napoléon le Grand : *Honneur et Patrie!* »

On sent, à ce langage d'un vieux soldat, la profonde blessure faite à son âme de brave citoyen; il y règne une tristesse amère qui fait mal.

Relégué, pauvre, mais sans reproche, l'honorable Egyptien se renferma dans ses souvenirs de guerre. N'ayant qu'une modeste retraite de 1,750 fr., il s'était réfugié à Toulouse ; il s'y rendit propriétaire d'une petite maison avec un très-petit jardin, où il donnait l'hospitalité à quelques vieux frères d'armes, qui venaient s'entretenir avec lui des grandes choses de l'Empire. Quand il passait dans les rues, on le saluait avec une déférence empressée, même les enfants, et l'on disait, après qu'il était passé :

« Il était avec Napoléon en Egypte! »

C'était un homme d'une taille élevée, portant la tête haute. Ses traits, brunis par le hâle des conquêtes, étaient d'une régularité pleine de noblesse et de franchise; ses yeux bleus, d'une douceur extrême au repos, lançaient des regards d'aigle en s'animant; il était constamment vêtu d'une grande redingote bleue, sans ruban rouge : depuis la rentrée des Bourbons, il n'avait plus voulu porter de décoration. Il l'avait remise à sa boutonnière à la chute de Charles X ; mais, voyant que l'exil de la famille de Napoléon continuait, par respect pour la mémoire de son Empereur, il l'avait déposée de nouveau : c'était sa manière d'être en deuil. Il fermait toujours sa chemise sur sa poitrine avec une épingle immuable, dont la tête, à double face, renfermait d'un côté l'effigie de Napoléon, de l'autre celle de Louis Bonaparte. Chaque soir en la quittant, chaque matin en la reprenant, il l'approchait de ses lèvres avec une religieuse émotion.

Il avait fait de sa chambre une sorte de chapelle impériale et de petit temple militaire. Partout sur les murs on voyait des gravures et des tableaux de toutes dimensions représentant les portraits du grand homme : son couronnement, ses grandes batailles, ses traits de générosité et de clémence, son retour de l'île d'Elbe, sa captivité et sa mort; enfin toute l'épopée napoléonienne. Un long crêpe, entrelacé à une couronne d'immortelles, était suspendu au-dessus d'une grande lithographie représentant les funérailles de l'illustre captif; on pouvait remarquer deux ou trois larges taches sur le cercueil : c'étaient des larmes que le brave homme n'avait pu retenir la première fois qu'il avait contemplé cette scène de désola-

tion. Il serait mort à la peine, si on ne l'avait arrachée de ses mains : il sanglotait comme un enfant. A chaque retour du 5 mai, même désolation, mêmes devoirs pieux rendus à sa chère idole, même deuil, mêmes pleurs. On ne le voyait paraître nulle part ce jour-là ; et les voisins se disaient :

« Il n'est pas sorti, c'est aujourd'hui la mort de l'Empereur. »

Au pied de son lit, en face de son sommeil, hélas! et de ses longues insomnies, sur une petite corniche de bois doré, il avait placé le petit buste en plâtre de son cher dieu. Au-dessous, il avait suspendu sa croix d'honneur, mise sous verre; des deux côtés, ses épaulettes d'argent pâli, et au-dessus une aigle entourée de trophées et de ses insignes militaires, à lui. Il ne s'endormait jamais sans avoir souri à son Empereur en lui disant adieu. Il avait une vieille domestique qu'il avait prise en grande affection, parce qu'elle avait un soin parfait de ses reliques, et qu'à chaque retour du 15 août, elle honorait d'une couronne de laurier et d'un grand bouquet nouveau le buste sacré.

Ce jour-là, le digne Égyptien était d'une joie toute rayonnante. Depuis 1815, il avait la sainte coutume de célébrer une grande fête de son cœur avec quelques vieux compagnons de gloire. Le rendez-vous était chez le restaurateur le plus renommé de la ville. A ce banquet annuel, jamais il n'avait manqué que ceux que la mort avait enlevés à l'amitié des autres dans l'intervalle des deux anniversaires. Il y arrivait toujours le premier, portant sous sa redingote et sur son sein le petit buste, qu'il déposait avec sa couronne au milieu de la table bienheureuse. Tous les convives se découvraient en présence de l'image vénérée. Pendant tout le banquet, il n'était question que des merveilles du grand homme : le premier toast était toujours à sa mémoire. Les libations étaient fréquentes, et, malgré son extrême sobriété, notre Égyptien n'en refusait aucune : c'était son plus beau jour de l'année. Le soir, il rentrait chez lui, accompagné de sa vieille servante, qui venait le chercher, sachant bien qu'il en aurait pour quelques jours avant de se remettre de cette réjouissance, et qu'à la sortie du banquet commémoratif, il faudrait redoubler de soin auprès de lui. Toutes les fois qu'il se mettait à table, soit chez lui, soit ailleurs, au premier morceau de pain qu'il portait à sa bouche, il s'écriait à haute

voix qu'il devait le pain de sa vie à ses bienfaiteurs, Napoléon et Louis; il leur adressait de pieux et de graves remerciements; du reste, son extrême sobriété ne l'empêchait pas d'expier au moins une fois l'an, surtout depuis sa mise à la retraite, ses honorables et vieux services. Ses fatigues de guerre se payaient alors en douleurs aiguës : les rhumatismes vengeaient largement l'Europe par d'affreuses tortures. C'est alors que l'Égyptien, enchaîné sur son lit de misère, appelait à son aide toute la vigueur de son âme pour remporter sur ce dernier ennemi une dernière victoire; c'est alors qu'il invoquait son dieu favori. Quand les premières atteintes se faisaient sentir, il pre ait son parti en brave; il est vrai qu'il avait recours à un remède suprême qui ne manquait jamais son effet : un de ceux qui avaient assisté aux derniers moments de l'Empereur, à son retour de Sainte-Hélène, avait donné à notre enthousiaste Egyptien une précieuse relique qui l'avait presque rendu malade de bonheur : c'était une chemise de Napoléon mourant, ayant son chiffre couronné et portant des traces du sang du grand homme. Rien ne calmait les tortures du vieux soldat comme la vue et l'imposition de ce talisman : il le plaçait en sautoir autour de son cou, après l'avoir baisé, et quand la crise était violente, les yeux fixés sur le buste chéri, il s'écriait d'une voix forte :

« Allons! tais-toi, vieux grognard, et ne te plains pas! tu portes sur ta poitrine la chemise de ton Empereur : voilà son sang, tais-toi!... Tu ne dois pas te plaindre en songeant à ce qu'il a souffert sur son rocher. Qu'est-ce que ta souffrance à côté de la sienne? Fais comme lui, sois calme et résigné. Tais-toi, grognard! Napoléon le Grand est mort à Sainte-Hélène! »

Et l'horrible douleur qui le rendait immobile était quelquefois vaincue et domptée. Le mal passé, il renfermait religieusement le talisman, et le cachait inexorablement à tout regard profane. Les intimes seuls, mais fidèles, étaient admis à l'honneur de le voir.

Enfin, comme sa vie n'était plus qu'une lutte morale presque autant que physique, il attendait son dernier jour dans le calme d'une conscience irréprochable, comme il le disait. Il parlait souvent de sa future séparation, que ses pressentiments lui faisaient regarder comme prochaine. Il ne désirait qu'une dernière faveur du sort, c'était de mourir le 5 mai : il s'y était préparé depuis longtemps.

Quand ce mois funèbre commençait, il s'imaginait toujours que ses vœux allaient être accomplis : et ils ne le furent qu'à moitié.

C'était en 1836 : le 3 mai, vers le soir, il se sentit indisposé. Après avoir renvoyé sa domestique, il mit en ordre les papiers qu'il voulait transmettre à ses amis, et il brûla tous les autres, comme à la veille d'un long voyage ; puis il se mit tranquillement dans son lit. Comme sa vue s'était affaiblie, il plaça le buste de l'Empereur sur sa table de nuit, près de sa tête, et il s'endormit d'un profond sommeil.

Le lendemain, sa vieille servante, en entrant dans sa chambre, poussa un cri en courant vers lui : elle le trouva assis sur un large fauteuil, en face du tableau du convoi de Sainte-Hélène, la tête enveloppée dans la sainte chemise, dont un pli était pressé entre ses lèvres décolorées. Le buste était renversé à ses pieds : il paraît qu'il l'avait laissé échapper de ses mains dans un moment d'agonie. Comment était-il mort?... c'est ce que les médecins ne m'ont jamais pu expliquer. Un large papier avec un cachet noir était auprès de lui.

C'était son testament, où la noble originalité de son caractère conservait encore toute son énergie; où toute son âme de loyal officier lui survivait avec l'éternel souvenir des injustices dont il avait été la victime.

Voici ce testament tel que nous l'avons textuellement copié.

VOLONTÉS SUR MA SÉPULTURE.

« 1° Je mourrai fidèle à mon pays et à mon Empereur.

« 2° Quatre heures après ma mort, mon cœur sera ouvert et il y sera incrusté les effigies de Napoléon le Grand, empereur des Français, vainqueur de l'Europe, et de S. M. Louis-Napoléon Bonaparte, roi de Hollande. Tous les deux m'ont comblé de bontés et de bienfaits; et ma reconnaissance, mon dévouement et ma fidélité devant être éternels envers ces illustres souverains, il sera manifeste que je n'ai jamais fait partie des ingrats qui les ont lâchement abandonnés.

« Quoique mon corps reste inanimé, il m'est doux de penser que je conserverai, dans la tombe, l'image de mes deux augustes protecteurs et que je leur rendrai, même après la vie, le même culte des sentiments qui ont fait battre si souvent mon cœur. C'est une consolation pour moi de savoir que nous ne nous quitterons plus.

« 3° Je veux que les deux effigies soient enveloppées du ruban qui est attaché à ma décoration.

« Quant à ma croix, je la lègue, comme un témoignage de ma respec-

tueuse estime, au fils de mon bienfaiteur le roi Louis Bonaparte, au prince Napoléon-Louis, qui a joué quelquefois sur mes genoux et qui, bien jeune encore, a montré en Italie, en combattant pour la cause des peuples, qu'il était le digne neveu de Napoléon le Grand.

« 5° Je refuse obstinément les devoirs funèbres militaires que la loi accorde à mon grade et à mon titre de légionnaire. Je repousse, de toute mon indignation de loyal soldat, les honneurs de ceux qui m'ont refusé toute justice ; je les méprise trop pour cela.

« 6° Il ne sera placé aucun insigne sur mon cercueil.

« 7° Mon corps sera porté directement, de mon lit de mort, au champ du repos : mon espérance étant toute dans la miséricorde de Dieu qui protége la France.

« 8° Mon cortége funèbre se composera seulement d'un tambour et de douze vétérans, pauvres, de l'ancienne armée, portant cocarde nationale en tête et n'ayant servi que sous le drapeau tricolore, jusqu'à Waterloo inclusivement. Après la cérémonie il sera donné de suite cinquante francs au tambour et à chacun des douze soldats de la vieille armée : ces frais seront acquittés par M***, mon notaire, que j'institue pour exécuteur de mes dernières volontés.

« 9° Il ne sera employé ni cierges ni bougies : il ne sera fait ni invitations, ni billets de faire part. Je veux mourir *incognito*, comme j'ai vécu.

« 10° Aucune décharge militaire n'aura lieu sur ma fosse. Il faut garder la poudre pour combattre les ennemis de la France.

« Aime la vie qui voudra; quant à moi, je remercie la Providence de m'avoir arraché aux affronts, aux injustices et au glaive empoisonné des hommes. Mon âme ira se réunir à celle de l'Empereur et de mes vieux compagnons d'armes : c'est le seul bonheur que j'envie.

« 11° Je lègue à Catherine, ma vieille et fidèle domestique, une rente viagère de 600 francs, pour les soins constants qu'elle a eus du buste de mon Empereur et de la santé de son vieux grognard. La rente sera prise sur la vente de ma maison.

« 12° Je prie le capitaine C..., soldat d'Egypte comme moi, d'accepter mon épée comme une marque de mon attachement et de mon estime.

« 13° Je lègue la chemise au chiffre de l'empereur Napoléon, qui porte les traces de son illustre sang, à M***, écrivain patriote, comme un témoignage de ma haute admiration pour son courageux dévouement à l'auguste famille de Napoléon, pour laquelle nous éprouvons tous les deux les sympathies les plus immuables. Je le remercie, pour ma part, d'avoir, le seul en France, défendu de sa plume la cause de ces illustres proscrits. Je désire que la chemise de l'Empereur reste dans sa famille comme une preuve éternelle de ma reconnaissance.

« 14° Je supplie et requiers le capitaine C....., serviteur comme moi de l'ancienne gloire nationale, de diriger mon convoi funèbre et de faire exécuter, avec fermeté et courage, mes dernières volontés, qui sont expresses et absolues. »

« *Signé*, ...

« Officier en retraite, membre de la Légion-d'Honneur.

« Toulouse, le 29 juillet 1834. »

TROIS VISITES A L'HOTEL DES INVALIDES.





otre intention n est pas de donner ici une description minutieuse de l'Hôtel royal des Invalides et de nous faire le *guide du voyageur* ou le *cicerone* du lecteur ; ce n'est ni une topographie, ni une statistique, ni un inventaire que nous voulons lui offrir, mais seulement la naïve histoire de quelques-uns des héros relégués jadis et aujourd'hui dans ce caravansérail de la gloire et de la bravoure françaises.

Pourtant nous dirons sommairement que Louis XIV, après avoir donné à la France la paix d'Aix-la-Chapelle, voulant faire goûter les avantages de cette paix glorieuse à ceux qui, au prix de leur sang, y avaient le plus contribué, conçut le noble projet de réparer les maux de la guerre, en pourvoyant aux besoins et à l'avenir des officiers et des soldats que le sort des armes avait mis hors d'état de servir désormais la patrie. Il voulut les réunir dans un vaste et magnifique établissement, qu'un édit royal de 1674 créa sous le nom d'*Hôtel royal des Invalides,* et bientôt la généreuse idée du monarque se réalisa, avec la pompe qui marquait d'un sceau prestigieux les monuments de cette époque.

Le somptueux édifice, bâti sur les dessins de Bruard, fut construit en moins de sept années; mais le dôme gigantesque qui couronne la chapelle ne commença à s'élever que quinze ans plus tard. Cette chapelle est un carré long d'une grande simplicité; peu de sculpture décore la nudité de ses murailles ; la prévoyance de l'architecture s'en fia, sans doute, à la fortune de nos armes pour y ajouter la plus imposante des décorations, les drapeaux pris sur les ennemis de la patrie, sachant bien que les pierres de la voûte ne resteraient nues que jusqu'à la première bataille!... En effet, les étendards de toutes les nations du monde vinrent successivement se dresser sous ces voûtes silencieuses. Depuis, l'Europe, coalisée contre nous, put déchirer cette glorieuse tapisserie et éclaircir les

lignes de ces trophées..., mais les brèches de la gloire se réparent vite chez nous!...

De magnifiques tableaux représentant les conquêtes de Louis XIV, qui augmentèrent le royaume de quatre riches provinces, sont appendus aux murailles des réfectoires. Les effigies des maréchaux de France, depuis Louis XII jusqu'à nos jours, ornent *le salle du Gouvernement;* et le soldat mutilé peut contempler avec orgueil les traits du général sous les ordres duquel il combattit. Bien vêtus, bien nourris, bien logés, les défenseurs de la patrie trouvent, au sein de cette basilique guerrière, toutes les aises et tous les passe-temps de la vie civile. Ils ont une bibliothèque composée de livres de guerres, de voyages et de piété, dans lesquels ils peuvent refléter leurs souvenirs de soldats dans ce monde, et leurs espérances de chrétiens dans l'autre.

Nous avons parcouru les dortoirs, la lingerie, l'infirmerie, le logement des officiers, les appartements de l'état-major et du gouverneur : tout y est simple, convenable et noble; tout y rappelle le siècle du grand Roi, et le temps du grand Empereur venu après lui.

Nous avons également visité les cuisines, et nous pouvons affirmer que les casseroles y sont nettes et brillantes comme ces cimbales qui servent de miroirs aux bayadères; mais nous n'avons pas goûté à la soupe, d'abord parce que nous n'avions pas faim, et ensuite parce que nous n'avons l'honneur d'être ni roi de France, ni même prince étranger.

Enfin, les invalides ont, tout autour de leur hôtel, de frais ombrages pour promener leurs rêveries, une église magnifique pour invoquer le Dieu des armées ; la mémoire de Louis XIV, de Turenne, de Vauban et les cendres de Napoléon pour glorifier leur courage et raviver leurs héroïques souvenirs.

I

Le 9 mai 1705, les soldats de l'Hôtel des Invalides étaient rangés en ligne dans la vaste cour d'honneur. C'était un spectacle magnifique et touchant à la fois que de voir quatre mille braves, tous plus

ou moins mutilés et brisés par le canon et les ans, se presser autour des drapeaux qu'ils avaient conquis dans tant de combats.

La joie était peinte sur tous les visages : on attendait Louis XIV, qui, pour la première fois, venait visiter les défenseurs du trône. Le roi avait écrit de sa propre main au maréchal de Grancey, alors gouverneur des Invalides, qu'il quitterait Versailles pendant quelques heures pour *venir se mirer devant les glorieux débris de ses bataillons.*

Un piqueur à la livrée du roi, couvert de poussière et agitant en l'air son feutre gris, garni de plumes rouges, accourt ventre à terre et annonce à la foule qui se pressait sur la grande avenue de l'Hôtel, l'arrivée du cortége royal. Aussitôt le canon gronda, les invalides reprirent leurs armes, et le silence s'établit sur cette longue ligne d'anciens combattants.

Bientôt on vit distinctement le carrosse royal déboucher sur l'esplanade. Il était entouré des écuyers et des gentilshommes de la maison militaire du roi, précédé de deux coureurs, la longue canne à la main, et d'un piquet de gardes du corps, à la casaque de velours rouge galonnée d'argent sur toutes les coutures. Mais, par une de ces délicates convenances que Louis XIV savait si bien ménager, à peine les gardes du corps avaient-ils passé les grilles de l'Hôtel, qu'ils mirent l'épée dans le fourreau, descendirent de cheval et se rangèrent, à droite et à gauche, sur la chaussée :

« Monsieur de Breteuil, avait dit le monarque à son capitaine des gardes, un roi de France n'a pas besoin d'escorte quand il se trouve au milieu de ses soldats. »

Puis il était descendu de son carrosse, et, suivi du Dauphin, et de son premier menin, du ministre de la guerre, du maréchal de Luxembourg, du duc de La Force et des autres seigneurs de la cour qui l'avaient accompagné, il avait passé devant la véritable milice, non sans adresser à quelques soldats et à plusieurs officiers de ces nobles paroles qu'il savait si bien trouver dans l'occasion. Arrivé en face du groupe de drapeaux porté par les plus jeunes invalides, le roi se découvrit et s'arrêta : alors le maréchal de Grancey s'approcha et lui dit respectueusement :

« Sire, jouissez de votre ouvrage! Avant vous, les défenseurs de la France n'avaient point d'asile : les illustres aïeux de Votre Ma-

jesté n'accordaient à leurs services, à leurs infirmités, que des aumônes... Aujourd'hui, grâce à vous, Sire, ils ont un palais, et le découragement et la détresse ne peuvent plus atteindre ceux qui ont versé leur sang pour le service de Votre Majesté. Daignez recevoir, Sire, nos actions de grâce pour un tel bienfait. Chaque jour nous prierons le Dieu tout-puissant d'étendre sur Votre Majesté les trésors de ses précieuses faveurs, et si le sang qui nous reste encore pouvait être utile à son repos ou à sa gloire, qu'elle ordonne, nous montrerons à ceux qui nous ont succédé que, pour servir son roi et la France, le cœur peut toujours faire oublier l'âge. »

A ces mots, un vieux canonnier, qui avait eu une jambe emportée au passage du Rhin, s'avança en chancelant vers le roi et lui dit avec ce ton de franchise des vieux soldats :

« Sire, monseigneur le gouverneur a raison : vos invalides peuvent encore montrer l'exemple ; et, pour sa part, Laramée est tout prêt à reprendre, sur un bastion, son ancienne place de bataille. »

Louis parut touché de cette preuve de dévouement, et promenant un regard majestueux sur la ligne qui s'étendait devant lui :

« Eh bien ! mes enfants, leur demanda-t-il, vous trouvez-vous heureux ici ? »

Jusqu'alors le respect et l'étiquette avaient imposé un silence solennel ; mais lorsque le roi interrogeait il fallait répondre, et deux mille voix s'écrièrent :

« Oui !... oui !... Vive le roi !... vive Louis ! »

Et les chapeaux s'agitèrent au bout des baïonnettes et des piques, quelques bras s'élevèrent au-dessus des rangs avec un murmure semblable à celui du champ de bataille après la victoire.

Le roi, accompagné du maréchal de Grancey et de ses courtisans, et suivi d'un piquet d'honneur choisi parmi les officiers invalides, parcourut toutes les parties de l'Hôtel.

En entrant dans l'église, dont la nef n'était pas encore achevée, il dit encore à son ministre de la guerre :

« Monsieur le ministre, vous veillerez à ce que cette chapelle soit agrandie : le Dieu de la France est aussi le Dieu des armées, son temple ne saurait être trop vaste. Vous ferez élever un dôme au milieu, et sous ce dôme, nous voulons que soient appendus les drapeaux pris sur nos ennemis. Dans les caveaux de l'église reposeront

les cendres de nos maréchaux. Je veux que désormais notre Hôtel royal des Invalides soit le Saint-Denis de nos grands capitaines.

— Sire, les ordres de Votre Majesté seront exécutés, répondit le secrétaire d'État en s'inclinant profondément. »

Au moment où le roi sortait de la chapelle, un carrosse à six chevaux arrivait dans la cour du Gouvernement, et la Dauphine, accompagnée de Mme de Maintenon et des duchesses de Chevreuse et de Roquelaure, en descendit :

« Eh quoi ! mesdames, dit le roi après s'être avancé galamment vers la Dauphine, le chapeau à la main, est-ce donc ainsi que vous venez traîtreusement me surprendre?

— Sire, répondit la princesse en souriant, les fidèles sujettes de Votre Majesté étaient jalouses de partager un bonheur dont elle leur avait fait mystère. La marquise, ajouta-t-elle en désignant de son éventail madame de Maintenon, a bien voulu nous accompagner.

— Sire, dit avec finesse cette dernière, après avoir fait une révérence cérémonieuse, madame la Dauphine n'a point oublié que jadis Votre Majesté la rendit témoin des exploits de ses soldats aux siéges de Landrecies et de Mons ; elle a voulu revoir pendant la paix ceux dont elle avait admiré la valeur pendant la guerre...

— Ah ! madame, interrompit le roi, qui avait parfaitement senti l'allusion que la favorite avait voulu faire à Mme de Montespan, à laquelle elle avait succédé, est-ce donc un souvenir qui ne puisse s'oublier?

— Sire, reprit la marquise d'un ton caressant, Votre Majesté a accoutumé tous ceux qui ont l'honneur de la servir à aimer les héros, trouvera-t-elle surprenant qu'ils aient voulu visiter l'asile qu'elle leur a consacré ?

— Véritablement, mesdames, répliqua plus galamment encore le monarque, ce jour est si heureux pour moi, que votre présence devait le couronner. Accompagnez-moi donc au milieu de mes braves soldats, ne serait-ce que pour leur faire oublier, par vos grâces, les soucis d'une existence bien triste, hélas ! puisqu'ils ne peuvent plus servir ni sous les bannières de l'Amour, ni sous celles de Bellone.

— La gloire, Sire, doit être la seule consolation des héros, dit la favorite d'un ton doctoral.

— Elle console, c'est vrai, reprit le roi en étouffant un soupir;

mais elle ne compense pas toujours la perte de nos belles années. »

Le cortége royal quitta l'Hôtel au milieu des acclamations et des vivats des soldats rassemblés sous les portiques, sur les courtines et à toutes les fenêtres des bâtiments. Le canon salua le départ de Louis XIV, comme il avait salué son arrivée ; et, le lendemain, les canonniers, voulant perpétuer le souvenir de cette visite, firent graver sur le bronze d'une pièce de rempart l'inscription suivante :

« Louis le Grand a, pour la première fois, honoré de son auguste présence son Hôtel royal des Invalides, le 9 mai 1705. »

II

Le vainqueur de Charles XII, l'homme qui n'avait reculé ni devant un obstacle, ni même devant une impossibilité pour doter son peuple, encore demi-barbare, des bienfaits de la civilisation, Pierre le Grand était venu à Paris incognito, dans les premiers jours de mai 1717, avec l'intention d'y récolter de nouvelles lumières pour lui-même. Le régent, Philippe d'Orléans, s'était empressé, au nom de Louis XV encore enfant, de mettre à la disposition du czar quelques gentilshommes du Palais-Royal pour le conduire partout où il voudrait aller. Mais qu'un héros a de caprices !... Le 13 mai 1717, à l'heure où l'on attendait le czar de Moscovie à la cour de Versailles, il entrait aux Invalides.

Pierre ne portait sur ses habits aucun insigne qui pût faire deviner sa qualité princière; vêtu d'une espèce de casaque de gros drap vert, taillée à la mode polonaise, il était coiffé d'un bonnet de fourrure d'Astracan et portait, avec une culotte collante de peau de daim fauve, de longues bottes à éperons d'acier ; un large ceinturon de cuir noir, auquel était attaché par une boucle un sabre à poignée de cuivre, complétait sa parure. Ainsi équipé, il avait traversé la cour principale de l'Hôtel ; et après s'être fait indiquer le logement du gouverneur, il avait su pénétrer jusqu'à lui sans s'être fait annoncer.

« Monsieur, dit-il brièvement au maréchal de Belle-Isle, après avoir échangé une salutation, je voudrais visiter votre Hôtel ; veuillez donc me faire conduire, par un de vos gens, dans toutes les par-

ties de l'édifice; et dépêchez-vous, je vous prie, car je suis pressé; je dois aller aujourd'hui même à Versailles.

— A votre accent, monsieur, répondit le gouverneur encore tout étonné de l'apparition de ce singulier personnage, je m'aperçois que vous êtes étranger?... (Ici Pierre fit un signe de tête affirmatif.) Je suis donc obligé, poursuivit-il, de vous faire observer qu'il m'est impossible d'obtempérer à votre demande ; les ordres du roi sont formels à cet égard : je ne puis laisser visiter l'Hôtel des Invalides aux étrangers, quels qu'ils soient, sans une permission expresse du ministre de la guerre. Munissez-vous donc de cet ordre d'abord, puis ensuite je me ferai un plaisir véritable de vous faire conduire, ici, partout où vous voudrez aller.

— Ouais!... fit Pierre en regardant de travers le vieux maréchal. Il faut un ordre du ministre pour visiter l'Hôtel royal des Invalides?... (A son tour le gouverneur s'inclina en signe d'affirmation.) Eh bien! je n'en ai pas, répliqua le czar dégagé...; mais je m'en passerai pour l'instant...

— Cela vous sera difficile, monsieur.

— Pas autant que vous le croyez... Holà! quelqu'un! appela Pierre en élevant la voix; qu'on me conduise sur-le-champ à la salle d'armes de l'Hôtel, puisque monsieur le gouverneur ne veut pas se donner la peine de se déranger pour m'y conduire lui-même. »

Et en même temps le czar frappa vigoureusement sur le panneau de la porte d'entrée avec la poignée de son sabre.

« Tout beau! monsieur, s'écria le maréchal d'un ton plus sévère; savez-vous bien à quoi vous vous exposez en vous comportant chez moi de la sorte?... L'Hôtel des Invalides est une résidence royale, et...

— Je le sais parbleu bien!... interrompit Pierre, et c'est pour cela que je veux la visiter...

— Encore une fois, monsieur, le devoir de ma charge exige que je vous refuse. Si, comme je le suppose à votre air, vous êtes militaire, vous me permettrez de vous dire que vous connaissez bien mal le respect dû à la volonté du roi, et la déférence qu'un gentilhomme de ma sorte a droit d'attendre d'un inconnu tel que vous.

— Je vous répète, monsieur, que je veux visiter cet Hôtel; et, bien que je sois, moi, d'aussi bonne maison que la vôtre, je ne veux

être, pour vous, qu'un soldat qui vient voir des soldats!...Il ne sera pas dit que je sois venu de l'hôtel de Lesdiguières inutilement! repartit le monarque, dont l'émotion commençait à faire place à la colère. »

La discussion allait devenir plus orageuse encore, si dans le moment même le vieux marquis de Charnancé et le jeune comte de Saint-Florentin, qui, ce jour-là, devaient accompagner le czar à Versailles, ne fussent entrés chez le gouverneur.

« Mon cher maréchal, dit le marquis, Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies n'a pas besoin de permission spéciale pour visiter l'Hôtel des Invalides. Le vainqueur de Pultawa est chez lui partout où il y a des héros et de la gloire. »

A ces mots une soudaine révolution s'opéra chez M. de Belle-Isle, qui, stupéfait et ouvrant de grands yeux, plia un genou devant le czar, en balbutiant :

« Qoi!... il se pourrait!... Ah! Sire, Votre Majesté daignera-t-elle jamais me pardonner?... J'ignorais...

— Vous êtes tout pardonné, monsieur le maréchal, interrompit Pierre en saisissant la main du gouverneur pour le relever; personne n'eût reconnu plus que vous, sous l'habit de soldat que je me fais un mérite de porter, un cousin du roi de France. »

En ce moment, les officiers de l'Hôtel entrèrent en grand nombre dans l'appartement, prévenus qu'ils avaient été, par le comte de Saint-Florentin, de la présence de l'empereur de Russie au milieu d'eux.

« Messieurs, dit le maréchal, faites battre le rappel sur-le-champ. Que les invalides prennent les armes et se rangent en bataille dans la cour d'honneur...

— Non pas! non pas! mon cher maréchal, interrompit encore le czar en souriant; je vous ai dit que je n'étais qu'un soldat; je vous répète que c'est un soldat, et non un empereur, qui vient visiter aujourd'hui les vieux soldats français. Je ne veux pas que vous dérangiez ces braves... Où sont-ils en ce moment? demanda-t-il avec vivacité aux officiers.

— Sire, répondit le gouverneur, c'est l'heure du dîner : ils sont au réfectoire.

— C'est donc au réfectoire que je veux aller les voir. Allons,

messieurs, ajouta-t-il en prenant familièrement le bras du maréchal, venez avec nous si vous n'avez rien de mieux à faire. »

A l'aspect de ces longues tables où quatre mille convives prenaient un repas sain et frugal ; à la vue des soins empressés dont les plus vieux et les plus infirmes étaient l'objet ; au milieu du calme et du silence qui n'étaient troublés que par la voix d'un sous-officier qui lisait tout haut l'histoire des grands capitaines, Pierre ne put maîtriser son émotion ; une larme roula dans ses yeux, et, attendri, il s'appuya sur le bras du vieux maréchal. Mais bientôt cette émotion devint plus vive et ses larmes coulèrent avec abondance, quand il entendit que le sujet de la lecture était la relation de la bataille de Pultawa, que lui, souverain voyageur, avait gagnée naguère contre Charles XII de Suède. A ce passage, que le sous-officier lut lentement et d'une voix accentuée : «... Pierre, dans cette journée mé-« morable, s'acquit une gloire immortelle. Il se battit comme un « lion ; et, après la victoire, il étendit sa sollicitude paternelle sur « les blessés des deux partis » ; à ces mots tous les invalides se levèrent en silence et comme un seul homme, en portant à leur chapeau le revers de la main gauche, tandis que, de la droite, élevant leurs gobelets, tous fixèrent des regards d'admiration sur Pierre le Grand.

A cette scène muette mais sublime, le czar ne résista plus ; il se pencha en sanglotant sur l'épaule du gouverneur et lui dit d'une voix étouffée :

« Il n'y a que des Français pour faire naître de tels à-propos... Mon cher maréchal, vous me faites pleurer de bonheur et de joie. »

Mais bientôt surmontant cette émotion trop vive, le monarque reprit son humeur de soldat, et élevant lui-même le bras :

« Mes amis ! demanda-t-il à haute voix, donnez-moi un verre. »

Un laquais à la livrée du roi (dans ce temps-là les invalides étaient servis par la livrée royale) lui présenta un gobelet d'argent, et le maréchal voulut lui verser du vin de sa cave particulière.

« Non ! non ! s'écria le czar en repoussant doucement le flacon que tenait le gouverneur, c'est un gobelet pareil à celui de ces braves, et de leur vin, qu'il me faut. »

Alors un sergent lui donna son gobelet d'étain. Pierre le remplit lui-même de vin, puis, élevant ce gobelet au-dessus de sa tête :

« Mes camarades ! reprit-il d'une voix de Stentor, Pierre de Russie boit à votre santé ! »

Et il vida le verre d'un seul trait.

« A la santé de Pierre ! s'écrièrent en masse les invalides; et tous le saluèrent après avoir bu.

— Du vin ! demanda le czar en tendant de nouveau son gobelet au sergent qui le lui avait donné. Mes amis ! à la santé du roi, à la santé de la France !

— Vive le roi !... Vive la France ! répétèrent les invalides.

— Adieu, mes vieux camarades, dit le monarque en se retirant, je ne vous oublierai pas. »

Suivi de son escorte, le czar visita toutes les parties de l'édifice. Sa perspicacité, son esprit d'analyse lui faisaient juger, mieux que les explications qu'on s'empressait de lui donner, de la nécessité des choses qu'on faisait passer sous ses yeux et des améliorations dont elles étaient susceptibles.

« Si Dieu me prête vie, dit-il au gouverneur, je tâcherai d'imiter, à Saint-Pétersbourg, l'œuvre de Louis XIV. J'y fonderai un Hôtel des Invalides. Le marbre, le bois et le fer ne manqueront pas pour élever les bâtiments; mais des hommes tels que vous, messieurs, me manqueront, sans doute, pour diriger dignement un si noble établissement. Pourtant, reprit-il avec un soupir, puis-je commencer tout cela sans savoir qui je laisserai après moi pour l'achever ?

— Dieu ! Sire, repartit le vieux marquis de Charnancé, qui protége les grands empires quand les grands hommes ne sont plus. »

Pierre pressa la main du maréchal, adressa aux soldats un signe touchant d'adieu, puis monta dans la voiture qui avait amené le marquis de Charnancé et le comte de Saint-Florentin, pour retourner à l'hôtel de Lesdiguières, près de l'Arsenal, où il avait voulu fixer sa résidence ; car cette fois encore, il n'alla pas à Versailles.

III

Le 1er septembre 1806, par une belle soirée d'automne, Napoléon monta à cheval et quitta Saint-Cloud, cette résidence de prédilection, dans l'intention de faire une courte promenade.

Arrivé en face des Invalides, il arrêta son cheval et demeura un moment en contemplation devant l'œuvre créée par Louis XIV. Déjà le jour commençait à baisser, les derniers rayons du soleil couchant venaient refléter sur le dôme de l'édifice qui s'élevait haut et étincelant d'or, au milieu des toits sombres de l'Hôtel.

« C'est beau! c'est beau ! répéta-t-il plusieurs fois ; en vérité Louis XIV était un grand roi! Puis s'adressant à Rapp, qui, lui aussi, paraissait éprouver le même sentiment d'admiration : — Est-ce que tu n'as jamais eu la velléité de monter jusqu'à la lanterne que tu vois là-haut, au-dessus de la flèche ? lui demanda-t-il.

— Non, Sire; cependant le maréchal Sérurier me l'a proposé : j'ai refusé.

— Et pourquoi? Tu n'es cependant pas poltron!

— Je le crois, Sire; mais je ne sais..., juché dans cette espèce de cage, la tête peut tourner, et ma foi...

— Eh bien ! moi, je n'y monterais pas non plus, non par prudence, mais parce que de ce point je craindrais de voir mes soldats trop petits.

— D'autant plus que Votre Majesté ne les trouve déjà pas trop grands de plain-pied, répliqua Rapp en souriant.

— Je veux aller voir comme ils se portent aujourd'hui, reprit l'Empereur sans avoir eu l'air de faire attention à la réponse de l'aide de camp; mais je veux y aller seul et sans que le maréchal le sache. Accompagne-moi jusque-là, tu garderas mon cheval, je n'y resterai qu'un moment. »

Et Napoléon reprit sa course.

« Sire, dit Rapp en passant sur le pont du Corps-Législatif, je ferai respectueusement observer à Votre Majesté qu'il est tard, tout à l'heure nuit, elle n'a pas d'escorte, et...

— Tu me l'as déjà dit, se hâta d'interrompre Napoléon.

— Et Sa Majesté l'Impératrice l'attendra pour dîner, continua l'aide de camp.

— Bah ! bah ! elle aura déjeuné deux fois. Attends-moi là, personne ne fera attention à toi, je reviendrai dans un moment te reprendre à cette place.

Ayant dit, il s'achemina à grands pas vers l'entrée principale des Invalides. La nuit était tombée. A la vue d'un homme coiffé d'un

chapeau militaire, chaussé de bottes molles à éperons d'argent, et portant deux épaulettes à graine d'épinard que dissimulait mal la redingote à demi boutonnée de l'Empereur, le factionnaire préjugea que ce devait être un officier supérieur et le laissa passer sans lui demander : « Où allez-vous ? » quoique la retaite eût été battue déjà dans l'intérieur de l'Hôtel.

Selon son habitude lorsqu'il voulait observer, Napoléon, les mains croisées sur le dos, flâna dans les cours et sous les galeries. Un calme profond régnait partout, car il y avait longtemps que le repas du soir était achevé et que les soldats étaient rentrés dans leurs dortoirs. Quelques sentinelles, armées d'un sabre, se promenaient de distance en distance. Celles-ci, supposant également que l'individu qui passait devant elles devait être un officier supérieur attaché à l'Hôtel, ne le troublèrent pas dans ses méditations.

Napoléon s'était dirigé vers la chapelle, et là, devant le portique du temple, la conversation de deux invalides qui en sortaient attira toute son attention. Pour mieux entendre ce qu'ils disaient, il les suivit sans affectation en réglant son pas sur les leurs, car ils marchaient bien lentement. Ces deux hommes paraissaient courbés sous le fardeau des ans. Le plus caduc, conduit par le moins âgé, semblait l'implorer, tandis que les regards de ce dernier se portaient alternativement de l'entrée de la cour, éclairée par une lanterne, sur le camarade dont il dirigeait les pas chancelants :

« Jérôme, dit d'une voix chevrotante le plus vieil invalide, tu ne le vois donc pas venir?

— Non, père ; mais soyez tranquille, je lui ferai un sermon dont il se souviendra : sa conduite n'est pas celle d'un homme.

— Jérôme, il faut avoir un peu d'indulgence pour ses enfants, reprit le plus vieux ; nous avons été jeunes aussi, nous autres, et, ma foi, à son âge, je valais peut-être moins que lui, moi !... Eh ! eh ! fit le vieillard en s'appuyant sur sa canne à béquille, il y a bien de cela une centaine d'années : c'était du temps de feu Sa Majesté Louis XIV ; je n'avais pas encore épousé ta mère.

— Jamais, père, jamais ! répliqua Jérôme en se frappant le front de la seule main qui lui restait. Respect aux anciens : telle était notre devise du temps du maréchal de Saxe, à plus forte raison quand les anciens sont nos propres pères.

— Allons, allons, mon bon Jérôme, il va venir ce pauvre petit Cyprien. Que veux-tu! auprès de nous, c'est un enfant; il aura pensé que ma prière serait plus longue qu'elle ne l'a été aujourd'hui, et il se sera amusé à la grille. Ne le gronde pas trop, car il t'aime bien aussi, toi! et, vois-tu, ajouta-t-il encore en baissant la voix, c'est ma faute : j'aurais dû dire un bon *Confiteor* de plus. »

Napoléon avait tout entendu, et dans l'intention d'en apprendre davantage, il aborda franchement les deux invalides en leur disant :

« A ce que je présume, mes amis, vous attendez quelqu'un? »

A ces mots, le moins âgé leva la tête, et porta aussitôt la main à son chapeau, car il avait vu reluire sous la redingote de Napoléon les torsades de deux épaulettes d'or :

« Oui, mon colonel, répondit-il, moi et mon père Maurice que voilà, attendons notre coureur d'enfant qui n'arrive pas. Il sait pourtant bien, le sans-cœur, que son grand-père a besoin de ses deux bras pour monter au dortoir, car il les a, lui!... tandis que moi... »

Et Jérôme agita sa manche sans bras.

« Vous êtes un brave homme! lui dit Napoléon avec effusion : votre fils a tort. Mais, lui demanda-t-il tout en cheminant de compagnie, pourquoi votre vieux père est-il resté si tard à la chapelle? c'est contraire aux règlements.

— Mon colonel, c'est en vertu d'une permission de notre maréchal. Tous les ans, le 1er septembre, mon père passe une partie de la journée à réciter le répertoire de ses prières pour le repos de l'âme du roi qu'il a servi jadis, et depuis que je suis avec lui à l'hôtel, je ne l'ai pas vu manquer une seule fois à ce pieux exercice.

— De quel roi? demanda Napoléon.

— De feu Sa Majesté Louis XIV, dit le vieillard, qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

— De Louis XIV! répéta Napoléon avec un mouvement d'étonnement; mais comment cela? Où l'avez-vous vu?

— Ici même, à cette place; il m'a parlé et je lui ai répondu, répliqua Maurice d'un ton de fierté.

— Vous êtes bien heureux! reprit Napoléon; mais alors il faut que vous soyez plus que centenaire?

— Mon colonel, j'aurai cent vingt et un ans, vienne la Chandeleur prochaine.

— Cent vingt et un ans!... s'écria l'Empereur stupéfait; et, passant rapidement à la droite du père Maurice, il prit son bras en lui disant d'un ton plein de bienveillance : Appuyez-vous sur moi, mon vieux camarade, c'est à moi à vous aider.

— Ah! mon colonel, répondit le vieillard d'une voix attendrie, je n'oserais, je sais trop le respect...

— Donnez-moi votre bras, je le veux!... interrompit l'Empereur. »

Et s'emparant du bras de l'invalide, qui s'en défendait encore, il l'appuya doucement sur le sien :

« Allons, père, il faut obéir, lui dit Jérôme; vous voyez bien quand même que le colonel ne ressemble pas à nos marquis d'autrefois, et avec tous vos salamalecs, vous finirez par vous enrhumer ce soir. Vous savez que le petit père Coste vous l'a défendu sous peine de tisane?... Et ce damné de Cyprien qui n'arrive pas!... Mauvais sujet, va! tu me le payeras demain matin.

— Vous n'avez pas dû assister à beaucoup de combats? demanda Napoléon au centenaire en reprenant lentement leur course interrompue un moment, car vous deviez être bien jeune lorsque vous vîtes Louis XIV?

— Eh!... eh!... fit le père Jérôme en toussant plus fort, j'avais dix-huit ans lorsque je débutai à Friedlingen [1]. L'année suivante je reçus ma seconde blessure à Hochstett [2], au même moment que le fils du maréchal de Tallard qui était cornette dans une des compagnies rouges.

— Hochstett! dites-vous? Il y a longtemps de cela, répliqua Napoléon. Ce furent les Français qui perdirent cette bataille, bien que commandés par deux maréchaux de France en personne, et un prince bavarois, je ne sais plus lequel...

— Oui, mon colonel, l'électeur de Bavière et le maréchal de Marsen, de fameux guerriers du temps de feu Sa Majesté Louis XIV.

[1] La bataille de Friedlingen, en Souabe, gagnée le 14 octobre 1702 par le marquis de Villars sur le prince de Bade. Villars fut salué maréchal de France, par ses troupes, sur le champ de bataille.

[2] Ou Blenheim, en Allemagne, livrée le 13 août 1704. Le prince Eugène et Marlborough y remportèrent une victoire complète sur l'électeur de Bavière et les maréchaux Tallard et de Marsen. A cette bataille, Tallard perdit son fils unique, tué d'un coup de coulevrine, et fut fait prisonnier.

Oh! je m'en souviens encore : une balle de mousqueton m'est entrée par l'épaule gauche et m'est ressortie par la droite... Je suis tombé sur le coup en criant Vive le roi! Un an après ma guérison, j'obtins de feu Sa Majesté Louis XIV la faveur d'entrer aux Invalides...

— Ce n'était point une faveur, interrompit Napoléon, c'était justice.

— Et il y a bientôt cent deux ans que j'habite l'Hôtel; je m'y suis marié et j'ai vu passer bien des camarades depuis ce temps. Quoiqu'à présent il n'y ait plus que des jeunes gens, j'y suis heureux... oh! oui, bien heureux, surtout depuis que mes enfants sont venus m'y joindre.

— Monsieur Jérôme, demanda Napoléon attendri par le récit de ce Nestor des soldats, vous, qui êtes fils de ce vieux brave, quel âge avez-vous donc?

— Je vais sur quatre-vingt-onze ans, mon colonel; je suis né en 1715.

— Oui, interrompit le centenaire, juste la même année que feu Sa Majesté Louis XIV mourut [1]. Oh! je m'en souviens comme si c'était hier.

— Quatre-vingt-onze ans! s'écria encore Napoléon... Certes, je ne vous les eusse pas donnés; en ce cas, vous avez dû faire longtemps la guerre, vous?...

— Pendant vingt-huit ans, mon colonel : j'ai servi successivement sous les maréchaux de Saxe, de Soubise, de Broglie, de Contades, et sous le prince de Condé. J'étais à Fontenoy, à Lawfeld, à Rosback, à Berghen et à Fribourg. C'est là que j'ai perdu mon bras, comme vous voyez. Je suis à l'Hôtel depuis 1763, il y aura bientôt quarante-trois ans; mais moi, c'était à l'époque de Louis XV.

— Oui, Louis XV, dit Napoléon à voix basse, un pauvre roi qui signa ce traité honteux par lequel la France abandonnait quinze cents lieues de côtes [1].

— Et depuis quarante-trois ans, reprit le centenaire, Jérôme se conduit avec moi en bon fils. Pourquoi le sien ne lui ressemble-t-il pas!»

[1] Louis XIV mourut à Versailles, le 1er septembre 1715.

[1] Le traité de Paris de 1763.

Cette amère réticence tombait d'aplomb sur la tête de l'absent.

« Père, dit Jérôme avec un calme apparent, Cyprien est jeune : il y a de la ressource.

— Certainement, ajouta Napoléon, les jeunes gens ont besoin d'indulgence : vous-mêmes, mon vieux camarade, vous en conveniez tout à l'heure.

— Mon colonel, répondit bien bas le centenaire, c'est une ruse de guerre. Eh ! eh !... fit-il en toussant toujours, parce que lorsque je vois mon fils en colère contre le sien, je fais semblant d'être plus courroucé que lui ; au moyen de cette tactique, la paix se rétablit bientôt entre eux. »

En ce moment le petit groupe était arrivé à l'entrée d'une longue galerie éclairée faiblement par un réverbère qui ne jetait qu'une lueur douteuse. Le père Maurice s'y était arrêté :

« Tu n'aperçois pas Cyprien ? avait-il demandé doucement à son fils.

— Non père, avait répondu celui-ci avec un accent de tristesse et en regardant tout autour de lui ; je gage que le garnement aura obtenu la permission de découcher sans nous en rien dire. Oh ! demain, demain !...

— Voyons, dit d'un air dégagé Napoléon au centenaire, puisque M. Cyprien vous fait défaut, voulez-vous que je le remplace ? Nous allons, votre fils et moi, vous aider à monter. Le vent fraîchit et à votre âge il ne fait pas bon monter une garde à la belle étoile.

— Oh ! la veille d'Hochstett, du temps de feu Sa Majesté Louis XIV, je suis resté six heures en faction devant les lignes, et à une demi-portée de mousquet des sentinelles du duc de Marlborough... ; l'anspessade [1] m'avait oublié tout net.

— L'anspessade en était parbleu bien capable du temps de M. de Marlborough ! dit Napoléon en souriant ; mais alors vous aviez cent ans de moins qu'à présent, et cela ne laisse pas que de faire une différence...

— Mon colonel..., dit Maurice en voulant dégager son bras que Napoléon n'avait pas quitté.

— Allons, allons, père, puisque le colonel veut bien avoir cette

[1] C'était jadis le plus bas sous-officier d'infanterie. Il remplissait alors les mêmes fonctions que celles de caporal.

bonté, profitez-en. Le vent s'élève. vous toussez déjà beaucoup, gare à la tisane demain matin.»

Le centenaire se laissa conduire par l'Empereur en s'appuyant sur son fils, qui semblait lui servir d'étai, et tous trois se mirent en devoir de monter les quelques marches du perron de la galerie, lorsque Jérôme s'écria :

« Enfin le voilà !...

— Cyprien? demanda Maurice.

— Oui, père, répondit Jérôme en grommelant entre ses dents les épithètes de coureur et de libertin.

— Ne le gronde pas trop, dit Maurice d'un ton de douceur, ne le gronde pas trop, cela ne lui arrivera plus.

— Je sais ce que j'ai à faire, répliqua sèchement celui-ci : c'est un mauvais sujet incorrigible.

— Où voyez-vous donc votre Cyprien? demanda Napoléon à Jérôme.

— Parbleu ! là-bas! mon colonel; il est devant vous. »

L'Empereur regarda curieusement de tous côtés pour voir ce mauvais sujet, cet espiègle, cet enfant peu respectueux ; il n'aperçut au loin qu'un invalide dont le menton d'argent brillait à la lueur de la lune, et qui venait droit à eux, aussi vite que ses deux jambes de bois pouvaient le lui permettre. C'était là le *coureur*, le *libertin* sur lequel étaient tombées si grotesquement les récriminations paternelles de deux générations. A la vue de ce martyr de batailles, Napoléon ne put se défendre tout à la fois d'un sentiment de pitié et d'admiration.

L'invalide n° 3 pouvait avoir une soixantaine d'années. Sa figure était horrible à voir, tant elle avait été mutilée jadis, ainsi que ses membres. En outre du menton postiche que l'art de l'orfévre était parvenu à lui *monter* sur la partie inférieure du visage, il avait encore un œil de verre dont la fixité donnait à sa physionomie une expression étrange. Un œil de verre, chez un invalide, était alors le *nec plus ultrà* de la coquetterie, et Cyprien avait dû être très-bel homme dans sa jeunesse. Il était grand, vigoureusement constitué, et marchait lentement, il est vrai, mais parfaitement droit, sans même le secours d'une canne, et les deux mains dans les poches. Il fallait qu'il fût bien coupable, car en ce moment il avait l'air bien

doux. Déjà Jérôme ouvrait la bouche pour faire pleuvoir sur lui un déluge de reproches, lorsque celui-ci, après avoir salué militairement l'Empereur, qu'il n'avait jamais vu de près, lui coupa la parole en disant à son père avec un admirable sang-froid et d'un ton presque enjoué...

« Papa, papa, du calme! il ne faut pas juger sans ouïr, comme disait l'illustre Dugommier mon général. Je n'étais pas présent à l'appel, c'est positif, mais écoutez-moi : j'avais remarqué que lorsque grand-père passait, comme aujourd'hui, une partie de son temps à la chapelle à réciter, le matin, son Paroissien complet, et, le soir, son Ancien Catéchisme, un verre de vin de plus qu'à l'ordinaire le ragaillardissait et lui donnait des jambes naturelles pour remonter au *doctoir*. Eh bien ! moi qui n'en ai que d'artificielles, il m'a fallu courir à la recherche de Galibert, mon camarade de chambrée, pour qu'il me cédât sa portion de vin en échange d'une garde que je monterai pour lui, demain, au logement du maréchal. La voilà cette portion de consolation ! Maintenant, grondez-moi, si cela vous fait plaisir, quoique je sois radicalement innocent ; je suis bien sûr que, cette fois, grand-père ne me donnera pas tort. »

En disant ces mots, l'invalide avait tiré de sa poche une bouteille recouverte d'osier et l'avait présentée au centenaire. Jérôme ne répondit pas ; mais Maurice regarda son petit-fils d'un œil attendri, et s'adressant à Jérôme :

« Eh bien! ne te le disais-je pas que Cyprien ne serait pas dans son tort?... Mais, mon enfant, ajouta-t-il en prenant la bouteille qu'il secoua d'une main tremblante, il y a là plus que la portion ordinaire?

— C'est prouvé, grand-père ; il y a aussi la mienne qui est tombée dans la gourde sans le faire exprès. Ne seriez-vous pas bien gras avec une seule portion? Et Cyprien, tirant encore de sa poche quelques morceaux de sucre et un croûton de pain blanc, ajouta : — J'ai profité de la coïncidence pour acheter, à la cantine de l'infirmerie, ces denrées coloniales prohibées : avec cette croûte et ces ingrédients, je vais vous manutentionner une fricassée à la façon de l'ordinaire des perroquets. Cela fera sur votre pauvre estomac, un peu rouillé par les années de service, l'effet d'une vraie camisole de velours d'Utrecht.

— C'est bel et bon, reprit Jérôme tout à fait calmé ; mais en attendant, tu nous as mis dans un cruel embarras ; et, sans le secours du colonel, qui a eu l'obligeance d'aider mon père, je ne sais comment j'aurais fait pour l'amener jusqu'ici, avec le froid qui se fait déjà sentir. »

Cyprien salua encore l'Empereur :

« Papa, l'étape n'est pas longue, et la route est magnifique : c'est tout pavé, répliqua-t-il en levant au ciel, en ce moment scintillant d'étoiles, son œil unique ; ce temps-là me rappelle le camp de la Lune. Et, passant en même temps à la gauche du centenaire, il ajouta avec gaieté : Je reprends ma place de bataille et mon poste d'honneur, suffit.

— Oui, monsieur Cyprien, dit en s'éloignant un peu Napoléon, qui jusqu'alors s'était borné à écouter la justificatiou de l'invalide, cette place est maintenant pour vous un véritable poste d'honneur que vous devez vous montrer jaloux de ne céder à personne.

— Oui, mon colonel, je n'abandonnerais pas plus celui-là aujourd'hui, que je n'ai abandonné les autres jadis.

— Je le crois... A quelle affaire avez-vous donc été martyrisé ainsi ?

— Mon colonel, à la bataille de Fleurus, gagnée sur les Autrichiens par le général Jourdan, aujourd'hui maréchal de l'Empire. En nous précipitant sur les pièces ennemies, une d'elles, chargée à mitraille, me rasa le menton, comme vous voyez, me décrocha un œil et me débarrassa de mes deux jambes sur le même temps. Mais, fit Cyprien en frappant sa large poitrine de ses deux mains, l'estomac est resté intact et le cœur n'a pas été touché ; aussi figure-t-il sur le contrôle du corps comme jouissant de la solde d'activité. »

Napoléon sourit à ce propos de Cyprien.

« La journée de Fleurus, lui demanda-t-il, n'eut-elle pas lieu le 26 juin 1794 ?

— Oui, mon colonel, il y faisait plus chaud qu'à cette heure, je vous en réponds.

— C'était déjà du temps de Bonaparte ? dit le centenaire.

— Grand-père, reprit Cyprien avec vivacité, dites, sans vous commander, de l'*Empéreur* Napoléon le Grand ! ce sont ses noms de baptême, et on ne l'appelle plus autrement à l'Hôtel.

— Oui, comme feu Sa Majesté Louis XIV.

— Eh ! grand-père, s'écria de nouveau l'invalide, en pirouettant sur une de ses jambes, laissez-moi donc avec ce monarque de l'ancien régime ; votre Louis XIV n'était qu'une vraie culotte de peau en comparaison de Napoléon, Empereur des Français, roi d'Italie. A la bonne heure, voilà un monarque, un héros consolidé ! N'est-ce pas, mon colonel ? »

A cette interpellation imprudente, l'Empereur avait froncé le sourcil, et, de cette voix grave qui dictait les destinées du monde, il répondit froidement :

« Vous vous trompez, monsieur Cyprien ; Louis XIV a été un grand roi ! C'est lui qui a élevé la France au premier rang des nations de l'Europe ; c'est lui qui, le premier, a eu quatre cent mille hommes sur pied, et cent vaisseaux en mer. Il accrut la France du Roussillon, de la Franche-Comté et de la Flandre ; il assit un de ses enfants sur le trône d'Espagne ; enfin, c'est lui qui a créé l'Hôtel des Invalides !... Depuis Charlemagne, il n'y a pas de roi de France qu'on puisse lui comparer ! »

En entendant l'Empereur faire ainsi l'éloge du prince pour lequel il professait une sorte de culte, le centenaire fit un effort pour se redresser tout à fait, et, l'œil brillant de souvenirs, la voix émue d'admiration :

« Bravo ! bravo ! dit-il à l'Empereur. Ah ! mon colonel, vous étiez digne de servir feu Sa Majesté Louis XIV. De son temps, où le mérite savait si bien être apprécié, il vous eût fait maréchal de camp... »

Cyprien, plus atterré par l'accent avec lequel Napoléon avait exprimé sa pensée que par les paroles qu'il avait prononcées, baissa la tête en essayant de balbutier :

« Pardon..., excuse, mon colonel : je n'ai jamais connu le monarque de grand-papa ; je n'en ai entendu parler que par les anciens camarades de l'Hôtel.

— Et ceux-là, monsieur, en agissant ainsi, aggravent leurs torts, répliqua vivement Napoléon ; car s'il est un lieu où la mémoire de Louis XIV doive être respectée et vénérée, c'est ici..., à cette place ! Qu'ils jettent les yeux sur tout ce qui les environne !... Cette magnificence, la prévoyante sollicitude dont ils sont entourés ne leur disent-elles pas que le grand roi a voulu leur laisser une preuve éclatante de sa générosité et de sa puissance ? »

En ce moment, une vive clarté apparut tout à coup à l'autre extrémité du bâtiment, en même temps qu'un bruit de pas, mêlé à un bourdonnement de voix, se fit entendre. C'était Rapp, conduit par le maréchal Sérurier, accompagné de son état-major et suivi de plusieurs invalides tenant des torches de résine à la main.

Voici ce qui s'était passé :

Rapp avait attendu patiemment, pendant une demi-heure, à la place que l'Empereur lui avait assignée ; mais ne le voyant pas revenir, il avait quitté son poste et s'était peu à peu rapproché de la grille par laquelle il l'avait vu entrer. Là, une autre demi-heure s'était écoulée. La nuit étant close, l'inquiétude chez l'aide de camp avait bientôt succédé à l'impatience, et, un quart d'heure après, ne tenant plus aucun compte de sa consigne, il s'était fait reconnaître de la sentinelle, avait donné le cheval de l'Empereur et le sien à garder à un invalide ; puis, s'étant dirigé en toute hâte vers le logement du gouverneur, qu'il avait trouvé à table avec sa famille, il lui avait dit d'un air effaré que l'Empereur, entré seul et *incognito* dans l'Hôtel depuis plus d'une heure, n'en était pas encore ressorti.

A cette nouvelle, le maréchal Sérurier avait passé précipitamment son habit de velours bleu brodé sur toutes les coutures, après avoir fait prévenir les officiers de l'état-major. En un moment, ceux-ci étaient accourus en pleurant de joie de savoir Napoléon au milieu d'eux, et s'étaient précipités à la recherche de leur chef bien-aimé, qu'ils avaient enfin rencontré, causant sous la galerie avec le père Maurice, Jérôme et son fils.

Aux cris de : « Le voilà!... Vive l'Empereur!... Par ici, camarades!... » Cyprien, qui, dans la chaleur de ses discours, n'avait pas fait grande attention ni à la figure ni au costume de Napoléon, fixa plus attentivement ses regards sur le prétendu colonel, et, reconnaissant en lui celui qui, deux ans auparavant, était venu distribuer les croix d'honneur à l'Hôtel, joignit les mains en s'écriant :

« Ah! mon Empereur! pardonnez-moi toutes mes incohérences. » Puis, s'adressant à Maurice et à Jérôme : « Mais, père, mais, grand-père! leur dit-il en tordant convulsivement son chapeau dans ses mains, c'est Sa Majesté l'Empereur et roi qui est devant vous!... c'est l'Empereur Napoléon en personne!

— Vous êtes l'Empereur, mon colonel? s'écrièrent avec naïveté

les deux vieillards, comme frappés de la même étincelle électrique.

— Oui, mes enfants, leur répondit Napoléon en les retenant affectueusement par le bras pour les empêcher de tomber à ses genoux ; je suis votre père, car je suis le père des soldats qui ont vaillamment combattu, à toutes les époques, pour l'honneur de la France. »

Ce fut à cet instant que Rapp, le gouverneur, son état-major et les invalides, armés de torches, abordèrent Napoléon aux cris répétés de « Vive l'Empereur ! » Ce dernier lança, à la dérobée, un regard de reproche à son aide de camp, en lui disant à voix basse :

« Cette fois encore tu n'as pas eu la patience de m'attendre !... N'importe, je ne t'en veux pas. »

Puis, après avoir fait quelques pas et s'adressant à tous :

« Approchez-vous, messieurs, dit-il du ton le plus aimable aux officiers, approchez-vous, monsieur le maréchal, et vous, mes vieux camarades (il appelait ainsi les invalides), entourez-moi !... Vous allez m'aider à récompenser dignement trois générations de héros. Voilà trois braves, ajouta-t-il en désignant le père Maurice, Jérôme et Cyprien, qui ont combattu à trois journées également glorieuses pour la France : à Friedlingen, à Raucoux et à Fleurus. La même récompense doit être décernée à leur valeur, car ces trois grandes batailles sont sœurs. Mon cher maréchal, dit-il à Sérurier, veuillez me prêter votre croix ; je vous la rendrai demain, ajouta-t-il en souriant. Donne-moi la tienne », demanda-t-il à Rapp.

Ayant pris les deux décorations, Napoléon donna l'une à Jérôme et l'autre à Cyprien ; puis, détachant sa propre croix, il la fixa lui-même sur la poitrine du centenaire, au-dessous de deux petites épées en croix, dont le médaillon la décorait déjà, en lui disant avec bonté :

« Mon vieux camarade, je regrette de n'avoir pas acquitté plus tôt envers vous cette dette de la France !

— Vive l'Empereur ! vive l'Empereur ! » s'écrièrent de nouveau les invalides.

— Sire, dit le centenaire d'une voix que le ravissement rendait encore plus tremblante, vous parez mon tombeau et vous me rendez tout glorieux d'avoir donné à mon pays deux fils dont Votre Majesté vient de payer si honorablement les services...

— Mon brave, répondit Napoléon en tendant la main au père

Maurice, qui la saisit et la baisa avidement, je vous le répète, je ne fais que payer la dette de la patrie; car moi aussi, je ne suis qu'un soldat, et c'est à elle que je dois tout. » Puis, s'adressant au gouverneur : « Monsieur le maréchal, reprit-il en souriant, venir aux Invalides sans rendre visite à mes vieux camarades serait aller à Rome sans voir notre saint-père le pape... Veuillez m'accompagner. »

C'était à l'infirmerie, vers laquelle il se dirigeait, qu'était réservée à l'Empereur une de ces impressions terribles que son âme généreuse devait ressentir profondément, comme soldat, comme souverain, comme politique. Au moment d'y pénétrer, il parut hésiter; il semblait craindre de franchir cette porte, au delà de laquelle un spectacle affligeant allait bien certainement s'offrir à sa vue... Il entra; mais ceux qui étaient près de lui et qui l'observaient le virent pâlir lorsque ses regards parcoururent cette triple rangée de lits où tant de braves achevaient de mourir. Rien ne peut, à l'infirmerie des Invalides, égaler la sollicitude des médecins et la prévenance des infirmiers, si ce n'est la sécurité des malades. Serait-ce qu'épurés par vingt baptêmes de sang, tous quittent ce monde comme sûrs de celui où ils vont entrer?... Nous ne saurions le dire; mais toujours est-il que rien de contracté ni de convulsif ne se fait remarquer sur le visage des agonisants eux-mêmes.

Napoléon alla droit à un malade qu'il vit entouré de plusieurs personnes, parmi lesquelles se faisait remarquer l'abbé Pichot[1], qui assistait aux derniers moments d'un vieux sous-officier plus que centenaire. Cet invalide avait fait toutes les campagnes de Louis XV sans jamais avoir reçu la moindre blessure : l'âge seul l'avait amené lentement sur cette couche de douleurs. Ses petits-enfants, en pleurs, étaient agenouillés au pied du lit du moribond, car le médecin s'en était éloigné en disant au prêtre : « Cet homme n'a plus affaire qu'à vous! » L'Empereur s'approcha du vieux soldat et se découvrit; et lorsque l'abbé Pichot, aidé des infirmiers, souleva le corps décrépit du mourant, et que lui-même, courbé sous le poids des an se baissa, soutenu par deux de ses assistants, pour donner le saint viatique à la bouche muette qui l'implorait par un divin regard, on eût dit cette scène de *la Communion de saint Jérôme*, chef-d'œuvre du Dominiquin, représentée en réalité. Napoléon s'était incliné.

[1] Alors premier aumônier des Invalides.

comme tous ceux qui étaient présents, et lorsqu'il releva la tête, on put voir distinctement sur ses joues pâles la trace de deux larmes qui avaient coulé de ses yeux pendant la courte mais pieuse cérémonie; car lui aussi, quinze ans plus tard, et confiant dans la miséricorde divine, disait à son aumônier, l'abbé Vignani, sur sa couche de douleur à Sainte-Hélène : « Toute la science de la vie est d'apprendre à bien mourir. »

Napoléon quitta l'infirmerie sans prononcer une parole ; mais arrivé sur le palier, il serra tout à coup le bras du maréchal, et lui dit à voix basse :

« Il m'a semblé tout à l'heure recevoir encore le dernier adieu de mon père ! »

En descendant les degrés, le gouverneur lui apprit que ce vieux sous-officier était malade depuis quinze mois, et que, durant ce temps, il s'était vu mourir organe par organe, lambeau par lambeau, sans avoir pu trouver dans son lit une position tenable et qui donnât un instant de répit à ses souffrances.

« Et voilà ce qu on appelle mourir de sa *belle mort!* dit Napoléon à Rapp qui marchait à ses côtés; alors qu'est-ce donc que *l'horrible mort?...*

— Sire, c'est bien certainement celle à laquelle Votre Majesté vient d'assister.

— Oui, mourir de sa *belle mort*, c'est lorsqu'un boulet de canon vous jette à bas, sans douleur, sans angoisse.

— J'espère bien, reprit Rapp, que je ne finirai pas autrement. »

— Et moi, je le souhaite !

— Sire, bien obligé, fit Rapp avec une inclinaison de tête.

— Nigaud ! répliqua Napoléon en tirant doucement la moustache de son aide de camp; c'est de moi que je parle.»

Cependant, aux cris qui avaient retenti dans la cour de l'Hôtel, l'éveil avait été donné partout. Bientôt ceux des invalides qui dormaient déjà avaient été réveillés en sursaut, comme en campagne, surpris par une alerte, en apprenant que leur Empereur était au milieu d'eux; cette fois ils avaient été sourds à la voix de leurs supérieurs, aux règlements de la discipline, et tous étaient sortis de eurs chambrées pour se répandre dans les cours en criant : « Vive l'Empereur ! » En un instant Napoléon se vit entouré, pressé par

les invalides qui élevaient vers lui, les uns leurs bras sillonnés par le fer des batailles, les autres la torche qui devait éclairer la marche de leur chef bien-aimé. Ce n'était qu'un concert d'exclamations mêlées de vœux, de souhaits et de bénédictions. C'était à qui approcherait le plus près de Napoléon; c'était à qui lui rappellerait, par un mot, une victoire, un triomphe! « Mon Empereur! s'écriaient-ils en parlant tous ensemble, j'étais avec vous à Toulon!... — Au passage du Saint-Bernard! — Vous souvient-il de celui de la Trébia? — Vous m'avez parlé à Aboukir!... — J'ai partagé mon pain avec vous à Roveredo!... — J'ai ramassé votre chapeau à Marengo! — J'étais à Austerlitz!... » Napoléon tâchait de répondre à chacun, tout en s'informant, à droite et à gauche, s'ils étaient contents et si ses intentions paternelles étaient strictement remplies.

Après une demi-heure passée au milieu de ces braves, l'Empereur fit un signe à Rapp, et dit au maréchal qu'il était, à regret, forcé de le quitter. Sur un ordre du gouverneur, et de même que les flots de la mer Rouge à l'apparition de Moïse, cette foule, naguère si tumultueuse, si enthousiaste, se sépara en deux, en observant le plus grand silence, et l'Empereur put gagner librement la grille de sortie. Rapp avait eu la précaution de faire reconduire les chevaux de main aux écuries du Carrousel et de commander une voiture, puis d'envoyer à l'École militaire commander une escorte de chasseurs de la garde. Napoléon monta donc en voiture avec son aide de camp aux cris de Vive l'Empereur! que les échos de la Seine répétèrent encore sur son passage:

« Voilà une des plus heureuses soirées de ma vie, dit Napoléon. Tiens! fit-il en faisant remarquer à son aide de camp la nappe de feux produite devant le portique de l'Hôtel par la lueur des torches que les invalides tenaient élevées, c'est comme à Austerlitz : j'espère que tu dois t'en souvenir [1]?

— Si je m'en souviens, Sire! répondit Rapp en mettant la tête à la portière ; de même que si c'était hier.

— Et moi comme si ce devait être demain. Je me rappellerai longtemps cette visite, ajouta Napoléon; je voudrais pouvoir passer ma vie aux Invalides...

[1] On sait que ce fut Rapp qui, blessé, vint annoncer à l'Empereur le gain de cette bataille, et que Gérard consigna ce fait dans un admirable tableau.

— Et moi, je voudrais être sûr d'y mourir, et... d'y être enterré, reprit Rapp avec sa franchise ordinaire.

— Qui sait?... fit en souriant Napoléon après avoir jeté à son aide de camp un regard indicible : cela peut arriver.

— Au moins aurais-je la certitude de n'être pas là en mauvaise compagnie, reprit Rapp; et c'est toujours quelque chose.

— Ah! ah! monsieur le frondeur! s'écria Napoléon en pinçant l'oreille de Rapp; je sais pourquoi vous dites cela : c'est encore une allusion à la visite que j'ai faite l'autre jour à Saint-Denis? Eh bien! à la place de Louis XIV, au lieu de m'y laisser enterrer, car après tout Saint-Denis n'est qu'un réceptacle de rois fainéants, j'aurais voulu qu'on me déposât aux Invalides, entre Turenne et Vauban... Enfin, c'est son œuvre que l'Hôtel des Invalides!... Ne penses-tu pas comme moi?...

L'aide de camp ayant fait un signe de tête négatif, Napoléon ajouta :

« Et je parie trouver des gens de mon avis, ne serait-ce que ce bon père Maurice. »

Rapp s'étant contenté de sourire sans répondre, Napoléon ne dit plus rien; et, arrivé à Saint-Cloud, il se mit immédiatement à table pour dîner. Il était alors onze heures du soir.

IV

Trente-quatre ans après cette visite, par un magnifique soleil d'hiver, le 15 décembre 1840, un char funèbre, surchargé de couronnes d'immortelles, précédé des bannières de la France et suivi des débris vivants de ses quarante armées, passait lentement sous l'arc de triomphe de l'Etoile! Ce sarcophage, entouré de tant de pompe militaire et reçu aux acclamations d'un peuple en délire, qui se souvenait que le soleil obéissait jadis à la fortune de Napoléon; ce sarcophage, disons-nous, renfermait la dépouille mortelle de l'homme qui, dans l'espace de quinze années, avait réuni à lui seul la gloire d'Alexandre, de César, de Charlemagne et de Louis XIV : Napoléon mort, allait prendre, sous le dôme des Invalides, la place que, de son vivant, il y avait marquée pour les héros!

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME

CLASSEMENT DES GRAVURES

DU TOME DEUXIÈME

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER, CAPIOMONT fils et Cie, rue des Poitevins, 6.

